This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1. Pleasure

Shows

YEO
Mantega

PHYSIOLOGIE

DU PLAISIR

PAR

Le Professeur MANTEGAZZA

SÉNATEUR DU ROYAUME D'ITALIE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOLOGIQUE

Traduit et annoté

PAR

M. COMBES DE LESTRADE

Jactamur in alto.
Urbis et sterili vita labore perit.
MARTIAL.

PARIS

C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1886

Tous droits réservés.

PHYSIOLOGIE

DU PLAISIR

562

PHYSIOLOGIE

DU PLAISIR

PAR

Le Professeur MANTEGAZZA

SÉNATEUR DU ROYAUME D'ITALIE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ANTHROPOLOGIQUE

Traduit et annoté

PAR

M. COMBES DE LESTRADE

Jactamur in alto..
Urbis et sterili vita labore perit.
MARTIAL.

PARIS

C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1886

Tous droits réservés.

R. R.

tent non seulement vos peines, mais les souffrances de vos frères en humanité, vous n'êtes pas si prompte à désespérer et vous croyez pieusement que la vie n'est pas un fardeau. Vous affirmez que la Puissance créatrice, quel que soit son nom, a mesuré nos charges à nos forces. Avec Mantegazza, vous reconnaissez que nous vivons peu dans le présent, que le souvenir de nos douleurs est rarement une douleur, tandis que nous tressaillons de joie à la mémoire de certains plaisirs; que la crainte du malheur à venir n'a qu'une action imperceptible, comparée à cette toute-puissante déesse qui s'appelle l'espérance. Je ne vois pas trop ce qui nous pourrait faire maudire l'existence, alors que des trois termes qui en composent le polynôme, deux sont consolants au moins, et le troisième, fugitif et variable.

Les mots, vous me l'avez dit, sont pour beaucoup dans nos convictions à l'égard des idées qu'ils tentent d'exprimer. Or, dans presque toutes les langues, l'on dit : des plaisirs, le bonheur, et : des malheurs, le malheur. De sorte que, lorsque cette chose concrète, qui est un plaisir, nous advient, nous ne croyons pas posséder cette chose, d'après nous abstraite, qui est le bonheur. Au contraire, *un* malheur nous frappe-t-il, aussitôt nous nous jugeons en proie *au* malheur. En veut-on une preuve? De tous les facteurs qui font l'existence, admettez qu'un seul nous lèse et nous sommes malheureux. Par exemple, ayez fortune, rang, santé, affections; si l'un des

vôtres meurt, vous oubliez aussitôt toutes les aises de votre vie, dont vous jouissez inconsciemment. Prenez l'exemple inverse : que tout vous soit contraire, sauf une exception; vous jouirez de cette dernière, mais vous direz : « Là, j'ai du plaisir, c'est vrai, mais je ne suis pas heureuse. »

Vous le direz, Princesse, mais inconsciemment vous vous tromperez. Vous serez heureuse tant que votre esprit n'envisagera que le côté illuminé de votre polyèdre moral. Voyez-vous, ce qui fait le pessimisme, c'est qu'on veut que le bonheur soit absolu pour louer l'existence et que l'on n'attend qu'un malheur accidentel et partiel pour la condamner. Puis, on est hypocrite : le jour où l'on perd sa fortune ou sa femme, on pousse de longs gémissements, mais, en fait, on n'en jouit pas moins des témoignages de sympathie, des aises matérielles, des affections qui se démontrent, de la vanité de se croire méconnu, de l'orgueil de se croire bon mari, que sais-je? Et la douleur elle-même apporte cette joie réservée à l'élite et que vous connaissez, celle qu'une illustre souveraine a surnommée : *The pledge of the grief.*

C'est parce que vous pensez tout cela, Madame, que votre nom est inscrit en tête de ces pages. De plus, vous êtes une preuve vivante, un argument animé contre le pessimisme.

Vous êtes à la tête de l'aristocratie italienne. Vos richesses font blêmir les banquiers juifs. Votre âme

aspire à tout ce qui est beau, grand, idéal. Vous marchez, saluée par les hommes, enviée par les femmes. Si vous le permettiez, j'ajouterais que vous êtes belle à déconcerter les génies de votre pays et que cette beauté disparaît, éclipsée par votre beauté morale que vos yeux laissent transparaître. Pas une laideur ne peut ne pas vous blesser; pas une souffrance ne peut ne pas vous émouvoir et, malgré tout cela, vous savez être heureuse.

En dépit des sots hommages, des haines jalouses, des platitudes que vous valent votre rang, vos richesses et votre beauté, malgré les blessures que ressent votre esprit, exquisement subtil, votre cœur plein de compassion, vous trouvez que la vie est un bien. Plus votre intelligence analyse le monde où nous vivons, plus vous découvrez des sources de jouissances hautes et saines, et vous faites mentir ceux qui prétendent que le bonheur est pour les sots.

Il est à ceux qui n'offensent pas la réalité en la comparant toujours à leurs rêves chimériques! Il est à ceux qui savent apprécier *un* bonheur, se livrer tout entiers à lui, sans les vouloir tous!

Il est à vous, Princesse. C'est, en tous cas, le vœu le plus cher de votre respectueux serviteur et de votre hôte reconnaissant

COMBES DE LESTRADE.

Paris, 20 mars 1886.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Avant d'habiter Florence, je connaissais Mantegazza de réputation. Dans la bibliothèque paternelle, j'avais dévoré une encyclopédie, éditée en 1860, où son nom figurait souvent. Le calcul des dates me faisait croire que j'allais trouver un vieillard quand je frappai à la porte de son cabinet de la via San Sebastiano.

Je trouvai un homme jeune, presqu'un jeune homme. Sa chevelure n'a que des fils d'argent. Les fatigues et le travail n'ont rien enlevé à la vigueur du corps. L'esprit a conservé la gaieté juvénile. Et, d'ailleurs, il avait à peine cinquante-deux ans.

A l'âge où l'on est inutile, Mantegazza avait écrit de beaux livres et fait de bonnes choses. A l'âge où l'on ne rêve point, d'ordinaire, de sortir de son obscurité, il était célèbre.

Il n'a eu qu'un tort, peu commun. L'ardeur de son intelligence l'a entraîné dans tant de voies différentes que l'admiration hésite. Pour comprendre sa valeur, il faut totaliser ce qu'il a écrit dans presque toutes les branches de la pensée humaine.

Paolo Mantegazza est né à Monza, dans la Lombardie, le 31 octobre 1831. Déjà, au siècle passé, Monza avait vu

naître le P. Gaëtan Mantegazza, missionnaire érudit qui, l'un des premiers, sut le chinois. Le père de notre auteur, Jean-Baptiste, jouissait d'une certaine aisance. Sa mère était cette Laure Solera Mantegazza dont toute la Lombardie vénère la mémoire. C'était une noble femme au cœur viril, une citoyenne vaillante, une bienfaitrice des malheureux. Son fils ne l'a pas aimée, il l'a idolâtrée. Parmi les lettres que laissa Laure Mantegazza, il s'en trouve deux qui donnent une idée de cet amour.

La première, datée de Salta dans l'Amérique du Sud, le 5 septembre 1856, dit ceci :

« Neuf heures et demie du matin.

« Très chère maman,

« A ce moment même, je suis sur le point de sortir et d'aller faire, pour la première fois, l'opération de la cataracte. Comme si j'étais à tes côtés, je viens t'embrasser pour me porter bonheur. Je t'adresse une ardente invocation pour que je puisse rendre la vue à une pauvre négresse. »

« Une heure du soir.

« L'invocation de ma mère a été toute-puissante, j'ai donné la vue à la pauvre aveugle. A peine a-t-elle eu conscience de voir qu'elle m'a embrassé et béni, dans un délire d'inexprimable joie. J'ai éprouvé une des émotions les plus douces de ma vie. Oh! maman, toi qui as essuyé tant de larmes en ce monde, tu les connais, ces émotions bénies. Oh! chère mère, comme je voudrais, à cette heure, t'embrasser et pleurer avec toi... »

L'autre lettre porte la date de San Terenzio, le 3 septembre 1872. Là, près de la Spezzia, il a fait bâtir une villa

du produit de ses livres, d'où l'inscription du fronton : *Calamus nobis hæc otia fecit.* Ce jour-là, il écrivait à sa mère : « Rappelle-toi de m'envoyer une boucle de tes cheveux. Puisque tu ne peux être des nôtres, le jour de la pose de la première pierre, je veux déposer quelque chose de toi, afin de sanctifier ma cabane, afin que les fils de mes fils sachent que, dans les fondements de ce modeste édifice, il n'y a ni médailles ni parchemins, mais les cheveux d'une sainte femme, à qui le fondateur de la maison a dû tout ce qu'il a dit et fait de bon et de bien. »

Voilà pour le cœur de P. Mantegazza. Chose rare, hélas! ses tendres sentiments n'ont rien enlevé à l'acuité de son intelligence. Ses premières années se passèrent sans rien de remarquable et, au collège, il ne fut ni des premiers ni des derniers. Il n'en a retenu qu'un imperdable souvenir : celui du comte Belgiojoso qui, plein d'intérêt pour ce génie naissant, lui dit un jour : « Avant tout, soyez utile. » De ce conseil dérive sa vie.

Il fit ses études médicales à Pise, puis à Milan. Il fut reçu docteur à Pavie. A dix-neuf ans, il lisait à l'Institut lombard un mémoire sur la génération spontanée, que l'on cite encore. Puis survient une passion violente et malheureuse qui le met aux portes du tombeau. Pour terrasser cet amour, il entreprit un long voyage. Il courut à travers la Suisse, la France, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, l'Angleterre et l'Écosse. En 1854, se trouvant à Paris, il acheva son premier livre, cette *Physiologie du Plaisir* que l'on va lire et qu'il dédiait ainsi : « A ma mère, cet épi du champ qu'elle a cultivé avec tant d'amour. »

Rovani, le Jules Janin de l'Italie, écrivait le 8 août 1855 dans la *Gazette de Milan :* « C'est un livre qui se lit avec un vif plaisir. On y voit les fruits de l'esprit d'observation; quand on songe à l'âge de l'auteur, on juge qu'il est de

ces hommes qui laissent leur empreinte sur le siècle qui les voit. Le style est si imagé, si figuré, je dirais quelquefois baroque, si le bon goût n'y veillait, qu'il recèle une imagination exubérante, une aisance inouïe de pensée. Pour donner une idée de ce jeune homme, je ne trouve rien de mieux qu'un cheval de pur sang. Bénies soient de telles natures... »

Revenu en Italie, Mantegazza ne se laissa pas étourdir par sa renommée naissante. Il conçut le projet de faire le tour du monde, par étapes, et alla exercer la médecine à Buenos-Ayres, à Entre-Rios, au Paraguay et à Salta. C'est dans cette dernière ville qu'à l'âge de vingt-cinq ans il se maria avec cette Jacobita à qui il a dû tant de bonheur.

Elle le suivit en Europe, vers 1858, quand il y revint avec le projet de transporter à la Plata des colons lombards. Mais les événements de 1859 le retinrent en Italie, d'abord comme aide-major à Milan; plus tard, à vingt-neuf ans, comme professeur de pathologie générale à l'Université de Pavie. A peine professeur, il fonda un laboratoire de pathologie expérimentale, le premier — en date — des laboratoires similaires.

Il passa de là à l'Institut supérieur de Florence comme professeur d'anthropologie. Il créa aussitôt le Musée et la Société anthropologiques. Voilà vingt-cinq ans que ces fondations portent d'heureux fruits et qu'il jouit de l'estime des lettrés de toute l'Europe. Friedrich, Virchow, Broca, Darwin, Schiff, Spencer, et tant d'autres, ont entretenu ou entretiennent avec lui les plus cordiaux rapports.

Il a importé la *coca* en Italie et, dans notre époque mercantile, n'en a pas espéré un centime de bénéfice. Il se contente de ses fonctions officielles parce qu'elles donnent à ses enseignements plus de portée.

Les honneurs ne lui manquent pas. Sénateur du royaume, décoré de tous les ordres, envoyé d'Italie au congrès de Berlin, il voit son mérite reconnu et n'ambitionne rien.

Est-il bien réellement reconnu, ce mérite? j'en doute, et je crains que la postérité ne soit envers lui parcimonieuse de gloire. C'est un peu la faute de Mantegazza. Il a tant de titres à l'admiration que celle-ci hésite un peu à examiner ce volumineux dossier. Si vous citez son nom au vulgaire, celui-ci vous répond : « Quel Mantegazza? Le voyageur? au bout du compte, il n'a pas découvert de nouveau monde. Le médecin? il ne pratique pas. Le professeur? oui, ses leçons sont applaudies, mais il leur manque cette gravité doctorale qui est le type indispensable de l'universitaire. Le sénateur? il n'est guère assidu au Sénat et il n'est d'aucun parti. L'apôtre de la *coca?* il n'en a fait ni sirops ni pastilles. L'anthropologiste? nous le sommes tous un peu. L'écrivain? demandez aux lettrés. L'auteur de la *Physiologie du Plaisir?* beau livre, certes, mais qui ne dit rien que nous ne sachions déjà. L'auteur des almanachs d'hygiène? j'avoue qu'ils font du bien, qu'ils améliorent le vêtement et la nourriture du peuple, mais ce ne sont que des almanachs. »

Aussi, que Mantegazza renonce à ses multiples gloires pour n'en garder qu'une. Qu'il se proclame anthropologiste. Par exemple, en étendant la signification du mot, en lui donnant la véritable : « Science de l'homme. »

Il a étudié les hommes à tous les points de vue. Il s'est disséqué lui-même, puis a recueilli les documents de l'histoire de l'humanité dans les contrées les plus éloignées. Qu'il nous donne, dans un beau livre, tous les trésors de science qu'il éparpille çà et là, dans ses leçons et dans ses causeries.

Mantegazza fait honneur à l'Italie. Sa libre parole lui a

suscité beaucoup d'adversaires. Son cœur l'a préservé de toute haine. Il a encore de longues années devant lui. Que l'admiration de tous les lettrés, quel que soit leur pays, lui rende douce à parcourir la route qui le sépare de l'immortalité!

C'est en vue de travailler à ce but, de mes faibles mains, que ce livre a été traduit.

C. L.

PHYSIOLOGIE

DU PLAISIR

PHYSIOLOGIE

DU PLAISIR

INTRODUCTION

Le plaisir est un phénomène élémentaire de la vie qui ne peut se définir en soi. Ce livre est destiné à en décrire les apparences sensibles et à en faire l'histoire ; mais quand même, au lieu d'être une simple esquisse, ce serait un traité en plusieurs volumes, il ne parviendrait jamais à déterminer les caractères essentiels du plaisir. Du reste, la définition d'un objet connu de tous, et dont la réalité spécifique n'excite aucun doute, est un simple luxe de gymnastique logique, auquel je renonce sans remords. A ceux qui seraient d'un avis contraire et me demanderaient instamment une définition, je répondrai que mon livre tout entier la donne et que, si prolixe soit-elle, elle demeure incomplète et insuffisante.

Le plaisir est une sensation et, comme tel, présente les caractères communs à cette sorte de manifestation vitale. Les éléments essentiels qui le constituent sont donc l'im-

pression d'un agent externe ou interne sur un point sensible de notre corps, la modification ressentie par la fibre sensible et la conscience de la sensation. Ce phénomène arrive donc dans le domaine du système nerveux et, comme toute sensation, peut avoir son origine première dans les nerfs périphériques ou dans le centre cérébro-spinal. Quelquefois le plaisir naît directement dans un nerf sensoriel modifié d'une façon particulière, et les centres nerveux n'y participent que parce qu'ils en ont conscience. D'autres fois, au contraire, les nerfs transmettent à l'encéphale une impression qui, modifiée de plusieurs façons, produit un plaisir ou, encore, les mêmes centres nerveux, en se servant d'anciens matériaux rassemblés par les sens, produisent des sensations agréables. Dans ces deux cas, le plaisir se produit dans le cerveau même et peut rayonner dans les nerfs périphériques pour s'y décharger d'une tension trop forte ou exprimer sa physionomie particulière.

Le caractère par lequel la sensation de plaisir diffère de toutes les autres nous est inconnu; il doit consister certainement dans un changement particulier de la pulpe nerveuse sensible, changement qui échappe à nos sens. Cette modification spécifique peut former l'unique élément d'une sensation ou s'associer à beaucoup d'autres changements particuliers, qui amènent autant d'autres plaisirs, différents les uns des autres, mais qui, cependant, ont tous un caractère commun.

Le plaisir est presque toujours une sensation exagérée, une manifestation d'exubérance de force, ou locale ou générale. On n'en jouit que par une dépense de matière et il

suit, comme tous les phénomènes de la vie, une parabole. Le plaisir croît jusqu'à un point maximum et décroît ensuite pour disparaître à jamais. Plus la ligne est brève qui réunit les divers stades que le plaisir traverse, plus ce plaisir est intense, et vice-versa. Quelques plaisirs suivent des lignes de croissance et de décroissance si étendues que la dépense de force nécessaire pour en jouir se distribue sur un laps de temps infini; et la sensation arrivée à son minimum peut se recréer, dirai-je, et décrire une nouvelle parabole. Dans ce cas, la ligne tracée par la sensation peut sembler presque droite, comme le semble un arc de cercle à très grand rayon. L'observation microscopique d'un observateur soigneux montre pourtant comment cette ligne, droite en apparence, présente, à de longs intervalles, des abaissements et des élévations qui dénotent les variations que subit l'intensité du plaisir. De toute façon, toutes les sortes de plaisirs reçoivent, dès leur naissance, une somme donnée de force, qui ne peut s'augmenter qu'aux dépens des matériaux réservés à d'autres joies. Les délires des sens consument, avec une ardeur vorace, le combustible destiné à maintenir toujours vives les calmes joies de l'esprit, et l'intelligence, avide de goûter les sublimes plaisirs qui ne se trouvent que sur les hauteurs, se grandit en montant sur les cendres du sentiment et des sens. Ici, comme dans tant d'autres cas, l'intensité équivaut à l'extension.

En général, le plaisir présente toujours en soi la raison de lui-même, et accompagne toujours la satisfaction d'un besoin. Quand il n'a pas un but direct, il contribue à embellir la vie et, par là, concourt au but suprême de nous

faire aimer l'existence et la défendre contre les puissances qui la menacent. Quand le plaisir est la cause ou l'effet d'un mal, c'est que nous sommes en état pathologique. Dans le premier cas, l'homme, étant libre, abuse d'un bien dont il a, jusqu'à un certain point, le droit de disposer et présente, par conséquent, un phénomène de pathologie morale. Dans le second cas, au contraire, une lésion organique des centres sensoriaux ou des nerfs périphériques intervertit l'ordre des choses et fait naître un plaisir de la présence d'une douleur. Voilà donc, bien établies, deux classes de plaisirs, soit : les plaisirs physiologiques et les plaisirs pathologiques. Les premiers sont conformes aux lois ordinaires de l'organisation et, par suite, à moins de l'offenser, doivent la conserver et l'améliorer. Les seconds, en revanche, constituent toujours une difformité ou une maladie. Ce fait sera rendu plus clair par des cas particuliers.

Les plaisirs ne sont pas des objets qui existent par eux-mêmes, mais des faits délicats et mystérieux que nous ne connaissons que par le moyen de notre conscience, qui ne subsistent plus si on les isole, mais qui forment un des phénomènes simples de la vie. Pourtant, partageant, avec tous les hommes mes frères, l'obligation fatale de briser les choses pour pouvoir les étudier, je dois partager les plaisirs en diverses classes, prenant pour base de cette division les sources d'où ces plaisirs proviennent. Je les diviserai donc en trois classes, soit :

1° *Plaisirs des sens.*

2° *Plaisirs du sentiment.*

3° *Plaisirs de l'esprit.*

Je crois n'avoir pas besoin de justifier cette division, à laquelle, d'ailleurs, je n'attache aucune importance, et que j'ai adoptée seulement comme un moyen opportun pour rassembler les faits qui ont quelque analogie. Je voudrais dire de même en ce qui touche la classification que je donne des sentiments et des facultés de l'esprit. Entrer dans des subtilités pathologiques m'entraînerait à de longues et inutiles discussions et pourrait paraître une téméraire outrecuidance. D'un autre côté, mon livre est un simple travail d'observation et d'anatomie de l'homme moral, et je m'y tiens éloigné, dans la mesure du possible, des théories et des hypothèses.

PREMIÈRE PARTIE

ANALYSE

I

DES PLAISIRS DES SENS

CHAPITRE I

Plaisirs du TACT en général. — Physiologie comparée. Tact spécifique.

Une partie très importante du système nerveux, éparse sur toute la superficie sensible du corps, nous avertit de l'impression que font sur nous les agents extérieurs et de quelques modifications moléculaires qui surviennent dans les tissus. Le *moi*, de cette façon, est mis en rapport avec le monde extérieur et a conscience des changements généraux de l'organisme. L'appareil organique destiné à cette fonction constitue le sens du Tact, lequel se subdivise en trois catégories de sensations, différentes les unes des autres par leur nature et le but auquel elles servent. Quelques-unes d'elles aident à nous faire connaître les caractères

physiques et mathématiques des corps, ont leur centre d'action dans la main et forment le vrai *sens spécifique du tact*. D'autres nous avertissent des changements extérieurs moins mécaniques (température, électricité, etc., etc.), ainsi que des changements internes. On les comprend sous le nom de sensibilité générale. Les dernières sensations enfin qui se rapportent au tact ont pour but de rapprocher les sexes pour la grande fonction reproductrice, et on peut les désigner sous le nom de *sens sexuel* ou *érotique*. Cette distinction n'est qu'artificielle et ne sert qu'à nous faire mieux étudier les plaisirs aux formes variées qui dérivent des sens du tact.

Les plaisirs tactiles doivent être les plus répandus dans le règne animal, puisque tout être sensible doit, nécessairement, venir en contact avec les corps qui l'environnent et que ceux-ci ne peuvent pas exercer une action toujours égale; de la préférence que l'être ressent pour les uns, sans parler de la répugnance que lui inspirent les autres, doit naître le plaisir. L'infusoire, qui est formé d'une pâte très molle, qui se moule sur tous les objets qu'il touche, changeant à tout instant de forme et absorbant par sa masse les corps inorganiques qui constituent sa nourriture, s'il est sensible et doué de perception, ne doit avoir d'autres plaisirs que ceux du Tact. Ce sens lui sert de tous les autres et doit lui donner des sensations diverses suivant les objets auxquels l'animal vient s'appliquer. De cette première forme de la nature vivante, à mesure que l'on monte l'échelle animale, les plaisirs du Tact croissent proportionnellement à la perfection de l'appareil sensoriel et du centre nerveux qui doit ressentir les impressions transmises par le réseau télégraphique des nerfs tactiles. Dans beaucoup d'animaux inférieurs, le Tact semble réservé seulement à quelques appendices d'un corps qui, pour le

surplus, est recouvert d'une carapace dure et insensible. En nous approchant des classes supérieures nous voyons s'étendre le champ de la sensibilité, qui se modifie en divers points et se concentre, augmentant ainsi les rapports entre le monde extérieur et les centres de l'intelligence et du sentiment. Aucun animal, en vérité, ne s'approche de la perfection tactile de l'homme. Celui-ci possède un instrument merveilleux qui, par ses mouvements divers, étreint les corps les plus petits, tâte la surface des masses les plus grandes, servant à la fois d'organe moteur et sensoriel, et qui transmet au centre une foule de connaissances. Sa peau, presque dépourvue de poils, est très sensible, et la civilisation, en lui enseignant à se couvrir le corps, en augmente encore la délicatesse. Enfin, dans ses organes génitaux, une telle exquisité de sens se concentre qu'il en peut tirer les plus intenses voluptés.

Outre les conditions habituelles nécessaires à la production d'un plaisir quelconque, il faut bien distinguer, dans les plaisirs du tact, les trois éléments qui les constituent; c'est-à-dire l'impression faite par le corps étranger à la partie sensible, la structure du nerf qui transmet l'impression et la nature du centre qui la reçoit et la modifie, transformant le fait mécanique du contact de deux corps en un fait dynamique, c'est-à-dire en une sensation. La plus petite modification d'un de ces trois éléments peut changer la sensation tactile, en la rendant plus ou moins agréable, indifférente ou douloureuse.

Laissant de côté les sensations douloureuses dont nous ne devons pas parler, il reste à étudier pourquoi une même impression peut donner lieu à une sensation indifférente ou agréable, c'est-à-dire nous devons rechercher l'origine du plaisir tactile.

L'appareil sensoriel, formé de l'appareil central ou des nerfs périphériques, distribués dans des organes placés de façon favorable à cette distribution, a déterminé ses fonctions, et, partant, a ses besoins spéciaux qu'il doit satisfaire. L'exercice régulier d'une fonction est toujours accompagné d'un plaisir, pourvu que l'esprit accorde une attention particulière aux sensations qu'il transmet à la conscience, et ne soit pas troublé par d'autres sensations ou idées. Plus fort est le besoin d'exercer une fonction, et plus grande est l'attention de l'esprit et, par cela, le plaisir va croissant. Ceci se prouve parfaitement, même pour le Tact : l'enfant qui ignore tout du monde auquel il est destiné, a un besoin urgent de se rendre compte des caractères des objets qui l'environnent; aussi, un instinct dominant le pousse à enlacer tous les corps auxquels il peut atteindre avec ses mignons petits bras. Il applique la superficie de ses menottes sur ces corps, les soulève, les agite, les jette à terre pour les ramasser peu après, les fait passer d'une main dans l'autre. En un mot, il les étudie, en faisant une série de mouvements bizarres que le vulgaire appelle des jeux. Dans ces premiers exercices du Tact, l'homme-enfant éprouve un immense plaisir, et souvent le démontre par une expression sereine de la physionomie et par ses rires. Il possède là, en effet, tous les éléments du plaisir : besoin puissant, nouveauté de sensation, grande attention; et il goûte une joie spéciale à son âge, que l'on comprend difficilement à un âge plus avancé. Peu à peu, l'enfant a connu les propriétés physiques des objets qui lui sont familiers et ceux-ci ne peuvent plus lui donner de nouveaux plaisirs; cela doit être puisque, le besoin cessant, l'attention disparaît. Il trouve alors une nouvelle ressource en faisant, sur ces mêmes objets, le premier essai de ses forces débiles; en les brisant ou en

les déchirant, il en change les caractères physiques et arrive à ressentir de nouveaux plaisirs. Mais même les fragments des objets trop connus en viennent à ne plus offrir d'intérêt, et le bambin, levant ses petites mains en écartant les doigts, cherche de nouveaux matériaux. S'il les obtient, ils lui donneront une joie d'autant plus vive qu'ils seront plus différents de ceux qu'il connaissait déjà, et il répétera bientôt sur eux sa première expérience d'analyse destructive. Ainsi, peu à peu, l'homme-enfant, devenant gamin et adolescent, perd une source de joie, parce que les objets qui l'entourent lui sont suffisamment connus et que l'habitude lui a rendu indifférentes les sensations qui lui ont donné tant de plaisirs dans les premiers jours de la vie. Mais si un adulte ne peut absolument pas, avec tous les efforts possibles de son imagination, retirer d'une feuille de papier tous les plaisirs que l'enfant sait y trouver en la déchirant, cela ne veut pas dire que les plaisirs du Tact spécifique lui soient absolument refusés.

Il y a des corps qui, bien que connus, peuvent par leur structure particulière fournir des sensations agréables, pourvu que, n'ayant pas l'esprit préoccupé d'autre chose, nous leur prêtions une attention suffisante. Ainsi, dans les moments d'oisiveté ou de repos, on peut trouver un grand plaisir à passer la paume de la main sur du velours ou de la soie, ou en faisant courir les doigts à travers de longs et fins cheveux, ou encore en foulant, à la promenade, un délicat tapis de neige récemment tombée; tandis qu'un homme préoccupé ou inattentif pourrait se promener pieds nus sur une pelisse de zibeline sans éprouver la moindre sensation agréable. Même en supposant que l'on prête attention à une sensation tactile, il ne s'ensuit pas toujours qu'elle paraisse agréable. Pour jouir de ces plaisirs très délicats, il faut une sensibilité raffinée accordée seulement

à peu d'individus. Sans prétendre à révéler le mystère de la sensation, nous chercherons à faire une analyse rudimentaire de ce fait.

Un corps qui vient en contact avec les nerfs sensoriaux ne doit pas altérer ou offenser la structure organique, mais exercer le sens du TACT sans le fatiguer. Souvent encore le repos entremêlé de l'exercice à brefs intervalles, le fait de changer de sensation fréquemment, et d'autres circonstances peuvent rendre agréable une sensation tactile. Les plaisirs que l'on éprouve ainsi ne sont pas produits par la satisfaction d'un besoin, mais par un exercice particulier d'une fonction naturelle. J'essaierai de classifier en larges groupes les plaisirs qui dérivent du sens spécifique du tact.

L'on a des plaisirs spéciaux en touchant les corps lisses comme le marbre, les métaux polis, le talc, la pierre saponaire, etc. Dans ces exemples, le plaisir dure peu et ne sort guère de la partie du corps qui est en contact; il est d'autant plus grand que la sensation est plus nouvelle et que la partie touchée est moins habituée aux sensations tactiles. Ainsi, le contact du ventre et des cuisses avec une baignoire de marbre, pour un individu qui n'a jamais pris de bains, est beaucoup plus voluptueux que le contact de la main avec la même matière.

L'on éprouve des plaisirs tactiles en mettant la peau en contact de corps qui ont une superficie très divisée, tout en étant lisses et pliables. Il semble que, de cette façon, le TACT est exercé d'une manière particulière et que les petits filaments nerveux, venant en contacts infinis avec un corps qui les exerce sans les fatiguer, engendrent le plaisir. Ce plaisir-ci peut durer plus longtemps que le précédent et souvent s'irradie au long des nerfs produisant des frissons voluptueux ou même des soupirs. Ces plaisirs se ressen-

tent en maniant les fourrures, les écheveaux de soie, les cheveux, en foulant les petits cristaux de neige, etc.

On a d'autres plaisirs au contact de corps même rugueux, soit en en caressant la surface, soit en en maniant la poussière entre les doigts. Par exemple, en frottant une pierre sablonneuse ou en passant la main sur une page écrite et séchée avec de la poudre, en écrasant entre les doigts du sucre, du sable, de l'émeri, en roulant de la mie de pain entre les paumes des mains, etc. Dans tous ces cas, le plaisir paraît venir d'une légère irritation qui accumule, sur une série de points détachés de la peau, des sensations relativement fortes. Il ne peut durer que très peu, et sort à peine des limites où il est produit.

On obtient une autre sorte de plaisir tactile en maniant un corps mou qui, sans souiller la peau, se modèle sous la pression du doigt, changeant à tout instant de forme. Le plaisir, en général, est compliqué d'autres sensations qui appartiennent à la vue, et du besoin de changer la forme de la matière qui nous entoure. L'on aura des sensations de ce genre en pressant dans les doigts de la mie de pain, de la craie, de la cire ou d'autres matières similaires; en préparant le gluten, c'est-à-dire en enfermant la farine dans un sachet de toile et en la malaxant sous un filet d'eau; en écrasant du mastic sous ses dents, etc. Ici, souvent le Tact est excité à tel point qu'il arrive à un état morbide passager; et la main ne cesserait jamais de modeler la pâte docile et les dents continueraient à l'infini à mâcher le caoutchouc insoluble si la raison ou la fatigue des muscles ne venait faire cesser le frivole amusement. Ces plaisirs ne sortent jamais de leur champ d'action.

D'autres plaisirs proviennent de l'action de faire rouler entre les doigts des objets cylindriques de petit diamètre,

comme un crayon, un petit cylindre de métal. Plaisirs légers et locaux.

Faire rouler sous les doigts une minuscule sphère produit aussi une sensation agréable. Ce plaisir, local aussi, peut arriver à un certain degré d'intensité.

Une autre source de plaisirs tactiles consiste à manier les corps élastiques qui, cédant à une légère pression, reviennent inviter à un nouveau contact la main qui joue avec eux. Plaisirs légers, toujours locaux, mais très variés suivant la forme de ces corps. Par exemple, la gomme élastique, ou les matières semblables, les lames d'acier, les joncs ou un ballon de cuir rempli d'air que l'on presse entre ses mains.

D'autres plaisirs du Tact sont produits par le jet en l'air de corps d'un certain poids que l'on reçoit dans la main pour les relancer encore; ou bien en déterminant le poids d'un corps qui, sous un petit volume, est très lourd. On peut se faire une idée de ce genre de plaisirs en maniant un petit boulet de canon, ou en jouant avec une balle de fusil. Ces sensations, comme celles de la catégorie précédente, sont surtout agréables par l'alternative du repos et de l'action.

J'ai réuni en quelques groupes les principales sensations agréables du Tact, sans prétendre assurément les énumérer toutes. Il y en a une qui mérite une attention spéciale : c'est celle que constitue le chatouillement. En touchant à petits intervalles et à plusieurs endroits certaines régions de notre corps, soit avec nos doigts, soit avec ceux d'autrui, soit même avec un corps étranger, on produit, chez la plupart des individus, une sensation particulière, qui n'est agréable qu'à un certain point et peut devenir insupportable et douloureuse si on continue ou si on exagère l'action qui la produit. Pour être susceptible de chatouille-

ment, il faut une grande sensibilité; aussi, ni tous les individus ni toutes les parties du corps ne peuvent donner ou ressentir ce plaisir. La plante des pieds, le creux des aisselles, le ventre, et en général toutes les articulations, sont les régions qui ressentent mieux que les autres cette sensation. Les tempéraments nerveux, les enfants et les femmes y sont plus généralement disposés; et quelques-uns y sont si sensibles qu'il suffit pour les mettre en orgasme qu'une personne s'en approche avec les mains dans l'attitude qu'elles prennent d'ordinaire pour chatouiller. Le contact d'un corps produit cette sensation d'autant plus aisément que ce corps est plus délicat et divisé; ainsi un fétu de paille, une plume d'oiseau ou une brosse sont des armes terribles pour le chatouillement. La main agit aussi dans ce sens, c'est-à-dire en présentant une grande superficie de contact et une extrême mobilité, éléments indispensables pour produire ce genre de plaisir. En tout cas, le premier effet du contact est un rire sans mesure, accompagné de mouvements convulsifs tendant à fuir le corps qui chatouille. La face rougit, le pouls s'accélère, le plaisir s'irradie dans tout le corps; des cris aigus surviennent, la respiration est irrégulière; si l'attaque continue et que nous ne puissions nous en défendre, le plaisir cesse, et la sensation, devenant intolérable, nous pousse à nous protéger, par la fuite ou par des voies de fait, contre celui qui se joue de notre patience. La mort peut être la conséquence d'un chatouillement trop prolongé.

Tous ces phénomènes sont très singuliers et méritent toute l'attention du physiologiste, sortant absolument des faits nerveux ordinaires. D'un côté, nous avons une sensation légère et de l'autre une réaction extraordinaire de tous les muscles, — et même du diaphragme, — qui sont amenés à de vraies convulsions. Le rapport entre la cause

et l'effet est absolument disproportionné et nous donne à soupçonner que ce fait est l'intermédiaire entre la santé et la maladie, ou même qu'il appartient déjà à la classe des plaisirs pathologiques.

Les plaisirs du Tact spécifique ne présentent pas, par leur aspect, un tableau intéressant. Quand ils ne sont pas très forts et purement locaux, l'on n'a pas de signes sensibles de la sensation. Dans les autres cas, la mimique du plaisir est diverse, selon sa nature. S'il provient du contact de corps lisses ou très divisés, la face est immobile et empreinte d'attention, les yeux sont fixes, les lèvres fermées ou à peine ouvertes. Si le plaisir augmente, les yeux se ferment, la tête se tourne un peu de côté ou se penche sur l'épaule qui correspond à la main qui éprouve le plaisir; les angles de la bouche se contractent de façon à produire un sourire muet; quelquefois il survient même des soupirs ou des paroles entrecoupées. Si le plaisir est très grand, tout l'organisme peut participer à la sensation agréable; ainsi, les épaules pressent la tête, le corps rentre en lui-même et éprouve des frissons, les dents se rapprochent et l'air aspiré par la bouche mi-close produit un léger sifflement pareil à celui que l'on émet en entrant dans l'eau froide. Quand, au contraire, le plaisir du Tact est produit spécialement par la victoire sur une résistance, la physionomie est toute différente : le visage exprime une satisfaction calme, les yeux brillent, la bouche se ferme avec énergie ou semble suivre les mouvements de la main; quelquefois les dents de la mâchoire supérieure mordent la lèvre inférieure. Les pieds, ou d'autres parties du corps, peuvent aussi être en mouvement. Souvent l'on chante ou l'on accompagne l'action qui produit le plaisir par des paroles énergiques et toujours répétées, ou encore par des mots imitant le bruit produit par l'action *(œpp là, ou là,*

zacch zacch, *tic-tac*, *frr frr*, et d'autres onomatopées semblables).

Les sons et les mots par lesquels l'homme accompagne l'exercice musculaire, outre qu'ils expriment le plaisir, semblent aussi l'effet d'une relation sympathique avec les organes vocaux et servir à rendre plus aisé le travail. Tout le monde sait que le paysan s'aide dans son travail de ses chants, et que marins et crocheteurs forment un chœur de voix quand ils doivent, à plusieurs, lever un lourd fardeau. Les nègres, sous la fournaise du soleil brésilien, sentent le besoin de s'encourager aux fatigues musculaires par des cris, des exclamations et quelquefois en agitant des petits cailloux dans un entonnoir de métal.

L'influence des plaisirs tactiles sur la vie est peu de chose. Ils servent à en embellir quelques heures, mais ne contribuent que pour une faible part au bonheur des individus. Les sensations qui ressemblent à des sensations voluptueuses, et qui offrent la physionomie que j'ai décrite d'abord, perfectionnent la sensibilité générale, mais influent très peu sur l'éducation du Tact. L'on en peut jouir même par des mains difformes si l'on a des nerfs délicats. Si l'on en abuse, elles peuvent amener à la mollesse et à la lasciveté. Les plaisirs qui se trouvent dans le maniement des outils perfectionnent beaucoup le sens du Tact et l'habileté plastique. Ils ne sont éprouvés complètement que par des mains artistes.

Les plaisirs tactiles de la première catégorie sont plus nombreux et plus vifs dans le sexe aimable, dans la jeunesse, dans les pays chauds ou tempérés, par les individus de complexion nerveuse et qui vivent dans l'aisance, chez les peuples civilisés. Les Romains de l'Empire étaient passés maîtres dans l'art de jouir de ces joies qui, aujour-

d'hui, procurent d'ineffables délices aux efféminés Asiatiques. Leur perfection est toujours un signe de décadence, de prostitution intellectuelle et morale. Les plaisirs tactiles non voluptueux sont, au contraire, plus goûtés par le sexe fort, dans le premier âge et dans les pays froids, par les individus robustes et ceux qui exercent un état manuel.

CHAPITRE II

Plaisirs de la sensibilité générale. — Plaisirs pathologiques du TACT.

Les plaisirs qui dérivent du tact, dont les organes sont épars sur toute la superficie du corps, sont très divers selon la nature du besoin qui se trouve satisfait et selon la partie du corps qui éprouve la sensation. Quelques-uns sont tout à fait semblables à ceux du TACT spécifique et se confondent avec eux, tandis que d'autres, qui s'éprouvent dans des parties plus profondes, en diffèrent entièrement.

Les variations de température sont des sources de plaisirs infinis qui peuvent se diviser en deux grandes classes, suivant qu'ils proviennent de l'accroissement ou de la diminution de température. Quand nous nous trouvons dans un air ambiant trop chaud, qui ne nous débarrasse pas avec une promptitude suffisante du calorique qui se forme constamment en nous, ou de celui que nous recevons de l'extérieur, nous éprouvons un vrai besoin de nous refroidir et cherchons sans cesse les corps qui nous enlèvent ce surcroît de chaleur. La satisfaction de ce besoin fait toujours naître un plaisir qui varie suivant que ce corps est l'air ou un liquide, l'eau en général, ou un solide quelconque. L'abaissement de température doit pourtant être toujours modéré et en proportion de notre besoin. La

caresse de la brise du soir après une journée chaude, le battement d'un éventail, l'air libre, en sortant d'une pièce trop chauffée, nous donnent des plaisirs de cette sorte. L'air pourtant, quand c'est le vent qui l'apporte, peut créer des plaisirs indépendants de sa température, en chatouillant et en exerçant la sensibilité dermique. A cet égard, les idiosyncrasies individuelles varient beaucoup. Certaines personnes ne sortent pas de chez elles les jours de vent, parce qu'elles rentreraient avec la migraine et de fort méchante humeur. D'autres, au contraire, éprouvent de la volupté à marcher, tête haute, contre le vent le plus violent ou à rester immobiles sur la passerelle d'un navire marchant à toutes voiles, en regardant la proue. J'ai voulu me rendre compte des sensations que l'on peut avoir en allant contre le vent ou en le suivant, sur les rives d'un lac, tantôt en marchant librement, tantôt en ouvrant un large et solide parasol. Les plaisirs que l'on éprouve dans ce cas sont de deux sortes et consistent : ou dans le triomphe d'une résistance, ou à se sentir transporté par une force qui, sans nous blesser, menace de nous enlever de terre, et entre en contact avec notre derme, à travers nos vêtements. La poussière liquide, très ténue, soulevée par le vent sur les eaux et que nous recevons sur la face, est encore l'origine d'une autre volupté. Un plaisir tout spécial, et qui appartient au même groupe, consiste à rester debout sur une locomotive, en regardant du côté où elle se dirige.

L'eau froide nous enlève le calorique plus rapidement que l'air, qui en est un mauvais conducteur, et le contact de cette eau, étant plus mécanique, arrive à être aussi plus voluptueux. La sensation varie beaucoup suivant que nous immergeons seulement une partie de notre corps, ou que nous plongeons dans l'onde, ou que nous recevons un filet d'eau tombant d'une certaine hauteur. A cette catégorie de

plaisirs appartiennent ceux que l'on éprouve en se lavant, en nageant, en prenant un bain froid ou une douche, etc. Les corps solides qui peuvent nous donner un certain plaisir, par la soustraction du calorique, sont seulement les bons conducteurs de la chaleur. La nature de la volupté change avec leur forme et leur nature, et encore avec la façon dont le contact a lieu ou avec la partie qui perçoit la sensation. Parmi ce genre de plaisirs, on peut ranger celui que l'on trouve à mettre une chemise de toile ou à se fourrer nu entre deux draps de cette étoffe, à appuyer le visage sur une tablette de marbre, à toucher avec les mains chaudes un métal, les cristaux, etc. On peut ressentir une infinité d'autres plaisirs, produits par la diminution du calorique, en prenant des boissons froides ou glacées, en faisant des injections vaginales (1) ou en recevant un lavement.

On peut opposer à cette variété de plaisirs ceux que donne l'accroissement de la chaleur aux corps qui souffrent parce qu'ils en manquent. Leur nature est aussi différente de celle des premiers que les sensations de froid et de chaud le sont entre elles. Mais on peut dire, sans crainte d'erreur, qu'en général, ils sont plus intenses que ces plaisirs contraires, toutes choses égales d'ailleurs; et ceci se doit, peut-être, à l'exaltation de la sensibilité qu'amène toujours l'augmentation de température. Ainsi, un bain froid abat les désirs érotiques, tandis qu'un bain chaud les excite,

(1) J'aurais pu retrancher de ma traduction quelques mots et peut-être même quelques chapitres qui blesseront des yeux pudibonds. Ce qui m'en a empêché, c'est que je ne me suis pas cru le droit de mutiler à ma guise l'œuvre d'un homme tel que le sénateur Mantegazza. D'ailleurs, malgré le brillant du style, en dépit des traits humoristiques, cet ouvrage est, sous sa forme aisée et sans pédantisme, un pur ouvrage de science. Ceux-là seuls doivent l'ouvrir qui y cherchent un enseignement, et dans les bibliothèques, on doit le mettre dans ce rayon que ferme une serrure de précision. (N. d. T.)

prolongeant ou amenant l'érection priapique. Pour ne pas entrer dans des subtilités superflues, je dirai seulement que ces plaisirs ont la propriété de durer longtemps et de croître même, jusqu'à un certain point, par le seul fait de les ressentir. Ainsi, le plaisir de se mettre, en été, dans un lit froid cesse bientôt, parce que la chaleur que nous cédons aux draps les réchauffe; tandis qu'en hiver nous ne pouvons jamais nous résoudre à abandonner les matelas tièdes, et souvent il faut un effort surhumain, un acte d'héroïsme pour nous résigner à affronter les rigueurs de la température extérieure.

Il n'est pas besoin d'expliquer pourquoi les plaisirs qui dérivent du changement de température varient beaucoup suivant le climat et suivant les saisons. A la Guyane et à Madère, où la température est à peu près uniforme toute l'année, ces plaisirs doivent être moins nombreux et moins étudiés que dans les pays où la succession des saisons nous fait vivre, chaque année, sous quatre climats différents. Les idiosyncrasies individuelles sont très diverses à ce point de vue. Les uns frémissent de plaisir sous la pluie ténue d'une douche froide ou en se jetant dans l'eau d'une rivière, et ne se sentent bien portants qu'en hiver, tandis que d'autres se recroquevillent aux premiers brouillards et n'aspirent qu'aux brûlantes caresses du zéphyr de juillet et aux douces piqûres que font les dards d'un soleil caniculaire. Très peu, plus heureux que ceux-ci et que ceux-là, et dont je fais partie, se frottent joyeusement les mains à voir tomber la neige ou en l'écrasant dans une promenade matinale de janvier, tandis qu'en été ils savent ressentir la volupté de rester paresseusement à terre, les yeux mi-clos, regardant le soleil qui, de ses rayons tombant à pic, pénètre les tissus d'une sensation particulière très complexe, qui n'est guère goûtée que des lazzaroni et

de ceux qui peuvent supporter impunément un soleil de juillet.

L'état électrique de l'atmosphère doit influer aussi sur le bien-être général et, par là, doit produire quelques voluptés spéciales ou modifier celles qui proviennent d'ailleurs. A ce sujet, pourtant, nous sommes dépourvus de données positives, comme, d'un autre côté, nous sommes parfaitement ignorants des éléments infinis qui modifient l'air dans les divers pays ou dans les différentes heures de la journée. Les eudiomètres les plus perfectionnés ne sauraient trouver que des variations insensibles entre l'air des hémisphères opposés, alors que nos poumons reconnaissent des différences notables dans l'atmosphère à quelques lieues de distance (1).

Nous ne pouvons pas connaître les caractères physiques des organes qui constituent notre corps, sans les détruire sur les cadavres de nos semblables; mais, quand nous sommes vivants et éveillés, nous recevons de chaque partie du corps une sensation qui résulte de son existence et qui, modifiée dans sa façon d'être, se confond et s'unit dans la perception avec celles qui émanent de chaque point de l'organisme. De cette façon, même en fermant les yeux, sans être troublés par aucune sensation externe ou par aucune idée, sans penser, nous avons conscience de vivre. Ce fait psychique, très simple, est constitué, d'une part, par les mille impressions exercées par la matière vivante sur les nerfs des sens et, de l'autre, par la conscience qui les perçoit et les unit. C'est un phénomène fondamental de la vie qui doit être différent chez les divers animaux, chez les divers individus de la race humaine et

(1) Par exemple, entre l'air de Pise et celui de Florence. Nulle part la différence n'est plus sensible qu'entre ces deux villes, à quelques kilomètres l'une de l'autre. (N. d. T.)

dans les mille moments entre lesquels se divise l'existence de tout individu. Si l'on pouvait représenter avec un signe sensible et fidèle ce fait commun à tous les êtres, on pourrait avoir autant de formules qui expliqueraient les variétés infinies de la matière vivante. Quoi qu'il en soit, pourtant, ce phénomène est du domaine des sens tactiles, et est l'origine du plus grand nombre de plaisirs. Quand les organes sont tous parfaitement sains et que le mécanisme compliqué de la vie intellectuelle possède toute sa vigueur, alors l'homme *se sent* et jouit de la vie, éprouvant un des plaisirs les plus simples et en même temps les plus complexes. Ce plaisir est de tous les âges, de tous les temps, de tous les pays. N'en pouvoir jouir est une maladie qui s'observe souvent chez les mélancoliques, chez les hypocondriaques et chez les faibles de santé. C'est un des plaisirs les moins intenses, mais qui dure autant que la vie et qui n'est interrompu que par les douleurs qui l'étouffent. C'est dans sa jeunesse que l'homme l'éprouve dans toute sa force, et c'est alors qu'on le voit, content de lui-même et du monde qui l'entoure, dominer avec un sourire qui fait rayonner de joie son visage épanoui. Le plaisir primitif ne s'accroît pas par la civilisation. Le premier homme qui, après avoir admiré la splendide nature qui l'entourait, a jeté son regard sur lui-même, l'a éprouvé alors avec la même intensité que le ressent un enfant qui, s'éveillant dans son berceau, regarde autour de lui, en souriant, aussi bien que le philosophe, qui, sain de corps et d'esprit, sans penser, se regarde et se frotte les mains.

Le besoin de dormir est un de ceux dont la satisfaction est indispensable; mais, comme dans le sommeil l'attention est impossible et que la perception s'obscurcit, il n'est guère une source de plaisirs. Certes, on trouve agréables

les moments qui le précèdent, quand les idées commencent à se confondre et que la lumière de l'esprit s'éteint peu à peu; alors, nous recueillons les prémices d'un plaisir né de la satisfaction nécessaire d'un besoin. Quelques-uns aiment à se faire éveiller le matin, avant l'heure à laquelle ils s'éveilleraient naturellement, afin d'éprouver ce plaisir qu'ils perçoivent alors mieux que le soir, l'intervalle entre le sommeil et la veille étant plus long. Les songes peuvent cependant donner quelques plaisirs, mais ceux-ci appartiennent aux plaisirs de l'esprit, dont je parlerai plus loin.

Un besoin que l'on confond souvent avec celui du sommeil, est la tendance au repos. Les plaisirs qui en dérivent sont quelquefois plus intenses, et certains les préfèrent à toutes les voluptés. On en jouit dans toute leur force lorsque l'on est convalescent et qu'après une longue maladie, on s'est levé pour la première fois et que l'on rentre dans ce lit où l'on a passé tant de jours; alors, avant de s'endormir, si l'on n'est troublé par aucune souffrance, on goûte une volupté paradisiaque. Les moindres points du corps ont acquis une exquise sensibilité, et chacun, dirai-je, devenant un petit centre de sensation, ressent la douce pression des matelas moelleux. Les muscles se sentent à l'aise dans ce repos absolu; l'on ressent quelquefois un léger frémissement dans la région du cœur, il semble que la fatigue est prise au corps par le lit, sous la forme d'un courant tiède et frémissant. Enfin nous sentons que le sommeil s'approche comme un ami bienfaisant. On éprouve des plaisirs semblables à celui-là en se couchant après une longue course ou de grandes fatigues. D'ordinaire, ces plaisirs sont généraux, mais peuvent aussi prendre un caractère local, quand ce n'est qu'une partie du corps qui se repose.

Des plaisirs tout à fait contraires à ceux-là, mais très vifs, peuvent être ressentis en remuant de diverses façons les muscles, soit en exerçant un seul membre, soit en transportant le corps d'un lieu à un autre. Dans ces divers cas, le plaisir dérive de la satisfaction d'un besoin. Je ne signalerai que quelques-unes de ces sensations agréables, me réservant de traiter à part celles qui constituent de vrais amusements. Aux plaisirs locaux de ce genre, appartiennent ceux de rompre avec les dents des noyaux de fruits, de faire des efforts avec les bras, de remuer les doigts, de danser, etc. Des plaisirs plus généraux se trouvent dans la marche, la course, les sauts, les promenades en voiture, la danse, l'équitation, la paume, etc. Ces joies sont plus vives dans le premier âge de la vie et chez les individus dont le système musculaire est très développé.

Les grandes fonctions de la vie végétative, étant presque entièrement en dehors du domaine de la volonté, nous procurent très peu de plaisirs et ne nous donnent guère que des joies négatives. Le foie, le cœur, ne peuvent nous procurer de voluptés qu'en cessant de nous faire souffrir. Cependant, dans l'état de santé, ils concourent à produire cette sensation synthétique d'existence dont j'ai déjà parlé.

L'organe respiratoire communique directement avec l'extérieur et peut nous donner des plaisirs, en vérité plus ou moins négatifs. Si nous n'avions pas quelquefois le poumon plein d'air chaud ou méphitique, nous ne ressentirions par le plaisir de respirer la brise fraîche et pure. Si jamais notre muqueuse respiratoire n'était irritée, nous ne saurions goûter la volupté d'un éternuement; si nous ne nous ennuyions jamais, nous n'apprécierions pas les charmes du bâillement.

L'appareil gastro-entérique ne nous donne de plaisirs intenses que lorsqu'il communique avec le monde extérieur. Le goût est proche de l'entrée des aliments, et nous procure de larges joies où le tact se mêle; mais les sensations qui se réfèrent à ce dernier sens, étant inséparables de celles qui proviennent du goût, seront étudiées en même temps que celui-ci. L'estomac se délecte rarement des mets qu'il reçoit, et le bien-être que l'on éprouve pendant une bonne digestion est un plaisir très général et très complexe, qui dérive spécialement de la satisfaction de la faim, de l'excitation agréable de la circulation, et de la pléthore causée par l'assimilation des matériaux les plus solubles; enfin d'autres facteurs moins connus. Le tube intestinal ne donne nul plaisir positif, sauf celui que cause la défécation et qui peut arriver chez certains à un degré appréciable. Dans cet acte, on ressent un plaisir qui vient de la satisfaction d'un besoin, et il devient d'autant plus grand que la résistance exerce davantage les muscles, sans cependant les fatiguer. Où l'exercice musculaire fait défaut, ou là où il est exagéré, le plaisir cesse. Quand l'évacuation est accomplie, la volupté croît, et provient du mouvement de toutes les anses intestinales et des entrailles qui viennent remplir le vide formé, et aussi par la cessation de l'irritation de la muqueuse rectale. Ce plaisir est plus grand, si le siège est commode. Le plaisir que l'on a à prendre des lavements est presque pathologique.

L'émission des urines est souvent accompagnée de plaisir, même dans des conditions normales, surtout quand la vessie est très pleine. Dans ce cas, certains individus très sensibles sentent la vessie se resserrer et descendre dans le bassin. Ce plaisir est léger et court.

Toutes ces diverses sensations dont je viens de parler varient beaucoup en proportion de la sensibilité indivi-

duelle. Les femmes et les peuples efféminés les ressentent mieux.

Leur physionomie est très variée. Nous ne ferons que l'esquisser.

Les plaisirs qui nous viennent du refroidissement du corps s'expriment par des frissons et des soupirs, par le rétrécissement des yeux et la fermeture des dents. Quand le corps qui nous rafraîchit est l'air, nous élargissons la bouche et dilatons le thorax, respirant à grands traits. Quelquefois le plaisir se démontre simplement par une apparence ouverte et lucide. Quand, au contraire, le plaisir provient d'un surcroît de chaleur, la mimique est très diverse, suivant la manière dont nous nous réchauffons. En général, si la chaleur est tiède, nous nous recroquevillons, souriant. L'eau chaude nous donne de la langueur et réveille des idées lascives. La chaleur solaire, quand elle produit du plaisir, exalte à un haut degré la turgescence de la peau; le visage rougit et l'inspiration devient longue et bruyante. Le ruissellement de la transpiration devient agréable, en déchargeant le derme d'une tension excessive. Le plaisir de se réchauffer au feu a une physionomie toute spéciale et différente, selon les conditions réciproques de température de notre corps et du combustible qui nous réchauffe. Si nous nous approchons du feu simplement pour faire cesser une sensation de froid, le plaisir est très simple et s'exprime d'ordinaire par un frottement de mains, et par des attitudes destinées à exposer à la flamme la plus grande partie possible de notre corps. Quand, au contraire, l'on fait une vraie occupation de rester devant le feu, le plaisir se complique d'autres plaisirs, tels, par exemple, que celui de passer le temps sans fatigue, de jouir d'un doux recueillement, d'exercer le tact en remuant le feu de temps en temps, et le spectacle

toujours varié que présentent les flammes vacillantes, les spires d'azur de la fumée, le changement de couleur des tisons que couvrent peu à peu de mous flocons de cendres. En ce cas, la physionomie offre une mimique peu vivace et se rapproche d'une tranquille béatitude.

Le bien-être général que donne la conscience d'une bonne santé, empreint le visage d'un air particulier qui forme une des parties les moins fugaces de notre physionomie habituelle. Il est exprimé, à un degré peu élevé, par une tranquillité calme, tandis que, plus haut, il entraîne la sérénité et la distension des traits, ainsi qu'un penchant au rire et une singulière vivacité de gestes. La manifestation des actes intellectuels reçoit aussi l'empreinte de ce plaisir si général que nous appelons d'ordinaire la bonne humeur.

Les plaisirs que nous donne le repos, ou les instants qui précèdent le sommeil, sont exprimés par une grande langueur, un abandon entier du corps aux lois physiques. Si l'homme est assis, il jette le corps en arrière, plie le cou et laisse tomber la tête sur la poitrine, il tient les bras croisés ou pendants sur les cuisses ; il étend ou croise les jambes. L'abaissement des paupières est signe de grande fatigue ou de vraie volupté. L'homme qui est fatigué et se couche, cherche à exercer le moins d'actions musculaires possible et, pour ce faire, se jette parfaitement horizontal, avec les jambes et les bras ouverts, respirant profondément. Les soupirs et les expirations prolongées ne sont pas rares. L'attitude d'un paresseux qui, au matin, reste à jouir du passage du sommeil à la veille ou de la veille au sommeil est, je crois, assez expressive pour démontrer la réalité des plaisirs qu'il ressent. Il commence à ouvrir les yeux. Les images des objets qui l'entourent, se confondant avec les dernières fantasmagories du rêve, forment

mille combinaisons chimériques ; mais les paupières redescendent lentement, pour se rouvrir peu après, semblant ainsi indiquer les passages alternatifs du monde extérieur au néant, où des ombres vagues errent seules pour prouver l'existence de l'esprit assoupi. La respiration devient plus fréquente ; le sang, courant plus vite et plus chaud à travers les tissus, réveille peu à peu la vie de l'esprit et l'heureux mortel s'agite légèrement, étire les membres et épanche, dans un long bâillement, la plénitude du plaisir qui l'inonde.

La mimique d'un plaisir donné par le mouvement est naturellement opposée à celle des joies du repos. Le visage est animé, les yeux brillants, et beaucoup de muscles, inutiles à l'action, sont entraînés à un mouvement sympathique. Le rire, les cris, les extensions des membres sont autant d'expressions de ces plaisirs dont on ne jouit bien qu'après le repos, comme celui-ci n'est vraiment agréable qu'après une grande fatigue.

Les plaisirs négatifs qui proviennent de la cessation des douleurs peuvent avoir une physionomie très significative, en proportion de la douleur disparue. Les soupirs, longs et répétés, le rire, le chant, les cris de joie, le calme et la langueur du visage sont autant d'éléments qui se combinent pour former maints jeux de physionomie qui varient suivant mille circonstances.

Le plaisir, très complexe, que nous donne un bon repos, a quelquefois une mimique très expressive. Celui qui le ressent reste assis et cherche un repos sans trouble. Sa physionomie est animée, vermeille ; sa bouche est entr'ouverte et ses angles simulent le commencement d'un sourire en élargissant les joues ; ses yeux sont brillants et, en se mouvant lentement dans un horizon restreint, voient sans regarder. Les mains, d'ordinaire, se croisent

sur le ventre, semblant ressentir les voluptueux frémissements des mets délicats que l'estomac digère, et celui-ci, distendu et légèrement irrité, répand autour de lui une tiédeur qui semble se propager en ondes circulaires. L'expression générale est, en somme, celle d'une béatitude souveraine.

La brève esquisse que j'ai tracée de la physionomie des plaisirs de la sensibilité générale, ne vaut que pour indiquer par des traits légers les principaux types d'une mimique très variée que je ne puis décrire complètement.

L'exercice de ces divers plaisirs perfectionne le sens tactile en général et agit de la même façon que les plaisirs tactiles du premier ordre dont j'ai parlé. Le bien-être modifie l'organisme entier et dispose à jouir de tous les autres plaisirs. Son absence constitue un vrai commencement de douleur, qui empêche de goûter les joies dans leur plénitude, en ce qu'elles sont employées à saturer ou à compenser cette douleur. Les divers degrés de ce plaisir primordial exercent donc une grande influence sur la statistique des plaisirs de chacun. Les joies du mouvement, étant une cause indirecte du développement musculaire, amortissent la sensibilité excessive pour les impressions légères, et diminuent les plaisirs voluptueux ainsi que l'éréthisme nerveux, ce tourment et ce délice du sexe faible.

Tous les plaisirs dont j'ai parlé jusqu'ici sont physiologiques, parce qu'ils sont conformes aux lois naturelles qui régissent le système nerveux, et parce que tous les hommes bien organisés en peuvent jouir. Il y en a d'autres qui appartiennent au tact, mais qui peuvent être dits pathologiques. Un plaisir normal du tact spécifique et général peut provenir, ou d'une condition particulière congénitale du centre cérébral, ou des nerfs tactiles, ou d'un état morbide passager des mêmes parties du corps.

Comme plaisirs pathologiques dépendants de la constitution, l'on pourrait citer ceux qu'éprouvent certains individus à manier les corps sales ou à se frapper la tête contre des objets résistants. Les plaisirs pathologiques qui viennent, au contraire, d'un état transitoire sont variés à l'infini. Le galeux éprouve une vraie joie à se gratter, à s'écorcher. Celui qui a une plaie est heureux d'en comprimer les contours ou de chatouiller les jeunes peaux qui vont former la cicatrice. Je me souviens d'un vieillard qui m'avouait ressentir une joie extraordinaire, et qu'il jugeait incomparable, à gratter les environs d'une plaie invétérée qu'il avait à la jambe. Celui qui est atteint de fièvre violente se jetterait dans un lac glacé, et le voyageur, sur les neiges des Alpes, se sent entraîné à un sommeil dont il ne se réveillerait pas. Enfin, la folie peut rendre agréables les blessures, les coups, et autres lésions, en soi très douloureuses.

Les premiers plaisirs ne sont pathologiques que d'une façon relative, parce que si tous les hommes pouvaient les goûter, ils ne seraient plus tenus pour tels.

Les seconds offensent directement l'organisme et, par cela, ils sont essentiellement pathologiques, renversant la loi de la nature, qui accompagne presque toujours le plaisir de la satisfaction d'un besoin de notre bien-être.

La physionomie de ces plaisirs est d'ordinaire rebutante; qui a vu des enfants jouer dans la boue ou s'en couvrant les mains et la face, ou qui a contemplé les fureurs d'un galeux qui se gratte, peut s'en faire une idée.

CHAPITRE III

De quelques exercices et jeux basés sur les plaisirs du tact spécifique et général.

Un grand nombre de divertissements ont pour facteur principal un plaisir du tact. Quelques-uns appartiennent à la gymnastique et d'autres aux jeux. Je ne parlerai ici que de ceux qui peuvent servir de types.

Un des mouvements à la fois les plus simples et les plus féconds en joies est la promenade. Réduite à sa plus grande simplicité, elle est l'exercice de la fonction ambulatoire, pris pour exercer des muscles. Mais rarement le plaisir de se promener reste aussi peu complexe. Il se complique d'autres joies, par exemple : celles de voir, de causer, de passer le temps, de lire, etc. En tous ces cas, cependant, l'élément fondamental est le mouvement des muscles des extrémités inférieures et du tronc. L'homme est formé, pour la plus grande partie, de chair et d'os et, pour autant que la petite masse cérébrale tienne sous son joug l'organisme entier, elle n'arrive pas à détruire les besoins de tant de matière animée, qui réclame de la nourriture et du travail. Dans toutes nos occupations sédentaires, les jambes sont mal satisfaites des rares pas que l'on fait entre les murs d'une maison, ou des mouvements qu'elles font sous une table. Après un certain temps, elles

ont besoin de sortir et de se promener. Alors les muscles, pleins d'une force qui s'est accumulée à l'excès dans leurs fibres, se remuent avec vivacité et, dans leurs mouvements, nous sentons un besoin satisfait. La poitrine se dilate, pleine de l'air pur que la bouche boit à grandes lampées; le pouls s'accélère, et le corps entier jouit dans toutes ses parties du mouvement qui lui est communiqué. Les changements d'allure, la nature du sol ou des objets que nous dépassons modifient les plaisirs de la promenade; mais ce qui exerce sur eux l'influence la plus grande, c'est le degré individuel de sensibilité ou d'intelligence. Celui qui ne se promène que pour dépenser quelques heures d'une journée oisive, ou à moitié gâchée dans des occupations vulgaires, n'éprouve que le languissant plaisir de mouvoir ses jambes; au contraire, l'homme qui a passé de longs instants dans un cabinet, celui dont la sensibilité est exquise, se rend à une promenade comme à une fête. Recueilli en lui-même, il suit toutes les impressions du monde extérieur, depuis le doux contact du pied avec le sol jusqu'au frémissement des viscères dans leur cavité; plus d'une fois son allure est bizarre, soit par habitude de dédaigner les mesquinités de la vie, soit parce que, voulant épargner le temps et faire un grand exercice musculaire, il court et lève démesurément les pieds, comme je l'ai vu faire à un célèbre chirurgien. Les ressources de la vue et de l'intelligence rendent la promenade charmante à celui qui pense et qui sent. En général, ce plaisir est mieux goûté dans les pays froids ou tempérés. Les femmes et les individus très faibles n'en retirent que de faibles plaisirs, soit parce que la vie sédentaire est devenue pour eux un vrai besoin, soit parce que l'effort qu'ils doivent faire entraîne une trop grande fatigue.

La course est l'exagération de la promenade et peut

nous donner des plaisirs vifs. Ils semblent pourtant réservés aux enfants ou aux très jeunes gens. L'exubérance de la vie rend nécessaire un exercice plus violent et, dans ce cas, la course semble plus agréable que la marche. L'air qui nous caresse, la secousse des viscères, l'alternance du choc contre le sol et du ressaut, sont les facteurs qui constituent cette joie. Pour celui dont les jambes sont longues et qui sait garder l'équilibre sans efforts, la course sur un plan incliné est véritablement pleine de volupté. L'œil choisit rapidement la place où doit s'appuyer le pied, et celui-ci s'y pose en hâte, entraînant le corps. Ce dernier, par une série de mouvements qui exercent les facultés motrices, est remué dans toutes ses fibres sans éprouver de fatigue. Dans le plaisir de la course comme dans tous ceux où l'on vainc une difficulté, le sentiment de l'émulation peut avoir une grande part. Le saut ne donne du plaisir par la sensation tactile que lorsqu'il est peu haut. Dans les autres cas, la satisfaction d'avoir fait un effort ou d'avoir donné une preuve de courage compense la secousse désagréable que reçoit le corps. Si l'on saute dans l'eau d'une très grande hauteur, on éprouve une vraie volupté en se sentant suspendu en l'air. Sautiller sur un corps élastique nous donne le plaisir d'une résistance toujours vaincue et toujours renaissante.

L'exercice salutaire de la nage nous donne des joies bien complexes, et qui dérivent à peu près toutes du tact. Dans l'eau stagnante, le plaisir se réduit au refroidissement de la peau, à l'exercice musculaire et au contact de toute la surface du corps avec une substance qui cède au moindre mouvement. Dans un lac ou dans une mer agitée, on a, en outre, le plaisir de briser les lames avec son corps, en allant contre le flux. C'est dans les fleuves au rapide courant que la volupté atteint son

apogée. Le courant nous entraîne, et nous nous sentons portés rapidement et sans fatigue. Les faciles mouvements de nos bras redoublent la vitesse, et nous voyons fuir rapidement les rives, tandis que l'eau, frémissante autour de nous, produit un chatouillement exquis. Les particularités de ce plaisir sont si nombreuses que je perdrais trop de temps à les vouloir décrire.

La danse est, elle aussi, un plaisir bien complexe et qui, par les éléments qui le constituent, appartient en grande partie au sens auditif. Comme pourtant le fait fondamental est un mouvement, et qu'un de ses ornements les plus brillants est l'instinct sexuel, je crois pouvoir en parler ici. Ce plaisir, réduit à sa plus simple expression, peut être goûté par un seul individu, dansant sans musique; dans ce cas, le plaisir se borne à l'exercice de quelques muscles qui se meuvent d'une façon rythmée, alternant le repos et l'action. Si à cet individu s'en associe un autre du même sexe qui danse avec lui, le plaisir s'augmente d'un degré par le partage de la sensation. Si le compagnon de plaisir est du sexe opposé, si la personne est belle et jeune, le pâle plaisir du mouvement s'associe aux joies chaudes d'un embrassement innocent et les contacts les plus légers amènent des voluptés sans mesure. Enfin, si la musique se fait entendre, elle fait l'effet du soleil qui, apparaissant à l'aurore, ressuscite le monde. Tous les plaisirs alors s'unissent et se confondent dans une harmonie suave.

Les cercles rapidement décrits, les langoureux abandons, les grâces aimables et les coquetteries élégantes viennent s'associer aux palpitations du sein, à la fusion d'haleines tièdes, aux œillades furtives, aux soupirs entrecoupés, au contact des seins et à la pression convulsive de la taille souple qui se confie. C'est alors que l'homme, heureux de sentir frémir en ses bras une créature vivante,

dont les mouvements suivent les siens propres, rythmés par l'harmonie, goûte un des plus doux moments de la vie. C'est alors que la femme, dans tout l'éréthisme de son exquise sensibilité, se sentant entraînée, emportée par une main qui l'étreint contre une poitrine dont elle se demande si elle voudrait se rapprocher ou s'éloigner, c'est alors qu'elle oublie de vivre. Ce n'est qu'avec le visage enflammé qu'elle regagne, au bras de son cavalier, le siège que ses yeux noyés ne sauraient trouver sans aide. La profusion des lumières, la splendeur des riches vêtements, les parfums et toutes les recherches du luxe encadrent à merveille les plaisirs de la danse sans en changer la nature. Dans la jeunesse, surtout pour les femmes, ces plaisirs comptent parmi les plus intenses. La danse, appréciée comme elle peut l'être, est un plaisir vraiment convulsif et un véritable délire des sens.

Dans les exercices gymnastiques, le plaisir est d'autant plus grand que les muscles sont plus vigoureux, et que, par conséquent, ils ressentent davantage le besoin d'action. Les individus qui ont des muscles frêles et délicats ne trouveront nul plaisir à des efforts qui les lassent. Le plaisir est très divers suivant les cas, il n'arrive jamais à la volupté et s'exprime toujours avec la physionomie de la satisfaction et de l'effort. La fin brusque d'une résistance obtenue par nos forces, l'alternative de l'effort et du repos et la rapide succession de sensations fortes, sont les principaux éléments qui constituent les plaisirs gymnastiques.

Tous ceux-ci sont produits par un mouvement qui naît en nous et qui se communique à notre corps et aux autres objets. Beaucoup d'autres peuvent nous venir d'un mouvement qui nous est communiqué.

L'exercice de l'équitation est accompagné de nombreux

plaisirs qui varient entre de vastes limites. Rester ferme en selle avec le corps bien à l'aise nous donne le plaisir élémentaire de nous trouver élevés au-dessus du sol, assis à l'aise sur le dos d'un animal qui, par la température de son corps, par ses frémissements, nous prouve sa vie robuste et énergique. A peine un geste de notre main a-t-il imposé le pas à notre monture, que nous éprouvons le plaisir d'une allure régulière et qui ne nous ne fatigue pas. L'œil jouit d'un plus vaste horizon ou s'arrête à étudier les mouvements des oreilles mobiles ou les élégantes secousses de la tête de l'animal. La main qui transmet le commandement reste prête à signifier notre volonté, pendant que l'autre joue avec la crinière soyeuse. Mais l'allure trop facile du pas lasse promptement le cavalier. Il raccourcit les rênes, passe au trot et commence à sentir ses organes profonds remués par les secousses alternatives de son cheval. L'agréable pression du pied sur les étriers, sur lesquels, souvent, s'appuie le corps entier, et le mouvement que nous ressentons dans tout notre individu rendent le trot extrêmement agréable, surtout le trot à l'anglaise, dans lequel les cuisses, se soulevant sans cesse, évitent les brusques secousses. Le plus grand plaisir nous est pourtant donné par le galop ou la charge. Nous sommes alors portés comme sur des ailes et sans ressaut, comme si nous naviguions à travers cet air qui offre une résistance suffisante pour nous entourer d'une brise qui nous caresse. Le plaisir essentiel de l'équitation consiste dans le mouvement qui nous est communiqué et qui ne se peut définir. L'art de l'équitation le varie beaucoup, et l'on ne peut le connaître parfaitement qu'après un long apprentissage de cet art aussi agréable que salutaire.

On perçoit, en allant en voiture, une sensation qui peut être agréable si le mouvement est uniforme et si le corps

se trouve dans des conditions suffisamment convenables pour jouir de cette sorte de mouvement communiqué. Le plaisir est plus grand quand nous sommes entraînés dans la direction où nous avons l'habitude de nous mouvoir. Dans ce dernier cas, tous ces éléments reçoivent une secousse qui leur est habituelle. Le mouvement contraire ennuie quelques personnes et leur cause nausées et migraines. Nos pères, dans leurs carrosses sans ressorts et sur leurs routes inégales et caillouteuses, n'ont certes point goûté les plaisirs dont jouit un bourgeois qui, mollement étendu sur les élastiques coussins de son coupé, court sur le pavé uni de la ville. Pour beaucoup, ce plaisir est peu de chose, tandis que, pour d'autres, il est intense et salutaire. Les heures de la journée, les diverses saisons et bien d'autres circonstances le modifient; aller en chemin de fer peut produire des sensations agréables dont la cause se trouve aisément.

Les moyens avec lesquels l'on voyage d'ordinaire sur l'eau peuvent produire divers plaisirs du tact, mais qui sont, d'habitude, assez tièdes. Voyager en bateau à vapeur ou dans un bateau sur une surface d'eau tranquille nous donne des sensations tactiles à peine sensibles, tandis que, si le vent balance le bâtiment, les alternatives de mouvement peuvent nous donner des sensations agréables, semblables à celles que l'on obtient au jeu de paume. Beaucoup trouvent charmant de s'appuyer sur un sol incertain et qui vacille sans cesse.

Des sensations du tact agréables, pour leur nouveauté surtout, proviennent des voyages à travers l'atmosphère. Les ondulations incertaines, le vol rapide, les impressions fuyantes du champ si mobile que traverse l'aéronaute, lui procurent des plaisirs variés et intenses.

Beaucoup de jeux doivent leur attrait principal aux

plaisirs du tact. La paume, la balle, le billard et bien d'autres appartiennent à cette catégorie, et les plaisirs qu'ils donnent viennent des éléments divers que j'ai déjà analysés et qui se combinent entre eux de diverses façons. Presque toujours la compagnie et l'émulation forment la partie principale de ces joies.

CHAPITRE IV

Plaisirs sexuels. — Physiologie comparée et analyse.

La nature, qui voulait la conservation de l'espèce, en dépit des siècles, pour contre-balancer les puissances extérieures et les éléments moraux en conflit, a mis dans l'homme et dans la femme un besoin irrésistible de s'unir pour accomplir, dans un indicible délire de voluptueux spasmes, un acte dans lequel un nouvel être soit procréé. Pour atteindre ce but, elle se sert de deux éléments essentiels, c'est-à-dire d'un pouvoir très disposé à l'action, ou d'un instinct placé au centre cérébral, et d'organes extrêmement sensibles, qui, mis en contact, produisent un maximum de plaisirs sensuels. Le rapprochement des sexes réduit à sa plus simple expression s'observe chez les animaux inférieurs, pour lesquels, en général, le plaisir de la copulation se borne uniquement au contact des parties génitales. Si l'on monte des degrés inférieurs de l'échelle animale jusqu'aux degrés supérieurs, l'on a un étonnant spectacle en observant avec quelle inexprimable variété viennent s'enlacer, autour du fait fondamental, une foule d'éléments divers qui varient et embellissent le plaisir. La nature, d'abord, commence par rendre plus belles les formes extérieures des deux êtres qui doivent s'unir dans ce mystérieux concert, comme s'ils fussent

invités à une fête. Elle rend, après, plus intense et plus étendu le contact des deux surfaces qui doivent se toucher. Plus avant, elle ajoute, aux organes essentiels, des organes de luxe, dirai-je, qui ne servent qu'à la volupté; elle dissimule le fait mécanique sous l'étoffe délicate de la galanterie, que l'on remarque déjà, en embryon, dans les jeux des animaux inférieurs. Enfin, parvenue aux animaux supérieurs, elle adjoint à toutes les ressources, à toutes les exigences du sens génital, les premiers traits d'un sentiment qui, s'y associant, forme aussitôt mille gracieuses combinaisons. Le plaisir, dans ses gradations, doit augmenter de forme et d'intensité à mesure que les organes se compliquent et que les centres nerveux se perfectionnent. Les unions très longues de certains insectes, et la mort qui enlève les mâles aussitôt la copulation accomplie, pourraient donner à croire que la nature a favorisé ces animaux inférieurs en leur concédant plus de volupté; mais l'imperfection du contact de leurs corps et la simplicité de leur système nerveux rendent cette opinion improbable. D'ailleurs, à cet égard, on ne peut émettre que des opinions hypothétiques, en suivant dans ses grands traits la ligne ascendante qui relie tous les êtres vivants.

La créature privilégiée sur la terre a été largement avantagée en ce qui concerne les plaisirs sexuels. La nature a voulu être, envers elle, prodigue de ses trésors, et orner de toutes les séductions le rapprochement des sexes, comme si elle eût voulu compenser, pour l'homme, la déperdition de forces qui en résulte chez lui, pour la femme, les si nombreuses douleurs et les plus nombreux sacrifices que peut lui coûter un seul moment de volupté. Les richesses les plus précieuses du sens, du sentiment et de l'intelligence, elle les a réunies à profusion dans ces

moments si doux qui précèdent l'union, jusqu'à ce point où, le suprême moment venu, toutes les joies se fondent dans une apothéose de volupté, dans une délicieuse et innommable synthèse, qu'aucune langue humaine ne saurait décrire. Non pas pour la dessiner, mais pour l'esquisser, nous en tracerons quelques traits vagues et légers.

Le moteur initial de tous les phénomènes de volupté sexuelle est l'instinct, très vigoureux, qui nous pousse, de l'âge de la puberté à celui de l'impuissance, à nous rapprocher des personnes de l'autre sexe, de celles, du moins, qui sont dans les mêmes conditions de désir et de force et qui, par conséquent, peuvent satisfaire nos besoins. Cette tendance est, dans sa nature, absolument aveugle et les autres facultés qui lui servent de cadre ne font que l'entourer, que modifier sa forme, sans en changer aucunement l'essence. Sa toute-puissance, sa force irrésistible, constituent la principale cause de l'immense plaisir qui en accompagne la satisfaction. La volupté arrive, ensuite, en proportion du nombre de besoins que l'on satisfait en touchant le but final. Ainsi, l'union de deux êtres qui se rencontrent dans l'obscurité, sans se connaître et qui, mutuellement, se livrent leur corps, est un fait très simple dans lequel il n'entre que l'instinct sexuel. Mais rarement il en est ainsi.

La tendance vague à se rapprocher de l'autre sexe nous rend avides de voir et de chercher, et si nous rencontrons un être qui éveille en nous le sentiment du beau, — seul ou associé au vrai et au bien, — nos désirs indéterminés se fixent sur lui, s'enflamment avec une violence inouïe et produisent une PASSION. En vérité, du désir au plaisir le chemin est long, et parcourt une série de joies et de travers qui, concernant le sentiment et l'intelligence, seront décrits ailleurs. Réduisant en formule brève tous les phénomènes qui pré-

cèdent la volupté, j'ose dire que la nature a chargé la femme de déjouer pour un certain temps l'attaque, en combattant un combat difficile pour tous deux, et qui leur rend la victoire d'autant plus chère que la lutte fut plus longue et plus acharnée. La femme du sauvage, suivie par l'homme, fuit et se cache, tandis que la jeune Européenne, avec les armes de la pudeur irritée, exalte au plus haut degré les ardents désirs de son amant, à qui elle ne donne la victoire qu'après maintes difficiles épreuves. Les complications qui accompagnent le fait que je simplifie par artifice, sont innombrables et viennent de toutes les passions grandes ou petites qui ouvrent le cœur humain aux joies et aux douleurs.

Même la partie purement physique du plaisir amoureux, qui est la seule dont je doive parler ici, abonde en délices et peut se diviser entre les joies qui précèdent et celles qui accompagnent l'union des sexes. Presque tous ces plaisirs regardent le sens du tact, peu d'entre eux tiennent au sens visuel, aucun aux trois autres sens (1).

Le seul fait que deux personnes, s'aimant, s'approchent et se touchent, fait entrer les nerfs sensitifs du tact en état d'éréthisme et d'hyperesthésie. Les contacts qui, dans d'autres circonstances, seraient les plus indifférents du monde, deviennent des sources de plaisir; la peau s'échauffe, les lèvres tremblent et ne laissent s'échapper que des paroles balbutiées plutôt que dites; la respiration et le courant sanguin s'accélèrent et du sein haletant sortent de longs soupirs. Dans ces moments, où l'esprit se tait et où le sentiment cesse de raisonner, toute l'activité vitale, portée à une tension excessive, se concentre dans le sens du tact. C'est presque involontairement, alors, que les par-

(1) Le sens de l'odorat et celui de l'ouïe sont-ils aussi passifs que le juge l'auteur? (N. d. T.)

ties les plus sensibles des deux corps enfiévrés se cherchent mutuellement et se trouvent. Les mains se serrent, au hasard, dans d'inusuelles étreintes; les lèvres se rencontrent et échangent leurs baisers ardents et leur haleine de feu, et ces baisers ne sont que des actes voluptueux produits par le contact de parties rendues très sensibles par les nerfs nombreux qui s'y croisent et la finesse de l'épiderme qui les couvre. L'organisme entre tout entier dans un état de trouble, et les frissons répétés, ainsi que les sursauts musculaires, indiquent à quel degré de tension se trouve tout le système nerveux. Les yeux sont, d'ordinaire, noyés et demi-clos, comme s'ils ne voulaient pas que des nuages extérieurs vinssent distraire l'esprit, tout occupé à savourer les délicieux frémissements qui lui viennent de toutes les parties du corps...

Respectons, par notre silence, le mystère de ces moments solennels, dans lesquels le sens du tact semble se concentrer dans un point unique de notre corps, où nous ne sentons plus les plaisirs moindres, étouffés qu'ils sont par la sensation nouvelle qui les embrasse et les confond. Le mystère se consomme et le plaisir, rayonnant à torrents des organes génitaux à travers le vaste réseau des nerfs sensoriels, épand une telle volupté qu'il userait la faible créature s'il durait plus longtemps. Dans cette lutte courte, l'esprit ne donne que peu de signes de son existence par des mots entrecoupés; le plus souvent, ce sont des exclamations mêlées de soupirs ou de véritables cris. Il est quelquefois si troublé qu'on observe un délire incohérent, où l'homme paraît frappé de convulsions. Le rire est très rare et, d'ordinaire, n'est qu'un sourire continu ou une expiration coupée par très petits intervalles; souvent la gorge se resserre et l'inspiration devient rauque ou sifflante.

Tant de volupté ne peut venir que de la structure particulière des nerfs sensoriels de nos organes génitaux. Nos moyens d'observation actuels ne nous permettent pas de la connaître encore. L'action, en elle-même, est très simple et ne consiste que dans le contact de deux parties sensibles. Le phénomène essentiel, — la pollution, — est produit par la contraction spasmodique des vésicules spermatiques, qui survient en même temps que l'apogée de l'extase vénérienne. L'homme peut, jusqu'à un certain point, prolonger l'action ou en modifier la forme, mais dans les derniers instants, la nature seule se charge de l'acte fondamental du phénomène et l'éjaculation survient, sans l'influence de la volonté.

Dans l'acte amoureux, les deux sexes se comportent d'une façon différente, en ce qui touche l'activité qu'ils y doivent déployer. La femme, étant presque tout à fait passive, peut accomplir l'acte sans en avoir conscience, et par conséquent sans plaisir, tandis que l'homme a besoin de toute son énergie. Plus d'une fois, il advient qu'une pensée importune, la crainte, l'image de quelque objet rebutant, ou d'autres choses similaires, rendent tout à coup impuissant l'homme le plus apte aux luttes d'amour, qui doit alors renoncer à une bataille déjà engagée. Dans ces cas, les organes génitaux perdent une partie de l'éréthisme nerveux dans lequel ils se trouvent et tombent frappés de la plus irrésistible impuissance. Ce phénomène, pourtant, ne s'observe que dans les tout premiers instants, après lesquels l'action marche au dénouement avec l'irréfragable nécessité d'une invincible loi naturelle.

Aux plaisirs sexuels appartiennent non seulement les sensations spéciales aux organes génitaux, et celles qui se ressentent dans les autres parties du corps par suite du contact des sexes, mais aussi toutes les modifications du

tact qui réveillent des désirs ou des pensées érotiques. Les sensations les plus indifférentes dans l'enfance ou dans la vieillesse peuvent devenir voluptueuses dans la jeunesse et exciter un orgasme immédiat. D'autres fois et toujours au même âge, une sensation de tact donne la volupté par la congestion spermatique ou par d'autres conditions accidentelles qui mettent aussitôt en sympathie les organes génitaux. On peut citer le contact du velours ou des fourrures, le fait de se coucher sur un lit trop moelleux, de prendre des bains chauds. Les plaisirs que l'on obtient ainsi ne deviennent sexuels qu'autant qu'ils nous donnent des visions lascives ou qu'ils excitent les organes de la génération. Cette distinction est essentielle, parce qu'un plaisir change de nature suivant qu'il est tactile ou sexuel.

Dans les plaisirs vénériens, se rangent ceux que nous donnent les tableaux lascifs, la lecture de certains livres, la conversation sur certains sujets. Ceux-ci appartiennent plutôt au domaine du sentiment et de l'esprit.

On peut avoir des plaisirs vénériens très semblables aux plaisirs naturels, et sans aucun rapprochement des sexes, dans les pollutions nocturnes qui, presque toujours, suivent les songes érotiques. Il peut se faire alors que l'esprit, plein d'idées lubriques et d'images obscènes, soit la cause première du songe ou du plaisir. D'ordinaire, pourtant, les organes génitaux, se trouvant en état d'hyperesthésie sensible et de congestion spermatique, transmettent au cerveau des impressions de nature à mettre en sympathie l'imagination. Celle-ci, que la raison ne peut corriger, produit un trouble qui simule vraiment la réunion des sexes. Le plus souvent ce plaisir est incomplet, parce qu'il est incomplètement perçu. Si la perception manque entièrement, la volupté fait défaut. Il peut arriver que l'émoi

soit assez vif pour nous éveiller pendant la pollution ou peu après. Quelquefois, le sommeil est interrompu même avant, et nous pouvons l'éviter en nous levant.

Si ce phénomène survient chez des individus de mœurs chastes, loin d'être nuisible, il est salutaire, en les délivrant d'une ennuyeuse congestion spermatique. Si l'éjaculation a lieu sans plaisir et sans être précédée de songes lubriques, le phénomène devient morbide, et il faut consulter un médecin, s'il se répète fréquemment. Sans entrer dans de longs détails sur les pollutions nocturnes physiologiques, on peut dire qu'elles sont provoquées d'ordinaire par la longue continence, l'alimentation trop excitante, des idées lascives trop caressées, du repos sur un lit trop doux ou de l'absence de fatigue. Tous ces plaisirs, dont j'ai parlé, sont physiologiques, c'est-à-dire conformes à la nature et ne deviennent coupables que lorsque l'on en jouit au détriment des facultés plus élevées du sentiment et de l'intelligence. L'homme qui sait les mépriser, tout en étant capable de les désirer, remporte une des victoires les plus difficiles et les plus rares, puisque les voluptés sexuelles sont, pour la majorité des êtres, les plus intenses que la vie puisse donner.

Les plaisirs vénériens, si l'on en jouit avec une sage modération, n'affaiblissent que passagèrement l'homme et n'exercent sur la femme qu'une action très minime. La faiblesse qui les suit attaque l'appareil musculaire, les sens, le sentiment et l'intelligence. La pensée est lente et embarrassée, les sensations sont obtuses. L'accroissement de l'appétit et le besoin de repos invitent l'homme à réparer la déperdition de substance, et à renforcer par le sommeil ses nerfs abattus. La vie entière est, en vérité, modifiée par la somme des plaisirs amoureux et les sentiments en ressentent l'influence à un très haut degré. L'exercice de

la fonction sexuelle, étant le premier anneau de la chaîne sociale, nous rend plus affectueux, plus enclins à la compatissance et au pardon, tandis que l'absolue victoire sur les instincts de la chair exalte les facultés intellectuelles au préjudice du sentiment, ou nous rend esclaves de goûts brutaux comme celui de la table, si l'intelligence n'a que de faibles appétits.

Les plaisirs sexuels ont une importance bien différente dans la vie des divers individus. Celui qui peut jouir des trésors de l'intelligence ou des délicatesses du sentiment ne donne à la luxure qu'une faible partie de lui-même. Encore ne sacrifie-t-il à l'amour que de mauvais cœur, aspirant à des autels plus sublimes; tandis que l'homme qui, par imperfection congénitale ou par suite de sa condition sociale, ne peut s'élever au-dessus des besoins matériels, donne la plus grande partie de lui-même aux luttes amoureuses. L'étoffe monotone et terne de la vie de beaucoup ne porte d'autre broderie qu'une série, plus ou moins interrompue, de plaisirs passagers tirés de baisers vulgaires.

CHAPITRE V

Différence entre les plaisirs sexuels suivant l'âge, la constitution, la condition sociale, le sexe, le climat, le temps et autres conditions extérieures.

Les plaisirs sexuels doivent varier beaucoup en essence et en degré, suivant plusieurs conditions. Celles-ci peuvent être congénitales, et par cela même immuables, ou accidentelles et transitoires. Ceci se comprend aisément, le plaisir étant une sensation à laquelle concourt une infinité d'éléments indépendants entre eux, mais qui exercent tous une influence sur le résultat final. Nous en faisons l'expérience personnelle quand nous éprouvons des plaisirs très divers en répétant un acte, qui, selon les apparences, reste toujours semblable à lui-même.

La constitution que nous recevons en naissant, de même qu'elle influe sur tous les actes de la vie, empreint d'une marque spéciale les plaisirs érotiques qui nous sont départis. A cet égard, à la vérité, des hypothèses plus ou moins probables sont seules possibles. En général, l'on peut dire que ces plaisirs croissent en même temps que la sensibilité et l'intelligence, en même temps surtout que l'instinct sexuel.

Les deux premiers éléments exercent une influence extrême. Celle-ci fait qu'un individu doué du tempérament

amoureux le plus exigeant, mais de sens obtus, jouit beaucoup moins qu'un autre, si ce dernier éprouve toutes les sensations à un degré exagéré, s'il a des facultés intellectuelles très développées, une conscience subtile pour *comprendre* ce qu'il *sent* et analyser les menues gradations infinies du plaisir. Les individus de tempérament nerveux, ceux dont la peau est fine et brune, dont les formes sont rondelettes, les lèvres grosses, dont le larynx est proéminent, jouissent en général beaucoup mieux que les autres. A cet égard, j'ai observé une exception : quelques êtres très sensibles n'arrivent que rarement, et après une longue expérience, à l'apogée du plaisir. La cause en est dans ceci que, ne pouvant le supporter alors que, par sa force toute-puissante, il les jette dans un véritable délire, ils contractent spasmodiquement les muscles des organes sexuels et l'éjaculation survient sans plaisir, peut-être par la compression que subissent ainsi quelques filaments nerveux.

Une tradition générale veut que les bossus, les nains, en général les individus de petite stature, au nez proéminent, soient plus lascifs que les autres. Bien que cette assertion ne soit pas scientifiquement prouvée, il arrive assez souvent que ces individus soient doués d'organes très développés, ce qui rend possible que leurs plaisirs soient plus intenses, si leur sensibilité, d'autre part, est exquise.

La faculté d'engendrer n'étant accordée qu'aux âges les plus vigoureux, à ceux où l'organisme produit plus de forces qu'il n'en serait besoin pour la simple conservation de l'individu, il en résulte que les plaisirs vénériens doivent être le propre de l'âge fécond, et plus spécialement vifs dans la période de la plus grande force. Aux premiers temps de la puberté, dans les premières années de la jeunesse, les plaisirs sont en général plus intenses, mais

beaucoup moins délicats, tandis que dans les années suivantes, jusqu'aux environs de la quarantaine, l'expérience et le besoin de raviver, par une certaine application, des sensations tiédies par l'accoutumance, rendent ces voluptés plus suaves. C'est dans le milieu de cette période, quand la fureur des ardents désirs juvéniles s'associe à la recherche luxurieuse, que ces plaisirs touchent à leur apogée. Le point culminant se place d'ordinaire entre la vingtième et la trentième année. L'homme peut cependant abuser de lui-même, en demandant le plaisir à des organes que la nature n'a pas encore appelés à l'action ou qu'elle a déjà condamnés au repos. Les sensations qui s'obtiennent, dans ces deux cas, appartiennent à la classe des plaisirs pathologiques et font souffrir les coupables, comme si la nature avait fixé à chaque individu une mesure invariable de plaisirs et de peines que nous pouvons accroître à volonté sans pouvoir en changer le rapport réciproque. Ainsi, venons-nous à augmenter la somme des plaisirs qui nous est dévolue, une main inexorable laisse tomber un poids dans la balance de la douleur, et l'équilibre subsiste.

Les physiologistes se sont souvent demandé si la nature avait été partiale envers un des sexes et lui avait concédé une coupe plus ample au banquet de l'amour. Bien qu'une semblable question ne se puisse positivement résoudre par des expériences et des preuves rigoureuses, je crois que l'on peut, avec une certitude suffisante, affirmer que la femme jouit beaucoup plus que l'homme des délires sensuels, laissant de côté les exceptions. En voici les raisons, en commençant par les motifs anatomiques pour en venir après aux motifs physiologiques et inductifs :

L'appareil voluptueux des organes féminins est beaucoup plus compliqué que celui concédé à l'homme. Le vagin est, chez la femme, l'organe fondamental du plaisir

et a son symétrique dans la verge; mais celle-ci n'a que le prépuce à opposer au vestibule du temple de Vénus, aux lèvres et jusqu'au col de l'utérus qui, chez beaucoup de femmes, est la source des plus intenses plaisirs; tandis que dans d'autres, d'une vive sensibilité, il ne peut supporter impunément le contact d'un corps étranger. La structure organique des organes féminins rend absolument douloureuse la défloration, qui d'ailleurs n'est pas complètement indifférente chez l'homme.

Les organes féminins, dans les parties qui servent au plaisir, sont tous recouverts d'une membrane muqueuse, constamment lubréfiée. Étant internes, ils conservent intacte leur sensibilité. L'homme, au contraire, a la majeure partie de la verge recouverte de téguments communs, et le gland lui-même vient souvent en contact avec les objets extérieurs.

L'appareil féminin destiné aux plaisirs sexuels a une superficie beaucoup plus grande que chez l'homme.

Dans l'acte génital, la femme est presque absolument passive et, partant, n'ayant aucune attention à donner à la partie mécanique, perçoit la sensation dans sa plénitude.

La femme ne ressent, après les plaisirs vénériens, qu'une légère fatigue, qui vient de l'épuisement où tombe son système nerveux et se trouve, bien avant l'homme, prête à renouveler ses baisers.

La femme est, physiquement, toujours apte à aimer. L'homme ne l'est que par intervalles. Beaucoup de femmes ont plusieurs pollutions dans le laps de temps où l'homme n'en a qu'une.

La femme, quoiqu'elle cache sous d'amples vêtements les battements de son sein et ses fréquents désirs, aspire avec plus de violence que l'homme à ces plaisirs, que lui

rend encore plus séduisants le mystère imposé par la pudeur et les conventions.

Enfin, la nature devait, dans l'acte générateur, donner à la femme une compensation aux longues douleurs et aux périls qu'elle lui réserve, et lui concéder une plus ample volupté, afin de lui faire oublier la longue série de sacrifices qu'elle peut être appelée à accomplir, si elle cède à un besoin tout-puissant.

Il est un fait, cependant, qui semble contredire ouvertement tout cela, et qui autorise quelques personnes à affirmer le contraire de ce que j'ai cherché à prouver. C'est l'absolue indifférence que témoignaient les courtisanes pour les baisers vendus. Ce cas nous amène sur un terrain qui appartient entièrement à la pathologie morale et qui reste en dehors des conditions ordinaires. D'autre part, l'abus de l'union sexuelle rend la femme si indifférente à cet acte, qu'elle doit faire tous ses efforts pour y trouver du plaisir; elle a besoin d'une excitation locale plus intense et plus prolongée pour arriver au spasme. Presque toutes les courtisanes ont un amant, auquel elles donnent non seulement leur corps mais leurs affections, et elles ressentent dans leurs bras les plaisirs que ne peuvent leur donner leurs clients de hasard. Ce fait n'a donc aucune importance dans la question et sert seulement à prouver combien, dans tous les actes nerveux de la femme, le sentiment est le facteur principal (1).

La condition sociale modifie la nature des plaisirs vénériens, soit par l'influence qu'elle exerce sur la structure organique, soit par les modifications qu'elle imprime aux

(1) A l'appui de la thèse du Dr Mantegazza, on peut rappeler l'ardeur que déploient les courtisanes à chercher le plaisir, surtout lorsque, émoussés, leurs sens ne rendent voluptueuses que de rares nuits.
(N. d. T.)

dispositions morales. L'homme qui gagne le pain quotidien sur le champ qu'il cultive ou dans l'atelier, et celui qui consacre la meilleure partie de lui-même aux labeurs intellectuels, conservent peu de force pour leurs sens. Ils savent mal se conserver pour les luttes d'amour. Ceux, au contraire, qui vivent dans l'aisance, qui subtilisent leur sens tactile en le dressant aux recherches du luxe et qui se repaissent de mets succulents et de breuvages excitants, ceux-là sont certainement mieux disposés que les autres à cueillir une large moisson de volupté dans les jardins de Cypris.

Les plaisirs sexuels reçoivent aussi une certaine empreinte du climat sous lequel on les goûte, quoiqu'il agisse beaucoup plus sur leur nombre que sur leur essence. De fait, dans les pays chauds, où la nature se montre dans tout le luxe et la pompe de sa vie, les hommes s'abandonnent avec une plus grande violence au coït et sont dotés d'un appareil génital très valide. Mais comme, en ces pays, l'excessive chaleur oblige à renoncer, à peu près complètement, aux vêtements qui nous abritent des agents externes, la sensibilité devient moindre; d'autant plus qu'aux ardents transports de l'organisme, il manque les innombrables raffinements créés par la civilisation. Dans les pays froids, en revanche, les sens ont des désirs moins vifs. Mais l'âpreté de la température rapproche les individus et, par conséquent, fait rentrer dans les plaisirs de Vénus, comme élément capital de volupté, le contact des corps et l'agréable contraste de la tiédeur hospitalière de la maison avec le froid qui en assiège les murailles. On peut dire que, même en cela, la nature s'est montrée une juste et clairvoyante dispensatrice des joies. L'Africain, de tempérament érotique, a la peau peu sensible et l'esprit obtus, et cela le fait jouir avec une grande intensité, mais

seulement de l'acte fondamental de la copulation; tandis que le froid Suédois, dans ses lits moelleux, ressent les joies délicates qui, comme des ornements radieux, précèdent et accompagnent les combats de l'amour. Gare si, à un homme né sous les tropiques, il était donné l'intelligence lucide et la sensibilité exquise de l'Européen. Il mourrait brisé par l'excès de la volupté. Ceci est tel seulement pour les indigènes de la zone torride. L'Européen établi ou né là-bas s'y trouve dans des conditions défavorables à l'exercice de la fonction reproductrice, parce que, d'une part, il est invité par la paresse, par la mollesse du climat, à jouir de ces plaisirs avec plus d'intensité, tandis que, d'un autre côté, ses forces sont moins vives et plus lentement réparées. C'est là une des causes les moins signalées, et pourtant principale, de la mortalité différente qui frappe les races blanches dans les pays ardents ou tempérés du globe. Le même Européen, dans un pays froid, est plus vaillant en amour et moins porté au plaisir; tandis que, sous les tropiques, il se sent à la fois plus faible et cependant irrésistiblement entraîné à céder à un plaisir qui l'affaiblit encore plus.

Peut-être les saisons exercent-elles sur ces plaisirs une influence identique à celle des climats.

La vie de l'humanité, à travers les siècles, présente dans les facultés physiques et morales quelques changements qui laissent leur empreinte sur les générations, et ils sont d'autant moins marqués que la faculté qu'ils intéressent est plus importante, plus fondamentale. Ainsi, je crois que la faculté d'engendrer est une de celles qui sont restées le plus semblables à elles-mêmes à travers les âges. Cela s'explique : car, étant la plus importante parmi les facultés organiques, elle a des limites définies et se plie mal aux heurts des choses extérieures. En ne parlant que de l'élé-

ment de plaisir qui dérive de l'exercice de cette fonction, on peut affirmer qu'il pouvait être plus *intense* dans l'enfance de l'humanité, mais qu'il doit, de nos jours, être plus *délicat*, plus *protéiforme*. Le baiser des premiers hommes, nus, sur le sol, a été frénétique, mais certainement il ne peut être comparé aux voluptés que nous goûtons sur les tièdes matelas de plumes moelleuses. D'autre part, l'exercice d'une faculté perfectionne celle-ci, et l'individu, amélioré en ce sens, transmet par l'hérédité à la génération qui lui succède, un pouvoir plus fort et plus subtil. Bien qu'à la vérité une fort légère partie de civilisation se forme ainsi, il n'est pas douteux que, dans le cours des siècles, les facultés les plus fondamentales ne puissent être modifiées. Dans la suite des époques, les plaisirs sexuels furent d'autant plus exquis qu'ils furent plus cultivés, croissant toujours aux dépens de plaisirs plus nobles et de la dignité humaine. Quand les nations, déposant le glaive, se reposaient sur leurs lauriers et ne trouvaient pas un champ d'action suffisant dans le culte des arts et des sciences, elles trouvèrent large ouverte la voie des plaisirs sensuels et s'y jetèrent avec ardeur. Elles parvinrent à goûter la volupté sous des formes inouïes, horribles. L'histoire nous en présente de nombreux exemples dont je ne pourrais parler sans perdre mon sujet de vue.

Toutes ces circonstances, que j'ai passées en revue, parviennent à modifier la masse totale des plaisirs sexuels que renferme la vie d'un homme ou celle d'une génération; mais il est d'autres éléments qui agissent sur chaque plaisir individuel et qui en font varier l'intensité et la nature dans de très larges limites. Ceci est, en vérité, un argument trop délicat et sur lequel je dois jeter un voile, comme sur beaucoup d'autres qui se réfèrent au même sujet. Je dirai seulement que le plaisir croît en proportion du désir qui

nous pousse à le rechercher, et d'autant plus que le besoin physique en était réel. Les plaisirs qui suivent une velléité ou un caprice passager sont beaucoup moins vifs que ceux que la nature approuve et qui sortent d'un corps chaste et robuste. Dans les circonstances sociales où vivent les Européens, l'heure la plus propice à ces plaisirs est celle qui suit le premier réveil, au matin. Dans la nuit, la vie intellectuelle et du sentiment cesse presque entièrement au profit de la nutrition générale et, à peine éveillés, nous nous trouvons dans d'excellentes conditions pour dépenser toute la force que requiert l'acte génital. D'autre part, la position dans laquelle nous dormons met les organes dans un état spécialement favorable aux sensations de ce genre de plaisirs.

CHAPITRE VI

Plaisirs sexuels pathologiques.

L'homme, qui peut abuser de tout, ne pouvait pas se contenter des plaisirs naturels qui accompagnent le rapprochement des sexes, soit parce que l'habitude lui rend insipides les sensations les plus exquises, soit que l'avidité de jouissance le porte à inventer de nouvelles voluptés, soit enfin que les conditions sociales qui l'entourent lui rendent souvent impossible la satisfaction de besoins naturels. Pour toutes ces raisons, l'homme simule, par des stratagèmes plus ou moins rebutants, le mécanisme du coït, prenant, comme but unique, le plaisir que la nature ne donna que dans des fins plus élevées (1).

(1) Malgré la nature scientifique de ce livre, ce chapitre, qui n'ajoute rien à ce qu'ont dit Tissot, Garnier, etc., me paraît pouvoir être omis avec avantage.

CHAPITRE VII

Des plaisirs du goût en général.

Si le sévère penseur n'adore que les idées et méprise les vulgaires plaisirs du goût, si la femme vaporeuse et sentimentale voudrait réaliser le sublime rêve de Byron, en ne vivant que d'affection, le véritable philosophe, qui a porté une main intrépide et calme sur la matière animée et qui en sent les palpitations, voit dans le troupeau humain une foule d'animaux intelligents qui emploient leur esprit à manger et à boire avec attention et science, et il sait que les heures passées dans les gais festins comptent parmi les plus joyeuses de la vie. Cette vérité ne le trouble pas, ne le fait pas rougir d'être un homme. La nature prévoyante, qui nous commandait impérieusement de vivre, a mis en nous le besoin de nous nourrir et a fait que la satisfaction de ce besoin fût une large source de joies. Mais ceci ne suffisait pas : généreuse, comme toujours, envers sa créature préférée, elle a orné ce besoin et ce plaisir de toutes les richesses de l'art, créant de cette façon tout un monde de combinaisons, de phénomènes physiques et moraux, autour d'un fait qui, dans son essence et dans son but, devait toujours rester identique à lui-même.

Le fait fondamental de l'alimentation étant l'introduction de matières propres à réparer la dépense de forces qu'exige

l'exercice de la vie, le plaisir essentiel doit consister dans le contact de la nourriture avec les organes destinés à l'élaborer; ce doit donc être une sensation *tactile*. Les animaux primitifs, chez lesquels il semble que la nutrition s'opère par simple endosmose, doivent ressentir le plaisir du goût dans tous les points de leur corps, en admettant que la matière qui les constitue soit sensible. De toutes façons cette sensation agréable doit se confondre avec une infinité d'autres, qui naissent de la satisfaction d'autres besoins, constituant le sens complexe de la vie. En montant d'un degré sur l'échelle des êtres vivants, nous voyons quelques infusoires composés d'une pâte homogène qui embrassent les corps dont ils se nourrissent et ouvrent sur quelques points de leur corps une bouche et un estomac qui se referment dès que la digestion a eu lieu. Si ces êtres-là ressentent le plaisir du goût, ils doivent l'éprouver par tous les points du corps qui viennent tour à tour en contact avec la nourriture. Montant plus haut encore, nous trouvons des animaux qui ont une cavité permanente destinée à recevoir la nourriture; la sensation du goût, étant localisée chez eux, doit être plus intense. De toutes façons, cependant, il est très probable que la sensation reste tactile, et que la différence ne consiste que dans la nature du corps qui vient en contact avec l'organe sensible. En effet, chez des animaux inférieurs doués d'un système nerveux très simple, un même nerf doit donner : une sensation tactile pure, s'il est touché par un corps quelconque; une sensation génitale, s'il est sollicité par les organes destinés à la génération; enfin, il doit fournir des sensations gustatoires, s'il éprouve le contact d'un corps nutritif. On pourrait dire la même chose, peut-être, de tous les autres sens. Si nous passons brusquement des premières esquisses de la vie aux animaux supérieurs, doués de deux systèmes

nerveux bien distincts, nous voyons présider les nerfs de la vie animale à l'ouverture par laquelle entrent les aliments, tandis que le reste de l'appareil digestif est presque entièrement dans le domaine des nerfs ganglionnaires. De cette façon, nous voyons le tact gustatoire déjà dessiné et distinct du tact interne, quoique dans les insectes et dans d'autres êtres supérieurs cette sorte de tact ne puisse peut-être pas encore être appelé spécifique. Mais, en dessinant à grands traits les modifications du sens du goût chez les animaux, nous arrivons aux formes les plus complexes de l'organisation, et nous voyons que ce sens possède un système spécial de nerfs que l'on peut juger spécifique. Les sensations gustatoires des animaux supérieurs varient de degrés et de nature, soit par l'organisation différente des nerfs sensoriaux et du centre cérébral, soit par la façon dont les aliments viennent en contact avec les papilles sensibles de la cavité buccale. Ainsi, nous trouvons le goût peu développé chez les oiseaux qui engloutissent rapidement la nourriture, et chez les poissons qui, pour la plupart, ont la cavité buccale tapissée de membranes dures et cartilagineuses. Chez les mammifères, au contraire, nous voyons que la superficie des organes du goût est très étendue et compliquée de papilles de diverses natures qui, en multipliant et en variant de mille façons le contact des points sensibles avec la matière alimentaire, doivent rendre infinis les degrés du plaisir. De plus, nous voyons l'aliment s'arrêter quelque temps dans la bouche où, trituré entre les dents, il se mêle à la salive. Celle-ci le dissolvant en partie, et en partie tenant en suspension les particules de matière, le met en contact avec les nerfs dans la forme la plus propre à donner une sensation délicate et intense.

Bien que l'on puisse citer, parmi les mammifères, quelques animaux qui aient l'appareil du goût plus développé

que celui de l'homme, on peut cependant affirmer, sans crainte d'erreur, qu'aucun d'eux ne retire de ce sens autant de plaisir que la créature privilégiée de la nature. L'homme, en effet, par son habileté, multiplie les saveurs et, par une délicate attention, sait élever à un haut degré d'intensité une sensation qui serait restée faible et fugitive par la structure organique du sens.

Le plaisir du goût se compose de divers éléments qui se combinent entre eux de diverses manières et dont quelques-uns sont nécessaires et d'autres de simple luxe. Les conditions qui se trouvent dans tous les plaisirs du goût sont : une sensation tactile et une sensation spécifique ou gustatoire. Les éléments secondaires sont : la vue de l'aliment, l'odeur qu'il répand et tout l'entourage luxueux qui arrive à rendre beau ce qui n'était que bon. Le phénomène primitif et essentiel de la satisfaction de la faim n'est pas nécessaire à la production du plaisir chez l'homme, quoique, en s'associant aux autres éléments de volupté, il rende la sensation plus délicieuse et plus complète. L'homme, qui, plus qu'aucun autre être vivant, se meut dans un libre horizon dont, jusqu'à un certain point, il peut restreindre ou élargir les limites, sait boire et manger sans faim avec beaucoup de plaisir et souvent sans que cela soit pathologique. En parlant plus loin des plaisirs maladifs du goût, nous chercherons à tracer la ligne de démarcation des plaisirs physiologiques et morbides qui dérivent de ce sens.

Les lois générales qui gouvernent les autres plaisirs influent de la même façon sur ceux du goût. Plus fort est le besoin de nourriture ou de boisson, plus délicat est l'appareil nerveux ou plus intense est l'attention prêtée, et plus grand est le plaisir. Ici, pourtant, la plus grande différence de la volupté dépend de la nature moléculaire de l'aliment, ce qui est dû à ces mystérieux phénomènes de la

sensation, qui échappent entièrement à nos investigations les plus subtiles. Deux individus mis dans les mêmes conditions d'appétit, de sensibilité et d'attention, éprouvent un plaisir très différent si l'un mange du pain bis et si l'autre savoure un délicieux gâteau, L'estomac du riche et celui du pauvre reçoivent avec la même indifférence des pâtes artistement préparées et les mets les plus simples, pourvu qu'ils y trouvent de quoi réparer les dégâts du temps et de la vie; mais le premier mâche lentement et savoure avec bonheur les sauces préparées dans son laboratoire gastronomique, tandis que l'autre engloutit précipitamment sa soupe épaisse. Ce phénomène est essentiellement providentiel, et les recherches de l'homme pour accroître le trésor des plaisirs du goût ont été, dans le long cours des siècles, un moyen puissant de richesses et de civilisation.

Une autre source très féconde de diversité entre les plaisirs du goût est celle qui provient des idiosyncrasies individuelles. Tout le monde sait combien varient les goûts d'homme à homme et comment quelques-uns pétillent de joie en aspirant le simple parfum d'un plat, tandis que d'autres ne font jamais attention à ce qu'ils mangent, trouvant bon tout ce qui rassasie leur faim. Quelques-uns sont tout à fait spécialistes et détestent une infinité de plats que les autres trouvent excellents. En cela, la seule loi que l'on puisse noter est celle de l'hérédité naturelle. Si les goûts des parents coïncident dans leurs préférences, les enfants reproduiront probablement les mêmes spécialités de goûts; tandis que, s'ils se contredisent, les goûts des enfants peuvent tenir seulement du père ou de la mère ou bien se combiner de diverses façons. Dans quelques rares cas, si les préférences des parents sont diamétralement opposées, le fils peut acquérir le goût le plus universel,

trouver bons tous les aliments et être apte à jouir de toutes les sensations gustatoires avec cette délicatesse de sens qui, en général, est le propre des gourmets spécialistes. En moi, par exemple, ce fait se vérifie complètement.

Les plaisirs du goût diffèrent chez les deux sexes; l'homme a peut-être été encore privilégié par la nature qui s'est montrée si souvent partiale envers lui. La femme, quoiqu'elle soit plus sensible que le mâle, est trop peu égoïste pour analyser et chérir ces plaisirs sensuels.

D'autre part, la délicatesse de ses organes digestifs et les nombreuses spécialités de ses goûts bizarres la privent des plaisirs les plus intenses. Elle ne peut supporter les rudes saveurs des alcools et des liqueurs, et elle adore les bonbons, les acides, les salades. Cette règle a de nombreuses exceptions, mais elles ne peuvent en détruire la généralité. En physiologie morale, on ne trace jamais des lignes droites; on n'enferme pas davantage les faits dans des espaces géométriques; on trace seulement des traits vagues et des lignes courbes. Vouloir faire autrement, ce serait travailler avec un scalpel sur de la neige ou mesurer de ses bras les limites du ciel.

Les sensations du goût, si délicates et si changeantes, ne peuvent rester identiques dans tous les âges, tandis que chaque jour change la trame sur laquelle se tisse l'étoffe de la vie. Dans les premiers mois de l'enfance, les plaisirs du goût doivent être bien minces, puisque l'aliment est unique et l'attention faible. L'appétit vorace de cet âge peut suppléer en partie à ce défaut, mais seulement dans l'intensité, jamais dans l'extension. Dans la seconde enfance, les plaisirs du goût sont très intenses et très variés, soit par la nouveauté des sensations, soit par le défaut d'autres joies, soit enfin par l'appétit bien heureux de cet âge fortuné. Lorsqu'à l'horizon de la vie se lève le soleil

de l'amour, les joies du goût pâlissent devant tant de lumières. Méprisées et confuses, elles forment la plus petite part des plaisirs de la jeunesse. D'un autre côté, les bourrasques de cette époque tempêtueuse, et la force qui s'y agite et remue toutes choses, empêchent l'homme d'être apte à jouir des calmes méditations de la table. Mais bientôt le soleil de la jeunesse disparaît derrière les monts, et l'astre du jour recommence à émettre une lumière tremblante, mais douce, qui fait palpiter d'espérance l'homme adulte disposé à économiser son argent et son temps. C'est alors que l'homme considère l'heure du dîner comme le point culminant de la journée; c'est alors qu'avec les artifices culinaires il supplée par l'art au défaut de l'appétit perdu. Si, dans son enfance, il a été gourmand par instinct, il le devient par science. Personne mieux que lui ne fait promener lentement la langue dans la bouche pour recueillir les dernières traces d'une sensation délicieuse qui s'enfuit. Mais les dents vacillent, les sens deviennent obtus et la triste vieillesse voit s'évanouir aussi les faciles joies du goût; malgré tous les artifices de l'art et toute l'attention de l'égoïsme, elle ne peut reproduire les beaux appétits de l'enfance ou les calmes méditations gastronomiques qui faisaient le bonheur de l'âge adulte.

Dans les différents pays, l'appétit, les goûts, les plaisirs, varient également. La faim vorace des Lapons leur fait engloutir avec volupté d'énormes morceaux de lard et des tasses d'eau-de-vie, tandis que l'Arabe se contente pendant plusieurs jours d'un petit sac de dattes. Les peuples du nord de l'Europe, joignant les raffinements de l'art à l'appétit le plus insatiable, jouissent plus qu'une autre nation des plaisirs du goût. L'Espagnol le plus gourmand ne peut penser qu'avec un profond soupir d'impuissance

et d'envie aux fabuleux estomacs de Vienne et de Pétersbourg.

En général, le besoin de manger et les plaisirs du goût sont plus profondément modifiés par la race que par le climat. Dans l'Amérique méridionale, les habitants de Rio-Janeiro sont plus gloutons que ceux de Buenos-Ayres ou de Montevideo, quoique ceux-ci vivent sous un climat beaucoup moins chaud que ceux-là.

J'ai vu les Anglais et les Allemands conserver presque toujours leurs habitudes dévorantes, même au Paraguay et sous la ligne. J'oserais dire que, dans l'échelle des plaisirs de la bouche en Europe, les Lombards et les Français tiennent la première place, tandis que le zéro serait marqué par les Espagnols.

Il est inutile de dire combien le pauvre jouit moins que le riche. Ce dernier cependant a besoin de beaucoup d'études et d'une volonté tenace pour conserver intact son appétit, au milieu des assauts que lui donne sa cuisine. Plus d'une fois, en abusant de ses plaisirs, il en arrive à envier de son carrosse l'ouvrier qui, en se réchauffant à midi au poêle de la nature, appuyé à une colonne, dévore avec un plaisir suprême son pain de maïs.

Les plaisirs du goût ont varié aussi suivant les siècles. Aux premiers âges de l'humanité, l'appétit suppléa à l'art; ensuite celui-ci recouvrit de son manteau brodé la faim primitive qui, au milieu de la vie agitée de ces époques, devait être gigantesque si l'on se rappelle les héros d'Homère.

L'appétit existe encore, et nous pouvons nous vanter de jouir mieux de la table que nos ancêtres. Nous jouissons des trésors de l'art acquis par héritage. Nous en jouissons avec un sens plus délicat conquis par hérédité naturelle. Nous pourrions, en un mot, rendre gourmand le plus frugal

Romain du temps d'Auguste si nous pouvions l'inviter au simple déjeuner d'un de nos restaurants.

Après avoir fait une rapide revue sur les différences des plaisirs du goût, on pourrait dire qu'il serait ressenti avec la plus grande intensité par un convalescent qui pourrait impunément s'abandonner aux voluptés d'une table somptueusement servie des mets les plus exquis du monde.

Les plaisirs du goût exigent une très petite dépense de force nerveuse, et l'esprit n'y participe que par une minime attention. Le cerveau du gourmand se repose beaucoup, et, si la nature inexorable ne venait engourdir leur estomac ou obstruer les voies au travers desquelles circule un sang trop plein de chyle, ces heureux mangeurs ne mourraient jamais. Cependant les plaisirs de la table ne peuvent se goûter à l'extrême sans danger. L'intelligence s'épaissit et toute la force destinée à la vie de la pensée se dépense dans une série ininterrompue de bonnes digestions. Ils sont plus que rares, les hommes de génie qui furent gourmands! Le peu d'exemples qu'on en cite ne peuvent encourager les gros mangeurs, parce que ceux-là avaient, ou bien un estomac d'une prodigieuse énergie, ou une activité intellectuelle suffisante pour brûler la masse énorme de combustible qu'ils ingéraient. Les plaisirs du goût influent beaucoup moins sur le sentiment. Les gourmands peuvent avoir un cœur excellent, lorsqu'ils le sont de nature, mais ceux qui le deviennent par réflexion sont toujours plus ou moins égoïstes. La gourmandise est souvent accompagnée de sentiments communs et vulgaires.

La physionomie propre des plaisirs du goût a des expressions très intéressantes, mais qui restent toutes dans les limites d'une joie tranquille ou d'une calme satisfaction. Le plus petit degré de plaisir est exprimé par la vivacité des mouvements qui servent à la préhension des

aliments et par une certaine sérénité de la face. Quand le plaisir devient plus délicat, les mouvements sont moins larges et peuvent, dans les degrés extrêmes, se réduire au strict nécessaire, auquel cas l'esprit est tout entier à la sensation. Le corps alors est rentré en lui-même et tout consacré au délicieux travail. Les yeux brillent, mais restent fixes et ne s'éloignent jamais de l'horizon restreint que forment les plats étalés. Les mâchoires se meuvent avec une lenteur voulue, et la langue, promenant le bol alimentaire sur les points les plus sensibles de la bouche, étudie l'harmonie des diverses sensations. Enfin, quand la nourriture ou la boisson va échapper à notre analyse, il semble qu'elle nous mande comme un affectueux salut en nous donnant en dernier le plus intense plaisir. Les lèvres se ferment, tous les muscles font le plus vigoureux effort pour prolonger le doux moment, qui est cependant trop bref. Cela donne une physionomie toute particulière au glouton, qui fait passer une savoureuse bouchée du monde de la vie animale à celui de la vie végétative. Le sacrifice est consommé, et la bouche, s'ouvrant largement, laisse sortir le souffle avec une lente expiration, comme pour exprimer la volupté de cet instant. Quelquefois la mâchoire s'élève et s'abaisse pour recueillir les dernières traces du plaisir, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre impatiente pour recevoir une nouvelle proie et délecter une sensation nouvelle, qui, se confondant avec les dernières oscillations de la précédente, engendre un phénomène de vraie mélodie. Et, en vérité, on peut le dire : dans le plaisir du goût, il y a l'*harmonie* et la *mélodie*. Toutes les sensations tactiles et gustatoires que nous donne la même bouchée s'associent avec un merveilleux accord et sont l'*harmonie;* tandis que la dernière sensation qui s'échappe, se combinant avec celle qui la suit, forme une *mélodie*.

Celle-ci varie, suivant que les deux sensations qui s'unissent dans un accord sont égales de nature et différentes seulement d'intensité, ou qu'elles sont, au contraire, d'essence opposée. Sur l'harmonie des saveurs repose la partie élémentaire de la gastronomie, qui consiste à préparer et à assaisonner les aliments; tandis que sur la mélodie des plaisirs du goût se base la partie sublime de cette science, celle qui s'occupe de la succession des mets et des combinaisons variées entre les vins. Un repas n'est qu'un concert harmonieux et mélodique du goût, dans lequel l'on respecte quelques lois, immuables, fondamentales, mathématiques, dirai-je, et que le génie de l'artiste porte à la haute perfection. Notre Rajberti, dans son livre *l'Art de traiter*, a écrit un précieux morceau de musique et de morale gastronomiques.

Je n'ai signalé que les traits les plus marqués de la physionomie des plaisirs du goût. Les exclamations de plaisir, les mains posées sur la poitrine comme pour aider à la descente du bol alimentaire et d'autres sortes de mimique, forment autant d'accidents de ce tableau que je n'ai qu'esquissé. Je dirai seulement, avant de laisser ce sujet, que dans le goût, comme dans le sens génésiaque, le plaisir atteint son apogée au moment même où s'accomplit l'acte essentiel de la fonction. On ne trompe pas impunément la nature. On peut simuler l'acte génital sans l'accomplir, on peut mâcher sans avaler, mais le *maximum* du plaisir ne s'éprouve que quand le but naturel est atteint, quand on n'use pas de réticences coupables, quand le bol alimentaire passe dans le domaine de la vie végétative.

CHAPITRE VIII

Esquisse analytique des plaisirs du goût.

Les plaisirs du goût étant infinis et absolument différents entre eux, il est impossible de les définir et de les classifier suivant la nature intime de la sensation. L'on ne peut que tracer des démarcations bien vagues dans un champ aussi mystérieux.

Un des principaux éléments des plaisirs du goût consiste dans la sensation tactile, qui souvent en est la première source, et se modifie surtout par les caractères *physiques* des aliments. Ainsi, la température des mets peut, à elle seule, être plaisante; et, à ce propos, l'on observe une loi physiologique très intéressante : dans les sensations du goût, le froid peut produire des plaisirs plus vifs que la chaleur et qui restent purement tactiles; tandis que la chaleur ne fait, le plus souvent, que porter à un plus haut degré de perfection la sensation spécifique du goût, et ne concourt qu'indirectement au plaisir. Ainsi, quand, en été, nous buvons avec délices l'eau glacée ou que nous sentons fondre, dans notre bouche sèche, la neige molle et granulée d'un sorbet, le plaisir le plus grand nous vient de la sensation tactile du froid, et non pas du goût. Rarement, en revanche, nous pouvons trouver un mets agréable par cela seul qu'il est chaud. Il faudrait aller dans les glaces

sibériennes pour ressentir peut-être un vrai plaisir à boire une tasse de simple eau chaude. Mais si l'élévation de température ne peut pas, à elle seule, produire une sensation agréable, elle concourt à rendre plus variés et plus intenses les plaisirs du goût, et ceci pour deux raisons : parce que les nerfs sont amenés, par la chaleur, à un état d'hyperesthésie; de plus, parce que la chaleur, tendant à éloigner les molécules des corps, diminue la cohésion. Il est possible encore que l'imperceptible vibration moléculaire que doit nécessairement présenter un corps échauffé concoure pour une part à la production du plaisir. En tout cas, tout le monde sait que l'art de chauffer les aliments est une partie essentielle de la gastronomie, et comme un même plat et une même boisson peuvent changer de saveur suivant la température à laquelle on les porte. Il suffit de rappeler la différence que trouve le palais entre du lait chaud ou du lait froid.

Un autre élément physique, qui contribue à la production des plaisirs du goût, est l'état solide ou liquide de l'aliment. La sensation agréable produite par une boisson est beaucoup plus simple et uniforme que celle provenant d'un aliment solide. On pourrait dire que les plaisirs du « boire » sont plus fugitifs et plus délicats, mais moins intenses que ceux du « manger ». En buvant, nous reposons nos muscles et, attentifs à percevoir une sensation qui s'offre à nous si aisément, nous ressentons le plaisir d'une volupté qui ne nécessite aucun effort. Tout au plus nous contentons-nous de garder quelque peu de la boisson dans la bouche, tâchant de bien percevoir l'agréable moment où elle est ingérée. Si l'on pouvait faire une statistique complexe des plaisirs du goût ressentis par une génération entière, l'on trouverait que ceux du « boire » surpassent ceux du « manger ».

Aux boissons appartiennent les alcooliques, le café, le thé, le maté, le guarana et les autres substances mystérieuses moins connues, qui devraient former une classe spéciale d'aliments qui, sous le nom d'aliments *nerveux*, seraient mis à côté des respiratoires et des plastiques; facteurs puissants dans la civilisation d'un peuple et dont l'influence aurait à être étudiée profondément par qui tenterait d'écrire une histoire naturelle de l'humanité. L'analyse des plaisirs infinis qui nous viennent de ces boissons nous entraînerait à parler des plaisirs des sentiments et de l'intelligence, parce qu'ils envahissent l'entier domaine des facultés humaines, entrant, comme de formidables chiffres, dans toutes les formules qui représentent les questions les plus vulgaires ou les problèmes les plus abstraits de la vie sociale.

Je dirai seulement que l'on peut diviser les plaisirs que donnent les aliments nerveux en deux groupes principaux, suivant qu'ils proviennent des *alcooliques* ou des *caféiques*, si j'ose appeler ainsi le café, le thé et les autres boissons similaires.

Le vin est le souverain légitime de l'innombrable légion des alcooliques. Il les représente tous dans les trésors de voluptés qu'il nous procure, depuis le vaporeux Champagne jusqu'au lourd suc des vignes d'Oporto, du liquide volcanique des ceps grandis sur la lave du Vésuve aux vins épais de Malaga. Les plaisirs que nous gardons jalousement dans les rayons de nos caves appartiennent au goût, mais sont rehaussés au plus haut point par les joies qui suivent l'absorption de la bouteille. J'en parlerai plus loin, en traitant d'autres sensations appartenant cependant à la même famille.

Le café, et le thé son frère cadet, sourient de pitié et de mépris en regardant les *alcooliques*, bavards et rubi-

conds, et leur montrent d'un air de triomphe le noble cortège de plaisirs qui les accompagnent, eux. Le suave parfum d'une tasse de moka appelle le cerveau à une vie calme et laborieuse. — Les nerfs transmettent des sensations plus vivaces et plus intenses; et, à chacune d'elles, l'esprit conçoit idées sur idées. L'imagination agite son prestigieux kaléidoscope, réfléchissant dans son lucide miroir tous les mouvements de l'esprit et du cœur, et rend l'homme fier de lui-même. Mais dessiner d'autres lignes de ce tableau me ferait empiéter sur le champ des plaisirs intellectuels. Il me suffira d'avoir dit ces quelques mots pour signaler la première des raisons qui rendent le café si précieux à celui qui pense et qui ressent. Ces joies n'appartiennent pas à tous, comme celles qui dorment au fond des bouteilles, et beaucoup n'ont jamais songé que le café pût donner d'autres joies que celles de son bon goût ou d'une facile digestion.

Le *maté*, préparé par l'infusion des feuilles de l'*Ilex paraguayensis*, est un breuvage tonique et stimulant qui fait les délices des riverains du Rio de la Plata et du Paraguay et qui, quoique beaucoup moins, est en usage aussi au Brésil, en Bolivie et sur les côtes du Pacifique. Que vous entriez dans le palais du président ou sous le toit de chaume du gaucho, une main amie vous apporte le *maté* dont vous sucez l'infusion bouillante avec un chalumeau d'argent. En ajoutant du sucre et de l'eau bouillante, on refait une infusion des mêmes feuilles. Elle circule de main en main sans que jamais l'on change le récipient ou le chalumeau, et l'on remet de nouveau *maté*, les amateurs arrivant à prendre jusqu'à trente tasses dans la même journée. Ce breuvage, qui contient une grande quantité de caféine, outre qu'il produit une agréable excitation des sens et de l'intelligence, par la manière même dont on le

laisse et on le reprend, procure beaucoup de plaisirs accessoires, en entretenant la conversation, en tuant l'ennui à coups d'épingle et, surtout, en joignant dans une communauté de sensations les différentes personnes qui se trouvent réunies. L'Européen répugne souvent à ce communisme illimité des bouches et s'éloigne d'un plaisir qui nous remémore brusquement l'âge heureux du lait et du miel, alors que la défiance et la crainte de terribles maladies n'avaient pas encore proscrit l'usage en commun des tasses et des coupes. J'avoue, cependant, que je verrais avec chagrin les Américains renoncer au chalumeau du *maté* pour le verser dans des tasses de fine porcelaine; et je lancerais une imprécation contre le niveau inexorable de la civilisation qui tend à effacer la physionomie des divers peuples, en semant de toutes parts la défiance entre les hommes.

Le *guarana*, fait avec les fruits du *Paullinia sorbilis*, est une boisson aristocratique que son prix élevé réserve aux riches Brésiliens et Boliviens. On le prend froid et sucré; il a un goût agréable qui rappelle le chocolat; il secoue l'inertie et le sommeil, et dispose aux joies de l'amour (1).

Les aliments solides peuvent nous fournir de très nombreux plaisirs par leurs seules propriétés physiques, et par les simples sensations tactiles qui en dérivent. Ainsi, une certaine mollesse de l'aliment exerce les muscles et le tact sans les fatiguer et produit quelques plaisirs dont on peut se faire une idée en mangeant de la gélatine. D'autres fois la tendreté ou la finesse du tissu est une source de plaisirs, comme on peut l'observer en mangeant des ris de veau, des cervelles, des choux-fleurs et les fruits à grosse chair. La

(1) Mantegazza. *Du Guarana, nouvel aliment nerveux. Recherches expérimentales.* Milan 1865.

structure granuleuse, en multipliant les points de contact, semble aussi chatouiller le sens du tact, comme on l'éprouve en mangeant les œufs de quelque poisson. L'élasticité des aliments nous donne souvent du plaisir, et celui-ci arrive à un assez haut degré pour amener un mouvement convulsif des mâchoires. — Les femmes d'Orient, dans les longs repos et à travers les longs bâillements du harem, amusent leurs dents avec du mastic ou des résines qui, sous la pression, changent de forme sans se fondre ou se briser. Quelques aliments nous offrent d'abord une résistance fictive, qui cède ensuite tout à coup laissant dans la bouche ou une poudre fine, ou une pâte molle. L'on éprouve cela en mangeant certains bonbons, des fritures très cuites. Une autre espèce de plaisirs tactiles du goût vient d'un mets solide qui, en se fondant, devient liquide dans la bouche, comme le beurre et d'autres préparations culinaires. Enfin, un plaisir particulier se trouve dans une résistance médiocre que nous offre l'aliment et pour laquelle l'on doit déployer un certain effort; dans le nougat et le tourron, par exemple, ou en brisant avec ses dents les noix et les noisettes. A la vérité, ce dernier plaisir est réservé à peu d'élus.

Toutes ces sensations tactiles se combinent ensuite de mille façons différentes et produisent des plaisirs très complexes. La source principale de ces combinaisons consiste dans le mélange des liquides et des solides ou d'aliments de cohésion différente. Il suffira de rappeler le plaisir que l'on a à manger du pain de maïs avec de la crème, ou du beefsteak avec du beurre. Les Européens sont habitués à associer le pain à tous les mets, tandis que les Chinois y substituent le riz. Ici, comme ailleurs, l'habitude exerce une influence énorme sur la production du plaisir.

L'élément caractéristique des plaisirs du goût réside

tout entier dans la sensation spécifique propre à ce sens. Toutes les saveurs ne sont pas agréables, sans que nous puissions en expliquer la cause. En général, les substances nutritives ont un bon goût, tandis que les matières inertes ou dangereuses sont insipides ou mauvaises. Il y a pourtant, à cette règle, de nombreuses exceptions.

Les saveurs fondamentales les plus répandues dans les substances alimentaires et qui peuvent, seules, produire le plaisir, en exerçant d'une façon spécifique le sens du goût, sont : le doux, l'amer, le *salé*, l'acide et le gras.

La saveur douce peut, en général, donner du plaisir à tous ses degrés; elle est, presque toujours, préférée par les femmes et les enfants. Elle peut s'associer à presque toutes les saveurs, mais procure les plaisirs les plus grands en s'unissant aux aliments végétaux et féculents. Elle s'accorde rarement avec les saveurs amère et grasse.

L'amertume n'est agréable qu'à très peu de personnes, et seulement, d'ordinaire, quand elle n'est pas très prononcée. Elle n'est prisée, le plus souvent, que par le palais des adultes.

Le goût salé ne plaît qu'à une petit degré; il s'harmonise avec très peu de saveurs, et il forme à lui seul une foule de combinaisons avec les mets qui donnent le plus grand plaisir par leurs caractèrss *physiques*. Presque tout le monde l'aime.

La saveur acide, de même, n'est agréable que si elle est faible; elle s'unit bien à la saveur sucrée, rarement à ce qui est salé ou gras, presque jamais aux amers. Ce sont les palais qui aiment la saveur douce qui la préfèrent.

Le goût de gras ne plaît presque jamais à lui seul, et, d'habitude, les plaisirs qu'il fournit doivent être rehaussés par des sensations tactiles ou des saveurs fortes. Aucune loi n'en règle la préférence. J'oserai seulement dire qu'en

général, il plaît surtout aux personnes prédisposées à la phtisie.

Outre ces rapports fondamentaux, il en existe une infinité d'autres qui n'ont pas de noms spéciaux, mais que l'on désigne par la substance qui les fournit. Dans le chaos de ces sensations, il est à peine possible de tracer quelques lignes de vague démarcation.

On obtient de nombreux plaisirs par la délicatesse de la sensation, lorsqu'elle est assez subtile pour nous obliger à une certaine attention. Le meilleur exemple est le thé, qui nous offre un parfum tellement délicat qu'il échappe aux palais vulgaires ou distraits.

Un plaisir opposé au précédent vient de l'intensité de la sensation, qui n'est agréable que quand les nerfs peuvent la supporter sans en être trop ébranlés. Le rhum, la cannelle, le piment, et une foule d'autres comestibles, nous donnent ce genre de plaisirs.

Entre ces deux extrêmes, il y a toute une suite innombrable de plaisirs, grands et petits, qui ne peuvent ni se définir, ni se classer, et qui, en s'associant de mille façons, font les délices des gastronomes. Personne d'ailleurs ne pourra expliquer pourquoi l'arome de la vanille est si exquis et pourquoi la chair du chevreuil est plus savoureuse que celle du bœuf.

Dans les plaisirs du goût, étant donnée l'infinité des idiosyncrasies individuelles, il est très difficile de tracer les frontières entre les sensations physiologiques et pathologiques. Celui qui s'enfuit à la seule odeur du fromage n'a pas le droit d'appeler pathologique le plaisir de celui qui trouve délicieux un morceau de Stracchino ou de Gorgonzola, dans lequel poussent des forêts de cryptogames, dont les bosquets abritent des myriades d'infusoires. — Il y a des mets qui agréent à la plupart des hommes, et d'au-

tres qui divisent en plusieurs camps les amateurs. Heureusement, tous s'accordent à trouver bons les aliments les plus aptes à réparer les pertes de l'organisme, tandis que les adversaires les plus acharnés dans le camp gastronomique ne combattent que pour les mets de pur luxe. Les huîtres, les homards, le caviar, l'absinthe, ont toujours eu des adorateurs et des ennemis irréconciliables. Mais ils ne sont en rien nécessaires à la vie de l'homme, tandis que l'épi du froment et la chair des herbivores accompagneront l'humanité dans toutes ses migrations. L'aversion que des peuples entiers éprouvent pour certains mets n'est pas un phénomène pathologique, et l'habitude, seule, rend le sauvage Océanien avide de fourmis, le Chinois des nids d'hirondelles, et l'Américain de la Floride de la viande de chien.

Le plaisir pathologique du goût commence seulement à apparaître quand il est fourni par une substance qui ne saurait être nutritive. Les hystériques qui broient sous leurs dents, avec un plaisir indicible, un morceau de charbon, ou qui se cachent pour dévorer, avec transports, des cendres, de la terre, ou de la chaux, ressentent, à coup sûr, des plaisirs morbides. Le plaisir pathologique, en tout cas, est produit par un vice congénital ou adventice et passager de l'organisation. Je connais un monsieur de Bergame qui est absolument privé du sens de l'odorat, et, à peu de chose près, de celui du goût; il ne perçoit que la saveur douce, et il a toujours sur sa table une abondance de sucre, avec lequel il assaisonne la soupe, le rôti, la salade, et tous les mets qui ne sont pas doux par eux-mêmes.

CHAPITRE IX

De quelques divertissements fondés sur les plaisirs du goût. Philosophie gastronomique.

La brute mange chaque fois qu'elle a faim et qu'elle trouve de quoi se satisfaire, et le plaisir qu'elle éprouve se mesure par le degré de son appétit et la nature de l'aliment trouvé; mais l'homme, après avoir multiplié à l'infini les plaisirs du goût avec les artifices gastronomiques, règle même le temps et la manière de manger et de boire, afin d'en retirer le plus possible de plaisir et de ne pas troubler ses travaux.

La partie la plus abrutie de l'humanité se distingue à peine des bêtes et mange sans règle et sans mesure; l'homme civilisé, au contraire, distribue en plusieurs moments ses repas, en les réglant plus sur les besoins de son cerveau que sur ceux de son estomac. Cette distribution des repas varie suivant les nations, les couches sociales et les habitudes; mais le tableau le plus complet des plaisirs gastronomiques d'une journée nous présente : le déjeuner, le dîner, le goûter et le souper (1). Chacun de ces repas a des lois différentes, une physionomie morale

(1) On doit entendre ces mots dans leur sens ancien conservé encore dans nos départements méridionaux. (N. d. T.)

spéciale qui permettrait d'en écrire une physiologie détaillée. Je n'en donnerai qu'une esquisse.

Le déjeuner est le premier repas. Nous y apportons toute la virginité d'un appétit depuis longtemps au repos. Les abus de la table et les caprices d'un estomac surmené privent beaucoup de personnes du plaisir de déjeuner avec faim; mais les enfants, les jeunes gens et ceux qui, dans l'âge adulte, ont conservé à l'estomac la naïveté des premiers temps de leur vie, peu après s'être levés, ressentent un véritable besoin de manger et se disposent à déjeuner en souriant et se frottant les mains. — La raison modère les prétentions de l'estomac, de façon à ne pas gêner le travail de la journée déjà commencée. Le déjeuner est un repas auquel on accorde peu d'attention, que l'on fait seul ou en famille, mais dans lequel on parle peu et l'on réfléchit moins encore à ce que l'on mange. Les projets de la journée occupent notre esprit, l'heure nous harcèle, et il nous suffit de calmer notre faim, sans songer à en faire le but d'un plaisir. Si l'on réduit en formule la physiologie du déjeuner, on peut dire qu'il y entre, comme aliments essentiels, la virginité de l'appétit et la nécessité de se borner à le satisfaire. Ceci, bien entendu, n'est vrai que pour le déjeuner type, pour le déjeuner physiologique. D'ailleurs, il y a autant de variétés de déjeuners qu'il y a d'hommes. Certains en font l'événement le plus important de la première moitié du jour et d'autres l'ont supprimé de leur régime. Quelques heureux mortels arrivent à passer deux ou trois heures à des déjeuners vraiment fabuleux.

Les enfants, et quelques personnes qui ont le bonheur de conserver pendant toute leur vie l'appétit de l'enfance, peuvent même faire un second déjeuner; mais ce repas n'a aucune valeur morale, et, par la façon dont on le fait, rap-

pelle le dîner des Hébreux qui, debout et le bâton à la main, étaient prêts à quitter l'Égypte. Dans les pays froids, où l'appétit devient presque toujours la faim, le second déjeuner peut être une occupation sérieuse, mais qui ne diffère pas beaucoup, comme valeur physiologique, du premier repas de la journée. Tel, le *luncheon* des Anglais. Le repas le plus important, qui a la valeur d'une vraie halte dans les occupations quotidiennes, est celui qui, sous le modeste titre de dîner, rassemble toute la famille, ou, sous le nom de dîner ou de banquet, réunit beaucoup de monde à une vraie fête, à laquelle prennent part les sentiments les plus nobles et les vanités les plus mesquines. Le second déjeuner d'un homme seul n'est qu'une série de plaisirs sensuels du goût et n'a aucune valeur physiologique. Si, par hasard, à la même table, se trouvent deux ou trois personnes, mais chacune mangeant pour son compte, nous avons un déjeuner d'ordre composite, qui peut être embelli par la conversation, mais qui ne constitue pas encore un fait moral. Celui-ci ne se produit que quand plusieurs personnes, unies entre elles par les liens de la famille ou de l'amité, se joignent à une seule table pour manger les mêmes choses. Alors on a un vrai divertissement complet, une vraie fête, dans laquelle les plaisirs du sens s'associent dans un admirable accord avec les délices du sentiment.

Dans le dîner de la famille, la meilleure part du plaisir vient du sentiment, et, quand celui-ci est amoindri, les mets les plus exquis ne peuvent suppléer au trésor qui fait défaut, laissant chaque individu devenir un animal qui mange pour soi seul. L'atmosphère morale qui réunit et vivifie les joies de ce dîner, c'est le sentiment social primitif, c'est l'affection qui unit les membres de la famille. Le plaisir de se reposer des fatigues de la journée, de se

voir, d'être ensemble, de se parler, de jouer, sont autant d'autres éléments qui rendent heureuses les heures dans lesquelles se trouvent rassemblées tant d'affection et tant de joies. Tout ce qui tend à rapprocher les individus et à inspirer le recueillement augmente les plaisirs de ce repas. Ainsi rien n'est plus délicieux que la table d'une famille suisse, alors que, de la chambre du chalet, bien chaude, bien close, elle voit tomber la neige à travers les étroites fenêtres, à la lumière douteuse d'une lanterne, pendant que les fils et les parents restent assis avec une régularité exemplaire autour de cette lumière. De même, aucun dîner n'est dans de pires conditions morales que celui d'une famille indienne qui, débandée dans les champs, se réunit autour d'une table sale et désordonnée et où les uns restent debout, les autres assis. Sans être Indiens ou Suisses, nous apprécions facilement la différence, en nous rappelant les repas tièdes et mystérieux de l'hiver et le dîner distrait et abrégé des journées chaudes. En général, on peut dire qu'en allant du nord au sud le dîner décroît d'importance et de beauté, pour perdre toute physionomie vers la zone torride. Au dîner convié, le sentiment qui domine est, d'ordinaire, moins élevé que dans l'humble dîner familial et les recherches du luxe viennent couvrir de leur riche manteau des *passionnettes* d'une mesquinité vraiment désolante. Le festin le plus noble est celui dans lequel on rend hommage à l'hospitalité et où l'on honore d'une façon spéciale les invités. Alors, d'une part, brillent les sollicitudes d'une courtoisie naturelle, ou les protestations d'estime et de respect; de l'autre, les expressions de reconnaissance. Cet échange de nobles sentiments répand sur le dîner entier sa bienfaisante influence, ravive et rehausse les joies sensuelles plus vulgaires, qui sont ainsi immolées sur l'autel du sentiment. Ils sont, en vérité, bien

rares, les dîners qui atteignent une telle dignité, et une table splendide réunit souvent autour d'elle des hommes qui se haïssent et se méprisent, mais dont on mendie vilement la protection, ou à qui l'on veut imposer le joug de la reconnaissance, en les abaissant sous les fourches d'une insolente richesse. C'est alors que les pâles sourires, les mensonges étudiés, les adulations effrénées, répandent sur la table une joie fausse et vraiment morbide, qui arrive même à étouffer les plaisirs du goût, auxquels on ne peut donner une attention suffisante. Outre ces deux grandes variétés de dîners, il en reste une dernière; j'entends celle que l'on observe alors que quelques personnes amies se joignent autour d'une table éblouissante de toutes les recherches de l'art gastronomique, et où l'on offre une vraie fête aux plaisirs du goût, en y associant ceux de l'odorat, de l'ouïe, de la vue et, quelquefois même, du sens sexuel. Quand ces dîners ne s'abaissent pas jusqu'à l'orgie, ils peuvent s'élever jusqu'à l'art, et la joie qui émane de toutes parts, à travers les fous rires ou les étincelles d'esprit, n'est certainement pas coupable.

Le goûter est le repas méridional par excellence. Pour qu'il atteigne la perfection, il faut le faire sous la voûte du ciel bleu, entre les herbes et les fleurs. Gai, joyeux, il ne veut ni ordre ni étiquette et exige les fruits, les gâteaux, le lait et les autres mets simples et légers. Les jeux, les danses et la musique en sont les ornements les plus naturels.

Le souper présente deux variétés bien distinctes et qui diffèrent immensément entre elles. Le souper de la famille est un repas très doux, assaisonné par une joie calme et un recueillement particulier. Les travaux de la journée sont finis et l'esprit se repose dans une tranquille contemplation du passé, dans une vague espérance de l'avenir.

C'est alors que la conscience réfléchit les images nettement et que l'honnête homme jouit d'un calme doux et serein. C'est l'heure des confidences et des douces admonestations, des longs récits et des bons bavardages du foyer. Heureux ceux qui ont pu jouir dans leur plénitude des joies d'un souper de famille! La seconde variété de soupers est formée par une petite fête en l'honneur du luxe de la bouche, et où il suffit de la volonté d'un appétit capricieux pour pouvoir honorer dignement les plats exquis et les vins délicieux qui ravivent des désirs artificiels. Ces soupers, même dans les cas les plus honnêtes, chevauchent sur la ligne frontière entre le repas et l'orgie; le plus souvent, la tempérance s'y trouve si compromise qu'elle s'éloigne des gais convives au moment même où ils entourent la table, pour ne reparaître que très tard, accompagnée souvent du repentir.

CHAPITRE X

Des plaisirs de l'odorat.

De tous les sens, celui qui nous donne les plaisirs les plus fugitifs est l'odorat qui, chez l'homme, semble n'être qu'un ornement de luxe. Dans beaucoup d'animaux inférieurs, ce sens manque tout à fait ou se confond avec les autres, tandis que chez plusieurs mammifères il est beaucoup plus parfait que chez l'homme, ce qui laisse supposer qu'il leur donne des plaisirs plus nombreux et plus intenses. Il suffit de rappeler le chien, qui court toute la journée avec le museau tendu pour recueillir les émanations qui, de toutes parts, arrivent à ses délicates narines. D'ailleurs, il n'existe pas de mètre cube pour jauger les plaisirs; celui qui voudrait soutenir que l'homme a plus de satisfactions olfactives que le chien trouverait des arguments suffisants pour défendre cette thèse.

Les plaisirs de l'odorat n'ont presque jamais de raison d'être, comme ceux des autres sens; ainsi les odeurs les plus exquises, les plus suaves, ne sont pas données par les substances que la nature, semble-t-il, aurait dû doter des parfums les plus attrayants. De même, l'exercice modéré du sens olfactif ne suffit pas à produire un plaisir, comme pour les autres facultés, et les odeurs agréables sont éparses dans les trois règnes de la nature sans règle et

sans mesure. On peut à peine signaler qu'elles abondent dans le règne végétal, spécialement dans les fleurs; elles sont moins fréquentes chez les animaux et rares dans le règne inorganique. D'ailleurs, personne ne dira jamais pourquoi la timide violette cache dans ses pétales une telle suavité de parfums, tandis que le splendide *Arum dracunculus* répand une odeur fétide et rebutante.

L'élément fondamental des plaisirs olfactifs nous est inconnu. Le plus souvent c'est un phénomène très simple de contact entre les particules odorantes en suspension dans l'air et les nerfs olfactifs; mais, quelquefois, à ce plaisir s'associe une sensation tactile qui rarement est la première source de la sensation agréable.

Les plaisirs de l'odorat varient plus que tous les autres selon les individus, précisément parce que les sensations qui le constituent sont si délicates et appartiennent à un sens peu important dans l'économie animale. En général, tout le monde est d'accord sur le plus ou moins d'agrément qu'offrent les odeurs fortes, tandis que les goûts sont partagés en ce qui touche les parfums moins intenses. De toutes façons, les plaisirs varient à l'infini, et l'on en a tous les jours la preuve dans la vie familière. — Le plaisir ne peut être traité de pathologique que quand il est produit par une substance dont l'aspiration devient dangereuse. Cependant, comme dans toutes ces questions où le *consensus omnium* a une grande importance, je me hasarderai à appeler maladifs ces odorats qui trouvent délicieuses les odeurs d'*assa-fœtida,* d'ail et de corne brûlée.

Les plaisirs de l'odorat sont, en général, plus exquis dans le beau sexe, et parce que la femme a les nerfs plus délicats et parce qu'elle ne prostitue pas ses narines aux grossières jouissances du tabac à priser. Ces joies sont moins pâles dans l'âge moyen de la vie, dans les pays

chauds, et aussi en été, et dans les classes élevées de la société.

Ces plaisirs ont si peu de part dans la vie, que leur action y est à peine sensible. En exigeant un degré supérieur d'attention, ils disposent à l'esprit d'observation, et, en faisant aimer les fleurs, ils aiguisent le goût du beau. L'abus de ces joies rend efféminés ceux qui s'y livrent.

La physionomie de ces plaisirs est très simple, et, dans les degrés inférieurs, ne consiste que dans la fermeture de la bouche et dans l'inspiration prolongée et interrompue. Dans les degrés supérieurs, l'inspiration est très profonde, et le thorax se dilate à l'extrême, avec l'apparence d'un véritable soupir, auquel succède une longue et bruyante expiration, dans laquelle les traits du visage s'épanouissent comme pour exprimer une grande satisfaction. Les yeux, souvent, se cachent entièrement sous les paupières. Les exclamations et les marques de surprise complètent le tableau. Quelquefois, les réminiscences que l'agréable odeur réveille nous tiennent absorbés et muets, avec les yeux levés au ciel et le visage empreint d'une grande sévérité. Ces plaisirs amènent quelquefois le sourire, jamais le rire.

Les plaisirs tactiles de l'odorat sont très limités et ne consistent, d'ordinaire, qu'en une simple irritation ou en un véritable chatouillement des nerfs tactiles de la pituitaire. Dans ce cas, la réaction est assez forte pour produire un éternuement qui, annulant d'un coup, par une décharge nerveuse, la tension exagérée du sens, peut être très agréable. On en a un exemple en prisant du tabac ou en respirant de l'acide acétique, des cristaux d'acide benzoïque ou d'autres substances semblables.

Les plaisirs spécifiques de l'odorat ne peuvent se diviser qu'en deux classes, suivant que la sensation est faible ou

intense. Aux plaisirs exquis, appartiennent ceux que produisent les parfums de la violette, de la rose, du réséda, de l'ambre et d'une infinité d'autres corps. Dans les plaisirs intenses, on peut ranger les parfums du magnolia, de la vanille, du musc, du patchouli, etc.

Quelques autres odeurs ne plaisent que par leur subtilité et l'attention qui est nécessaire pour les savourer, comme la rose-thé, le thé et quelques bois odorants.

D'autres fois, l'odeur est forte, complexe, et je dirai presque mystérieuse, et nous devons déployer un certain effort pour habituer nos nerfs à la trouver agréable. C'est une vraie lutte où notre volonté triomphe de l'odeur. Les odeurs vireuses de l'opium et de certaines résines nous fournissent un exemple de ce genre de sensations.

Souvent le plaisir vient moins de la sensation elle-même que d'une image agréable qu'elle réveille en nous. Ainsi le marin, qui sent une odeur de poisson, se rappelle l'Océan et le navire bien-aimé; de même le vétéran, couvert de blessures et de gloire, aspire avec volupté l'âcre senteur de la poudre; tandis que le montagnard, exilé dans les plaines monotones, fait ses délices de l'odeur résineuse du pin. Dans tous ces cas, comme dans beaucoup d'autres semblables, le sentiment s'allie au sens et produit un plaisir complexe, qui peut atteindre un haut degré d'intensité.

CHAPITRE XI

De l'usage du tabac.

La civilisation humaine n'a su encore baser sur le sens de l'odorat que le mesquin plaisir de priser. Et ce plaisir, outre qu'il est renfermé dans un cercle bien étroit, nous rend bientôt incapables de goûter les joies plus délicates de ce sens.

Le tabac à priser nous procure le plaisir d'une irritation tactile, d'un léger parfum et, avant tout, il nous fournit l'amusement d'une occupation intermittente qui nous repose, en coupant çà et là notre labeur. D'autres fois, il nous rend l'oisiveté moins sensible, en la divisant en ces petits intervalles qui séparent deux prises. Notre tabatière, encore, nous réveille de la torpeur, ou nous occupe les mains quand, en société, nous ne savons ni où les mettre ni qu'en faire. Enfin, elle est un objet que nous pouvons aimer parce qu'il est toujours avec nous, et dans lequel nous pouvons mettre un brin de vanité, si elle est d'or ou d'argent, en l'ouvrant fréquemment devant celui qui se contente d'en avoir une en bois ou en corne. Laissons, sans sévérité, ces plaisirs aux hommes de toutes les conditions et aux femmes qui, ayant passé un certain âge ou étant laides, n'ont pas de sexe; mais interdisons solennel-

lement la tabatière aux femmes jeunes et belles qui doivent conserver leurs narines roses pour les parfums de la rose ou du réséda.

Un plaisir qui appartient à la fois au sens du goût et à celui de l'odorat, est celui de fumer. Nous devons en parler sans passion et sans haine, et tâcher de prendre un juste milieu entre ces infatigables *dilettanti* qui passent leurs journées dans une atmosphère de fumée, et les délicats adversaires du tabac qui tempêtent contre la pauvre nicotine, la taxant de corruptrice et d'empoisonneuse.

Le plaisir de fumer est complexe et formé de divers éléments que nous envisagerons un à un.

L'acte de se mettre à fumer ouvre la série des plaisirs par l'occupation facile et intéressante qu'il exige, soit que nous ayons à prendre et à allumer un cigare, soit que nous devions *bourrer* notre pipe. Celui qui a observé un vrai fumeur, au moment où il se prépare ainsi à se livrer à son plaisir favori, doit admettre que cet instant est délicieux : et il ne peut en être autrement, puisque l'espérance de jouir, et la petite volupté de préparer, soi-même et sans fatigue, le plaisir, sont des éléments qui doivent produire une sensation agréable, pourvu qu'ils soient entourés d'une certaine attention.

Le second élément qui entre dans ce plaisir si complexe est la sensation du goût. Dans la pipe, elle se borne à la saveur de la fumée, et dans le cigare, elle s'augmente de la salive qui s'imprègne des parties solubles des feuilles de tabac. Les variétés infinies d'âcreté et d'arome forment mille combinaisons de plaisirs que connaissent bien les fumeurs consommés. En général, les nerfs gustatoires et tactiles de la bouche sont dans un état d'irritation agréable, de véritable orgasme, et l'homme déguste sans manger.

Le sens tactile des lèvres et des muscles de la bouche concourt au plaisir par les mouvements alternants et délicats qui sont nécessaires pour aspirer la fumée, la retenir artistement dans la bouche et, enfin, la rejeter.

L'odorat a une très grande part dans ce plaisir, mais certainement moindre que les autres éléments. En tout cas, il n'est pas indispensable, puisque le monsieur de Bergame, dont j'ai parlé plus haut, est entièrement privé de l'odorat, presque tout à fait du goût et éprouve du plaisir à fumer. Le parfum du tabac, d'ordinaire, est aspiré par les narines avec la fumée qui sort de la bouche, mais il peut aussi passer de la bouche au nez par les narines postérieures.

Ceux qui savent faire sortir la fumée par le nez ressentent, de plus, le plaisir d'une légère irritation de la pituitaire, auquel se joint l'agrément d'un jeu bizarre.

La vue paie son tribut aux fumeurs, en les amusant par les incidents de la combustion lente ou des méandres de la fumée, qui se mêle à l'atmosphère. La preuve que cela concourt pour beaucoup à l'amusement est celle-ci : très peu trouvent du plaisir à fumer dans l'obscurité, où il ne reste à l'œil que la ressource d'un point incandescent, dans le tabac qui brûle.

Les effets physiologiques de la nicotine et des autres principes volatils qui sont absorbés, et qui agissent de préférence sur le système nerveux, ont pourtant une grande influence sur le plaisir de fumer, et y contribuent spécialement en facilitant la digestion et en amenant la sensibilité générale à un état particulier de torpeur éréthique, qui peut aller jusqu'à la volupté. Les novices s'enivrent et souffrent; les profès se grisent et, s'ils sont très sensibles, ressentent, dans toute la superficie cutanée, une sensation de tiédeur particulière ou de léger prurit, qui est fort

agréable. Enfin, les vétérans dans l'art ne se grisent ni ne s'enivrent, mais *se sentent bien;* ils expriment, par cette phrase, le bien-être indéfinissable qu'ils éprouvent en fumant.

Tous ces plaisirs n'existent pas en soi, mais se combinent entre eux, dans un accord qui les unifie et les exalte, en formant une sensation agréable unique. Elles sont futiles, les questions que l'on pose tous les jours sur la véritable essence du plaisir de fumer : s'il appartient au goût, à l'odorat, ou à la vue. Aucun de ces sens ne jouit seul, mais concourt, pour sa part, à produire le plaisir; et la différence des idiosyncrasies est la seule chose qui rende plus précieuse une sensation spéciale. L'élément qui réunit tous ces plaisirs en un seul, servant, dirai-je, de ciment, c'est le plaisir de *faire quelque chose;* d'être distrait du travail ou d'interrompre l'oisiveté; tout à fait, d'ailleurs, comme pour les priseurs. L'oisiveté absolue est insupportable, même au plus paresseux; mais le travail fatigue et plaît à peu d'êtres. Fumer est une vraie transaction de conscience, un traité de paix entre l'inertie et l'activité, entre la haine de l'oisiveté et l'aversion du travail. En fumant, on ne travaille pas et l'on fait quelque chose; notre conscience ne peut nous jeter à la face la dure épithète de fainéant, quand nous avons, entre les lèvres, un cigare ou une pipe. Les plus vulgaires et, donc, les plus nombreux fumeurs, n'ont jamais su trouver, à fumer, un autre plaisir que celui-là; et beaucoup même se sont soumis, de bon gré, à un vrai martyre pour pouvoir entrer dans la légion des fumeurs et trouver un moyen de passer leur temps. Ceux-là, en vérité, sont tenus en petite estime par les vrais artistes, ceux qui fument avec science et conscience, analysant, avec l'aide d'une longue expérience, les plaisirs renfermés dans un havane exquis.

En tout cas, le plaisir de fumer n'est jamais pathologique chez la plupart des hommes; et ceux qui ont encore l'ingénuité de regretter l'innocence de l'Arcadie ne connaissent pas l'homme, oublient qu'il produit à tout instant une énorme force nerveuse qui, toute-puissante, exige le mouvement et l'action. Vouloir assigner des frontières aussi restreintes à l'activité humaine, c'est vouloir enfermer un lion dans une cage à grillons.

CHAPITRE XII

Des plaisirs de l'ouïe en général.
Physiologie comparée. — Différences. — Physionomie.
Influence.

De tous les sens, celui qui, après le tact, nous procure les jouissances les plus vives, c'est l'ouïe. Ce fait a une grande puissance physiologique, parce qu'il fait exception à une des règles les plus élémentaires du plaisir. Jusqu'à présent, nous avons vu que les voluptés les plus intenses suivaient la satisfaction des besoins les plus urgents; et maintenant nous voyons des sensations de pur luxe devenir une source inépuisable de plaisirs, alors qu'elles ne sont utiles ni à la vie de l'individu, ni à celle de l'espèce. De plus, nous avons observé jusqu'ici que l'homme a bien pu, par son art, étendre les limites des plaisirs que lui a octroyés la nature, mais non pas produire une sensation d'une nature spéciale. Ici, au contraire, nous voyons qu'en créant la musique, qui n'existe pas dans la nature, il s'est donné, d'un trait, un horizon sans limites de joies sublimes et délicates, dont il finit par avoir un besoin artificiel.

Un très grand nombre d'animaux inférieurs sont absolument privés de l'ouïe. Là où elle apparaît dans sa forme la plus simple, elle ne peut donner que des sensations très

confuses et grossières. Dans les degrés supérieurs de l'échelle animale, où l'oreille présente une structure presque identique à celle de l'homme, nous ne pouvons pas dire si le simple exercice de ce sens est, ou non, agréable. — Il est certain, pourtant, que beaucoup de mammifères, et peut-être les reptiles et les poissons, savent distinguer les sons harmonieux et paraissent s'y complaire, puisqu'ils donnent des marques de joie. — Le degré d'intelligence ne fait rien à la perfection du plaisir, et nous voyons tous les jours le stupide merle accompagner gaiement de son chant le son de la serinette, tandis que le chien hurle furieusement au plus délicieux concert. Entre tous les animaux inférieurs à l'homme, les oiseaux sont peut-être les seuls qui puissent jouir d'une musique produite par eux-mêmes. Les philosophes, qui veulent abaisser la dignité humaine, comme si déjà nous n'étions pas assez bas, prétendent que nous tenons des oiseaux les premiers éléments de la musique. Pour tant que la physionomie des animaux diffère de la nôtre, nous pouvons lire la joie et la douleur même dans les traits d'un oiseau ; et si nous avions, même une seule fois, pu épier le rossignol dans ses exercices musicaux, nous aurions vu, je crois, qu'il jouit fortement, quand, avec sa petite tête levée, ses yeux brillants et fixes, il écoute son propre chant, dont il paraît se délecter, répétant les notes qui lui plaisent, ou étudiant des variations.

Allant plus avant dans l'analyse des plaisirs de l'ouïe, nous verrons que les plus grandes différences dérivent du caractère des mêmes sensations. Nous ne ferons, à présent, que passer rapidement sur les conditions individuelles et sur les autres éléments externes qui peuvent modifier un même plaisir de ce sens.

Presque tous les hommes jouissent de la musique ; très peu y sont indifférents ; mais, entre Cuvier, qui devait

faire un effort sur lui-même pour écouter avec patience sa fille adorée jouant à merveille du clavecin, et Rossini, qui, de sa naissance à sa mort, vécut dans une atmosphère d'harmonie, pour lui nécessaire comme l'air pour respirer, il existe des variétés sans nombre d'oreilles plus ou moins sensibles aux délices de la musique. Tous les hommes, à ce propos, peuvent se diviser en trois classes : les premiers ne savent goûter que la musique faite par d'autres ; les seconds peuvent l'exécuter ; les derniers la créent. Il est inutile de dire que dans le monde musical ces trois classes sont diversement privilégiées, et que, seuls, les *maestri* peuvent prétendre aux plaisirs sublimes de l'ouïe.

Jusqu'à présent il est impossible de distinguer, à un signe évident, l'homme qui met au même rang le tambour du saltimbanque et les trilles de Paganini de celui qui est appelé à découvrir un nouveau monde dans les régions de l'harmonie. La bosse de la musique des phrénologistes peut, sans remords, être jetée dans le magasin des erreurs passées, où il reste encore de la place pour celles de l'avenir. Personne n'a le droit d'accuser de lourdeur d'esprit celui qui reste indifférent devant un torrent d'harmonie, parce que l'histoire nous fournit maint exemple de hautes intelligences qui ne distinguaient pas un accord harmonique d'un accord dissonant ; et l'observation journalière nous montre des exécutants de valeur et des *dilettanti* passionnés dans des personnes de médiocre esprit. Les plaisirs de l'ouïe ont, cependant, un certain rapport avec le sentiment, et souvent les hommes égoïstes et brutaux sourient de pitié devant qui s'émeut à une mélodie.

La femme peut goûter plus que l'homme les délices sensuelles de la musique, mais elle reste toujours très au dessous de lui, en ce qui touche les trésors intellectuels

qui appartiennent à ces plaisirs et qui en forment même la partie la plus précieuse. Ce n'est que bien rarement qu'elles peuvent prétendre aux sublimes voluptés de la création, comme suffit à le prouver la nomenclature des compositeurs.

L'homme-enfant commence déjà à ressentir les plaisirs de la musique, mais ils se réduisent à une simple sensation auditive. Encore doit-elle être incomplète et confuse. Devenu adolescent, il jouit bien davantage de ces plaisirs, mais sa distraction continuelle et l'imperfection de ses facultés intellectuelles l'empêchent de les goûter dans leur plénitude. C'est dans l'âge de l'imagination et du génie que la musique nous ouvre ses trésors en exaltant au plus haut degré nos facultés cérébrales. Dans l'âge adulte, l'expérience supplée, comme dans les autres sensations, à la virginité du plaisir, qui devient ainsi plus calme, mais qui peut être plus subtil et plus délicieux. Quand l'homme atteint la branche descendante de la parabole, l'ouïe perd son acuité, l'imagination sa transparence et les plaisirs musicaux leur vivacité.

La vraie patrie de la musique, c'est l'Italie, et les oreilles les moins musicales d'Europe se trouvent, peut-être, dans la brumeuse Angleterre. La musique a besoin d'un ciel tiède et serein, de prés toujours verts, de fleurs embaumées; elle ne peut prendre son vol sublime qu'en sentant près d'elle sa sœur légitime et adorée : la poésie. Elle hasarde bien son pied délicat sur les neiges du nord, mais s'y étiole facilement. Si l'industrie de l'homme la défend comme une fleur des tropiques en la mettant en serre chaude, le rose qui vient à ses joues est artificiel et elle ne chante qu'une harmonie étudiée et ampoulée qui cache mal le défaut d'inspiration. L'Europe du Nord se vante de quelques compositeurs célèbres et d'une longue liste

d'artistes éminents, mais nulle part les plaisirs de la musique ne sont universels comme en Italie. Ce n'est qu'à Florence ou à Naples que la foule répète dans les rues les airs de Rossini, de Bellini, de Donizetti et de Verdi. Hors d'Europe, dans les grandes colonies de l'univers entier, sauf quelques hordes sauvages, toutes les nations ont une musique; mais nos oreilles ne l'écoutent guère impunément.

Dès les premiers temps de la civilisation, l'homme tailla un roseau et fit les premiers essais d'harmonie; mais jamais les plaisirs de l'oreille ne furent intenses comme de nos jours. Ils ont crû, sans cesse, par le perfectionnement de l'art et du sens, ainsi que par l'accumulation des trésors engendrés par les génies, oscillant suivant les vicissitudes de paix et de guerre. La musique fait entendre ses accords au milieu même du fracas des armes et du grondement des canons; elle ne se montre dans toute sa splendeur qu'assise à l'ombre des oliviers.

Il est inutile de dire que ces plaisirs sont plus largement concédés aux classes supérieures. Il y a de nombreuses exceptions et, plus d'une fois, l'artisan s'arrête en admiration devant un harpiste des rues, tandis que le riche dort, dans sa loge, à la symphonie de *Guillaume* ou au *Miserere* du *Trouvère*.

L'influence des plaisirs de l'ouïe est immense. Elle s'étend sur toutes les facultés de l'esprit et du cœur. L'étude de la part qu'a prise la musique dans la civilisation humaine a déjà été faite par de grands philosophes, mais la matière n'est certes pas épuisée. Je n'en pourrais parler sans montrer trop de hardiesse et sans m'éloigner trop de mon sujet. Plus loin, en tâchant d'analyser la cause de ces plaisirs, je me bornerai à donner quelques traits à cet égard.

585730B

La physionomie des plaisirs de l'ouïe présente une série infinie d'images qui varient suivant le caractère de la sensation, et dont un peintre physionomiste pourrait faire une galerie entière de tableaux, seulement en exprimant ces plaisirs, qui vont de la gaieté la plus vive, la plus bruyante, à la mélancolie la plus douce, de l'éclat de rire aux larmes tièdes.

Les sons inharmoniques, quand ils produisent du plaisir, n'agissent qu'indirectement, en réveillant un sentiment ou un souvenir. Dans ce cas, l'expression varie sans rapport avec le bruit lui-même.

Un son harmonique simple ne fait que nous *intéresser* en exerçant notre oreille d'une façon agréable. Dans ce cas, le visage dénote une attention calme, les yeux sont fixes et la bouche souvent ouverte, ce qui arrive fréquemment dans les plaisirs de l'ouïe.

Si l'harmonie croît d'intensité et de délicatesse, elle peut nous donner des plaisirs très différents suivant qu'elle est joyeuse ou triste. Dans le premier cas, les yeux brillent et s'ouvrent plus largement et les angles de la bouche à demi fermés, s'élevant un peu, forment les premiers linéaments d'un sourire. Si, au contraire, la musique est triste, les paupières se rapprochent et les coins de la bouche s'abaissent. Dans tous les cas, l'expression du visage varie beaucoup, suivant que l'esprit s'arrête à savourer la sensation, en analysant les éléments, ou que l'harmonie n'est qu'un instrument qui réveille, exalte le sentiment et l'intelligence. Quand la musique est son propre but et que le plaisir est tout entier dans la sensation, nous sommes entraînés à accompagner, du geste, de la voix, de la pensée, les cadences harmoniques, ce qui, pour beaucoup de personnes, est un besoin irrésistible et forme un élément propre de la physionomie de ces plaisirs. Tantôt nous accompagnons la musique en mouvant notre tête de bas en haut et laté-

ralement, tantôt nous inclinons le corps entier, tantôt, enfin, nous bougeons un bras ou une jambe. D'autres fois, nous faisons du bruit en frappant entre elles deux parties de notre corps ou en battant de diverses façons les objets qui nous entourent. Dans la station assise, c'est le pied que l'on remue le plus souvent, tandis que, debout, l'on se sert ordinairement de la main, qui, avec le long levier du bras et de l'avant-bras, nous offre un large champ d'action pour exprimer les degrés de notre plaisir.

Dans la musique gaie, le plaisir amène rarement le rire, le sourire presque toujours; le besoin de l'accompagner par un mouvement est si puissant quelquefois qu'il nous oblige à mouvoir presque tous nos muscles. La danse primitive ne devait être que l'expression d'un plaisir musical qui demandait à s'exprimer. Les exclamations de joie peuvent atteindre le délire, et être jointes à des serrements de main ou d'affectueuses accolades. Dans tout cela, l'on voit une tendance à l'expansion et au mouvement. Le soupir et la plainte sont extrêmement rares. Dans la musique pathétique, au contraire, tout invite au recueillement et à l'extase. Les gestes sont peu larges, rares et lents; les soupirs sont fréquents et prolongés, et souvent la tension nerveuse s'équilibre par les pleurs. Au *summum* du plaisir le visage pâlit, les yeux s'égarent, le corps est secoué par des frémissements, des vibrations dans les tendons, par de vrais frissons d'une mystérieuse volupté. D'autres fois, le corps est immobile, comme frappé de catalepsie, et l'homme semble ravi par une véritable extase. Un ami à moi, à l'apogée du plaisir musical, se sent venir la chair de poule.

Ces quelques traits expriment la physionomie générale des plaisirs musicaux, mais le tableau ne peut se compléter que par les expressions de tous les sentiments nobles et bas, bons et mauvais, qui, tous, à leur tour, peuvent

être suscités par les délices de l'harmonie. Souvent, nous ne pensons plus à la musique qui nous enivre; mais, transportés par l'imagination dans des régions lointaines, nous nous rappelons de doux souvenirs, ou nous pleurons sur la terre du cimetière; nous sommes entraînés dans le tourbillon d'une vie laborieuse, ou nous rêvons une existence solitaire et tranquille. Tantôt, nous haïssons profondément, ou nous aimons éperdument, suivant l'état de notre esprit et la nature de cette musique qui nous émeut. Toutes ces physionomies seront étudiées avec les plaisirs du sentiment. Ici, il me suffira d'ajouter que tout l'axe cérébro-spinal est en jeu dans les plaisirs de l'ouïe et qu'indirectement la circulation et la respiration y prennent part. Le cœur bat souvent plus fort et quelquefois est pris de véritables palpitations; la respiration devient lente ou accélérée. L'alternative de la pâleur ou de la rougeur du visage et la sensation mal définie qu'éprouvent souvent les intestins, démontrent enfin que même le système ganglionnaire entre comme facteur dans l'expression de ces plaisirs.

La ligne qui sépare la physiologie des plaisirs de l'ouïe de leur pathologie est assez vague. Pour les plaisirs, même les plus vifs, de l'harmonie, tout le monde est d'accord; ce qui est loin d'arriver pour les simples bruits. Certes, les goûts les plus singuliers de l'oreille ne peuvent influer sur la santé générale, mais beaucoup de ceux-ci peuvent être, au point de vue moral, traités de pathologiques, parce qu'ils s'éloignent du type de perfection esthétique que la nature nous donne au berceau. Ainsi, nous pouvons considérer comme morbides les plaisirs de ceux qui se complaisent à écouter le grincement d'une lime, une fourchette glissant sur la faïence, ou les hurlements d'un chien.

CHAPITRE XIII

Analyse des plaisirs de l'ouïe. — Plaisirs qui dérivent des bruits et des sons harmoniques.

Les plaisirs infinis que nous goûtons par l'ouïe peuvent se diviser en deux grandes classes, suivant qu'ils sont produits par des bruits ou par des sons.

Un bruit quelconque peut paraître quelquefois agréable, par la seule raison qu'il exerce l'oreille sans la fatiguer. Le plaisir, en ce cas, est presque toujours faible, à moins que des motifs spéciaux ne viennent l'accroître. Ainsi le prisonnier, rendu à la liberté après de longues années passées dans le silence de la geôle, écoute avidement les bruits de la vie affairée qui l'entoure. Ainsi le sourd, qui est tout à coup guéri par l'extraction d'un tampon de matière sébacée qui lui bouchait les oreilles, s'exerce, avec l'ingénuité d'un gamin, à produire des bruits de toutes sortes pour se prouver qu'il entend. En dehors de ces cas exceptionnels, il n'y a que l'enfant qui jouisse d'un bruit quelconque, à la seule condition qu'il soit nouveau et qu'il ne le fatigue pas. Les vacarmes et les cris dont se réjouit l'homme-enfant, sont pour lui des études de sensation et des sources de plaisirs.

Certains bruits sont agréables, parce que, étant intermittents, ils reposent et exercent successivement le sens

auditif. Ainsi, il n'y a personne qui n'ait passé quelque quart d'heure en sa vie à frapper sa table du bout des doigts, ou à heurter les pincettes contre les chenets, dans l'oisiveté du foyer, ou à battre le sol du pied dans l'ennui d'une insipide conversation. Ces sensations agréables sont, peut-être, le premier élément de la musique. Elles forment, en tout cas, un anneau qui réunit les deux grandes sections des plaisirs auditifs.

Un bruit fort et imprévu qui éclate au milieu du silence pour cesser subitement, peut produire un plaisir, par la secousse qu'il donne aux nerfs sensoriaux. En ce cas, la sensation ne doit être ni trop forte ni trop faible. Le sifflet d'une locomotive, la détonation d'un fusil ou d'un feu d'artifice, un seul coup de cloche qui s'évanouit dans l'air ou la chute d'un corps pesant dans l'eau, peuvent produire des plaisirs de cette nature.

D'autres fois, la sensation est agréable par un caractère particulier qui chatouille et émeut de façon spéciale les nerfs de l'ouïe. Dans cette classe, se rangent les plaisirs les plus mystérieux, les plus bizarres de l'oreille. Je citerai seulement le déchirement d'une étoffe de coton, l'éboulement d'une charrette de sable, le passage du grain d'un boisseau dans l'autre, le murmure des feuilles, le mugissement des torrents, le frémissement des ondes, le gémissement des vents, le résonnement du tonnerre dans une étroite vallée, et tant d'autres bruits de nature diverse. Si nous pouvions voir le mouvement moléculaire d'un nerf qui sent et d'un cerveau qui perçoit, nous pourrions révéler les mystères de ces sensations. Hélas! cette curiosité bien innocente nous est interdite.

Un bruit peut encore nous donner du plaisir quand, sans varier de nature, il change de degré, en diminuant peu à peu. En ce cas, la principale raison du plaisir réside

dans l'attention prolongée qui amène la sensation à un haut degré d'intensité. Il suffira de rappeler le bruit d'une voiture ou d'un train qui s'éloigne ou s'approche et le frémissement d'une verge métallique. Quand le son décroît, plus d'une fois notre oreille recueille avidement les dernières ondulations sonores qui vont se perdant, comme pour mesurer la délicatesse du sens.

Un autre plaisir se trouve dans le contraste de deux bruits qui se succèdent, et qui peuvent différer de nature ou d'intensité et quelquefois des deux. Ainsi, le marteau du forgeron, qui frappe tour à tour l'enclume et le fer rouge, nous donne un plaisir de cette sorte, comme l'écho qui nous intéresse tant par la comparaison de deux sons analogues.

Les plus grandes joies, à la vérité, que nous fournissent les bruits, viennent moins des sensations elles-mêmes que des images qu'elles rappellent, des idées qu'elles éveillent. En ce cas, le sens ne sert que d'outil et le plaisir appartient au domaine de l'esprit ou à celui du sentiment.

Quelques bruits tempétueux, comme ceux du marteau ou du choc de la navette, peuvent nous rappeler au labeur, à l'énergie. D'autres, comme ceux de la pendule ou du fleuve, peuvent nous inviter au calme et au repos. Le murmure du feuillage et le frémissement du lac sur le sable de sa rive nous portent à une douce mélancolie et à une ineffable volupté. D'autres fois, le bruissement d'une robe de soie peut nous remémorer des images lascives. Souvent le bruit d'un vase qui se brise nous fait rire à l'idée de la mine que doit faire le malchanceux à qui est arrivé l'accident. Enfin, il y a tant et tant de pareilles sources de plaisir que même les énumérer serait un long travail. Qu'il me suffise de dire que, dans certains cas, le plaisir provenant d'un bruit peut atteindre l'apogée de la sensibilité humaine.

Chacun peut se figurer le délire de joie que ressent un condamné à mort qui, après avoir longuement travaillé la porte qui le renferme, entend tout à coup, contre tout espoir, le grincement de la serrure arrachée.

L'analyse des plaisirs fournis par les sons harmoniques est fort malaisée. Elle exigerait une parfaite connaissance de la musique. Je ne pourrai en donner qu'une esquisse fort incomplète.

Le simple accord de deux notes simultanées et successives nous donne le premier élément du plaisir musical; il peut atteindre des degrés divers suivant la nature des deux sons et le temps qui règle l'harmonie et la mélodie. En général, la succession de quelques notes qui alternent nous pousse à une douce mélancolie, si les sons ne sont pas du mode mineur. Ainsi, nous pouvons trouver très intéressant le simple chant d'un paysan, le son d'une zampogna (1) ou le tintement lent et monotone d'une cloche. Par contre, quelques notes très basses peuvent nous inspirer une subite terreur qui n'est pas sans charme.

La *mesure* musicale peut changer à elle seule le plaisir, avec les mêmes notes, tantôt nous inspirant une vive allégresse, tantôt nous entraînant à la méditation. En général, la musique gaie a une mesure plus rapide que la musique triste. Le tintement précipité et joyeux des cloches, un jour de fête, peut devenir triste et monotone quand il se ralentit par trop.

La répétition d'une même note est un élément qui concourt au plaisir, surtout quand elle termine un *motif* harmonique. Il nous semble alors que la musique qui nous quitte, nous répète son dernier salut.

(1) Instrument semblable au biniou breton, à la cornemuse écossaise, à la chèvre cévenole, et qu'a illustré Lamartine dans *Fior d'Aliza*.
(N. d. T.)

La *pause* peut être d'un grand effet, soit parce qu'elle perfectionne un accord de mélodie, soit parce qu'elle repose soudain l'oreille qui déborde de sensation, soit, enfin, parce qu'elle fait naître un nouveau besoin d'harmonie. Quand un orchestre entier, répandant tous les trésors de la musique dans une tempête de volupté qui inonde nos sens, s'arrête tout à coup, nous restons suspendus, perplexes, je dirai presque envahis d'une sainte terreur, qui nous fait désirer à la fois que ce moment solennel s'abrège et se prolonge. Maudits soient ceux qui rompent ce silence avec leurs battements de mains !

Une source féconde des voluptés les plus simples de l'ouïe consiste dans la nature du son, et ne peut se définir par elle-même. Une même note finale sur la corde d'une harpe ou battue sur la peau d'un tambour produit des sensations bien différentes.

Le larynx de l'homme est l'instrument de musique le plus parfait. C'est une machine vivante à laquelle l'harmonie d'une âme inspirée se communique directement, sans cet intermédiaire d'un objet matériel qui nous vole tant de trésors de plaisirs. Mais la principale des raisons qui nous rendent si douce une voix harmonieuse, c'est la sympathie qui relie l'homme à l'homme, et qui fait que tout ce qui est humain nous intéresse. Dans le son d'un instrument, nous admirons l'artiste, mais, sans le savoir, nous étendons notre admiration à l'organe mécanique; tandis que la voix humaine, s'exhalant d'une poitrine inspirée, arrive à notre oreille, je voudrais dire nue, chaude encore et palpitante de vie. La voix basse, en général, invite aux sentiments solennels, aux idées graves; les voix aiguës, au contraire, nous poussent aux idées douces et réveillent des images délicates. Des terribles notes de Marini, qui semblaient sortir d'une profonde et réson-

nante caverne, jusqu'aux notes molles et voluptueuses de la Malibran, il y a toute une route, où se rencontrent d'infinies variétés de voix plus ou moins délicieuses, que l'on nomme voix de soprano, de contralto, de ténor, de baryton, de basse, mais qui forment autant d'instruments différents les uns des autres.

Après la voix humaine, les sons les plus riches en harmonie viennent des cordes vibrantes du piano, un des rares instruments qui, comme l'harmonium et l'orgue, ses frères, possèdent deux clefs qui lui permettent de centupler les combinaisons de l'harmonie et de la mélodie. Du piano au tambour, il y a tout un arsenal d'instruments musicaux plus ou moins parfaits et qui, par leur nature, arrivent à exprimer des sentiments spéciaux, ou à révéler des mystères particuliers d'harmonie, ce qui fait que l'on pourrait écrire une physiologie spéciale de chacun d'eux. En général, l'instrument est d'autant plus agréable que ses notes rappellent moins leur origine mécanique. La clarinette nous donne une musique qui *sent le bois*. Dans la flûte, on entend le souffle, et le violon donne trop à l'esprit l'image d'une corde qui grince. A la vérité, les grands artistes se font un jeu de l'imperfection des instruments et nous ravissent des notes les plus pures et les plus harmonieuses.

Mais les trésors les plus mystérieux de la volupté musicale consistent dans la pensée, dans la conception qui règle l'ordre des notes et des accords, découvrant ainsi de nouveaux mondes harmoniques. Les lois de l'acoustique sont mathématiques, et le premier venu, qui connaît le contre-point, peut combiner un accord musical; mais le génie, seul, sait deviner les sources cachées des harmonies sublimes, et créer avec peu de notes et des accords simples une pensée qui émeuve et exalte toute une génération hu-

maine. Tout le monde peut, avec les lettres de l'alphabet, écrire des mots, mais Dante pouvait seul, avec des mots, écrire la *Divine Comédie;* seul, aussi, Bellini pouvait, avec des notes, créer la *Norma*, véritable univers de mélodie et de sentiment. Celui qui n'a jamais pu combiner un seul accord original ne peut imaginer ce qui se passait dans le cerveau de Rossini quand il pensait en musique! L'imagination la plus féconde ne peut faire deviner l'aspect de régions absolument inconnues. La pensée primordiale est, dans la musique comme dans le langage, une idée ou un sentiment; mais, tandis que la pensée qui se change en parole revêt une forme déterminée et fixe, la conception qui endosse le splendide vêtement de la musique s'exprime d'une façon vague et indécise.

La parole est la sténographie de la pensée, tandis que la musique est le vrai langage du sentiment. L'esprit qui pense et le cœur qui sent ne partagent pas en autant de parts les éléments de l'action qui les réun t; mais ils vibrent dans une atmosphère où l'on ne peut tracer de limites. Par cela, la musique est la photographie de la pensée et du sentiment et le langage universel.

J'oserai dire que la musique est la poésie de la pensée, comme le vers est la musique de la parole.

Tous ces éléments du plaisir musical, que jusqu'ici j'ai considérés isolément, se confondent et se combinent de mille façons, en formant des joies complexes et variées. L'opéra musical est la vraie apothéose des plaisirs de l'ouïe et la vraie fête de l'oreille. Là, la simple conception musicale est traduite simultanément dans la langue de tous les instruments, qui, avec leurs notes distinctes, forment un concert de mille harmonies, de mille mélodies. Là seulement, l'idée du *maître* se révèle dans la grandeur de l'idée et dans la pompe des formes; là seulement, il se

trouve heureux d'avoir, par la force de son génie, fait couler soudain de tels torrents de volupté. Là, en peu d'instants, il nous est donné de ressentir toutes les délices de la musique, la suavité des notes seules, délicates, et la tempête des accords; le son velouté d'une voix de contralto et les spasmes du violon; le silence solennel qui sépare deux harmonies et le tonnerre d'un *tutti*. En un mot, tous les trésors que le génie sait extraire de l'inépuisable mine musicale.

CHAPITRE XIV

Des plaisirs de la vue en général. — Physiologie comparée. Différence. — Influence. — Physionomie. — Plaisirs pathologiques.

En commençant par le sens le plus simple et le plus primitif, qui est celui du tact, nous avons vu que les sensations allaient en se compliquant sans cesse de nouveaux éléments intellectuels, ce qui rend les sens moins *sensuels* et plus *instrumentaux*. Dans le tact, le plaisir est essentiellement local et reste réduit à la pure sensation. Dans le goût, l'on monte à peine d'un degré, de façon que la différence reste presque insensible. Dans l'odorat, le champ du plaisir commence à s'étendre et, plus d'une fois, franchissant les limites de la sensation, il empiète sur un terrain plus élevé. Dans l'ouïe, la complication est plus perceptible et le sentiment marche de conserve avec la sensation; ce qui nous empêche de les séparer autrement qu'en faisant violence à la nature et en détruisant le plaisir qui rayonne des nerfs sensoriaux dans tout le champ cérébral. Enfin, dans la vue, nous avons les plaisirs les plus complexes, les plus intellectuels, qui ne s'arrêtent jamais au cercle de la sensation, mais, en se communiquant rapidement aux facultés intellectuelles, les mettent en jeu. Il semble que l'ouïe soit le sens du cœur et la vue celui de

l'esprit. Ce fait, qui fait partie des plus mystérieuses actions du cerveau, est inexplicable; mais nous le comprenons ou, pour mieux dire, nous le sentons, en comparant les sensations qui nous viennent à voir une personne douce ou à entendre sa voix. Dans les deux cas, nous éprouvons un plaisir différent. Dans le premier, l'esprit sympathise avec la sensation, que sa nature intellectuelle rend semblable à une idée ou à une image; tandis que, dans le dernier cas, nous sommes émus et nous voyons que, dans le plaisir, l'affection entre pour une plus large part que la pensée. A cet égard, on pourrait, en jouant sur les mots, dire que l'œil est l'oreille de l'esprit, comme l'oreille est l'œil du cœur.

Quelques animaux ont une vue plus aiguë que celle de l'homme, qui ne pourrait, à coup sûr, voir comme le condor, du haut du Chimborazo, une brebis paissant au fond de la vallée. Mais, comme l'esprit vient toujours élaborer les sensations visuelles, qu'il empreint d'un caractère idéal spécifique, il est permis d'affirmer, sans crainte d'erreur, que l'homme, plus que tous les autres êtres, jouit des plaisirs de la vue.

Les différences individuelles qui peuvent faire varier ces plaisirs dans une large mesure, proviennent de la perfection plus ou moins grande de l'œil, et surtout du développement de l'esprit qui aide ces sensations par l'attention. Le myope ne peut goûter les plaisirs de la perspective et des larges horizons, tandis que le presbyte ne peut se délecter des plaisirs du microcosme qui l'entoure. Les défectuosités de l'organe influent beaucoup moins, à la vérité, que ceux de l'esprit à diminuer les plaisirs que donne la vue. Ainsi le myope le plus malheureux, dont la portée visuelle ne dépasse pas la longueur de son bras, peut, en une heure, avec son microscope, éprouver des

plaisirs autrement vifs que ceux dont jouira un sot, à la vue de lynx, fît-il le tour du monde.

En général, la femme jouit moins que l'homme de cette classe de plaisirs. Elle est trop distraite et son organisation intellectuelle la rend trop rebelle à l'analyse des sensations. Souvent la femme, en présence d'un objet, borne son plaisir au mince vernis de la sensation, alors que l'homme a déjà parcouru tout un monde d'images et d'idées.

Dans le tout premier âge de la vie, l'homme voit, mais ne regarde pas, et son plaisir doit rester très faible. Quand il commence à arrêter son œil vague et sans pensée sur un objet, la nouveauté de la sensation supplée peut-être au défaut des facultés intellectuelles, et il peut éprouver un plaisir d'autant plus intense qu'il avance sur le chemin de la vie. Dans l'enfance, la virginité du sens se perd peu à peu par la vue d'objets nouveaux, et ainsi se tracent les confins de notre horizon visuel, en même temps que le développement du cerveau accroît nos plaisirs. A cet âge, les plaisirs de la vue sont plus sensuels qu'aux âges suivants. Dans la jeunesse, la prédominance des autres facultés et le luxe de nombreuses sensations qui se heurtent et se confondent, suppriment beaucoup de l'attention indispensable à la jouissance des plaisirs de la vue, que l'on ne goûte dans leur plénitude qu'à l'âge adulte, lorsqu'on possède tout le calme nécessaire à l'analyse. Quand, plus tard, les yeux perdent leur brillant, l'homme, peu à peu, voit son horizon s'embrumer et devenir plus épais le voile qui le sépare d'un monde qu'il devra bientôt quitter.

Les plaisirs de la vue sont plus grands dans les pays bénis par la nature, où le ciel sourit toujours aux splendeurs de la terre. Le riche jouit de ces joies plus que le pauvre, parce que de nombreuses satisfactions des yeux

s'achètent et se vendent. Nous les goûtons mieux que nos pères parce que, peu à peu, la civilisation étend notre horizon et invente de nouvelles combinaisons de plaisir.

L'influence de ces joies est bienfaisante. Elle concourt à perfectionner la vue et l'esprit, et à augmenter toujours les trésors qui s'accumulent dans la riche *pinacothèque* de l'imagination. L'œil qui a beaucoup regardé voit mieux que celui que des paupières ensommeillées ont recouvert toute une moitié d'existence et qui a plus vu que regardé. Un même objet, vu à diverses époques, nous donne des images diverses, quand nos sens sont assez délicats pour distinguer les degrés minuscules de sensation. L'habitude de regarder nous dresse à l'observation et à l'analyse, et, de cette façon, contribue à habituer notre esprit aux études graves et consciencieuses. La nature des objets que nous voyons fréquemment tend à nous inspirer les sentiments et les idées qui se rapportent à eux nous aident à nous tracer un sentier dans la lande de la vie. Par exemple, la vue des tableaux de la nature nous procure une certaine sérénité d'esprit et de cœur qui tend à répandre le calme sur toute notre existence. La vue des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture nous donne le sentiment du beau. C'est ce qui fait dire que le peuple de Carrare a des formes splendides, parce que, depuis des siècles, il a sous les yeux les œuvres des sculpteurs, qui viennent de toutes parts à la patrie du marbre. La raison de ce phénomène est dans les lois qui régissent l'intelligence, et ce n'est pas ici le lieu propre à la traiter.

La physionomie des plaisirs visuels présente de nombreux caractères propres aux joies intellectuelles, si l'on fait abstraction de ceux qui se rapportent aux sentiments que ces sensations peuvent faire naître. Les plaisirs purement visuels ont des expressions très simples. Quand un objet nous intéresse, notre visage dénote une attention

calme qui, en augmentant par degrés, peut rendre nos yeux fixes et protubérants, peut aussi nous faire incliner le cou et même tout le corps vers l'objet de notre observation. Si nous analysons une sensation complexe, nous tournons le regard vers tous les points de l'horizon visuel, nous arrêtant par instants à en regarder les particularités. Le sourire est fréquent et les exclamations de surprise ne font presque jamais défaut si le plaisir atteint un certain degré. Quelquefois, nous nous plaçons en arrière, et, croisant nos mains, nous les rapprochons de notre poitrine. C'est une mimique spéciale à ces plaisirs. Aux plus hauts degrés de ces joies, la tête se renverse en arrière et oscille de droite à gauche, quelquefois l'on se frotte les mains. Je me rappelle qu'une fois, dans un transport de plaisir, j'ai baisé mon microscope qui me donnait de telles richesses d'images.

Quand nous voyons un objet animé ou une image qui le représente, nous modelons souvent, sans le vouloir, notre visage sur l'expression de cette figure. L'Hercule de Canova fait paraître sur nos traits la colère et la force, tandis que la Dame morte (1) que Bartholini a sculptée, à Santa-Croce de Florence, nous fait témoigner de la commisération et de la peine. L'élément principal qui peut, à lui seul, exprimer tous les plaisirs de la vue, c'est la mimique active et mystérieuse de l'œil, que nous ne saurions définir, tout en la connaissant bien. En observant attentivement les yeux de nombreuses personnes en face d'un tableau, on peut presque toujours mesurer le degré de leur goût et la mesure du plaisir qu'elles ressentent; tandis qu'il est très aisé de distinguer le regard pénétrant, analytique de l'artiste, de l'œillade incertaine et distraite d'un curieux qui mendie de l'oreille un jugement de ses

(1) Le tombeau de la comtesse Zamoyska. (N. d. T.)

voisins avant d'adapter son attitude à l'éloge ou à la critique. Dans ces observations pourtant, il faut tenir compte des différences qu'impriment à la mimique les conditions de sexe, de tempérament, d'âge, de nation et de tant d'autres éléments. Supposez diverses personnes rassemblées devant un tableau et sentant toutes également : la femme pleure, l'homme soupire ; le nerveux agite tous les muscles de sa face et le lymphatique reste impassible ; l'enfant crie et bondit, le vieillard s'appuie immobile et attentif sur son bâton ; le Napolitain fait le télégraphe avec ses bras et l'Anglais reste figé dans sa cravate, les mains clouées dans ses poches.

La pathologie du sens de la vue présente des plaisirs morbides de diverse nature. L'un aime les couleurs les plus marquées et leurs contrastes criants, et se délecte à mêler le bleu et le vert, le jaune et le rose ; un autre trouve du plaisir à voir les objets les plus nombreux, les plus rebutants, a un goût spécial pour les ornements les plus baroques, ou les images de quelque badigeonneur qui se croit artiste. Dans l'histoire de l'art, il y a des époques entières, où une épidémie semble frapper peintres et amateurs qui trouvent beau, admirable, ce qui est chargé, grotesque. Actuellement, par exemple, beaucoup d'architectes osent se louer de leurs œuvres. Leur plaisir est évidemment pathologique et leur sens esthétique est vraiment malade. Espérons que cette maladie ne deviendra pas chronique ! L'opinion pourrait bien donner le repos à malades et convalescents.

La plus grande partie des joies pathologiques de la vue ne vient pas d'un défaut de l'organe, mais d'une aberration du sentiment. Ainsi les images obscènes ne peuvent plaire qu'à des gens sans pudeur, et les combats de taureaux ou de coqs qu'à des hommes incultes ou cruels.

CHAPITRE XV

Des plaisirs de la vue qui proviennent des conditions physiques du corps.

Les caractères mathématiques des corps forment comme les squelettes des plaisirs visuels, mais, à eux seuls, ne produisent que des sensations pâles et languissantes. Celles-ci se ravivent quand il vient s'y associer quelques caractères physiques.

Un plaisir très élémentaire nous est donné par un corps qui se meut. En ce cas, l'objet que nous observons change, à tout instant, de rapport avec les objets qui l'entourent, et nous, qui le suivons de l'œil, nous exerçons d'une manière spéciale le sens de la vue, en recevant à tout moment des sensations semblables qui se renouvellent toujours. Un mouvement à peine sensible nous intéresse, parce qu'il nécessite un certain effort pour le reconnaître. Un mouvement très rapide n'est agréable que s'il dure peu; dans ce cas, le brusque passage de l'exercice violent du sens au complet repos produit un plaisir de contraste, tandis que si ce mouvement se continue, il nous fatigue. Le mouvement peut être agréable ou par son intermittence ou sa continuité. Le corps le plus indifférent en soi nous donne du plaisir quand il disparaît soudain, et reparaît bientôt pour s'éclipser encore. Ainsi, un mouvement continu, mais

qui tantôt s'accélère et tantôt se ralentit, nous amuse, si nous y prêtons attention, car c'est là une condition nécessaire à tous les plaisirs, mais spécialement aux plaisirs peu intenses. D'autres fois, l'alternance de mouvements divers et l'association d'une multitude de mouvements nous plaisent, comme il advient en entrant dans une filature de soie ou de coton, où la giration rapide de tant de roues et d'engrenages et le va-et-vient de tant de mains affairées nous surprennent et nous réjouissent. En général, les plaisirs que l'œil éprouve par le mouvement des objets se compliquent des idées qui s'éveillent en nous. Un mouvement lent et monotone suffit à nous rendre mélancoliques, tandis que l'agitation ordonnée de la foule laborieuse d'un atelier nous rappelle à l'activité et à l'énergie.

L'intensité différente de la lumière produit une masse de plaisirs même indépendamment de sa couleur. Elle est un élément essentiel de la vie, et nous en avons besoin comme de l'air ou de la nourriture. Dans la sensation complexe et agréable qu'éprouve un homme sain de corps et d'esprit qui s'éveille à la lumière du jour, il entre surtout la joie de revoir le soleil, ses rayons soient-ils directs, reflétés ou réfractés. Les ténèbres ne plaisent que peu d'instants, et de façon négative, en faisant mieux apprécier le trésor de la lumière. Nous ne les tolérons que quand le sommeil nous prive de la conscience de nos sensations, ou quand nous sommes dans des conditions morbides; soit que l'œil soit fatigué ou malade, soit que la tristesse nous convie à la solitude et au silence. Dans tout autre cas, la lumière nous donne la vie et la joie et nous en jouissons autant que nos yeux peuvent la supporter. Après avoir été enfouis pendant quelques heures dans les entrailles d'une mine, où nous n'avions pour guide que la faible lueur d'une lanterne nauséabonde, c'est avec un transport

de joie que nous revoyons la lumière du ciel et que nous aspirons à longs traits l'air libre et ouvert.

Les plaisirs produits par la variation d'intensité de la lumière diffèrent beaucoup suivant qu'elle est directe ou diffuse. Au premier cas, nous ne pouvons la supporter que jusqu'à un certain degré, et, le plus souvent, nous nous délectons d'une douce lumière qui nous invite au recueillement et à la mélancolie. La lumière incertaine nous intéresse vivement par la vague confusion qu'elle épand sur les objets et par le caractère mystérieux et solennel qu'elle leur donne. Rien n'inspire mieux la méditation que la faible lumière d'une pièce où les objets se distinguent à peine. Combien sont délicieuses les tristes voluptés du crépuscule (1) et la lumière voilée du clair de lune, que tous les poètes ont chantées! La lumière vive et directe produit des plaisirs infinis, quand elle est mêlée d'espaces obscurs ou peu éclairés. On ne peut impunément regarder la lumière du soleil, mais on jouit de la lumière sidérale ou des étincelles éblouissantes que lance le fer rouge battu par le marteau. Les plaisirs de ces sensations sont vifs et rapides, diminuant vite d'intensité si la lumière n'apparaît que progressivement, ou si elle reste longtemps sans changer d'aspect. Le plaisir est très grand, quand la lumière très vive contraste avec l'obscurité complète et quand les points lumineux sont très divisés et très nombreux. On éprouve de semblables sensations quand, au milieu des ténèbres d'un orage nocturne, on voit le ciel déchiré par l'éclair, ou une fusée qui, fendant l'air, laisse tomber sa pluie d'or, ou enfin, quand de l'obscurité nous entrons dans une salle brillamment illuminée.

Les contrastes des degrés intermédiaires de la lumière

(1) « Au crépuscule ému, la laideur même est belle. »
J. Breton. (N. d. T.)

forment tous les plaisirs divers que nous donnent les ombres. Elles peuvent être d'un grand effet, même sans le secours des couleurs. La simple ombre d'un corps nous intéresse par la comparaison que nous faisons de deux sensations et par le caractère mystérieux d'une figure qui, plane et sans coloris, représente une image vague et bizarre. La combinaison de plusieurs ombres donne un attrait spécial à beaucoup de spectacles de la nature et entre pour beaucoup dans l'effet des chefs-d'œuvre de la peinture.

Le plus vague ornement des plaisirs visuels leur vient des couleurs qui sont un pur luxe dans ces sensations. Les plaisirs les plus simples, qui se rapportent à cet ordre de sensations, nous viennent d'une couleur unique, qui nous plaît par son caractère spécial et par sa vivacité. Un corps peint nous plaît par la seule raison qu'il est coloré. En général, les couleurs qui produisent les plaisirs les plus vifs sont : le rouge, le bleu, le vert et le jaune. Les idiosyncrasies individuelles varient pourtant à l'infini, et il ne manque pas de gens pour préférer les couleurs incertaines du gris, du violet ou du marron, et même le blanc et le noir, qui ne sont pas des couleurs. Presque toujours, les couleurs isolées ne donnent du plaisir que si elles sont très vives ou, mais très rarement, en atteignant un degré considérable de pâleur. Les couleurs primitives peuvent être agréables dans leur intensité la plus grande; les couleurs incertaines et mixtes plaisent plus souvent quand elles sont faibles. Dans le premier cas, le plaisir est donné spécialement par la vivacité de la sensation, tandis que, dans le second, l'esprit se plaît à une image faible qui excite notre attention et exerce mollement le sens. C'est dans leur combinaison entre elles, suivant certains rapports, que les couleurs nous donnent les plus grands

plaisirs. Les combinaisons agréables, les plus simples, sont celles de deux couleurs, comme le vert et le rouge, le blanc et le noir, le bleu et le rouge, l'argent et le bleu-ciel, le rouge et l'or; mais on obtient les effets les plus surprenants par l'union d'une foule de teintes qui se combinent en mille accords d'*harmonie*. La mélodie des couleurs est pauvre et à peine citerai-je le plaisir que l'on ressent à reposer ses yeux sur un pré verdoyant, après un long trajet au milieu de la neige.

La réflexion de la lumière contribue à accroître les plaisirs de la vue, en nous procurant des sensations toujours agréables, par suite de leur rareté. Par exemple, le brillant des métaux, le scintillement du mica et les splendeurs des pierres précieuses. On obtient d'autres plaisirs semblables par la réfraction de la lumière, qui tantôt nous donne les sept couleurs de l'arc-en-ciel, et tantôt colore tous les objets d'une teinte insolite si nous les regardons à travers un verre coloré. Les corps unis, diaphanes ou translucides nous donnent quelques plaisirs, dont l'origine est dans le *vague* de la sensation. On l'éprouve en regardant brûler une flamme dans un globe d'albâtre.

Tous ces éléments physiques des plaisirs de la vue s'associent presque toujours et donnent lieu à des sensations très intéressantes, très complexes, dont le caractère agréable provient du rapport harmonique qui les relie. En voici des exemples : la chute de la neige nous plaît parce que la vue s'exerce sur une multitude de flocons légers, mobiles et d'une incomparable blancheur; l'élément mathématique concourt ainsi au plaisir par le grand nombre des objets qui se présentent en même temps à notre vue, et l'élément physique par leur mouvement et la vivacité de leur couleur. Chaque variation de couleur, de mouvement, de nombre des flocons change aussi la

mesure du plaisir. Une locomotive, qui passe devant nous, nous intéresse parce qu'elle se meut avec une rapidité extraordinaire et parce qu'elle nous offre une infinité de mouvements alternatifs et continus; nous voyons, d'un trait, la splendeur de sa fournaise enflammée, les bouffées de fumée lourde et noire, les colonnes cendrées de la vapeur et le grand nombre des wagons qu'elle entraîne avec elle.

On citerait de même une infinité d'autres spectacles où, presque toujours, la première origine du plaisir est dans l'exagération ou la nouveauté des sensations.

CHAPITRE XVI

Des plaisirs visuels d'ordre moral.

Le rôle que jouent l'intelligence et le sentiment dans les plaisirs de la vue est si essentiel, si nécessaire, que je dois en parler ici, quoiqu'il n'appartienne pas, rigoureusement, à l'histoire des joies sensuelles. Un objet quelconque, qui arrête nos yeux avec une sensation agréable, met, presque toujours, en mouvement quelqu'une des facultés supérieures de l'esprit et du cœur, en nous invitant à penser et à sentir. Souvent, à la vérité, notre volonté arrête la sensation à son passage aux régions supérieures, précisément là où finit le sens et où commencent les domaines de l'intelligence et du sentiment. Cela nous met dans un état d'oscillation entre les deux régions du monde sensible. Nous n'avons pas, en ce cas, la conscience simple d'une sensation de la vue, mais nous ne nous sentons pas penser; nous restons, ainsi, comme suspendus en une extase contemplative qui n'est ni sensuelle ni intellectuelle, mais qui participe de l'un et de l'autre élément, qui ne peut s'exprimer par des paroles, précisément parce que la pensée n'est pas encore conçue. Cet état, pour tant qu'il soit vague et mystérieux, est de nature diverse, suivant l'objet que nous regardons, et arrive à se définir en une pensée ou en un sentiment, dès que la tension du sens est telle

qu'elle détruise ce calme passif et momentané, en faisant passer la sensation dans le domaine du cœur ou dans celui de l'esprit. Par exemple, souvent nous nous arrêtons, dans notre promenade, devant une croix plantée à l'intersection de deux routes. La sensation, si simple en soi, de cet objet ne nous intéresse pas, mais nous le regardons avec une joie calme et mélancolique, sans, pour cela, l'aimer ni le haïr, sans même que cette vue nous inspire la moindre idée. D'autres fois, au contraire, nous regardons en souriant un enfant qui dort au berceau, sans que cette vue nous inspire aucune affection ou qu'elle exerce notre pensée. C'est une émanation harmonieuse du cœur qui se confond avec l'image reçue par les yeux, une pensée informe qui reste latente et ne s'exprime pas. Ce fait physiologique est très subtil, et réclame une très grande habitude de l'observation pour être surpris, mais il n'en est pas moins vrai, et tout le monde peut en faire l'expérience. De toute façon, il est très fugitif, et a rarement toute sa pureté.

De nombreux objets, par leurs caractères mathématiques ou physiques, développent soudain en nous une idée primitive et indéfinie qui, suggérée d'un trait, forme la première source d'un plaisir. La symétrie et la proportion nous donnent l'idée de l'ordre et du calme, et nous reposons le regard avec complaisance sur les objets qui les possèdent. Le désordre et la confusion, au contraire, ou nous donnent une image ridicule qui nous amuse, par son contraste avec le type de perfection qui est en nous, ou bien nous inspire une terreur qui peut devenir agréable. L'histoire du ridicule sera faite avec celle des plaisirs intellectuels. Quant au *beau* qui provient du défaut de symétrie et d'ordre, il se devine plus qu'il ne s'explique. Peut-être, l'on peut dire que la brusque désobéissance aux lois

les plus respectées nous plaît par la hardiesse qu'elle suppose à la nature ou à l'art qui s'en rend coupable, et parce que la force, sous toutes ses formes, a toujours une grandeur qui exalte. Le désordre des objets inanimés peut nous plaire, surtout quand ils sont en mouvement, parce qu'ils nous donnent alors l'image d'une sorte de vie. Quoi qu'il en soit, le désordre traditionnel du magasin de bric-à-brac nous plaît davantage que l'étalage régulier des pièces de drap chez le drapier; de la même façon, le sublime chaos de l'Océan qui rugit est un plus beau spectacle que le bassin tranquille de nos parcs.

L'immensité de quelques images nous inspire l'idée de la grandeur infinie de l'univers et de notre infinie petitesse. Il en naît un agréable contraste, auquel vient souvent s'associer le plaisir de pouvoir, de nos yeux, embrasser un si vaste horizon. Quand nous contemplons, de la plage, l'immense plaine de la mer et la voûte du ciel qui vient, s'abaissant, se confondre avec l'extrême limite d'un horizon confus et nuageux, nous avons, devant nous, une image sensible de l'infini, et notre regard erre sur ce désert sans mesures, cherchant, sans le trouver, un point ferme où se reposer. L'apparition imprévue d'une voile, au milieu de ce vide qui nous confond, rappelle à la vie le sentiment lui-même, qui vient aider à notre plaisir. En même temps, nous goûtons l'idée pure de l'infini et la sympathie pour ce qui est vivant et humain. Là, est l'élément fondamental des plaisirs que l'on éprouve à la vue de la mer et qui est la trame sur laquelle on peut broder les plus magnifiques combinaisons de joies morales et intellectuelles.

La petitesse extrême des objets nous suggère aussi l'idée de l'infini, en nous montrant que le microcosme n'a pas plus de confins que le ciel même. Les plaisirs que l'on

ressent en ce cas forment l'attrait principal des recherches au microscope. C'est de plus, un fait vraiment singulier que nous sommes souvent portés à aimer les objets, par cela seul qu'ils sont petits. Il semble que nous leur associons l'idée de la faiblesse et que nous soyons enclins à en avoir pitié, à les protéger, même lorsqu'ils sont sans vie. D'autres fois, ils nous donnent le désir de les posséder; nous les prenons dans nos mains, nous les regardons avec intérêt, pendant que notre visage dénote la sympathie. Ce genre tout spécial de plaisirs ne s'éprouve que si l'objet est bien défini et s'il constitue un véritable individu. De fait, le fragment anguleux d'une roche, si petit soit-il, ne nous donne pas le plaisir que nous prenons à regarder un petit caillou, lisse et bien arrondi; de même une barbe de plume nous intéresse moins qu'un petit haricot. A ces plaisirs, minimes d'ailleurs, se joint souvent l'attrait spécial de combinaisons tactiles.

Le mouvement aide aux plaisirs moraux de la vue par de nombreux éléments. Avant tout, étant un symptôme essentiel de toute vie, il exerce la sympathie que nous portons à tout être vivant. Quand le mouvement intense vient de l'industrie humaine, nous nous en réjouissons, fiers de notre puissance. Si le mouvement est naturel, il nous donne des sentiments plus humbles, plus délicats; exception faite, pour le cas où nos recherches ont fini par découvrir un mouvement qui, d'abord, échappait à nos yeux.

Les mouvements naturels produisent deux genres de plaisirs divers, suivant qu'ils sont alternatifs ou continus. En général, les premiers nous amènent à une affectueuse mélancolie, alors que les seconds nous font ressentir les plaisirs grandioses et tristes que donne l'image de l'infini. L'onde qui vient, frémissante, se briser sur la plage et qui s'éloigne pour bientôt revenir, nous intéresse et

nous console, en nous représentant les alternatives de notre vie : le jour après la nuit, le repos après la fatigue, le rire après les pleurs, le retour après l'exil. Au contraire, le flot lent et sans interruption d'un fleuve nous plonge dans une triste contemplation qui ne devient agréable que par la grandeur des idées qui nous envahissent. L'eau qui court sous nos pieds, joue et s'agite, mais passe pour ne plus revenir; à ce tourbillon qui tourne et se brise, en succède un autre qui le chasse et puis disparaît; la feuille que l'arbre y laisse tomber glisse sans retour; et, toujours infatigable et continue, l'eau suit l'eau et jamais le mouvement ne s'arrête. Ce spectacle nous donne la terrible formule de l'éternité, un exemple du « toujours », idée qui nous fait le désirer, mais qui nous terrifie, comme si elle était trop immense pour nous, pauvre créature d'un jour. Le désespéré qui s'approche du fleuve pour s'y jeter, retournerait plus aisément en arrière si, au lieu de cette onde inexorable qui passe, qui passe à jamais, il voyait le doux va-et-vient des eaux d'un lac.

La lumière elle-même, dans ses divers degrés d'intensité, peut avoir une valeur morale. Quand elle est intense, elle nous rappelle à la vie, tandis que, faible et incertaine, elle nous pousse au marasme ou au calme. La lumière d'une médiocre intensité, mais tremblante, a un attrait particulier, dont le plus splendide exemple est la volupté calme que prodigue l'astre des nuits.

Les couleurs ont une valeur morale dans les plaisirs visuels qui a son importance. Nous appelons gais le rouge, le bleu et le vert, tandis que nous disons tristes le noir, le gris, le cendré, pur et virginal le blanc. On rencontre ce fait dans toutes les langues; il démontre mieux que tout argument la nature intellectuelle des sensations optiques. Presque tout le monde a une sympathie particulière pour

une couleur. Moi, par exemple, j'aime le bleu avec transport. Dans les pays chauds, on préfère les couleurs vives. Là, au contraire, où le soleil sourit rarement, les hommes aiment mieux les couleurs incertaines et obscures. Beaucoup de nations nègres ont un goût démesuré pour les nuances les plus éclatantes. Certaines couleurs nous causent un immense effet par les souvenirs qu'elles rappellent; l'exilé peut verser des larmes en voyant la cocarde nationale.

Les êtres vivants nous intéressent souvent à la seule vue, par la parenté naturelle que nous avons avec eux, et ce plaisir est d'autant plus grand qu'ils nous ressemblent davantage.

Les végétaux, pour si éloignée que soit notre parenté et pour si froid que soit leur aspect, nous intéressent beaucoup plus que les minéraux.

Le prisonnier qui, entre les barreaux de sa fenêtre, découvre une petite plante de mil, ressent un plaisir beaucoup plus grand que s'il avait trouvé le plus intéressant minerai. Les parties de la plante qui nous intéressent le plus sont, d'ordinaire, les fleurs. C'est en elles que la vie se montre dans toute l'abondance de ses formes, et elles nous causent une sensation tiède, dirai-je, qui se rapproche de celles que nous donnent les animaux. La beauté des fleurs et la variété du coloris ont certainement une part très grande dans le plaisir que nous offrent les fleurs, mais sans en constituer la partie essentielle. La fleurette la plus modeste nous intéresse beaucoup plus que la plus belle fleur de cire ou de porcelaine, parce qu'elle vit, et, aussi, parce qu'une sympathie mystérieuse nous relie à ces êtres délicats, à ces tendres créatures du monde végétal.

Les animaux peuvent plaire quand ils ne sont pas répu-

gnants et qu'ils n'effrayent pas. Tous, cependant, dans quelques circonstances peuvent plaire. Nous admirons le jaguar derrière les vitres d'un musée, comme le tigre peut nous intéresser, s'il est renfermé dans la cage d'une ménagerie. Quelques animaux nous intéressent par leur petitesse, et le plaisir que l'on ressent à voir une fourmi, grimpant sur notre main, disparaîtrait si cet insecte avait les proportions du lapin. D'autres nous égayent la vue par leur coloris brillant, par leurs mouvements alertes, par leurs formes étranges; quelques-uns nous inspirent l'affection. Les bêtes fauves nous plaisent par leur puissance musculaire. Les animaux à sang froid procurent à la vue des plaisirs très voisins de ceux que nous donnent les objets inanimés, tandis que les êtres à sang chaud nous inspirent plus facilement de l'affection. Pour mesurer grossièrement ces différences, il suffit de rappeler la froide sensation que l'on éprouve en regardant un poisson nager dans le bassin d'un parc et le plaisir chaud que l'on goûte en regardant voltiger un passereau sur la route.

L'homme est l'animal qui nous intéresse le plus. Cela est naturel puisqu'il est le roi de la création, et, de plus, notre frère. Souvent, à la baignade, je me suis surpris à admirer la beauté des formes et la noblesse de la démarche qui caractérisent ce sublime bipède. La vue de l'homme réveille, au surplus, ce vague sentiment affectueux, qui est la base et le motif premier des sociétés. Le plaisir que nous ressentons, en ce cas, augmente ensuite suivant les liens d'amitié qui nous lient à la personne que nous voyons. Entre le regard tendre d'une mère qui dévore des yeux l'enfant qu'elle tient dans ses bras, et le coup d'œil distrait que nous jetons au passant qui nous frôle, il y a un monde de sensations et de plaisirs qui appartiennent au sentiment. Si l'on pouvait photographier au vol la mimique de

l'œil, on aurait, toute écrite, l'histoire du sentiment, dont un seul mouvement de la prunelle peut dévoiler la vraie nature et l'exacte puissance.

La rencontre des regards est une source de joies immenses. Quand nous avons un homme devant nous, nous pouvons l'analyser de la tête aux pieds; mais, s'il s'éloigne sans nous voir, nous restons étrangers l'un à l'autre. Les sensations et les idées qu'il nous a suggérées se renferment dans les limites de notre *moi*. Si, au contraire, nos yeux se rencontrent tout à coup, nous entrons en rapport de fraternité et, mentalement, nous nous renvoyons le salut d'homme à homme. Cette mystérieuse correspondance télégraphique ne peut exister qu'entre êtres de même espèce; si nos regards se croisent avec ceux de notre chien ou de notre cheval préféré, le plaisir reste tiède et purement sensuel. L'homme, au contraire, d'un éclair de ses yeux parle à l'homme et le comprend; les deux consciences semblent se mettre face à face, comme deux soldats silencieux qui se montreraient réciproquement le mot d'ordre écrit qui les rend frères d'armes. L'analyse de la rencontre de quatre yeux mériterait, à elle seule, de longues études et de patientes recherches qui répandraient un grand jour sur la physiologie morale. Qu'il me suffise de dire que les plaisirs de ce genre sont mêlés de sensations et de sentiments, ce qui m'invite à les étudier avec les joies du cœur.

Une sensation de la vue peut être agréable par le souvenir qu'elle éveille. Dans ce cas, on observe souvent le phénomène dont j'ai parlé en tête de ce chapitre. Si l'exilé qui revient dans sa patrie découvre, du haut d'une colline, une tache blanche qu'il reconnaît pour la maison paternelle, il la regarde avec un vrai délire de joie, sans que l'image soit intéressante en soi, ou qu'il se souvienne. Il contemple un objet qui lui est cher et dont l'image

même lui est précieuse; il reste suspendu entre la sensation et le monde de souvenirs qui est derrière elle, mais qui ne s'ouvre pas encore; il regarde, il s'arrête, avec des larmes de joie, sur une image qui est cependant toujours la même, mais qui l'intéresse toujours davantage à mesure qu'il la contemple plus longtemps. Sous cet aspect, la valeur morale des objets peut rendre démesuré le plaisir que leur vue nous donne. La vue d'un chêne peut émouvoir profondément l'Européen qui, depuis de longues années, ne voit que palmiers et cocotiers. Une filleuse peut faire pleurer un soldat, en lui rappelant sa vieille mère et les contes du foyer. Je ne puis voir sans plaisir la cour d'une maison où pousse l'herbe, parce que c'est sur l'herbe d'une cour que j'ai tenté mes premiers pas, que j'ai passé les heures fortunées de mon enfance, et que c'est là que j'ai goûté les sensations les plus vierges.

La passion maîtresse rend agréable la vue des objets qui ont rapport à elle, et produit ainsi de nombreux plaisirs. Le sybarite contemple avec joie la vénérable poussière d'une bouteille qu'il s'apprête à vider, alors que le bibliophile palpite de joie en voyant, aux vitrines d'un libraire, un livre qu'il n'a pas encore. Les objets les plus indifférents, les plus rebutants, peuvent ainsi être des sources de joie. Le malacologue revient chez lui heureux de sa promenade, s'il a dans sa boîte une phalène d'espèce rare; tandis que l'anatomiste reste, le scalpel levé, les yeux béats, sur un cadavre fétide, parce qu'il a sous les yeux un filament nerveux.

CHAPITRE XVII

Des jeux et des divertissements basés sur les plaisirs visuels.

Les éléments des plaisirs que nous avons étudiés jusqu'ici, dans le sens visuel, se combinent entre eux de diverses façons et forment des joies complexes. J'ai dû violenter la nature pour pouvoir analyser les plaisirs les plus mystérieux des sens. Je dois maintenant dire quelques mots sur les principaux jeux et développements qui se basent sur ces joies. La variété des spectacles de la nature est si infinie, que l'œil ne se lasse jamais de les voir et de les regarder. Certains tableaux sont si splendides que nous les trouvons toujours nouveaux. Les sensations, à la vérité, ne sont jamais pareilles; le sens se modifie avec notre organisation et avec les conditions externes. La voûte du ciel est un des spectacles les plus grandioses et un des champs les plus infinis où se délectent les yeux de tous les hommes qui vivent sous le soleil. Soit que l'astre du jour rayonne dans une plaine d'azur, soit que la nuit déploie son manteau jonché d'étoiles, soit que les nuages floconnent dans le ciel serein, ou combattent, noirs et lourds, déchirés par la foudre, soit que la fantasmagorie de l'arc-en-ciel ou le kaléidoscope magique des crépuscules nous ravissent, le ciel est un univers de plaisirs visuels,

et un éternel tableau sur lequel le pinceau grandiose de la nature peint, à chaque heure du jour, les images les plus terribles ou les plus sublimes, ou les jeux de l'imagination la plus fantastique. On pourra trouver dans les chapitres précédents la raison du plaisir que nous donne le ciel.

Les spectacles de la nature constituent un des premiers plaisirs des voyages qui, pour beaucoup d'hommes, sont la plus grande joie de la vie. La vue des monuments et de toutes les œuvres humaines nous ouvre une vaste sphère de plaisirs, plus effectifs et moins intellectuels que les précédents.

Les plaisirs artificiels de la vue ne peuvent pas, en général, être comparés avec ceux que nous offre la nature. Les plus grands chefs-d'œuvre de nos musées sont à leurs modèles ce qu'est un herbier aux fleurs des prés et des monts.

Les plaisirs les plus simples à cet égard nous sont donnés par l'imitation de la nature et spécialement par les deux arts principaux, la sculpture et la peinture.

L'analyse des plaisirs que nous fournit cette dernière est fort intéressante, mais je ne pourrai en tracer que quelques traits. Le plus grand intérêt que nous inspirent les œuvres de cet art consiste dans l'agrément de voir imiter la nature, de façon à ce que l'œil soit trompé et que l'esprit s'émerveille que l'homme ait pu, sur un plan et avec quelques teintes, représenter des objets naturels. C'est ainsi qu'une grappe de raisin, chose très commune, ne nous intéresse pas, tandis que, si elle est peinte, elle peut nous satisfaire chaque fois que nous la regardons. Cet élément primaire fait partie de tous les plaisirs offerts par la peinture et forme, à lui seul, les sensations que nous donne la représentation des êtres inanimés. Le second élément qui, joint au premier, donne les effets les plus

surprenants, est la jouissance de voir la nature surprise dans un de ses actes, rapide et passager, ce qui nous permet d'avoir à tout instant sous les yeux une scène qui ne se reproduit, en réalité, que dans des circonstances rares et éloignées. Le paysage fixe sur une toile l'éblouissement des éclairs et le léger tremblement de l'onde. De même, la figure arrête, en ses tableaux, les passions humaines; elle parvient à surprendre même l'éclat des yeux irrités et la voluptueuse langueur d'un regard amoureux. D'autres fois, l'art assemble dans un étroit espace des beautés infinies, où il les perfectionne, en les élevant à un degré supérieur à leur degré naturel. Ainsi, le peintre d'ornement réunit les éléments de la symétrie, qui ne se trouvent que disséminés dans la nature, et il en crée de nouvelles combinaisons. C'est ainsi que, sans sortir de chez nous, nous pouvons voyager dans toutes les régions de la terre ou nous émouvoir des scènes les plus tendres et des crimes les plus noirs; nous reposer au calme d'une figure angélique qui dort, ou frémir au tourbillon d'un combat. Aux plaisirs sensuels de la peinture viennent concourir ensuite l'attention poussée jusqu'à l'analyse, l'amour de posséder et la vanité sous toutes ses formes.

La sculpture nous donne de nombreux plaisirs semblables à ceux de la peinture, mais dont les sensations du coloris sont à peu près exclues. Ici, le plaisir est plus effectif et moins intellectuel. Comme on n'a plus des traits, mais des formes, l'imagination se repose devant des images qui ressemblent aux vrais objets.

L'architecture, la ciselure et tous les arts d'imitation nous donnent des plaisirs semblables. En général, le plaisir est d'autant plus grand que nous avons plus d'aptitude à l'art. Le profane voit, l'amateur regarde, l'artiste s'assimile, s'identifie au chef-d'œuvre. Canova, contemplant la

Vénus de Médicis, devait frémir de volupté; tandis que Davy, après avoir traversé un musée célèbre, ne s'arrêtait devant une statue que pour dire : « Quel beau morceau de carbonate de chaux! »

Le miroir plan réfléchit l'image des corps dans leur grandeur naturelle, et peut nous divertir par la nouveauté des sensations que nous en recevons; plus encore, parce qu'il réfléchit notre image, l'objet qui nous intéresse le plus. En ce cas, le plaisir provient entièrement d'un sentiment et le miroir reflète, avec nos traits, notre vanité et notre égoïsme. Ces joies sont très innocentes et on les pardonne volontiers à la femme qui passe sa matinée enfermée dans son cabinet de toilette occupée à se faire belle.

Les plaisirs de la vue ont une très large part dans tous les jeux et dans une foule de divertissements très complexes, que nous étudierons ailleurs. Le bal, le théâtre, la chasse, la pêche, tous les spectacles grands et petits, sont autant de fêtes pour la vue, qui ouvrent à l'homme un immense horizon de plaisirs, dont les limites sont inconnues. L'art n'a pas encore épuisé toutes les combinaisons des éléments connus déjà, de même que le génie humain n'a pas planté les colonnes d'Hercule de l'univers. Que, demain, l'on fasse faire à l'optique un pas égal à celui que lui fit faire Galilée et nous verrons s'ouvrir des mines infinies de plaisirs nouveaux. Les œuvres les plus modernes de microscopie et d'astronomie vieilliront d'un siècle en un jour, mais l'homme sera content de lui-même. Ainsi, il arrive que les matériaux recueillis par nos pères dans l'ordre le plus soigneux, sont renversés par nos fils et que, sur les ruines de l'insatiable science, se succèdent éternellement la truelle du maçon qui bâtit et le pic impitoyable du démolisseur.

CHAPITRE XVIII

Des plaisirs de l'ivresse et de leur influence sur la santé des individus et sur les progrès de la civilisation.

Certes, il serait difficile de déterminer avec quelque précision le nombre des hommes qui, sur la surface du globe, s'adonnent à l'ivresse. Il le serait bien plus encore de trouver une race ou un pays qui en ignorent les plaisirs. Le riche Anglais combat le *spleen* avec les vins exquis de Porto et de Xerez, qu'il a fait voyager aux Indes pour en perfectionner l'arome. L'habitant de Kamtchatka avale un morceau de champignon (*Amanita muscaria*), passe une nuit de délire et, le lendemain, boit son urine narcotisée pour prolonger son plaisir. Le descendant des Incas boit la *chicha*, où nage l'huile grasse du *frumentone*, qui a été mâché par des bouches sales afin d'amener la fermentation de cette singulière et saine boisson. Le Tartare s'enivre avec le *kanyangtsyen* (1) ou avec son koumiss bien-aimé. En Orient, on mange, on boit et on fume l'opium; en Bolivie et au Pérou, on mâche la coca. Si, dans des pays éloignés, vous trouvez encore une tribu si sauvage qu'elle ne connaisse ni boisson alcoolique ni poison narcotique, rassurez-vous : demain la civilisation

(1) Chair d'agneau fermentée avec du riz et d'autres végétaux.

lui portera l'alcool sous toutes ses formes et avec toutes ses conséquences.

Devant ces faits, le sceptique secoue la tête et se dit que l'homme vit essentiellement, exclusivement pour jouir, cherche dans les substances enivrantes de faciles plaisirs, et qu'il serait oiseux de résister. Le moraliste fronce les sourcils; il rappelle le péché originel et maudit l'homme pétri d'iniquités et de corruption. Le philosophe ne rit ni ne maudit, mais étudie dans la nature humaine les causes premières des vices et des vertus, persuadé qu'il est que les règles pratiques, pour être utiles, doivent s'appuyer sur la connaissance sans préjugés de la pâte dont nous sommes faits.

L'homme a fait fermenter le jus du raisin et a recueilli les goutelettes que distillent les capsules du pavot, sous l'empire de ce même instinct qui lui a fait trouver le quinquina dans les bois des Cordillères et la perle au fond des mers. Si, par hasard, il apprit à s'enivrer, il transmit, avec son sang, ce vice nouveau à sa postérité. Il le fit par ce droit naturel d'hérédité, qui veut que le bien et le mal passent d'une génération à la suivante, comme une monnaie qui peut changer de valeur et de forme, mais circule toujours sans arrêt, de main en main.

L'ivresse est un délire passager ou une exaltation d'une ou plusieurs facultés de l'axe cérébro-spinal, produite par l'introduction dans l'organisme d'une substance quelconque. Toutes les substances enivrantes produisent sur nous quelques effets communs, qui nous donnent des plaisirs communs. Celui qui sert de trame, dirai-je, à tous les autres, c'est la sensation exagérée de vivre qui préside aux autres sensations et presque toujours les domine. Dans les premières phases de l'ivresse, nous avons conscience d'une vie plus pleine, plus sensible; nous obtenons artificielle-

ment cet état de bien-être dont on jouit sous la double influence d'une santé vigoureuse et d'une passion exhilarante. Plus avant, maintes facultés, comme celles de sentir, de penser, de se remuer, sont plus ou moins exaltées. De l'état de calme et d'apathie où elles se trouvent, elles passent à une surexcitation qui peut varier de degré et de nature, mais qui est toujours une activité fébrile. Aux premiers degrés de l'ivresse, nous percevons le spectacle de la vie accélérée où sont portées nos facultés; mais, plus tard, l'exaltation désordonnée et excessive de quelques plaisirs entraîne la raison dans le tourbillon de l'anarchie et nous jouissons d'un frémissement confus, d'un vrai dithyrambe dans lequel tous les éléments du bien et du mal, après avoir rompu leurs digues, viennent se donner la main pour s'abandonner à la licence d'une bacchanale éhontée.

Un autre caractère général des plaisirs de l'ivresse qui en constitue la physionomie propre, c'est qu'elle inonde les vastes domaines de l'esprit et du cœur, de façon à en chasser les soucis importuns, les angoisses de l'avenir, les remords du passé. La confusion et l'enchevêtrement des éléments intellectuels de tout genre, la hâte des pensées qui courent au télégraphe de la parole, forment un tel tourbillon que la conscience a peine à suffire au présent, et oublie le passé et l'avenir. De même, la poussière que soulève une danse tumultueuse ne laisse plus apercevoir les objets qui nous entourent et nous prive de la vue des têtes blondes et frisées où notre regard se reposait.

L'histoire de l'ivresse, considérée aux points de vue de la philosophie, de l'hygiène et de la morale, reste encore à écrire. Je ne fais que tracer quelques lignes, pour montrer que l'on pourrait élever un monument là où je dresse une modeste étude. En tout cas, celui qui voudra nous donner

l'histoire naturelle de l'ivresse devra la diviser en : *alcoolique*, *narcotique* et *caféique*.

Les alcooliques fermentés et distillés commencent par donner une caresse au sens du goût avant de pénétrer dans notre organisme et, en cela, consiste une grande partie de leur valeur. Entrés dans l'estomac, ils sont facilement absorbés par le courant circulatoire. Celui-ci les porte rapidement aux centres nerveux et distribue dans tout le réseau sensible de notre corps leur principe enivrant, qui est l'alcool. Un sentiment de vigueur et de bien-être, en un mot une exagération de la vie nous avertit de cette bienfaisante absorption, et nous sommes au seuil de plaisirs plus grands. Si la dose alcoolique augmente, l'hyperesthésie générale s'accroît d'autant et se révèle par une physionomie particulière où se lisent l'hilarité et la gaieté. Nous commençons à parler davantage, à découvrir des rapports plus délicats et plus féconds entre les objets qui nous approchent, à juger les questions sociales sous un autre angle de perspective. Nous devenons optimistes, comme le sont d'ordinaire les hommes de bonne constitution physique et morale. A ce moment-là, nous éprouvons déjà une modification dans notre labeur intellectuel et, plus encore, dans notre caractère. Le besoin de communiquer aux autres nos propres pensées, le va-et-vient des idées et des images, nous rendent plus expansifs. Je parle toujours de la règle et jamais des exceptions; je sais que certains, sous l'influence du vin, deviennent tristes, moroses, hargneux. Ces infortunés sont rares, et je me méfie beaucoup du bon état physiologique de leur constitution cérébro-spinale. Le fait général, observé de tous les temps, est que l'alcool rend plus généreux et plus apte aux affections du cœur.

Si, de *gris*, vous devenez *ivre*, les muscles, qui d'abord

tendaient à se mouvoir avec une excessive agilité, maintenant vacillent et vous refusent leur office. Vos sens, s'obscurcissant de plus en plus, vous isolent du monde extérieur et, plongé dans le tumultueux délire des pensées, vous ne vivez que par vous seul; le plaisir de vous sentir, pour un instant, un autre homme est obscurci bien vite par la torpeur qui vous ferme les portes du monde extérieur ou du sanctuaire de l'intelligence, tellement que vous perdez la conscience de la vie. Aux dernières périodes de l'ivresse, la volonté lutte longtemps contre les nuages noirs qui tendent à couvrir tous les côtés de notre horizon intellectuel, et la torpeur est brisée par les rapides éclairs d'un délire scintillant, comme une nuit d'orage par les éclairs; mais cet état est presque toujours coupable et rebutant, en tant qu'agonie de la pensée et de la dignité humaines. Il ne plaît qu'à l'homme aux instincts grossiers, ou à celui en qui l'abus de la vie a éteint les nobles facultés qu'il tenait de la nature.

L'ivresse narcotique est de caractère bien différent. Elle varie d'ailleurs avec les substances qui l'amènent, mais est toujours féconde en plaisirs incommensurables, terribles, périlleux. La force de l'habitude peut seule rendre agréable l'amertume nauséeuse de l'opium, ou la saveur vireuse de la coca. Aussi les plaisirs du goût y sont-ils beaucoup moindres que dans l'ivresse alcoolique. L'absorption de ces substances est lente, et ce n'est qu'après un certain temps que vous commencez à voir un voile d'une extrême ténuité s'interposer entre vous et le monde extérieur : vous ne voyez que comme l'on voit la flamme à travers l'albâtre; vous ne touchez que comme l'on toucherait du verre avec un gant de toile d'araignée; vous ne pensez que comme l'on pense au début du sommeil dans une *sieste* des tropiques. La première période du narco-

tisme est formée essentiellement de la conscience d'*être*, portée à son maximum de perfection et enveloppée d'un manteau de calme imperturbable. C'est le *kief* des Orientaux, c'est une *flamme qui se sent brûler à l'abri du vent* (1).

L'homme narcotisé est optimiste comme celui qui est *gris;* les soucis ennuyeux de la vie sociale ne peuvent pénétrer d'une ligne la couche compacte de bonheur qui le renferme en elle. Il n'a besoin ni d'agir, ni d'exprimer son plaisir; au contraire, il s'immobilise de plus en plus, à mesure que le *kief* se perfectionne. Je me rappellerai toujours que, sous l'influence de la coca, j'ai pu rester plusieurs heures dans une immobilité absolue, sans bouger un seul muscle, sans ouvrir les yeux et sans dormir, me sentant hors d'état de rien désirer qui fût préférable à cette situation (2).

Dès que nous augmentons la dose de narcotique, des hallucinations viennent devant nos yeux. Elles constituent les plaisirs les plus intenses. Il n'est pas d'imagination si hardie, de pinceau si agile qui puisse inventer ou dépeindre les mille images qui, du chaos gris et informe de nos yeux fermés, viennent devant nous et se succèdent tantôt avec la rapidité d'un panorama mû par la vapeur, tantôt avec la cohue d'une main invisible qui changerait les verres de la lanterne magique.

Mettez dans un kaléidoscope les scènes les plus grandioses de la nature et les inventions les plus grotesques de la caricature; les personnages historiques les plus sévères et les insectes les plus bizarres; les couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel et les teintes les plus variées des mosaïstes

(1) Proverbe oriental.

(2) Mantegazza. *Sur les vertus hygiéniques et médicinales de la coca et sur les aliments nerveux en général.*

romains; les fleurs les plus exquises et les monstres fabuleux; en somme, tous les éléments bons ou mauvais, grands ou microscopiques, de la création; animez l'instrument avec les lois d'une esthétique nouvelle, hardie, folle, et vous aurez une pâle idée des fantasmagories de l'opium ou de la coca. Je les ai éprouvées toutes les deux et je jure que je n'ai jamais éprouvé un plaisir équivalent, supposé même qu'il en pût exister un. Ce n'est qu'après un voyage dans ces régions mystérieuses qui séparent le néant de la création la plus fulgurante de lumière et de forme, après avoir eu peur de mourir ou d'être déjà mort, tant la volupté était immense, que l'on peut comprendre comment une mère de famille, vertueuse et sage, qui avait appris à connaître la *coca* à Salta (République Argentine), abandonne toutes les affections, toutes les habitudes de la famille et aille s'enterrer dans une pauvre maison de paysans pour se vouer aux délices mystérieuses de la feuille bolivienne. Alors, seulement, on peut s'expliquer que des ouvriers chinois, à qui l'on avait refusé la ration d'opium habituelle, soient allés se jeter à la mer. C'est alors seulement que l'on comprend ces mots : *enchained*, *fettered*, *enslaved*, avec lesquels les Anglais dépeignent les mangeurs d'opium (1).

Il est évident qu'une portion considérable de vie doit se dépenser dans ces hallucinations, qui durent peu de temps. Quand on a dans la bouche de la coca, il faut avaler deux ou trois gorgées de suc pour les faire reparaître. Un *coquero* peut, à volonté, interrompre ou renouveler, de cette facon, le splendide spectacle qui l'enivre, et le couper par des intervalles de *kief*, qui serviront d'ombre au tableau.

(1) Cf. Quincey. *Confession of an English opium-eater.*
(N. d. T.)

Les plus intrépides fanatiques des narcotiques ne se contentent pas des calmes béatitudes ni des hallucinations si diverses; faisant un pas encore, ils arrivent au délire. Il est terrible. Qu'on l'ait ressenti ou qu'on l'ait observé chez autrui, il fait peur, tellement il est le renversement de tout l'homme physique et moral. Quand il provient de la coca, la perception reste en éveil et, en nous donnant une fidèle image de la bourrasque de tout notre *moi*, elle redouble, elle centuple la jouissance.

Les caféiques, c'est-à-dire le café, le thé, le guarana (1), le chocolat, le maté (2) et d'autres substances moins connues, produisent rarement une ivresse spéciale. Elle ne peut être éprouvée que par des personnes d'une exquise sensibilité et si ces boissons sont prises à haute dose. En ce cas, l'on ressent une sensation agréable d'éréthisme convulsif, on rit sans motif, on s'agite fréquemment et on dépense, par mille bizarreries, l'excès de sensibilité qui nous envahit en étincelles ou en ondes brisées. C'est là la forme commune de l'ivresse caféique que j'ai éprouvée deux fois : la première, après avoir bu cinq tasses de café très fort; la seconde, en prenant, en Amérique, un bol du meilleur chocolat de la côte péruvienne. Tout le monde ressent l'effet du café : très peu savent distinguer et définir les divers degrés de bien-être qu'il produit; mais un des plus grands plaisirs vient de l'exaltation rapide et passagère de la sensibilité et de la pensée, exaltation qui varie depuis la simple perception d'un plaisir vague jusqu'à des accès d'éréthisme convulsif.

L'ivresse alcoolique n'est physiologique que dans ses premiers degrés. Depuis Platon qui disait que le vin remplit l'homme de courage, à Pline qui écrivait : *vino alun-*

(1) *Paulinia sorbilis.* (N. d. T.)
(2) *Ilex paraguagensis.* (N. d. T.)

tur sanguis calorque hominum, les philosophes et les poètes, à moins qu'ils ne fussent hypocondriaques ou malades, ont tous chanté de leur mieux les précieuses qualités du jus de la treille. Je puis lever les scrupules que l'on conserve à cet égard en citant saint Jean Chrysostome qui, d'un trait net et sûr, a séparé le domaine physiologique de celui de la pathologie, en écrivant : *Vinum Dei, ebrietas opus diaboli est.*

Dans la vie de l'individu, les alcooliques pris avec modération fortifient le corps. Ce sont des aliments nerveux et respiratoires; ils aident notre faiblesse morale, nous permettent de lutter contre les douleurs des sentiments, dont ils peuvent être, jusqu'à un certain point, le contrepoison.

Dans la vie des peuples, ces boissons contribuent à la cimentation des individus dans la mosaïque sociale; elles rapprochent les distances, rappellent les absents, elles développent une force physique et morale qu'il est impossible de chiffrer, mais qui n'en est pas moins un facteur puissant dans la civilisation. Une société d'homme abstèmes, toutes choses égales, doit être plus froide, plus penseuse, plus prudente, mais aussi plus égoïste et plus défiante que celle qui couronne ses collines de pampres festonnants.

L'ivresse alcoolique est toujours coupable dans ses derniers degrés; elle abrutit les individus et rabaisse la société; elle ne peut être associée à des sentiments délicats, à de bonnes mœurs et à un haut développement social. Beaucoup de races d'Indiens du Sud-Amérique sont près de disparaître, quelques-unes ont déjà disparu, parce que, du contact de la civilisation européenne, elles n'ont tiré d'autre profit que l'usage des alcooliques. En s'y adonnant, avec la violence effrénée de l'instinct sauvage et sous

les rayons des tropiques, elles dépensent misérablement la trame de leur vie.

L'ivresse alcoolique est plus périlleuse chez les enfants, la femme et l'homme sauvage.

L'usage des narcotiques, dans le seul but du plaisir, est fort dangereux, et celui-là seul qui a une volonté de fer peut l'essayer sans glisser sur l'irrésistible pente du vice. Ils nous donnent des plaisirs immenses, trop faciles pour tous. Celui qui en a abusé une fois est chaque jour plus faible pour résister. La raison, s'obscurcissant, lui rend indifférents les autres plaisirs, et l'ivresse narcotique devient d'autant plus voluptueuse qu'elle est répétée. Il suffit d'éprouver une seule fois l'hallucination narcotique pour comprendre qu'une partie de l'humanité abuse de l'opium, du haschisch et de la coca.

L'usage seul de l'opium n'est pas plus dangereux que celui des alcooliques et nous devrions, à cet égard, nous débarrasser d'un préjugé qui nous vient des narrations peu fidèles des voyageurs. Ce n'est pas ici le lieu de faire de la médecine, mais j'appuie mon opinion sur mes expériences et sur les observations de plusieurs amis qui ont vécu de longues années en Chine.

L'ivresse narcotique est spécialement dangereuse pour les enfants, les hommes robustes et sanguins, surtout pour ceux qui tiennent de l'hérédité une prédisposition à l'apoplexie ou aux affections mentales.

L'ivresse caféique, si chère aux hommes d'une sensibilité exquise et d'une vive intelligence, n'est nuisible que dans de rares cas. Elle le serait, par exemple, à des ultra-nerveux vivant dans des pays très élevés ou très secs, comme dans les provinces septentrionales de la Confédération Argentine, Potosi, Chuquisaca et la partie haute de la Bolivie.

Si l'on me permettait de terminer ces observations physiologiques par une brève morale, je dirais de ne jamais craindre l'ivresse caféique, de ne pas dépasser la première période de l'ivresse alcoolique et de ne jamais essayer les terribles joies des narcotiques, à moins que ce ne soit comme contre poison à d'atroces douleurs morales.

II

DES PLAISIRS DU SENTIMENT

CHAPITRE I

Physiologie générale des plaisirs du sentiment.

Les plaisirs les plus voluptueux ou les plus délicats des sens peuvent faire délirer de joie pendant quelques instants, marquant çà et là notre chemin de points splendides; mais ils ne peuvent jamais étendre leur influence bienfaisante sur toute la vie, ni constituer, à eux seuls, notre bonheur. On peut réunir, dans le plus heureux accord, tous les plaisirs des sens, en former une sublime orgie, mais elle ne durera que quelques heures et, sur l'étoffe de notre vie, n'apparaîtra guère plus visible qu'une splendide pierre précieuse qui y serait cousue. Un seul sentiment peut, au contraire, répandre autour de lui tant d'harmonieuses délices qu'il fasse douce toute la vie et qu'il nous rende heureux. Les plaisirs sensuels les plus tempétueux peuvent agiter leurs grelots sonores, mais ils doivent se taire devant la lueur pure d'un sentiment qui les éclipse. Ils ne peuvent

combattre la destinée malheureuse, ni résister aux douleurs physiques; le sentiment peut nous faire sourire sur l'échafaud ou dans les affres de la mort, en nous portant à l'apogée de la dignité humaine. Les plaisirs des sens sont des étincelles qui traversent l'atmosphère de la vie et s'éteignent, ne laissant après elles qu'une pincée de cendres. La joie du sentiment est un parfum harmonieux sans formes et sans limites, qui rayonne dans de mystérieuses ondulations.

Le sentiment est une fleur si délicate, si délicieuse, que l'homme le plus intrépide à l'analyse doit craindre de porter le couteau homicide sur ses pétales embaumés; c'est une fleur qui croît dans la tiède atmosphère du cœur, et qui ne résiste pas à la brise gelée de la froide intelligence. Qui veut l'arracher pour l'étudier n'a plus entre les doigts qu'une tige courbée, quelques feuilles sèches, un cadavre informe. La science inexorable, elle-même, qui divise tout pour chercher entre les fibres séparées le secret de la vie, est contrainte à respecter le sentiment comme une chose sainte. Elle doit se contenter de mettre sa main sur son cœur pour en sentir les lentes et délicieuses palpitations, et de regarder dans ses yeux la sublimité qui l'anime. Elle peut arriver, si l'on veut, jusqu'à ce sacrilège de prendre sa mesure, de le mettre sur la balance, d'en déterminer la température. Gare à qui voudrait aller plus avant! L'œuvre de profanation accomplie, il trouverait éteinte sa propre vie morale, comme l'anatomiste qui aurait voulu s'étudier lui-même en plongeant le fer dans ses entrailles. Si, s'oubliant, il rendait l'âme dans un effroyable sourire, l'humanité tout entière ne lui pardonnerait jamais cette profanation impie, et disperserait ses cendres avec horreur. Beaucoup de grands hommes ont fait briller devant leurs contemporains le fer glacé de

l'analyse, mais aucun n'osa se servir de cette arme sacrilège contre le sentiment. Il ne l'aurait pu sans être maudit.

Si je ne puis, si je ne dois pas analyser le sentiment, je tâcherai d'en donner une image, en traçant quelques lignes qui puissent servir de guide dans l'étude des plaisirs de ce nouveau monde moral.

Dans tous les plaisirs que nous avons étudiés jusqu'ici, si nous n'avons pu déterminer l'essence de la sensation qui les constitue, nous avons, du moins, toujours suivi le phénomène depuis son origine jusqu'à sa manifestation extérieure; nous avons toujours su où nous nous trouvions. Ici, au contraire, nous sommes sur un terrain indéterminé et nous devons étudier une force sans connaître l'organe qui l'engendre. Dans les sens, le plaisir naît des nerfs sensoriaux et le cerveau ne concourt que par ses éléments intellectuels à la transformation d'une impression en sensation. Pour les sentiments, le plaisir naît dans ces mystérieuses régions dont aucun philosophe n'a pu tracer la carte; dans un champ où les efforts généreux des spiritualistes, comme les audacieuses hypothèses des matérialistes, n'ont jamais pu frayer un sentier; là où l'on écrira toujours : *Régions inconnues*. Quoi qu'il en soit, il est évident que le système des nerfs ganglionnaires forme une part intégrante et nécessaire du sentiment. Aucune raison scientifique ne nous l'apprend, mais l'humanité entière le sait. L'homme qui aime ou qui hait n'éprouve aucune sensation dans le cerveau. Après un accès de violente colère, il ne sent pas de lassitude dans son corps, mais ses entrailles sont bouleversées et il éprouve une vraie souffrance au cœur. D'autre part, les vérités les plus grandioses sont souvent cachées dans le squelette des langues, et le mot qui désigne le viscère circulatoire a été, par toutes, adopté comme synonyme du sentiment. Quel rôle spécial lui est

dévolu, nous l'ignorons! Il est probable que la première origine du sentiment réside dans le cerveau, qui reflète son action par le réseau ganglionnaire. Du reste, notre ignorance est telle qu'elle nous défend même une hypothèse vraisemblable.

Notre propre conscience, ce grand professeur de *philosophie physiologique*, nous apprend la différence entre une sensation, un sentiment et une idée. Dans la première, nous suivons les pas du phénomène; si, par la pensée, nous voulons nous en faire une idée abstraite, nous nous la figurons comme un échange mystérieux entre le monde extérieur et notre conscience, comme une correspondance qui nous met en rapport avec ce qui nous entoure. Si, au contraire, nous cherchons à concevoir le sentiment, à découvrir le caractère commun à tous les sentiments, nous sentons que cette force émane de nous et tend à s'épancher au dehors, comme pour rendre le salut que le monde extérieur nous a envoyé au moyen des sens. Tandis que la sensation est une décharge ou un courant formé de séries non interrompues d'étincelles, le sentiment est une émanation indéfinissable et indéfinie, qui, de notre *moi*, se répand au dehors emportant avec elle une force latente, qui reste indéterminée jusqu'à ce que l'intelligence vienne la formuler et la limiter. Lorsque cette *nuée morale* s'élève en nous, nous en avons conscience, et nous éprouvons ainsi une vraie sensation interne qui nous émeut d'une façon particulière et dont les éléments proviennent d'actions intellectuelles très élémentaires. On pourrait dire, à ce sujet, pour fixer les idées, que le sentiment est une sensation secondaire et d'un ordre supérieur, qui est à la sensation des sens ce que le courant électrique d'induction est au simple courant. De toutes façons, notre conscience perçoit les plus petites gradations d'intensité et

de nature des émanations affectives. C'est ce qui fait, par exemple, qu'il existe une infinité de divers sentiments de haine et d'amour, et que les différences entre les divers degrés d'orgueil sont immenses. Une autre différence essentielle entre les sensations et les sentiments consiste en ceci que, tandis que les premières peuvent s'associer, mais non pas se superposer ni se confondre, les seconds, venant de plus loin, se joignent souvent, s'éludant et se modifiant. Par exemple, si nous voyons une belle fleur en même temps que de bonne musique arrive à notre oreille, les deux sensations agréables sont coexistantes, mais ne se confondent pas; au contraire, si nous regardons avec tendresse un enfant, et qu'en même temps nous nous sentions caressés par un éloge qui nous charme, nous ressentons un seul plaisir complexe, auquel concourent deux sentiments divers qui, se modifiant réciproquement, produisent une résultante unique.

Le phénomène le plus simple du sentiment est l'émanation vague qui succède en nous à une sensation, mais cela ne constitue pas tout le sentiment. Le courant mystérieux qui sort de nous cherche un point d'appui ou un miroir dans lequel il puisse se réfléchir, et, s'il le trouve, revient à notre conscience, modifié dans son essence ou dans sa forme, y produire une sensation intense plus complexe. Ainsi, il nous suffit de voir souffrir un homme pour ressentir un mouvement affectueux de compassion qui, tendant à s'évader hors de nous, se révèle de la façon la plus claire, par un regard, qui interprète ce sentiment que nous ressentons. Si ce mouvement affectueux met en jeu notre faculté primitive de bienveillance, nous ressentons un des plaisirs les plus simples du sentiment; mais si notre regard pénètre dans le cœur du malheureux, s'il en est compris, alors notre aspiration affectueuse se reflète, nous revient

accompagnée d'un élément nouveau qui l'élève à une perfection plus grande, et nous éprouvons le plaisir d'être compris. Tantôt, cette réflexion morale renvoie le sentiment à la place même d'où il émanait et, en ce cas, il ne change pas de nature et ne fait qu'augmenter d'intensité; tantôt, au contraire, en nous revenant, l'émanation morale ravive un autre sentiment, qui est tout à coup mis en jeu. Ainsi quand, pleins d'amitié, nous courons nous jeter dans les bras d'un ami, et qu'au lieu de nous sentir étreints d'une chaleureuse accolade, nous nous voyons repoussés et moqués, le sentiment bienveillant qui nous revient blesse directement l'amour-propre, et celui-ci, entrant en action tout à coup, souffre et anéantit le premier sentiment qui s'était d'abord manifesté. De la même façon qu'en irritant un nerf sensoriel, on produit une action musculaire réflexe, ainsi certains sentiments, mis en jeu, excitent, par leur réaction, d'autres sentiments.

L'histoire du sentiment consiste en une série compliquée de réflexions morales, auxquelles viennent souvent s'associer des éléments intellectuels, et cela fait que des idées peuvent engendrer des sentiments et *vice versâ*. Aux cas les plus simples, l'émanation vient de nous et, s'adressant soit à nous-mêmes, soit à des objets inanimés, se reflète encore en nous et nous sommes, donc, seuls actifs. Dans les sentiments plus complexes, il entre au moins deux hommes, se renvoyant réciproquement leurs sentiments. Ceux-ci se détruisent en s'associant de mille façons, forment l'histoire des joies et des douleurs sentimentales. Sous cet aspect, les sentiments paraissent de vrais sens du cœur qui nous mettent en rapport avec le monde extérieur moral; ce sont des forces primitives qui, mises en action, peuvent réveiller en même temps les plus sublimes facultés de l'esprit.

Les plaisirs du sentiment peuvent se diviser en deux grandes classes. Les premiers viennent du simple exercice d'une faculté physiologique, et sont indépendants de la modification que subira le sentiment en étant réfléchi en nous. Ces plaisirs appartiennent à peu près tous aux sentiments simples, qui se rapportent à des objets matériels ou à nous-mêmes. Ainsi, l'homme qui se chérit ou regarde affectueusement un objet qu'il aime, ressent un plaisir où n'entre le sentiment d'aucun autre homme. Les plaisirs de la dernière classe sont les plus complets et les plus nombreux et proviennent toujours de la participation de deux personnes, de l'association de leurs sentiments similaires ou connexes. Le sentiment qui émane d'une âme inspirée se répand à l'intérieur, cherchant une atmosphère qui se l'assimile. Tant que le sentiment est seul, il reste sans forme, sans couleur, sans vie ; si, au contraire, il vient en contact avec un de ses frères, il semble frémir de joie, et, en se liant à lui, forme un concert qui, revenant aux deux cœurs qui lui sont engendrés, les fait vibrer d'une mystérieuse volupté. Il se passe alors pour le sentiment ce qui arrive pour la lumière, qui ne prend forme et ne montre les trésors de sa puissance que si elle trouve un corps qui l'absorbe et la reflète. Elle traverse les espaces sans limites du vide, et les laisse obscurs et glacés. Trouve-t-elle la pointe d'une aiguille, elle s'y arrête, s'y joue et répand la vie qu'elle cachait en son sein fécond. Cette image de la lumière peut servir aussi à dépeindre certains mystères du sentiment. De même que certains corps, dans la nature, engendrent la lumière et n'en reçoivent jamais, de même certains cœurs, débordant d'affections, ne font toute la vie qu'épandre autour d'eux les harmonies de leurs sentiments, sans jamais vibrer d'un sentiment qui leur vienne du dehors. La faible lueur qui leur arrive des âmes sœurs

est trop faible pour traverser l'auréole qui les entoure; elles vivent de la lumière qu'elles émanent, comme les soleils qui guident les planètes dans les immensités du ciel. D'autres hommes, au contraire, à l'égal des corps obscurs, ne font qu'absorber la lumière qui provient des autres cœurs, sans en jamais réfléchir un seul rayon. Semblables aux planètes, ils se réchauffent et s'éclairent aux soleils du sentiment qui, incapables de haine ou de mépris, continuent leur cours calme et résigné, laissant tomber sur eux une lumineuse rosée de larmes. Eux aussi, en effet, pleurent de ne jamais trouver d'autres soleils pour leur renvoyer une bienfaisante lumière, qui arrive à leur cœur obligé de vivre dans une triste solitude. L'éternelle histoire de l'égoïsme et de la charité peut toute se dépeindre avec les lois de l'optique. Les cœurs humains peuvent se diviser en quatre groupes, c'est-à-dire les blancs qui reflètent toujours, les noirs qui absorbent sans cesse, les translucides que la lumière traverse, les gris qui absorbent et reflètent. Ces derniers sont les plus nombreux.

Dans les deux étapes primitives des plaisirs du sentiment, on peut faire encore une section artificielle et reconnaître encore deux genres de joies. Les premières se goûtent dans l'accomplissement d'une action dictée par le sentiment, lequel a ses besoins, comme toutes les autres facultés sensuelles ou intellectuelles. Les secondes se ressentent à voir en jeu le sentiment d'autrui. De cette façon, un seul sentiment peut produire quatre plaisirs de forme différente, mais qui portent tous les quatre le contact de leur origine commune. En voici un exemple : la conscience de savoir faire le bien nous charme, et, en ce cas, nous jouissons de l'émanation qui sort de nous, indistincte et sans formes. Si nous épanchons notre sentiment en un regard compatissant, nous ressentons un plaisir plus com-

plexe, dans lequel s'associe, de plus, le reflet d'un autre cœur qui bat avec le nôtre. Si nous assistons à une action généreuse, nous nous sentons doucement émus et le même sentiment s'exerce d'une autre façon. Enfin si, par le sacrifice de nous-mêmes, nous essuyons des pleurs, en consolant ou en secourant un de nos frères, nous nous sentons complètement satisfaits et nous jouissons du plaisir d'un sentiment mis en œuvre. Tous ces bons sentiments, qui nous donnent des plaisirs physiologiques, nous ouvrent quatre sources de joies; si une d'elles s'épuise, nous devons aussitôt penser que le sentiment qui nous anime est impur ou qu'il est, en partie, détruit par quelque sentiment pathologique. Ce n'est que dans les cas les plus rebutants de pathologie morale, qu'un sentiment morbide peut nous donner les quatre variétés de plaisir. Dans les conditions ordinaires, l'homme peut se complaire à faire le mal, mais, bien rarement, il est content de se sentir méchant et plus rarement encore il aime à voir faire une mauvaise action. Ce fait psychologique est consolant; il nous prouve que le mal n'est pas une condition nécessaire à la vie morale de l'homme, mais une vraie maladie, un véritable avortement, incomplet et monstrueux en ses parties.

Les régions du sentiment ont des limites bien nettes et sont bien distinctes des royaumes voisins du sens et de l'intellect, malgré le nombre infini de routes qui mettent ces diverses contrées en communication. La conscience de toute l'humanité a inscrit dans ce mot le mot du cœur; le pèlerin qui, des froides régions de l'esprit ou des plaisirs équivoques des sens, passe à la zone torride des sentiments, distingue vite sous quel climat il se trouve. Si, cependant, ces trois pays ont des limites naturelles qui se jouent des bouleversements politiques, leurs provinces sont peu distinctes et, sur ce cadre immense, les philosophes ont

fait et refait mille cartes géographiques, sans qu'on en ait jamais adopté une seule. Je ne prétends pas refaire l'épreuve; il me suffira de me diriger, avec la boussole de la conscience, à travers ce pays mystérieux, à peu près inconnu. J'irai d'un point cardinal à l'autre, sans laisser inexploré un pied de terrain. Je commencerai par les plaisirs les plus simples, pour arriver aux plus complexes, des sentiments du *moi* à ceux du *toi*, tâchant de suivre l'ordre naturel. Je chercherai, en un mot, à parcourir, en peu de pages, l'immense chemin qui va de l'affection de nous-mêmes à la joie du martyr, de l'égoïsme au sacrifice. Je m'arrêterai peu à la pathologie du cœur, craignant de soulever des questions trop délicates, trop périlleuses. Le jeune homme peut audacieusement porter la lumière de la vérité dans le royaume ténébreux du mal; seul, l'homme vieilli par l'expérience peut regarder au microscope la structure des plaies morales. Il peut seul en écrire la douloureuse histoire.

CHAPITRE II

Des plaisirs physiologiques issus de l'amour de nous-mêmes.

Le sentiment le plus simple, le plus élémentaire, est celui qui nous pousse à nous aimer nous-mêmes, à nous défendre du mal et à nous procurer le plaisir. Il porte une infinité de noms, mais il est toujours une faculté primitive qui préexiste à tout raisonnement, qui entre en jeu dès que l'enfant est sorti du sein maternel, et peut-être même avant; qui ne cesse qu'au dernier soupir de faire entendre sa voix, même au martyr qui sourit entre les flammes d'un bûcher. L'exercice, ou mieux, la satisfaction de ce sentiment produit un plaisir dont nous n'avons conscience que lorsqu'il atteint un certain degré.

C'est un des plaisirs dont la définition est la plus difficile, car il naît d'un sentiment qui, dans ses petits degrés, est très indéterminé. Au premier âge, l'on est incapable de réflexion et la conscience est peu analytique; aussi, nous ne nous apercevons pas que nous nous aimons et, par conséquent, nous ne ressentons pas ce plaisir. Dans la jeunesse, les sentiments du *moi* sont étouffés par la voix impérieuse des sentiments qui débordent d'un cœur passionné et qui nous portent hors de nous-mêmes. Ce n'est que plus tard, quand les tempêtes du cœur ont cessé, qu'à

travers ses eaux qui s'apaisent, notre conscience aperçoit, dans le fond, un sentiment qui fait toujours partie intégrante de tous nos actes moraux, qui, plus d'une fois, calma ou souleva des orages, mais que nous n'avions jamais pu voir. Ce n'est qu'alors que l'homme a le calme suffisant pour pouvoir goûter un plaisir, qui n'est évidemment pas morbide dans ses premiers degrés.

Le plaisir qui naît de l'amour de nous-mêmes nous offre, comme toutes les joies, un phénomène de réflexion, dans lequel, à la vérité, le chemin parcouru, depuis le départ jusqu'au retour, est de brève durée. De tous les points sensibles du corps partent de nombreuses impressions; parvenues à notre conscience, elles s'unissent dans la sensation complexe de l'existence; celle-ci éveille le sentiment d'affection pour nous-mêmes, qui se reflète, calme et doux, dans les sensations qui l'ont produit. Si l'on voulait représenter ce plaisir par une image, il faudrait mettre d'un côté le miroir de la conscience, qui réfléchit l'image de la vie et, de l'autre, le sentiment qui la contemple et s'y complaît. Mais cette figure est bien pâle, bien vague; aussi, ne la voit-on plus dès que le voile flottant de notre conscience s'épaissit. A la vérité, l'image de la vie ne disparaît jamais, et forme le fond sur lequel viennent se passer toutes les scènes du sentiment.

Cette joie tend à nous concentrer en nous-mêmes, comme si elle était si tiède, si calme, que le moindre mouvement pût nous l'enlever. C'est pour cela qu'un homme qui jouit de l'amour de soi reste replié sur lui-même et sourit à peine. Si ses traits expriment une joie plus vive, ou s'il s'arrête un moment de trop à se regarder dans le lac paisible de sa propre conscience, tout réjoui de son image affectueuse, il devient égoïste et son plaisir coupable.

Nous avons là un des exemples les plus délicats d'un sentiment vague et indéfini qui change de nature dès qu'il augmente d'un degré, et qui offre une teinte si légère et si enfumée qu'elle se distingue malaisément de l'horizon sur lequel elle se détache. D'ailleurs, il est bien difficile que ce plaisir existe à lui seul et que la conscience puisse le refléter un seul instant dans toute sa pureté. Il s'associe, d'ordinaire, les plaisirs du sens et de l'intelligence, auxquels il apporte un élément nouveau. Quand nous nous délectons de voir, d'écouter et de penser, sans le vouloir c'est de sentir notre *moi* voir, écouter et penser, que nous sommes contents. Tous les sentiments qui naissent et finissent en nous ont pour champ nécessaire d'action ce sentiment primitif. Ainsi tous les plaisirs de la vanité, de la gloire ou de la pudeur sont des fils brodés sur l'étoffe de notre affection pour nous-mêmes.

Ce plaisir est plus goûté par l'homme que par la femme, et croît avec la civilisation. Il est l'effet de notre organisation et la conséquence nécessaire de notre individualité; aussi s'oppose-t-il au plaisir primitif du sentiment social ou de l'affection pour *autrui* dans sa plus grande simplicité.

CHAPITRE III

Des plaisirs de l'égoïsme.

L'égoïsme est une des maladies morales les plus répandues. A la façon d'une épidémie, elle attaque les générations de tous les pays et de toutes les époques et pourrait presque se considérer comme une condition nécessaire à la vie de l'*Homo sapiens*. Il revêt des formes multiples; mais, unique dans son essence, il n'échappe pas à l'œil de l'observateur sous le manteau le plus épais ou la couche la plus opaque d'hypocrisie. Élément formidable dans tous les problèmes de la vie, d'autant plus que, marchant toujours sur la pointe des pieds chaussés de velours, il nous surprend à l'improviste et entre en maître dans toutes nos délibérations. Soit que, dans le conseil de l'esprit, l'intérêt soit le plaideur, soit que les sentiments les plus généreux se consultent pour résoudre le sacrifice le plus sublime, l'hôte taciturne entre par une porte masquée qu'il sait trouver partout, et, avec son sourire froid et silencieux, va s'asseoir à côté des sentiments les plus hauts, discute avec eux et, posant sa lourde main dans la balance du devoir, appose sa signature au vote de l'assemblée. Souvent, les sentiments forment une Sainte-Alliance pour exclure de leurs réunions cet hôte terrible. Elles font garder les portes par l'honneur, la générosité, le sentiment

du devoir et d'autres incorruptibles; l'égoïsme arrive à l'improviste, séduit ou trompe les sentinelles et toujours assiste aux délibérations. La raison avait prouvé, avec tout l'art dialectique, que l'hôte redoutable n'assistait pas à l'auguste congrès des nobles sentiments. Ceux-ci l'avaient cru. Et voilà que l'esprit malin, au lieu de fuir devant tant de splendeurs, arrête un instant la plume dans les mains du Devoir, le secrétaire de la noble assemblée, au moment d'écrire la sublime décision. La plume, mal assurée, a vacillé, les premiers mots sont restés incertains et confus et l'égoïsme éclate d'un rire cynique.

Les plaisirs de l'égoïsme ne viennent que de l'excès de notre amour pour nous-mêmes, qui nous exagère notre chiffre individuel pour rapetisser la valeur numérique du chiffre social. Nous réduisons ainsi au minimum le tribut que, comme membres de la société, nous devons à notre prochain et nous conservons pour nous le gros du capital. Aux premiers degrés de cette maladie, l'homme ne se croit pas égoïste, mais il s'aime beaucoup et, sans le savoir, décide toujours en sa faveur les questions que le sentiment soumet au tribunal du devoir. Dans les degrés élevés, au contraire, l'égoïsme arrive au conseil, impétueux et hardi; l'homme ose s'avouer qu'il s'aime par-dessus tout et met ainsi, entre le monde et lui, une cloison compacte qui l'isole et l'individualise et, certes, il n'y a pas d'atmosphère plus impénétrable que celle de l'égoïsme. Les sentiments les plus nobles, les aspirations les plus ardentes des affections tirent à boulets rouges contre cette forteresse; les projectiles tombent inoffensifs au pied des murs inexpugnables. Plus d'une fois, le gouverneur du fort, pour éviter même d'être troublé par le fracas de cette artillerie, envoie d'habiles sicaires qui assassinent les valeureux soldats. Le sang et les cadavres forment alors autour de la forte-

resse une épouvantable barrière, sur laquelle aucun noble sentiment ne peut se hasarder, même pour proposer la paix et la transaction. L'égoïsme reste impénétrable et seul, dans son château; il se suffit, et ne correspond avec le monde extérieur que du haut des tours d'où, avec sa lorgnette, il contemple froidement ou pour en rire les combats des passions humaines. Quelquefois, pour se distraire, il envoie ses serviteurs inviter quelqu'un à un festin. Il réchauffe, alors, ses chambres glaciales, où l'on ne pourrait vivre; il ordonne un copieux repas et fait asseoir, autour de lui, les invités qui, touchés de sa courtoisie et égayés par les mets et les vins, lui expriment leur gratitude. Il continue, cependant, à manger et sourit sans bruit; quand les caquets de ses hôtes l'ennuient, il les jette à la porte, riant toujours sans jamais faire de bruit.

Dans sa perfection idéale, l'égoïsme est une maladie très rare, et qui, bien qu'elle inspire de l'horreur, ne manque pas d'une certaine grandeur. C'est ce qui pousse à l'excuser dans les grands hommes qui, après être montés, par l'analyse, aux plus hautes régions intellectuelles, posent la main sur leur cœur et sentent qu'il ne bat plus. Les variétés les plus extraordinaires de l'égoïsme sont des objets que leur rareté rend intéressants et que l'on pourrait mettre dans les musées comme des monstres moraux; mais la masse des égoïstes vulgaires est d'une désolante monotonie. Aussi, l'homme qui a fait quelques pas dans le chemin de la vie éprouve le besoin de régaler son œil de spectacles plus séduisants. La foule des égoïstes est faite d'hommes vulgaires qui, parce qu'ils arrivent, par un effort énorme, à des sacrifices d'une mesquinerie grotesque, croient compenser largement les concessions qu'ils se font sans cesse. Ce sont les gens qui se croient honnêtes parce qu'ils n'ont ni tué ni volé! Ce sont les gens qui n'ont

jamais pu croire que la torture d'un sentiment pût peser autant, dans la balance des douleurs, que la perte de quelques milliers de francs. Ce sont ceux qui croient, et qui croiront toujours, que toutes les douleurs peuvent se payer et qu'à tous les comptes de sentiments on peut écrire un *pour solde* parce que c'est ainsi qu'ils établissent l'équilibre du *Doit* et de l'*Avoir* dans leur grand livre du cœur. Tous sont d'une médiocrité rebutante, parce qu'ils osent s'aimer eux-mêmes, et se réjouir de leur nullité; parce qu'ils prétendent être appelés philosophes, dès qu'ils sont arrivés à ce sublime théorème que tout ce qui est agréable, et n'est pas puni par le code, est juste et légitime; parce qu'ils osent nommer folie le sentiment qui dépasse une certaine limite; parce qu'ils arrivent enfin à ce sacrilège de sourire cyniquement au milieu de leur basse médiocrité, alors que ce rire ne se pardonne qu'à l'homme qui contemple l'humanité de la hauteur où planait l'esprit de Goethe.

L'égoïsme, étant un sentiment morbide, né de l'hypertrophie d'un sentiment physiologique, ne nous donne que des joies incomplètes. De fait, l'homme se délecte à s'aimer, à avoir soin de sa précieuse personne, mais ne se complaît pas à voir que les autres éprouvent les mêmes plaisirs. L'égoïste, au contraire, est heureux de la générosité d'autrui, non pas qu'elle fasse naître en lui un sentiment noble de fraternité, mais parce que le sentiment *altruiste* est un précieux capital de réserve, auquel il pourra recourir, le cas échéant, le jour où il se sentira coupable de supporter un fardeau de gratitude. L'égoïste adore l'égoïsme en lui-même, mais le hait dans autrui et, plus d'une fois, il cultive avec sollicitude chez les autres les sentiments généreux, parce qu'ils forment l'arbre auquel il s'accroche pour en tirer la nourriture et la vie.

Les plaisirs de l'égoïsme, à l'état de force latente, se réduisent à une contemplation morale, passionnée de son propre individu, dans laquelle le sentiment se place pendant de longues heures devant le miroir de la conscience, se délectant de la chère image, faisant les grimaces les plus outrées et les plus grotesques. L'égoïste a toujours devant soi son propre individu. Il le caresse avec la tendresse d'une mère, le baise avec les transports d'un amant, l'embrasse avec l'élan d'un ami, le vénère comme un père, l'adore comme un dieu! Il sacrifie à une seule idole les parfums destinés par la nature à tant d'autels divers, devenant un vrai monomane. Aux moments les plus tranquilles de son existence, il se replie en lui-même et avec lui-même; il ose à peine jeter un regard furtif sur le monde extérieur pour revenir bientôt sur lui-même; il évite les bruits et le mouvement et il se retire dans sa coquille dès qu'un zéphyr menace sa précieuse existence. Sa physionomie a presque toujours l'expression d'une joie calme, parce que le rire et les mouvements musculaires pourraient troubler sa tranquillité ou dépenser une parcelle de la force vitale, dont il est parcimonieux jusqu'à la sordidité. Pourtant, ne le croyez pas heureux comme l'avare auquel il ressemble tant! La nature a créé l'homme pour le travail et ne lui a donné tant de force que pour s'en servir dans les luttes de la vie sociale. Elle lui a concédé un excès de combustible, pour qu'il pût quelquefois allumer des feux de joie qui répandissent chaleur et lumière dans un large cercle. Elle lui a aussi donné le droit d'être quelquefois noblement prodigue. L'égoïste, lui, dès qu'il raisonne, dévore des yeux sa provision de bois, l'apprécie, la pèse et la subdivise à l'infini, se fait un petit feu qui donne plus de fumée que de flamme, auprès duquel il se recroqueville, en absorbant avidement le peu

de tiédeur qu'il donne. Il passe toute sa vie à grelotter pour vouloir se chauffer longtemps, et il meurt de froid avant que son bois soit épuisé, sans avoir jamais connu la belle flamme d'un grand feu. On ne joue pas la nature, et celui qui veut vivre plus longuement vit moins que les autres.

L'égoïsme naît avec nous, mais il ne croît et ne produit ses plaisirs que dans l'âge adulte. Dans l'enfance, il commence à germer, mais sa tige reste petite et inaperçue dans le jardin du cœur. Dans la jeunesse, il est encore plus difficile de la remarquer, parce qu'une abondante végétation d'arbres à fleurs vient la recouvrir. A peine le printemps de la vie va-t-il déclinant, l'humble petite plante, grandie à l'ombre de ses sœurs généreuses, croît bien vite, vivant aux dépens des pétales parfumés que laisse tomber l'amour ou des feuilles vertes qui viennent de l'arbre des illusions. Peu à peu, elle devient arbuste, arbre bientôt, et, étendant ses racines au loin, absorbe la nourriture qui jadis suffisait à toute une végétation. A elle seule, elle forme prés, champs et forêts. Gare si le jeune homme, abusant d'une intelligence précoce, devient à vingt ans avare de lui-même. S'il est médiocre, il devient l'égoïste le plus repoussant; s'il a une étincelle de génie, il arrive à une grandeur effrayante. On a vu, plus d'une fois, des hommes dans la fleur de la vie labourer le pré encore vert, fleuri des sentiments généreux, jeter ceux-ci au bûcher et, de leur cendre, engraisser la plante de l'égoïsme. Le jeune homme égoïste fait peur et le rire cynique qui soulève une moustache encore soyeuse fait frémir. Depuis l'âge adulte jusqu'à la mort, les plaisirs égoïstes croissent sans cesse. Dans l'âge extrême, ils semblent devenir physiologiques. La lumière de la vie est alors si tremblante que l'on pardonne à celui qui la

protège de ses deux mains, qui tâche de la ranimer de son souffle et qui repousse ceux qui voudraient lui en voler un seul rayon. L'égoïsme prend alors le nom d'amour de la vie, et le vieillard, de ses mains exsangues, lutte contre la mort qui se joue autour du lumignon de son existence et qui, à l'improviste, l'éteint.

Il est inutile de remarquer que ces plaisirs morbides sont plus appréciés de l'homme que de la femme. Il serait difficile de dire si l'égoïsme a été plus grand jadis qu'il ne l'est aujourd'hui. A en croire l'opinion vulgaire, nous en serions plus entachés que nos pères et ce sentiment morbide croîtrait avec la civilisation. Néanmoins, les hommes de toutes les époques se sont déchaînés contre leurs contemporains et les ont jugés pires que leurs ancêtres. Si cela pourtant était vrai, nous serions aujourd'hui un troupeau de lâches, d'efféminés, de brutes et, grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi.

La terre de prédilection de l'égoïsme semble être l'Angleterre!

CHAPITRE IV

Des plaisirs qui viennent des sentiments mixtes de première et de seconde personne, et spécialement des joies de la pudeur.

Les sentiments où il n'entre que le *moi*, qui partent de nous et en nous se réfléchissent, se réduisent à l'amour de nous-mêmes. A ses plus hauts degrés il s'appelle égoïsme et nous offre, par conséquent, des plaisirs peu variés. Si nous passons des sentiments individuels à ceux qui naissent hors de nous, nous trouvons quelques sentiments mixtes qui forment une vraie transition naturelle entre ceux-ci et ceux-là, et qui participent de la nature des uns et de celle des autres et que j'appellerai mixtes de première et de deuxième personne. A cet ordre appartiennent la pudeur et la variété infinie de sentiments qui prennent les noms d'*amour-propre*, d'*ambition*, d'*orgueil*. Dans tous ces sentiments, la conscience réfléchit une image de notre *moi*, laquelle est pourtant déjà secondaire et nous revient après avoir pris naissance dans le monde extérieur, comme nous le verrons dans chaque cas particulier.

Le sentiment mixte qui se rapproche le plus des sentiments de première personne, c'est la pudeur. Elle constitue un des frémissements les plus indéfinis, les plus vagues du cœur humain, un des parfums les plus subtils.

les plus suaves du sentiment. Chez le petit enfant, la pudeur n'existe pas encore, et il satisfait aux besoins de la nature avec l'ingénuité de son ignorance. A peine la première aurore de la raison commence-t-elle à luire, ce sentiment apparaît vague, confus. L'homme-enfant sent un vrai besoin de couvrir certains endroits de son corps et de se cacher pour obéir aux tristes exigences de la vie. Plus tard, il commence à distinguer les parties du corps en décentes et indécentes, sans en savoir le motif, ce qui est difficile même en philosophie. Les endroits que nous éprouvons le besoin de cacher sont les organes génitaux et leur voisinage. Chez la femme, le champ de la pudeur s'étend plus au large, et elle défend les seins aux yeux d'autrui avec autant de jalousie que les autres parties. Aux degrés les plus élevés de ces sentiments, la femme rougit de montrer la rondeur de son bras, son pied rosé ou le bord extrême de la dentelle qui orne son jupon blanc et qui sort de sa robe. De toutes façons, les peurs les plus bizarres et les plus capricieuses susceptibilités de ce sentiment se rapportent aux fonctions sexuelles et, par suite, le besoin de couvrir une partie est d'autant plus grand que cette partie est en rapport plus direct avec les organes génitaux. L'élégant cou-de-pied est dérobé aux regards plus jalousement que le bras, parce que du premier l'imagination lascive monte, pleine de désirs, vers la région voluptueuse. Par la même raison, la femme préfère montrer une jambe entière dans un bas de couleur, que laisser paraître, entre une fente de sa robe, son jupon blanc parce que, en général, le dernier voile qui protège la pudeur est blanc.

Le rapport anatomique explique encore tous les autres mystères de la pudeur. Celle-ci est forte dans l'âge fécond, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil d'amour. Elle

défend ses mystères d'autant plus énergiquement que le regard profane vient d'un initié aux plaisirs d'amour. Ce sentiment, d'ailleurs, peut s'exercer sans la présence d'autrui et la femme pudique se couvre quand elle est seule, et détourne ses yeux des images de volupté qu'elle porte en elle, par la volonté de la nature.

Quelques philosophes ont voulu profaner cette fleur délicate et démontrer que la pudeur vient de l'habitude du vêtement. Il s'en est trouvé pour oser l'appeler la caricature de la civilisation. Ces fous doivent aller avec ceux qui voudraient nous faire marcher à quatre pattes et avec tous ceux qui ont abusé de leur esprit pour détruire le concept de la dignité humaine. Si quelques sauvages vont toujours nus, si d'autres s'accouplent à la vue des voyageurs, l'humanité entière proteste contre cette infirmité morale, conséquence d'une organisation imparfaite. Pût-on démontrer que le premier homme ne rougit pas de se montrer nu à la première femme, l'on pourrait toujours soutenir que la pudeur nous vient d'un plus complet développement de notre esprit et de notre cœur et que, de ce moment, date une vraie faculté primitive que l'hérédité naturelle transmet aux générations nouvelles. D'autre part, beaucoup d'animaux, des plus intelligents, nous montrent des embryons de pudeur en cachant aux yeux curieux les mystères de leurs amours. L'habitude est un excellent moyen pour perfectionner les forces qui existent déjà, en les portant d'une vie engourdie à un degré extraordinaire de développement; mais elle n'a jamais pu créer une force nouvelle. Si l'humanité avait encore des millions de siècles à vivre, il serait toujours possible de découvrir les facultés primitives (1).

(1) ? (N. d. T.)

La pudeur porte, d'ailleurs, en soi sa propre raison d'être. Elle peut se définir : un artifice de la nature pour nous rendre plus séduisante une fonction qui deviendrait triviale et rebutante peut-être, si elle pouvait s'accomplir publiquement. La femme qui nous apparaît vêtue nous laisse à deviner les trésors qu'elle cache et dont quelques lignes hardies nous indiquent la trace. L'imagination alors nous embellit ce qui, vu dans sa nudité, ne nous intéresserait qu'un moment. Nous désirons ardemment plonger notre œil dans ces régions inconnues qui semblent contenir tant de délices. Si notre main veut alors soulever le voile qui cèle le sanctuaire, la femme se défend ; avec la pudeur et la dignité d'un regard, elle punit l'insolent. Après une longue lutte, quand, vaincue peu à peu, elle n'a plus un pouce de terrain à discuter, c'est alors qu'elle cède au désir que la longue impatience a rendu fougueux. C'est alors qu'elle soulève le dernier voile, et sacrifie sur l'autel de l'amour un sentiment exquis, obligé de céder le pas à la toute-puissante passion. Le raffinement de l'art que cela démontre dans la nature est vraiment merveilleux. Elle excite l'un contre l'autre deux ennemis de forces inégales ; elle charge l'un des deux de déjouer les attaques de l'autre, de façon à divertir l'adversaire, en cédant peu à peu le terrain jusqu'au moment où il s'avoue vaincu et, en tombant, sourit d'avoir jouté avec tant de *maestria*. Depuis la première et ardente rencontre de quatre yeux amoureux jusqu'au dernier et langoureux abaissement des paupières, entre les mille vicissitudes d'une défaite voulue et d'une victoire si désirée, la pudeur accompagne les deux amants comme un ange qui les suit et les protège, comme un secrétaire dévoué qui sert d'économe et de caissier à deux dépensiers qui, sans lui, jetteraient par les fenêtres, en un jour, la fortune de Crésus. Elle ne se retire que quand, par

son économie, elle a pu rendre raisonnable la prodigalité d'un moment, et son voile qui brûle envoie un parfum suave qui s'harmonise avec tous les autres plaisirs de ces moments-là. La nature voulait qu'un rayon de poésie vînt dorer un acte mécanique et nécessairement bestial; elle y a réussi en imposant à l'amour d'obtenir de la pudeur ce délicat sacrifice.

Chaque fois que la pudeur est satisfaite, l'homme ressent un plaisir qui se manifeste par une sensation de recueillement, et qui ressemble à celui que nous éprouvons à nous réchauffer à une belle flamme, quand nous grelottons de froid. Personne ne peut, sans s'émouvoir, imaginer le plaisir que goûte une vierge quand, au sortir du bain, elle se précipite sur le linge dont elle s'entoure, se faisant toute petite et regardant autour d'elle, peureuse et tremblante. Celui qui a vu la Vénus de Canova, qui sort de l'onde, doit frémir de pudique volupté en se la rappelant. Les plaisirs de la pudeur s'expriment aussi par le rire, surtout quand la peur d'être surpris en état de nudité s'évanouit tout à coup.

Ces joies exquises sont réservées dans toute leur pureté au beau sexe, dont elles forment un précieux ornement. C'est avec horreur que l'on voit la femme prostituer sa pudeur dans de fabuleuses débauches. Même quand ce sentiment arrive à une sensibilité morbide, il ne peut jamais déplaire, parce qu'il recouvre toujours des sentiments purs et généreux. La femme qui, la première, fixe un homme, ou qui ne rougit pas en sentant sa main serrée par celle d'un jeune homme, me fait peur; je pense aussitôt qu'il y a des fleurs sans parfum.

Le sentiment de la pudeur, dans toute sa perfection, s'associe à quelques facteurs intellectuels et se plaît non seulement à la pudicité du corps, mais à celle des idées.

des images et de tous les objets physiques ou moraux qui peuvent être décrits en nous.

Ce serait traiter une bien délicate question et bien profonde que de suivre les diverses modifications imprimées à la pudeur par le temps et les diverses formes de la civilisation. Pour ne pas trop nous éloigner de notre sujet, nous devons y renoncer. Nous croyons fermement que ce fait oscille dans de vastes limites, parce que c'est un sentiment de pur luxe dans notre nature morale, mais que son accroissement est en raison directe des progrès de la civilisation. Pour montrer le champ immense qu'embrasse cette question, nous dirons seulement qu'entre les indigènes d'Otahiti qui sacrifient sans vergogne au dieu d'amour devant tous, et l'Anglaise qui a peur de nommer le ventre et le caleçon, l'on peut mettre les femmes de Musgo, dans l'Afrique centrale. Elles reculent d'horreur devant l'idée d'abandonner un instant le *frac* qui leur couvre la partie placée entre le dos et les cuisses, et laissent à découvert tout le reste du corps.

J'ai essayé, en peu de mots, d'esquisser les limites bien vagues d'un des plus mystérieux sentiments, que j'appellerais volontiers le respect physique de nous-mêmes.

CHAPITRE V

Des plaisirs qui nous viennent du sentiment de notre propre dignité. — De l'honneur.

De la même façon que l'image physique, réfléchie dans notre conscience, est contemplée avec plaisir dans l'amour de nous-mêmes, l'image morale, vue dans notre miroir interne, rappelle à la vie des sentiments d'un ordre plus élevé. Quand toutes les facultés élémentaires du cœur forment un tout harmonique, nous ressentons notre *dignité*, et nous en éprouvons une certaine complaisance. Quand notre image morale est réfléchie dans toute sa pureté, nous nous admirons sans orgueil et sans vileté, pourvu que nous la contemplions comme la sainte bannière de l'humanité que nous devons garder et défendre au péril de notre vie.

Le plaisir intense que l'on éprouve à se sentir digne de soi-même est une sensation indéterminée, indéfinissable, mais qui provient du concours de nombreux facteurs. Dès que la raison nous a appris à lire dans le livre mystérieux de notre conscience, nous nous trouvons des devoirs plus ou moins aisés à remplir. Nous nous sentons appelés à une lutte généreuse, dans laquelle nous avons à vaincre de formidables ennemis, avec les armes que nous donnent le courage et la patience. Nous voyons de loin le

superbe spectacle d'un panorama moral, où la vertu et la religion nous attendent pour récompenser nos glorieux efforts. Nous éprouvons, alors, une sensation indéfinie; nous mesurons nos forces et la distance du but à atteindre. Si la peur nous abat dès ce premier moment, nous renonçons à la lutte, nous confessons notre bassesse; nous étouffons notre dignité, coupables ainsi d'un infanticide moral. Quand, au contraire, après avoir hésité quelque temps, nous nous croyons capables de vaincre, ou nous voulons du moins tenter la bataille, alors naît en nous, dans toute sa majesté, le sentiment de notre dignité, qui devient notre inséparable compagnon d'armes.

Ce noble sentiment ne transige jamais avec l'ennemi qui essaye de le corrompre par tous les sophismes, toutes les séductions. Quand nous oublions que, dans la lutte de la vertu contre le vice, nous avons pour allié un ange céleste et que nous cherchons à souscrire un pacte honteux avec l'ennemi qui nous harcèle sans trêve, le noble ami fait entendre sa voix impérieuse et déchire le traité de paix. Ce sentiment peut succomber, écrasé par un torrent d'ennemis; il ne saurait trahir. Plus d'une fois, nous-mêmes, pour nous affranchir de ses importunités, nous commettions ce sacrilège de le poignarder, mais une voix s'élève de son cadavre, qui nous maudit et nous voue à l'éternel remords. D'autres fois, ne pouvant supporter le poids de la guerre, nous voulons nous reposer un moment, et de force, nous fermons la bouche à notre allié. Vain artifice! Un instant après, notre dignité parle plus haut que jamais et nous reproche notre vile trahison.

Les joies de ce sentiment, dans leur perfection, sont réservées aux rares individus qui, infatigables à la lutte, ne se sont jamais reposés une heure et qui, regardant l'ennemi en face, sont morts sur le champ de bataille, la

conscience sans tache. Presque tous les hommes comptent dans les fastes de leur lutte des alternatives de triomphe et de défaite, et leur dignité, si elle subsiste, porte mille cicatrices. Elle est, d'autres fois, invalide et difforme et ressemble à ces vieux soldats qui ont laissé quelque membre sur les champs napoléoniens.

Les plaisirs qui proviennent de la satisfaction de ce sentiment sont calmes et durables et répandent une atmosphère harmonieuse sur la vie entière. Ils ont une lumière paisible et douce, et ne brillent vivement qu'au milieu des infortunes. Il semble alors que ces joies soient un vrai fonds de réserve, une récompense suprême que la vertu décerne à l'homme ici-bas.

Bien que ce sentiment se trouve, au moins esquissé, chez tous les hommes, pourtant ces émanations sont tellement délicates que la conscience opaque de beaucoup ne les reflète que confusément. Pour remédier à ce défaut, la nature a mis en nous un sentiment de réserve, d'ordre moins idéal, plus accessible à tous; elle a créé l'*honneur*.

Si, au sentiment pur et transparent de notre dignité, nous ajoutons une dose infinitésimale d'amour-propre, qui est d'une couleur brillante, nous donnons au premier une teinte visible aux yeux les moins perçants. Il suffit, pour cela, de faire subir à notre dignité une seconde réflexion, en la renvoyant de nous sur la conscience de la société humaine. Le rayon pur de notre image morale s'associe alors un élément plastique et sensible, et lorsqu'il revient à notre conscience, elle le perçoit mieux. L'honneur est un des sentiments les plus indéfinissables, parce qu'il est un vrai moyen terme, une image de demi-teinte que la nature a adaptée à notre faiblesse congénitale. L'homme de cœur élevé se préserve de toute bassesse par le sentiment de la dignité dont, pour lui, l'honneur est synonyme.

Fût-il isolé de l'univers, il ne s'abaisserait pas d'une ligne parce qu'il respecte sa propre image et ne pourrait supporter le blâme de son allié. L'homme ordinaire, lui, a besoin d'être aidé par l'humanité entière pour ne pas devenir inférieur à sa dignité. Il a besoin, pour ne pas s'avouer vaincu dès la première passe, de ce terrible épouvantail : le *déshonneur*. L'homme d'élite voit le sanctuaire ouvert et le dieu nu; l'homme vulgaire a besoin du tabernacle et des reliques, et l'humanité entière lui répète que, sous le manteau chargé d'or et de gemmes qu'il adore, se cache un dieu terrible que nul n'offense impunément. C'est ainsi qu'il cède à une puissance mystérieuse qui lui fait plier la tête et l'empêche de regarder en haut, et dont le nom seul le fait trembler. Il est superstitieux; l'homme qui obéit à sa seule dignité est religieux.

Peu à peu, l'honneur s'éloigne de la perfection de son type. Il s'avoisine de l'amour-propre et finit par se confondre avec la vanité. Les murs du tabernacle s'épaississent de plus en plus pendant que le dieu qu'il abrite se rapetisse, jusqu'à ce qu'il disparaisse. On pourrait même dire qu'aucun homme ne commet de bassesse, sans avoir palpité au sentiment de sa dignité. Il a obéi à un code qu'il a trouvé tout écrit à sa naissance; il a adoré un dieu qu'il n'a jamais connu.

Les lois qui règlent les plaisirs de la dignité et ceux de l'honneur sont les mêmes, puisqu'elles proviennent de natures identiques. Ils sont presque toujours négatifs, c'est-à-dire dérivent de la réparation d'une offense. L'honneur et la dignité ne peuvent transiger en aucun cas, sans se suicider; aussi, s'ils restent immaculés, ils produisent une joie calme, qui le plus souvent ne se fait pas sentir. Dès qu'ils courent un danger, ils accourent au combat et se reposent, fiers, sur leurs autels. L'honneur a des joies

plus impétueuses, parce qu'étant plus irritable que sa sœur, il combat souvent. Notre dignité ne livre que de grandes batailles; l'honneur se plaît aux escarmouches et, dans les grandes guerres, sert de tirailleur.

L'influence de ces plaisirs se fait sentir sur tous les sentiments nobles et généreux. La vertu est toujours la première servie à leurs fêtes. En lisant l'histoire, nous trouvons beaucoup d'actions héroïques dans ces sentiments. En parcourant les archives de sa mémoire, chacun peut se souvenir d'avoir éprouvé ces joies. Heureusement l'honneur n'est lettre morte que pour bien peu d'individus.

L'homme et la femme sentent également la dignité et l'honneur; l'expression de ces sentiments est plus séduisante chez la femme, parce que le courage moral, accompagnant la faiblesse physique, inspire plus de sympathie, de vénération.

C'est dans l'enfance que l'on éprouve les premiers plaisirs de ce genre; mais ils n'apparaissent dans leur calme majesté que plus tard. Ce sont des joies de tous les âges, mais qui, pour les êtres vils, finissent avec la jeunesse. Passé cet âge, nos ennemis moraux augmentent de force et de nombre; si notre dignité ne nous a jusqu'alors que faiblement soutenus, elle tombe, défaite. Quelques personnes, dès le premier âge, savent s'enfermer dans une forteresse inexpugnable où, jusqu'à la mort, leur dignité reste sauve de toute atteinte.

La physionomie de ces joies exprime très bien leur nature morale par ses caractères physiques. L'homme qui ressent sa dignité et qui a son honneur satisfait élève la tête avec l'air fier et calme. Regardant autour de lui, il semble jeter un regard de compassion sur la bassesse qu'il foule aux pieds. Quelquefois, il croise les bras et prend l'attitude de l'homme qui combat. Souvent, pour-

tant, l'émanation de ces plaisirs est si calme et si lente qu'elle fait doucement vibrer l'âme, sans transpirer au dehors. L'œil peut en être, d'autres fois, le seul interprète.

J'ose dire que le sentiment de la dignité ne saurait avoir de joies pathologiques. Il s'appuie sur une région trop élevée pour que le mal puisse y parvenir. L'homme qui, se parant d'une rosette gagnée par une bassesse ou payée par de l'or, se pavane devant sa glace, en disant : « Ma dignité est satisfaite », se ment effrontément à lui-même et profane un mot sacré : seule la vanité est satisfaite en lui.

La pathologie morale de l'homme est, au contraire, féconde en plaisirs morbides, que la plus vaste clinique ne suffirait pas à traiter. Le duel est une des plus insolentes profanations de ce sentiment, et les joies qui en proviennent sont certainement coupables. Chaque jour, nous entendons les sottises de l'amour-propre qui chemine sous le nom d'*honneur*. Les fausses joies de ce dernier sentiment se distinguent mal de celles de la vanité. Pour les reconnaître, il faut préciser ce qu'est l'honneur. Il est formé de l'élément immuable de la dignité, qui traverse les siècles sans altération, et de la réflexion irisée de l'opinion publique, qui varie sans cesse. C'est dans ce second facteur que gît la cause unique de ces plaisirs morbides.

CHAPITRE VI

Des plaisirs physiologiques de l'amour-propre.

Notre propre image intellectuelle, en se réfléchissant dans le miroir de notre conscience, éveille un des sentiments les plus formidables, les plus multiformes : l'*amour-propre*. Notre dignité ne peut jamais être coupable, même dans ses plus hauts degrés; au contraire, la complaisance que nous mettons à contempler notre esprit n'est innocente que si elle est minime. Dans le domaine du cœur, le mérite de la victoire est toujours réel et notre liberté nous rend responsables de nos actions; mais, dans les travaux intellectuels, la fortune nous sert mieux que la vertu, et nous ne pouvons nous attribuer un certain degré de mérite sans pécher par orgueil.

Une des grandes différences entre la réflexion de notre image morale et celle de notre image intellectuelle consiste en ceci : la première ne peut se réfléchir qu'entière et intacte, tandis que la seconde peut nous offrir, une par une ou combinées de mille façons diverses, les faces de son polyèdre. Ainsi, la moindre égratignure faite à notre honneur altère toute la physionomie de notre dignité, qui est une et indivisible; nous pouvons, au contraire, nous réjouir d'être excellents musiciens, même si, pour le reste, notre conscience accuse l'ignorance la plus crasse. Les

plaisirs de la dignité sont beaucoup plus sensibles que ceux de l'amour-propre, les premiers venant de l'image du cœur réfléchie en lui-même, les seconds arrivant des froides régions de l'esprit. Qui ne s'apercevrait pas tout de suite de cette différence, n'a qu'à comparer le plaisir qu'il goûte à se sentir honnête avec celui qu'il prend à se croire intelligent. La première joie est harmonieuse et tiède, toute du cœur; la seconde, froide et idéale parce qu'elle se compose de sentiment et d'intelligence.

Le sentiment de notre dignité, nous l'avons déjà vu, peut être considéré comme une force primitive qui nous pousse à faire le bien; l'amour-propre, lui, nous amène à la recherche du beau et du vrai, et il est le grand moteur dans cette machine qui est la civilisation. Le génie peut seul agir par l'unique force débordante de l'intelligence; tous les autres deviennent ouvriers de l'édifice social pour diverses raisons, en tête desquelles est le besoin de satisfaire l'amour-propre. Supposons un instant que l'humanité entière fût dépourvue d'amour-propre, et vous verrez qu'elle serait encore une horde de brutes errant dans les forêts. La nature a lié ses buts les plus hauts à un plaisir immense; et, de même qu'à la fonction sexuelle elle a attribué la volupté, à la fonction nécessaire et inéluctable de la civilisation elle a attaché les satisfactions indéfinies de l'amour-propre. Le plaisir que ressentit le premier homme à vaincre une difficulté le paya avec usure de la peine qu'il avait prise, et il apprit à connaître une nouvelle source de joie. La nature, économe et généreuse à la fois, a réparti le plaisir et la fatigue dans une égale mesure, afin que la marche de la civilisation fût continue et progressive. Sans cet artifice, l'homme se serait contenté des joies des sens, et n'eût pas employé les forces dont il était doué et dont il ne peut se servir sans fatigue.

Le plaisir le plus simple de l'amour-propre consiste dans la satisfaction de ce sentiment qui vient de nous et en nous se termine. Les animaux eux-mêmes goûtent cette joie élémentaire et elle fait partie de toutes nos occupations, faciles ou malaisées. L'enfant qui, étendu par terre, commence à marcher à quatre pattes vers un voisin, et l'atteint après de longs efforts, ressent le premier et le plus simple des plaisirs de l'amour-propre : celui d'avoir *réussi* à faire ce qu'il voulait. Tous les travaux les plus élémentaires qui sont indispensables à notre vie nous donnent de telles satisfactions dans le premier âge. Nous devrions nous rappeler l'air de triomphe avec lequel nous avons, pour la première fois, porté la cuiller jusqu'à notre bouche, ou la souveraine béatitude avec laquelle, abandonnés au milieu d'une chambre, nous avons parcouru, et avec quels efforts! l'espace de quelques pas pour nous jeter entre les genoux de notre maman qui, tout heureuse, nous étreignait en nous embrassant. La marche était alors pour nous un difficile travail de haute mécanique. Y réussir caressait par suite notre amour-propre, qui ne peut être satisfait que par la victoire d'une difficulté.

Comme il est naturel, le plaisir est d'autant plus grand que le travail est plus difficile. L'enfant qui attrape avec sa raquette le volant jeté en l'air, éprouve un plaisir d'amour-propre, tout comme l'auteur qui ajoute la bienheureuse parole *Fin* à une œuvre qui lui a coûté de longues années de travail, mais ces deux plaisirs diffèrent d'intensité.

Ces plaisirs individuels, tout infinis qu'ils sont, ne bornent qu'un hémisphère dans le monde de l'amour-propre, qui n'est satisfait complètement que par le reflet de l'approbation d'autrui. L'amour-propre, réfléchi hors de nous, forme un vrai sentiment secondaire qui, dans ses

degrés physiologiques, peut prendre le nom d'*approbativité* ou celui d'émulation. Ce nouveau sentiment a une marge plus étroite encore, en dehors de laquelle il devient vanité ou ambition. L'homme peut cacher en soi l'orgueil le plus énorme sans être coupable, mais il devient ridicule, à peine en laisse-t-il transparaître un rayon sous forme de vanité, et c'est justice : dans le premier cas, personne ne souffre, dans le second l'amour-propre d'autrui commence à s'offenser.

La mesure de l'approbation nous est donnée moins par le mérite de l'action que par le nombre de ceux qui l'approuvent, et, plus encore, par la valeur de l'éloge. Nous ne pouvons nous complaire en une action indifférente et aisée sans tomber dans la plus ridicule pathologie morale; nous sommes, au contraire, portés sans le vouloir à boire jusqu'au fond la coupe de la louange, si peu proportionnée à nos mérites que soit celle-ci. En ce cas, même quand la raison se refuse, dès l'abord, à accepter des éloges qui sentent la flatterie, nous faisons, avec ingénuité, des efforts herculéens pour nous prouver à nous-mêmes que peut-être, sans le savoir, nous pourrions bien mériter la louange qu'on nous donne toujours si courtoisement. L'éloge est un contrebandier si subtil qu'il séduirait même Caton en sentinelle, quoique son signalement lui fût donné, et qu'il dût crier : « Au large! la flatterie ne passe pas! » Les douaniers qui savent déjouer cet habile fraudeur sont dignes d'une médaille d'or... et du titre de grands hommes.

L'amour-propre est, peut-être, le sentiment le plus susceptible de notre cœur. Aussi jouit-il rarement d'une bonne santé, et il passe presque toujours sa vie en convalescence de légères maladies intermittentes. Mais, comme nous sommes tous sujets à cette épidémie, nous nous la

pardonnons mutuellement, nous la considérons comme une nécessité regrettable, semblable à la pluie ou au froid. Quand quelques-uns de nous arrivent par hasard à une santé florissante, ils crient partout qu'ils sont humbles et modestes et par là même retombent malades d'orgueil.

Les joies de l'amour-propre se basent sur le prix-courant du mérite, une des denrées dont la valeur varie à chaque souffle du vent, comme si elle suivait les cours de la Bourse la plus déséquilibrée du monde. Même dans l'approbation que nous donnons à nos actes, nous avons égard à la valeur qu'ils auront au grand marché de l'opinion. Si nous recevons les éloges d'autrui, nous faisons taire notre raison, qui serait cependant la meilleure jauge, et nous prenons comme jaugeur le respect humain. Cependant, si sur le marché il n'y a que des produits de bas aloi, les nôtres, quoique médiocres, peuvent avoir beaucoup de valeur ; si, au contraire, les sublimes articles sont réunis, il faudra que nos travaux soient bien supérieurs pour attirer un instant le regard incertain de la masse stupide, qui vend et achète la louange. Cette raison explique une infinité de mystères, petits et grands, dans la vie des individus et des nations. On comprend, par exemple, pourquoi un homme qui n'est grand que par l'hypertrophie d'une faculté intellectuelle de second ordre, soit si pétulant; on s'explique comment un homme médiocre s'isole en prétextant un faux stoïcisme ou se pavane au milieu d'un cercle d'hommes nuls; on comprend comment un lumignon peut paraître un soleil, s'il crépite dans un siècle de ténèbres.

Les joies physiologiques de l'amour-propre et de l'approbativité sont mieux goûtées par l'homme que par la femme, dans l'âge mûr que dans la jeunesse ou la sénilité. Elles fleurissent d'ailleurs dans tous les climats, dans tous

les pays, dans tous les temps. Elles embellissent la vie des individus et, servant de facteur essentiel dans la civilisation, aident à créer à nos descendants de nouvelles sources de jouissances.

La physionomie de ces plaisirs a peu de traits distincts, parce qu'ils sont assez calmes pour rayonner en nous peu à peu. Le plus souvent, les yeux expriment la joie en brillant d'une façon insolite, tandis que les lèvres dessinent un calme sourire. Quelquefois, la physionomie se complique du frottement des mains, de la danse, des exclamations de joie et de mouvements bizarres; chacun peut consulter sa mémoire et se rappeler les tableaux de son propre musée.

Nous avons tous, à cet égard, de riches galeries que nous fermons soigneusement au public. Combien nous avons raison! Les images ridicules y abondent tellement!

CHAPITRE VII

Des plaisirs semi-pathologiques de la gloire et de l'ambition.

Les degrés par lesquels passe l'amour-propre pour devenir orgueil, et l'approbativité pour se faire frénésie des louanges sont infinis. Ils nous mènent du bien au mal, sans que nous en ayons conscience. Deux figures colossales se distinguent pourtant, qui, par leur grandeur, arrivent à se faire admirer, quoique leur piédestal s'appuie souvent sur le terrain de la pathologie morale : ce sont l'amour de la gloire et l'ambition. En faisant battre le cœur d'un seul, ils peuvent changer le sort de l'humanité entière.

La gloire, qui est peut-être un des mots les plus grands et une des choses les plus petites, est le point culminant de l'approbativité où ce sentiment, porté à l'apogée, reçoit la plus entière satisfaction. L'homme qui est envahi de cette fureur, à peine est-il entré dans le monde, jette un regard raide et pénétrant sur le réseau des voies qui guident l'esprit humain. Après un rapide examen de conscience, il exhausse sa force au niveau du but, et se trace un chemin vers l'immortalité. Bien peu sont assez heureux pour mesurer d'un coup d'œil leur propre esprit, le siècle où ils naquirent, la distance à parcourir. Ceux-là se

jettent à corps perdu dans le chemin que la nature semble avoir fait pour eux, et courent, avec la vitesse de l'éclair, au but pour lequel ils étaient créés. Presque tous ceux qui ont le droit d'aspirer à la gloire se trouvent placés au carrefour où se croisent, en rayonnant, les voies de la science et courent çà et là sans savoir quelle est la route où ils doivent accélérer le pas. Ils les observent toutes et, dans la suffisance de leur jeunesse, voudraient se jeter dans toutes à la fois, ou les parcourir toutes successivement. Plus d'une fois, ils s'engagent dans un sentier; furieux de le trouver si étroit ou si long, ils reviennent au carrefour d'où ils sont partis, maudissant dans leur aveugle colère la nature qui ne leur a pas donné une vie séculaire. Enfin, épuisés d'aspirations inutiles, ils lancent un dernier salut de regret aux routes qu'ils ne pourront parcourir et s'engagent, résignés, sur une seule des voies.

L'amour de la gloire n'est permis qu'au génie. Chez les médiocres, il est une profanation et son expression un blasphème. La grandeur de cette passion se proportionne à celle de l'esprit qui la conçoit, et quand elle arrive au fanatisme, peut dévorer l'homme qu'elle brûle, mais non pas sans illuminer l'humanité. Plus d'une fois, le génie s'est offert en holocauste sur l'autel de la civilisation humaine et, se brûlant lui-même, a brillé au milieu des ténèbres en se consumant. Il monta sur son bûcher, mais l'humanité éclairée par ce soleil d'une minute avait fait un pas en avant, puis s'était arrêtée, dans l'attente d'une nouvelle victime qui lui donnât un nouvel éclair de lumière.

Nous pouvons le dire : les foules qui composent la famille humaine sont des bandes d'aveugles, qui vont trébuchant dans les ténèbres et guidant leur marche par les digues où les enferment l'espace et le temps. Une génération tout entière est une formule où tous les facteurs

ont un caractère commun, une même nature, mais une valeur différente. Qu'un seul génie apparaisse, et tous les yeux vont à lui chercher chaleur et lumière! Il illumine leur route et les oblige à courir un instant, afin de regagner le temps perdu. Tant qu'il brille, les hommes le suivent. Quand la flamme s'éteint, quand l'astre a disparu, la formule change et l'humanité s'engage dans d'autres voies.

Les joies de la gloire brillent comme des soleils, mais s'achètent à haut prix. A peine le génie a-t-il choisi sa route, que mille ennemis l'assaillent, tâchant d'arrêter son audacieux voyage. Les préjugés, l'envie, la haine, l'ignorance lui tendent des embûches. Il doit vaillamment lutter, vaincre et pousser plus loin. Cela ne suffit pas : il désire avec fureur les applaudissements, les couronnes de lauriers, les triomphes, et plus d'une fois, il parcourt sa longue route sans qu'un seul battement de main ranime ses esprits lassés, sans qu'une main compatissante le soutienne dans la rude guerre, on lui montre à l'horizon la récompense qui l'attend. Il marche seul et muet. Il craint souvent de s'être trompé de voie ou de parler une langue que nul ne sait entendre. Il s'arrête, alors, hésitant et se demande s'il veille ou s'il rêve, s'il pense ou s'il délire ; jusqu'à ce que, réconforté par sa conscience qui reflète toute la grandeur de son esprit, il prenne courage et aille plus avant. La gloire, souvent, n'est satisfaite que vers la fin du long voyage ; quelquefois encore, elle ne dépose ses lauriers que sur un cadavre, sur un cercueil, dont les archéologues allaient s'emparer. Une vie consacrée à la gloire peut se représenter par un fond clair d'espérance, sur lequel sont, çà et là, brodées des feuilles de laurier.

L'éclair d'un instant de gloire brille de tant de splendeur qu'il suffit, cependant, à illuminer les ténèbres de

longues années de souffrances et de misères. L'homme s'exhausse, alors, au-dessus de lui-même; son cœur s'élève un instant aux régions supérieures de l'esprit, où tout célèbre joyeusement le merveilleux spectacle que l'on en découvre. Le plus effréné délire ne suffit pas alors à exprimer la plénitude de joie, qui, débordant de toute part, ne trouve pas dans les faibles moyens de notre organisme des signes qui suffisent à le représenter. Le génie, cependant, ne se contente jamais des apothéoses les plus sublimes; guidé par l'insatiable imagination, il rêve de gloires plus grandes, de plus splendides triomphes et compte, avec l'avarice d'un usurier, les capitaux de son esprit pour voir s'il ne peut retirer un plus gros intérêt.

Si la gloire n'a qu'un manteau réservé au génie, l'ambition a dans ses magasins des vêtements de toute taille, qui s'adaptent aux diverses grandeurs du cerveau humain. Cette passion est moins élevée que la première et n'est pas aussi pure, car il y entre toujours quelque élément morbide. La gloire vise à l'immortalité et mesure sa propre grandeur, et non pas la petitesse d'autrui; l'ambition a pour premier but de surpasser les autres, qu'ils soient brebis ou lions. La première peut s'exprimer par l'image d'un homme contemplant le ciel dans une extase sublime; la seconde peut se représenter par un autre, monté sur la colline, et qui regarde en souriant la foule qui s'agite dans la vallée et qu'il pourrait terrifier, en faisant glisser un quartier de roche.

L'homme avide de gloire s'adresse à la vérité et ne se réjouit que d'une récompense méritée; l'ambitieux se sert de toutes les passions, grandes ou mesquines, des préjugés et de la bassesse, pour monter et n'a jamais souci de savoir si le sol où il se pavane est de marbre ou de fange. Une autre différence capitale vient de ceci : alors que les plai-

sirs de la gloire peuvent se goûter en leur plénitude, dans la solitude du cabinet, ceux de l'ambition ne brillent que dans le tourbillon de l'action ou du commandement. L'ambitieux a soif du pouvoir, et les joies qu'il ressent se compliquent toujours du plaisir intellectuel de faire sentir à autrui la prédominance de sa volonté.

L'ambitieux peut faire le bien, quand cela lui est utile. Rarement il en a quelque mérite. D'ordinaire, il est monomane, car une seule faculté le domine, toutes les autres servant d'instruments ou d'esclaves. Il est, avec la même indifférence, égoïste ou généreux, loyal dans ses paroles ou parjure de ses serments, superstitieux ou sceptique, cruel ou bienfaisant. Si ce fou sublime arrive souvent à une vraie grandeur sans commettre de crimes, il n'en a nul mérite, et c'est que l'opinion publique, qui l'éleva, lui imposa de faire le bien. En tout cas, le langage vulgaire, juge sans appel de tant de questions, décide que l'ambition est une passion neutre, qui est entre les limites du bien et du mal, et à laquelle il faut toujours ajouter un autre mot pour en fixer la valeur morale. C'est ainsi que l'on dit une noble ambition aussi bien qu'une ambition coupable.

Les joies de ce sentiment sont assez intenses pour satisfaire la vie morale d'un individu, en tenant lieu de tous les autres plaisirs. Cette passion est plus insatiable encore que l'amour de la gloire, elle devient une vraie rage, une vraie fureur qui ne cesse qu'au tombeau. L'ambitieux pâlit de joie au premier honneur qu'il attend, mais ne s'arrête pas un instant. Il regarde autour de lui si les ombres lui cèlent un rival, puis il court en avant, à pied d'abord, ensuite à cheval, à la vapeur enfin. La locomotive va à la plus grande vitesse. Le combustible ordinaire ne suffirait pas. Il jette au foyer de sa chaudière des générations humaines, et, tremblant que le feu ne se ralentisse, il

y précipite ses sentiments, l'amitié, l'amour, enfin sa dignité. Pourvu qu'il lui reste un œil pour jouir de sa course fulgurante à travers le monde, il brûle son cœur, en disperse les cendres. La machine éclate souvent et il est foudroyé au milieu de son téméraire voyage. Déchiré, mourant, il va, trébuchant entre les ruines, voir si son nom est sauvé et, en espérant, rêve encore de nouvelles courses. Si Napoléon était devenu maître de l'Europe, il ne serait pas mort satisfait. La gloire et l'ambition sont des passions qui naissent avec la raison et ne disparaissent qu'avec la vie. Dans la jeunesse, elles brillent d'une plus vive lumière ; mais, dans les âges suivants, elles donnent une haute flamme. Leurs joies sont réservées presque absolument à l'homme. Si la femme arrive à s'en rendre digne, elle monte à notre hauteur (1).

Dans tous les pays, à toutes les époques, il y eut des martyrs de la gloire et de l'ambition. Le génie peut créer une civilisation, mais n'y obéit pas ; l'ambition a toujours augmenté au choc des intérêts et de la vanité, dans le tourbillon des grands centres sociaux. Il n'est pas douteux que cette maladie ne soit plus répandue à Londres et à Paris que sur les montagnes suisses, ou dans les forêts de l'Amérique.

(1) Mantegazza a-t-il oublié l'ambition *indirecte* qui pousse la femme à tout désirer pour son mari, même sans affection pour celui-ci ? Elle peut cependant surpasser l'ambition personnelle la plus grande, et combien d'exemples n'en citerait-on pas, depuis les souveraines jusqu'aux épouses de petits détaillants ? (N. d. T.)

CHAPITRE VIII

Pathologie de l'amour-propre. — Plaisirs de l'orgueil.

Toutes les fois que nous contemplons, avec une souveraine complaisance, notre image intellectuelle réfléchie dans notre conscience, nous goûtons un plaisir coupable et nous devenons *orgueilleux*. Ce nouveau sentiment, dans ses degrés inférieurs, se confond avec l'amour-propre et peut, par là, être encore placé parmi les bons sentiments, quand on en détermine la nature physiologique avec un bon adjectif, ou qu'on l'appelle fierté, mot qui arrive mieux à indiquer la réaction *maxima* du sentiment de notre dignité.

L'homme superbe se complaît en soi-même et dans ses œuvres plus qu'il n'est juste et, se constituant son propre juge, se croit grand, heureux, sublime. Tantôt il contemple son image morale tout entière et se croit un homme supérieur; tantôt il n'envisage qu'une face du polyèdre et se proclame excellent artiste, incomparable orateur, poète divin. La joie qu'il ressent peut parvenir aux plus hauts degrés, et elle n'est pathologique que moralement, parce qu'elle blesse le sentiment du vrai et l'humanité tout entière.

L'orgueil est toujours ridicule et grotesque, puisqu'il

unit dans une vraie caricature morale le vrai et le faux, le grand et le petit. Il produit en nous l'impression d'un nain qui va sur des échasses, d'un tyran de comédie qui veut être appelé « Majesté » quand, en quittant les tréteaux, il a quitté son royaume. Si cette caricature était un jeu, elle pourrait nous faire rire, mais notre amour-propre, offensé d'une supériorité usurpée, s'insurge et souffre. Les hommes supérieurs arrivent pourtant quelquefois à rire de l'orgueil; mais c'est qu'ils arrêtent l'image dans les régions intellectuelles; si elle arrivait au cœur, elle y ferait une piqûre, ne fût-ce que celle d'une épingle.

Les joies de l'orgueil ne peuvent être ressenties que par un esprit *plié en soixante-quatre*, comme disait un célèbre Italien, parce qu'elles partent d'une erreur de l'intelligence. L'orgueilleux a toujours à ses yeux une longue-vue avec laquelle il juge de lui et des autres, avec cette différence que, dans le premier cas, il la tient comme il est d'usage et que, dans le second, il renverse l'instrument, met l'objectif près de l'œil et voit petit, petit, tout ce qui n'est pas de lui. Cet heureux homme ne se trompe jamais, et personne n'a pu lui persuader qu'il voyait tout à l'envers. Il défend son erreur avec tout l'acharnement de l'ignorance, parce que l'idée de voir les autres grands et lui-même petit lui est intolérable, et il continue à jouir du brillant de l'optique qui lui plaît. Heureux il est, car il peut cueillir sans peine les lauriers qu'il cultive dans son propre jardin et qu'il se décerne, et qu'il peut, ingénument, battre des mains à son propre passage! Les rires et les sifflets de la multitude, étonnée de tant d'impudence, ne parviennent pas à le troubler dans sa complaisance. La raillerie et le mépris ne sont pour lui que des traits lancés contre le colosse qu'il est par l'envie des médiocres. Osant, par une sacrilège profanation, se ranger dans les génies

méconnus, il s'enveloppe majestueusement dans le manteau d'un généreux pardon ou, du moins, d'une stoïque résignation.

L'orgueil, à la vérité, n'apparaît que rarement dans cette fabuleuse grandeur et le plus souvent reste mesquin et burlesque. Alors la vérité fait, de temps en temps, entendre sa voix et les pâles instants de contentement de soi même sont mêlés de mépris et d'avilissement. Mais l'orgueilleux, courbé à terre par la force de la vérité, écrasé par les risées de tout un peuple, ne s'avoue jamais vaincu; rentrant en lui-même, il arrive toujours à se dire : « Je suis un grand homme ! »

Les joies de l'orgueil ont toutes une physionomie très ridicule et, seul, le pinceau d'un caricaturiste peut bien les représenter. L'orgueilleux, content de soi, a toujours sur ses traits quelque chose d'ampoulé, de bouffi; il s'étend, avec effort, pour ne perdre ni une ligne de sa taille, ni une coudée de sa grandeur. La physionomie de ces joies est si caractéristique que je ne m'arrêterai pas à la décrire; je renvoie mes lecteurs aux belles figures qu'en ont données Engel et Lavater et aux exemplaires vivants qui marchent, ou plus souvent vont en voiture, dans les rues de nos villes.

Ces plaisirs sont de tous les âges, de tous les pays, de tous les temps. Ils sont plus vifs dans le sexe fort, dans l'âge adulte et chez les peuples mal policés.

L'influence de ces joies mesquines est très malfaisante et s'étend sur toutes les facultés de l'esprit ou du cœur. Ne pouvant exister sans l'ignorance, qui est leur mère légitime, elles haïssent la science et confine notre perfectionnement dans de fort étroites limites. D'autre part, l'orgueilleux, se couvrant de bijoux, de perruques et de manteaux, reste fort empêché dans ses mouvements, de

façon qu'il ne peut se remuer gaiement sans déranger la magnificence des plis soigneusement étudiée; il ne peut se courber pour cueillir une fleur ou secourir un malheureux, sans que l'on entende le craquement du système de roues et de bielles où il est enfermé comme dans un étau.

CHAPITRE IX

Pathologie de l'approbativité. — Plaisirs de la vanité.

L'orgueil, à l'état de pureté, se renferme en lui-même, mais arrive facilement à s'échapper par les nombreuses fissures de son enveloppe. Après s'être répandu dans le monde qui l'entoure, il revient dans son palais de carton plus bossu et plus difforme, et se fait appeler du nom de vanité. Celle-ci est à l'orgueil comme l'approbativité est à l'amour-propre. Il est naturel que qui se prise fort exige des éloges et des couronnes.

L'orgueil pur est très simple en son essence, tandis que la vanité, se compliquant de tous les autres facteurs sociaux, offre tout un arsenal de formes plus ridicules les unes que les autres. Celles-ci sont accumulées en désordre dans un immense musée et, quoique obligé de les parcourir en quelques pages, je diviserai ces objets moraux en trois classes, c'est-à-dire en *vanités physiques*, *vanités morales* et *vanités intellectuelles*.

L'amour de notre personne physique, reflété hors de nous, constitue la première forme de vanité, qui n'est autre que de voir admirer notre beauté. Cette passion est petite, mais exigeante et capricieuse, et n'apporte guère de joies qu'au beau sexe, qui en fait son dieu. Aussi, aurais-je besoin d'être femme un instant pour pouvoir en

dévoiler les insondables mystères. Espérons qu'il s'en trouvera une assez courageuse pour nous dire les trésors des joies qu'elles éprouvent par la toilette ou le bal, depuis l'étude de la plus élégante façon de mettre un gant jusqu'aux grandes ressources d'une œillade pleine de réserve. Si son sexe voulait la châtier pour avoir profané le sanctuaire, elle trouverait un asile sûr dans nos rangs!

La vanité physique, dans ses petits degrés et dans sa forme la plus ingénue, est cause d'une foule de péchés véniels dont nous nous rendons coupables tous les jours sans le savoir. Si nous entendons louer nos yeux, nos cheveux, nos vêtements, nous ressentons toujours un certain plaisir, qui varie suivant le degré de petitesse morale, quoique nous riions souvent nous-mêmes de l'éloge ou du mérite que notre vanité voudrait usurper. La joie que nous goûtons alors est naturelle et presque exempte de faute, si la louange vient d'une personne de l'autre sexe; c'est, en effet, une loi de nature que le mâle et la femelle doivent chercher à se plaire réciproquement, et se faire une guerre de séduction mutuelle.

La faute croît d'un degré quand, de nous-mêmes, nous employons un certain art pour nous embellir et nous rendre dignes de louanges que l'instinct et l'expérience nous rendent précieuses. La nature, pourtant, exerce sur ces joies une influence énorme, de même que l'éducation et les complaisances de la vanité commencent à nous plaire dès nos premiers jours. Tout le monde peut observer chez les enfants la différence qui existe à cet égard entre les deux sexes. Le petit garçon crie, hurle et joue pour lui-même sans regarder le plus souvent s'il est observé. La petite fille, qui habille sa poupée devant d'autres personnes, guette obliquement si l'on fait attention à elle, et emploie une partie de son esprit à donner une certaine élégance à

ses mouvements. Ce fait très simple, qui tombe sous l'œil du plus distrait observateur, nous révèle le mystère de deux existences, la formule morale de leur sexe.

Ces fautes vénielles ne nous donnent que de tièdes plaisirs, et c'est seulement à un degré plus élevé, quand elle devient passion, que la vanité offre au coupable ses joies les plus intenses qui finissent par lui devenir un vrai besoin. La femme, vaine par excellence, s'étudie dans tous ses mouvements et dans tous les traits de sa personne, cherchant à retirer l'intérêt le plus haut des capitaux que lui a concédés la nature et à en cacher les défauts par tous les artifices. Distraite par caractère, elle arrive, par la volonté, à acquérir l'esprit d'observation le plus aigu et le plus tenace; impatiente et agitée, elle se sacrifie aux longues tortures de la toilette et aux interminables séances devant ce miroir où elle apprend la mimique et jusqu'à l'art de remuer les lèvres avec élégance. Ses sacrifices les plus pénibles lui sont payés avec usure quand, en entrant dans le salon qui l'attend, elle voit les yeux de tous se fixer sur elle, et entend sortir de toutes les bouches des mots d'admiration et d'éloge. Elle baisse timidement les yeux alors, devient rouge. Oh! ce n'est pas la pudeur qui appelle le sang à ses joues; c'est la plénitude de la joie qui l'inonde et qu'elle doit cacher en elle, absorber peu à peu, au péril d'en être suffoquée. Mais elle ne s'oublie pas un instant, et, dans sa marche incertaine vers la chaise que mille adorateurs se disputent l'honneur de lui offrir, elle étudie le mouvement de ses pieds, les molles oscillations de ses flancs. Dans les regards qu'elle lance, elle se souvient des mouvements appris aux miroirs depuis le timide abaissement des paupières jusqu'au fulgurant éclat de ses yeux dans toute leur passion. Dans sa générosité, elle ne néglige aucun de ceux qui lui font une cour et elle ne laisse pas

privé de son doux regard même le plus laid ou le plus vieux de ses courtisans. Si, par mégarde, ses yeux s'arrêtent sur un d'eux plus qu'il ne serait besoin, elle répare bien vite la faute de son cœur; elle les reporte sur les malheureux mortels qui sont là à attendre la vie et la lumière de ses pupilles; d'un seul mouvement des cils, il semble qu'elle leur paye son cruel oubli en laissant tomber sur chacun d'eux un rayon de bienveillante excuse. D'autres fois, là où elle veut faire une blessure profonde, elle joue l'indifférence et le mépris; tantôt détournant ses yeux que l'on cherche avidement, tantôt lançant les regards les plus troublants, elle se plaît à faire palpiter de joie et pâlir de douleur la victime qui est tout à elle. Et qui donc pourra jamais révéler tous les mystères de la politique la plus machiavélique, dont les secrets ténébreux sont enfouis dans les boudoirs des jolies femmes! Si jamais vous voyez une femme taxée de vanité et que vous soyez porté à absoudre en la trouvant en négligé ou même en désordre, fixez-la des pieds à la tête; il n'y aura pas un cheveu disposé au hasard, pas un pli de vêtement qui ne soit étudié! La boucle qui s'échappe de sa coiffure a été placée par une main artiste et intelligente; ce bouton de son corsage, qui semble déboutonné par hasard, a été défait avec art afin que votre regard, à travers cette fissure, devine plus aisément les trésors que l'on est condamnée à vous cacher; et peut-être a-t-on réfléchi longtemps quel était le bouton qu'il fallait oublier. Enfin, rappelez-vous bien qu'une femme vaine, fût-elle condamnée à vivre éternellement seule, se ferait belle pour elle-même, et, en mourant, chercherait une attitude digne et séduisante!

Si la femme est maîtresse incontestée dans le domaine de la vanité, l'homme est quelquefois bien près de l'égaler, avec cette différence que, chez lui, la faute est bien plus

grave. Plus d'une fois l'homme, après avoir sonné à la porte d'un appartement, s'arrange les moustaches, consulte furtivement un petit miroir pour savoir si sa chevelure a conservé le pli artistique qui lui donne un air inspiré. D'autres fois même, l'homme rit trop pour montrer ses dents qu'il a belles, ou laisse sur la table, avec une négligence artificieuse, une main qui lui valût quelques éloges. L'homme qui a tâté des joies de la gloire n'en oublie pas toujours les humbles plaisirs de la vanité et s'abandonne à une négligence exagérée, riant de bon cœur de se voir montré au doigt. Plus d'une fois, le grand homme est allé jusqu'à étudier devant sa glace le désordre de ses cheveux, le nœud ridicule de sa cravate et s'est studieusement trompé en boutonnant son gilet.

La vanité morale est moins définie que la précédente, mais n'est moins riche ni en joies ni en fautes. Aux degrés minimes, l'homme ne fait que se complaire d'une façon exagérée au tribut d'éloges payé à l'excellence de son cœur. Aux degrés élevés, il exagère le mérite de ses bonnes actions, ou ne les accomplit que pour en être loué, arrivant ainsi à la vraie hypocrisie. Tout sentiment mauvais ou bon a ses vanités propres, et bien qu'en cela les degrés soient infinis du bien au mal, nous ne pouvons guère déterminer avec précision le trait qui sépare la physiologie de la pathologie. L'homme qui, au café, jette avec indifférence une pièce d'argent au mendiant et se plaît à l'étonnement que le public éprouve devant cette charité peu ordinaire, ressent un plaisir pathologique. De même celui qui laisse sur son bureau sa correspondance d'un mois pour faire croire que c'est son courrier du jour, est coupable du même péché. L'homme qui se détourne avec affectation pour ne pas voir tuer un poulet, qui peut-être lui sera servi à dîner, et celui qui ne veut pas être appelé

comte et qui, avec mépris, expose son blason dans le lieu le plus ignoble de sa maison, sont de dignes frères des premiers.

Les formes les plus communes de la vanité morale sont au nombre de trois. La première comprend toutes les habitudes monstrueuses et mesquines du sentiment de dignité et d'honneur, et tous les êtres difformes et rachitiques qui viennent du développement exagéré de l'ambition; la seconde constitue toutes les hypocrisies de la bienfaisance et des sentiments généreux; la dernière, enfin, embrasse le sentiment en général et nous fait éprouver la joie de sembler *délicats* et *sentimentaux*. Cette dernière variété est spéciale aux femmes et à une ridicule espèce d'hommes qui se croient doués d'une sensibilité exquise, parce qu'ils redoutent l'odeur du tabac et sont pâles et maigres.

Sous tous ses formes, la vanité morale est la plus rebutante et la plus ridicule. Elle est toujours basse et mesquine. On ne peut la plaindre, parce qu'elle prostitue le sentiment, en le faisant servir à un but vil. La vanité physique nous fait rire souvent, avec ses grotesques naïvetés, comme une caricature morale, ou nous intéresse par le raffinement de ses artifices. De toute façon, c'est une passion petite qui n'usurpe jamais le sceptre ou la couronne des rois, et qui présente toujours l'harmonie entre la mesquinerie du but et la pauvreté des moyens. La vanité morale, au contraire, ne peut jamais nous faire rire franchement, parce qu'elle a toujours une forme monstrueuse, et constitue une vraie profanation du cœur, qui blesse notre sentiment de la dignité humaine.

Tous les plaisirs vaniteux, que nous avons arbitrairement divisés en trois classes, ne diffèrent que dans leur origine et viennent tous de la satisfaction de l'approbativité dégénérée, ou portée à un degré morbide. D'ordinaire,

ils se combinent entre eux dans le même individu, qui ne se voue alors à la culture d'un genre spécial que s'il espère une plus large récolte. Il arrive aussi quelquefois à sacrifier les deux autres branches de la même plante, afin que la tige préférée croisse mieux. Notre conscience et l'opinion publique nous guident dans ce choix. La plante vaniteuse, persistante et très vivace, pousse de nombreux rameaux même dans les troncs recépés, et si l'on trouve un tronc haut et droit, il a, à terre, une famille de rejetons qui l'entourent. Ainsi, la femme qui, après s'être consultée, a trouvé que son cœur et son esprit promettaient peu, se consacre, de façon spéciale, à la vanité physique.

La vanité sous toutes ses formes est fatale à la vie du cœur, qui s'étiole ou périt. La plante qui se courbe et se modèle sous les ciseaux d'un jardinier ne peut jamais devenir haute et majestueuse; rachitique et difforme, elle ne porte ni fleurs, ni fruits. La femme qui veut plaire à tous n'en peut aimer aucun, et si l'homme lui demande son cœur, elle ne sait le trouver; elle l'a arraché et en a donné une bouchée à tous ses adorateurs. Plus d'une fois, elle regrette ce vide, et met, à la place du précieux viscère qu'elle a prostitué, un cœur artificiel de carton peint ou de gutta-percha et arrive à tromper les gens à courte vue. Ces cœurs ont, du moins, les avantages de résister aux intempéries et de ne jamais vieillir. Que le ciel miséricordieux nous en tienne loin!

Ces joies sont de tous les âges, mais la vanité physique ne peut naturellement briller que dans la jeunesse, sans courir le risque de faire rire jusqu'aux gamins. C'est, au contraire, dans l'âge adulte que fleurissent les deux autres vanités. La civilisation est très favorable à ces petites passions qui, bizarres et capricieuses, trouvent dans les magasins de la mode de nouveaux déguisements. D'ail-

leurs, je crois que, même au paradis terrestre, ces péchés étaient à l'ordre du jour, et qu'au jugement dernier les hommes se battront pour primer et les femmes pour plaire.

Les joies vaniteuses se cachent si habilement que leur physionomie est peu connue. Quelquefois pourtant elles brillent tellement, que les yeux scintillent et la physionomie rayonne. Souvent l'homme vain, rentré chez lui, se frotte les mains, rit à son miroir et s'abandonne à la joie effrénée, dansant, parlant et chantant.

CHAPITRE X

Des plaisirs physiologiques qui proviennent de la seconde personne du verbe AVOIR.

Quelques philosophes, qui fabriquent l'homme dans leur cerveau, prétendent que le sentiment de la propriété ne nous est pas inné. Elle serait seulement un triste fruit de la civilisation, qui a ravi l'homme à l'heureuse forêt et à la viande crue pour le porter dans ces nids de corruption, dans les pandémoniums de nos villes. Il n'en est pas moins vrai que dans toutes les langues ces mots : *le mien* et *le tien* ont eu une immense valeur et qu'en écrire l'histoire serait faire celle de l'humanité. L'enfant qui connaît à peine une douzaine de paroles serre avec frénésie le jouet qu'on lui a donné, le défend avec toute la force de ses petits bras si l'on fait mine de le lui prendre, et crie, en pleurant : *C'est à moi.* Le roi qui gouverne des millions d'hommes et à qui l'on prend un pouce de terre pousse le cri de guerre et, après avoir fait triompher ses droits dans une mer de sang, s'écrie : *C'est à moi.* Entre l'enfant et le roi, il y a tous les hommes, voulant chacun étendre au plus grand nombre d'objets possible le *c'est à moi;* il y a les tribunaux, qui privent de sa liberté celui qui commet une erreur morale dans l'usage des pronoms possessifs; il y a, enfin, les mystères infinis que cache dans sa

conjugaison le formidable verbe *avoir*. Supprimez la propriété, et le lien social disparaît; réalisez l'utopie communiste et les hommes, qui s'aiment et se respectent, deviennent des hordes de loups qui se disputent une proie sanglante. Heureusement, si les rêveries des philosophes peuvent faire divaguer quelques personnes, elles ne peuvent abroger les lois de la nature, ni retarder d'un seul pas la marche du monde moral. Si quelques sauvages ignorent la différence entre prendre et voler, s'ils errent dans les bois, sans terres ou maisons qui leur soient propres, du moins ils se défendent du brutal qui veut leur enlever le fruit qu'ils portent à leurs lèvres, ils connaissent les mots de « mien » et « tien »; donc, ils sont doués du sentiment de la propriété. Si une langue existe où ces mots manquent au dictionnaire, le sentiment ne fait pas défaut pour cela, mais il est dans un état d'incertitude et de confusion. Peut-être le coq lui-même, qui défend son sérail contre les entreprises d'un rival, *sent* le mien et le tien, bien qu'il n'en ait pas l'*idée*.

Le sentiment de la propriété nous pousse à *acquérir* et nous récompense de notre peine avec l'*avoir*. Le sentiment physiologique n'est pourtant satisfait que quand nous avons le droit de posséder et que nous pouvons, devant tous, appeler *nôtre* un objet quelconque. Alors mentalement, nous imprimons, à cet objet, par ce mot, un sceau invisible, qui nous le rend cher. Il semble qu'un peu de nous-même s'imprègne à la chose qui est nôtre, que cela la fait réfléchir en nous un rayon *de notre moi* qui l'illumine et la fait doucement briller. Nous pouvons aisément comparer en nous la sensation que nous donne la vue d'un objet qui ne nous appartient pas avec celle qui vient de la vue d'une chose qui nous appartient. Dans le premier cas, nous voyons, nous regardons et nous désirons; dans le

second, nous contemplons et nous aimons, et la sensation semble tiède, compliquée qu'elle est par le sentiment qui l'accompagne.

Le plus simple plaisir qui nous vienne de ce sentiment consiste dans l'attention que nous accordons aux objets que nous possédons déjà par hérédité, avant même que ce sentiment naquît. Nous nous réjouissons alors d'être riches ou de posséder un objet précieux et beau, suivant que nous envisageons un horizon plus ou moins large. Les joies que l'on ressent en ce cas sont les plus pâles parce qu'un désir ne les a pas précédées (1) et que nous étions propriétaires avant d'être hommes. Les plus grands plaisirs que nous offre le verbe *avoir* sont ceux qui, en suivant l'ordre naturel des choses, ont pour préface le verbe *acquérir;* leur degré est toujours en raison directe de l'intensité du désir et non pas de la valeur des choses. Le bibliomane qui, après de longues années de recherches impatientes, devient possesseur d'une brochure rarissime qui manquait dans sa bibliothèque, éprouve certainement une joie plus grande que le potentat qui, en s'éveillant, apprend que les armées victorieuses de ses généraux ont ajouté une province à ses États. D'autres fois, les complaisances de l'amour-propre s'associent aux plaisirs du sentiment, et nous jouissons fort de montrer à nos relations nos terres ou nos précieuses collections.

Tous les objets qui sont à nous peuvent nous donner quelques plaisirs, dont la nature varie peu. En général, le plaisir le plus complet de la possession nous arrive en contemplant un petit objet que nous pouvons tenir entre les mains et garder dans notre poche. En ce cas, le pronom

(1) Je demande permission de faire observer qu'ici, comme dans maintes lignes, Mantegazza semble donner raison à la théorie de la constante négativité du plaisir.

possessif semble augmenter d'un degré et devenir comparatif; le sentiment de la propriété est satisfait d'une façon plus conforme à sa nature. Quand un objet est trop grand pour que nous puissions le remuer et le déplacer, il a beau être à nous, nous sentons qu'il peut facilement changer de maître; tandis que le petit objet que nous pouvons tenir entre nos mains, fait partie de nous-mêmes, il est *plus à nous*. L'enfant riche, auquel son père donne un vaste jardin, se réjouit sans doute, mais modérément. Si, au contraire, on lui fait cadeau d'un joyau, il rit et saute comme un cabri, et, après avoir tourné de tous les côtés le cadeau reçu, l'emporte triomphalement, ou court le mettre sous clef. Pour conclure, l'on pourrait dire que les biens mobiliers sont plus *nôtres* que les biens fonciers, parce que, lorsque ceux-ci peuvent donner un plaisir plus grand, cela ne vient pas du pur sentiment de la propriété, mais de l'espérance de jouir dans l'avenir des autres plaisirs de la possession que nous donneront notre maison ou notre domaine. Qui ne saisit pas cette différence n'a qu'à s'imaginer qu'il possède une vigne ou un camée et à comparer les deux variétés de plaisir.

Il y a cependant un objet qui fait classe à part, qu nous donne les joies les plus intenses de la propriété. S nous le faisons sauter voluptueusement dans notre main, nous sentons qu'il est plus à nous que quoi que ce soit et que le pronom possessif acquiert un superlatif. L'argent réunit en lui les plaisirs idéaux et calmes que nous donnent les biens fonciers et les joies vivaces et plastiques des biens-meubles; il reste immuable, s'il nous plaît de le conserver dans notre tiroir; il se transforme de mille façons, si nous le rendons à la vie tumultueuse pour laquelle il est né, et nous donne ainsi toutes les variétés de plaisir qui peuvent provenir de la propriété. Il est une formule matérielle qui

incarne les éléments des deux verbes chéris de la race humaine : AVOIR et POUVOIR; il est une lettre de change toujours payée à vue en tout temps et en tout pays; un joyau qui, scintillant devant notre imagination, fait se déchaîner la horde des désirs.

Les plaisirs que nous procurent les métaux précieux frappés en disques sont si complexes, qu'ils requerraient une longue analyse. Ils comprennent quelques joies des sens, telles que le scintillement de l'or et de l'argent, le plaisir des mains qui se plongent dans un sac de louis, ou le tintement suave d'une pluie de *souverains* dans le tiroir. Tous les sentiments, ensuite, sont conviés à la fête de la possession. L'austère intelligence même daigne sourire aux rayons dorés, et rêve d'une bibliothèque Magliabecchiana (1), de voyages transatlantiques, d'expériences sans fin. Il semble que l'or soit l'extrait concentré qui présente sous le plus petit volume la quintessence de toutes les joies, la formule qui unit en elle toutes les combinaisons de désirs possibles. L'homme qui possède le plus précieux joyau ne voit que l'objet, ne jouit que de lui et par lui; tandis que le rayon qui part d'une monnaie, reflété en nous, se prolonge à l'infini dans le monde extérieur; il devient comme un miroir où nous voyons s'agiter toutes les joies qui, en riant et en dansant, nous convient à leur fête. Ce spectacle de perspective morale change à tout instant, selon les mouvements qu'imprime le désir au kaléidoscope de notre imagination.

Les joies de l'*avoir* sont de tout âge, mais brillent d'une lumière plus vive quand l'homme commence à descendre

(1) La bibliothèque *Magliabecchiana,* aujourd'hui *Nationale,* a été laissée en 1714 à la ville de Florence par Antonio Magliabecchi. Elle se composait de 80,000 volumes. Elle s'est enrichie de celle du Ch. Marmi, des bib. Goddiana et Strozziana et enfin de *la Palatine.* Elle possède 300,000 volumes. (N. d. T.)

la branche de la parabole. Dans la jeunesse, le *doit* prédomine presque toujours dans notre grand livre, tandis que, dans l'âge adulte et dans la vieillesse, on obtient un rapport inverse. Aux derniers temps de la vie, dix pages *suffisent* à peine à contenir l'*avoir*, alors que le *doit* ne prend que quelques lignes, tracées en caractères troublés et confus. La mort vient brusquement rétablir l'équilibre, en mettant à l'*avoir* toutes les sommes portées au *doit* (1). La civilisation accroît sans cesse la valeur du verbe *avoir* et le nombre des joies qu'il nous procure ; le communisme devient une utopie plus folle à mesure que l'humanité vieillit.

La femme *possède* moins que l'homme. Le plus souvent elle ne sait pas conjuguer le verbe *avoir* au singulier ; pour elle, il se réduit à la première personne du pluriel. Elle substitue aux personnes de ce verbe, qui pour elle est irrégulier, celles du verbe *donner*.

L'influence de ces plaisirs n'est bienfaisante que quand ils se maintiennent dans l'étroit cercle physiologique qui leur est tracé. Ils servent d'instruments très précieux à la civilisation humaine. Un nombre d'hommes infini étudient et travaillent dans le but d'*avoir*, et, de cette façon, ces mineurs laissent à leurs descendants des trésors précieux de découvertes et d'inventions qu'ils ont accumulés dans le cours de leurs longues et patientes recherches.

L'expression générale de la physionomie de ces joies peut se représenter par le regard avide et fixe qui contemple, par la main qui saisit et reste serrée. En dehors de ces deux traits caractéristiques, il n'y a pas de signes spécifiques pour ces plaisirs. Quand, en naissant, nous

(1) La tenue de livres, en Italie, dit *Dare* et *Avere*. Ces deux termes correspondent assez mal à notre *Doit* et *Avoir* pour que la métaphore de Mantegazza soit obscure, étant traduite. (N. d. T.)

pouvons prononcer la première personne du verbe formidable, la joie reste calme et presque inaperçue. Peu à peu la raison vient, et c'est par la comparaison des différents degrés de l'*avoir* que le riche est content de se trouver au degré comparatif ou superlatif et peut, de la calme satisfaction de posséder, faire jaillir une étincelle de joie qui illumine toute sa vie. Un sourire de complaisance ineffable, un lent frottement de main, un *reploiement* tiède et satisfait du corps, peuvent alors exprimer le plaisir. Les plus hauts degrés de joie, cependant, s'éprouvent au passage improvisé, inattendu, de la misère à l'opulence ; dans ce cas, ils peuvent s'exprimer par un vrai délire passager, qui mène quelquefois à une incurable démence. Le plaisir de devenir millionnaire avec un billet de loterie est un des plus intenses qui se puissent ressentir ; d'un coup, en effet, toutes les joies possibles se montrent, à l'état d'exposé, devant notre esprit ; tous les désirs se précipitent en masse comme s'ils voulaient passer par une porte étroite, et font naître une telle excitation de toutes nos facultés qu'ils produisent un état de vraie frénésie. A égalité de circonstances, l'homme qui jouit le plus en devenant millionnaire, ce n'est ni le pauvre ni le riche, mais l'homme aisé. Celui qui est suffoqué d'un trait par une si large dose de la joie de posséder, court en hâte vers ses parents, ses amis, avec lesquels il pourra se décharger d'une partie de son plaisir. Il saute, chante comme un fou, donne des coups de pied aux tables, aux chaises, jette par la fenêtre ce qui lui tombe sous la main. D'autres fois, il reste abasourdi, anéanti sans pouvoir parler. Heureux ceux qui peuvent une fois dans leur vie éprouver un tel délire, même au risque d'être ridicules pendant quelques minutes !

CHAPITRE XI

Des plaisirs complexes et pathologiques du sentiment de la propriété.

De toutes les formes complexes de joie que peut offrir le sentiment de la propriété, une des plus communes et des mieux définies est celle qui s'éprouve à *collectionner*. Elle peut arriver à une vraie passion que les phrénologues placent dans l'organe de l'acquisivité.

Dans quelques animaux, nous trouvons, à peu près sous forme d'instinct embryonnaire, le sentiment de la propriété et le plaisir de collectionner. Tout le monde sait que les pies recueillent et cachent de nombreux objets qui ne sont pas comestibles; eh bien! chez beaucoup d'hommes l'amour de collectionner est précisément à l'état embryonnaire des pies, et ils accumulent sur leurs tables ou dans leurs casiers toutes sortes de choses, sans fixer un but spécial à leurs laborieux efforts. L'instinct dont nous parlons n'est pas le propre des petits cerveaux, car des gens de grand talent le possèdent et en rient de bon cœur. Cette tendance se montre dès l'enfance et ne change que dans la nature des objets. Moi, par exemple, dans le premier âge de la vie, j'ai fait avec transport une collection des cailloux les plus jolis de la cour de mes parents, sans être minéralogiste; j'ai, ensuite, réuni des insectes dans

des boîtes, sans être entomologiste. Après cela, j'en vins aux plantes. Plus tard, je collectionnai des monnaies antiques, des coquilles et des substances chimiques. Aujourd'hui, je suis bibliomane et espère le rester longtemps (1). Cependant, je veux avouer qu'il y a peu d'années j'ai été assez frivole pour collectionner des haricots de diverses couleurs et me réjouir de les contempler. Quand l'amour des collections devient passion, la nature des objets n'a qu'une influence minime sur le plaisir que l'on trouve à réunir, l'une après l'autre, des séries d'unités, et la grande joie est de satisfaire un besoin moral. En ce cas, le collectionneur fanatique, mis dans un cachot, trouverait à coup sûr moyen de s'abandonner à sa passion, en collectionnant des mies de pain, des araignées, de petites pierres trouvées dans les légumes, ou des os de bœuf. Le plaisir de collectionner est pourtant presque toujours compliqué du sentiment particulier que l'on a pour les objets de sa recherche et de ses études. Cela s'observe chez le malacologue, le botaniste, le numismate, le bibliophile et toute la foule des infatigables spécialistes.

Le plaisir de la collection commence sa vie interminable par la recherche du premier objet qui sert d'unité fondamentale, et consiste dans le plaisir de le trouver. La première monnaie mise dans une armoire vide commence à lui donner la vie, comme le premier livre qui gît, solitaire, dans une vaste bibliothèque, attend avec impatience des frères qui lui tiennent compagnie. Mais jusqu'ici

(1) Le professeur Mantegazza put satisfaire cet instinct collectionneur. Dans ses nombreux voyages, il a recueilli des matériaux infiniment riches dont il a fait le Musée d'anthropologie de Florence. Il y a là une série de six cents crânes humains dont le savant se sert pour prouver l'inanité de la phrénologie; de plus, une collection de momies américaines. De tels matériaux et la science de Mantegazza rendent ces galeries inappréciables pour l'anthropologie. (N. d. T.)

le plaisir n'est qu'une perspective et se réduit à de grandes espérances. La joie spécifique de la collection n'apparaît que lorsque, à l'unité fondamentale, s'en ajoute une seconde. Dès ce moment, la série s'accroît et le collectionneur, chaque fois qu'il pose dans sa collection un objet nouveau, est secoué d'une étincelle de plaisir, regardant avec une plus grande complaisance le commencement et la série déjà longue. Peu à peu le nombre des unités s'augmente à l'infini, et le voilà réduit à la douce nécessité de classifier, de numéroter, de cataloguer boîtes et casiers. Il ressent alors un monde de délices; il prend chaque chose en main, avec vénération; il la regarde, la nettoie, la caresse; en la replaçant là où le veut la nature *à casiers* de son cerveau, il sourit de plaisir ineffable. Ne riez pas de lui, si les objets qu'il adore sont des araignées, des vers luisants ou des herbes sèches; il est un homme heureux, et doit être respecté. Loin des bruits du monde, il voit dans ses collections le résultat de ses longues recherches; il contemple, devant lui, le musée de ses souvenirs. Cette coquille qu'il tient affectueusement dans ses mains est le cadeau d'un ami; cette araignée qu'il contemple avec extase fut le sujet d'un mémoire qui lui valut un diplôme académique; cette herbe sèche, il la ramassa dans une longue promenade dans les montagnes. Ses études sont incarnées dans ses collections, et chaque objet est, pour lui, un ami qui parle, sans voix, un langage mystérieux qu'il comprend seul. Combien de fois le collectionneur patient, froissé de quelque mécompte de l'ambition, ou endolori de quelque malheur, oublie ses soucis et se rassérène en montrant sa collection à un visiteur, en lui en disant les vicissitudes, en lui contant les innocents stratagèmes qui lui ont procuré cette médaille rare ou ce manuscrit précieux! Combien de fois, dans une heure de

découragement, il se promène au milieu de ses trésors, et ouvrant distraitement une cassette, s'arrêtant sur un numéro qui lui parle de joies oubliées, il arrive à sourire et à jouir de l'avenir, à l'idée de compléter sa collection, but de ses désirs, rêve de sa vie! Respectez, je vous dis, cet homme, car il est innocent et heureux. Moi, qui me suis arrogé, peut-être avec vanité, le droit d'écrire l'histoire du plaisir, j'affirme que ses joies sont physiologiques.

Tous les objets peuvent être collectionnés, sans que l'infatigable manie de la collection devienne coupable. Beaucoup de nos millionnaires frivoles accumulent dans leurs maisons des arsenaux de bibelots et de jouets, qui les font ressembler à des boutiques de quincaillier; ou ils entassent dans leurs serres les plantes les plus bossues du monde par cela seul qu'elles viennent de Chine ou d'Australie, qu'elles coûtent beaucoup et que le jardinier affirme qu'un homme du bel air ne saurait s'en passer. La pathologie de l'esprit de collection est limitée à un seul objet, que l'on ne peut accumuler sans faute et sans que le spécialiste passionné soit blâmé par l'opinion. Elle a créé pour lui un mot particulier, elle l'appelle *avare*.

Les monnaies peuvent se collectionner impunément, quand elles appartiennent à la science. L'avare, au contraire, préfère les monnaies modernes, et juge la valeur de ses collections au taux du change. Il aime beaucoup les doublons, préfère l'or à l'argent, cache son cabinet numismatique aux yeux profanes, se séparant ainsi de tous les autres collectionneurs. Il n'a pas grand tort en cela, car aucune autre collection ne peut avoir un aussi grand nombre de *dilettanti*. On peut même dire que ces objets forment une spécialité universelle, que tout le monde se plaît à une collection d'or et d'argent frappés, aux belles médailles des écus, des louis et des quadruples espagnols.

L'unique différence vient de ceci : l'avare limite à ses tiroirs la course de l'argent qu'il aime à voir au repos, tandis que tous les autres se plaisent à le mettre en mouvement, à jouir des jeux d'optique morale qu'il produit dans sa course fulminante et tumultueuse. Et, en vérité, l'or en action nous offre de splendides fantasmagories!

Il apparaît d'abord à l'horizon de l'espérance comme un point éblouissant, s'approche de nous et, grandissant peu à peu, il arrive près de nos yeux, nous aveuglant de sa lumière. Étourdis d'un tel soleil, nous tâtonnons dans la masse lumineuse qui nous inonde. Quand notre ivresse dorée se dissipe, nous voulons nous assurer du mobile élément, mais il s'éloigne de nous par un mouvement rétrograde et, se faisant de plus en plus petit, revient à l'extrême confin de l'horizon, où il resplendit éternellement comme la polaire qui ne se couche jamais dans nos pays, et qui dirige dans leurs voyages tous ceux qui n'ont pas encore su trouver une boussole meilleure. La vie morale de l'or, comme la vie d'un seul ducat dans nos poches, peut se considérer comme une fantasmagorie.

L'avare seul arrête la course de l'élément le plus subtil et le plus mobile. Il l'enferme dans ses tiroirs et le châtie des longs voyages et des jeux d'optique, auxquels il se complut jusqu'alors. L'image n'est ni hyperbolique ni fausse, car l'avare, dans sa joie de posséder, met un vrai plaisir à mettre en cage la bête indomptée. Pour lui, l'argent vit, car il a avec lui de longs colloques, car il l'aime avec transport comme un ami, comme une amante, car il l'adore comme le dieu de la force.

Je n'entrerai dans aucune particularité à cet égard, pour ne pas répéter des choses déjà dites. Je me bornerai à exprimer, d'une formule générale, la nature morbide des joies de l'avarice.

L'avare est toujours vieux. S'il a la peau fraîche et les cheveux noirs, c'est un monstre rarissime, né sans affections. Il a déjà vu passer l'un après l'autre les soleils de la jeunesse, et les pâles joies qui resplendissent dans son horizon obscur ne le satisfont pas. C'est alors qu'il devient avare. Recueillant les fragments épars de ses ruines morales, il les fond dans un mortier pour en faire le piédestal du nouveau dieu. La divinité qu'il adore est froide et muette, mais s'appuie sur un soutien chaud encore qui lui donne vie et chaleur : c'est le sentiment de la propriété, exalté au délire. La rageuse ténacité de la vieillesse qui ne laisse jamais tomber de ses serres de fer ce qu'elle a pris une fois, se joint à l'impétuosité de la passion, à l'ardeur du désir juvénile. C'est le dernier astre qui illumine les jours extrêmes de la vie, brillant d'une lumière d'autant plus vive qu'il est près de s'éteindre. L'homme qui avait vu jusqu'alors tant d'astres dans son ciel, ne voit plus qu'un soleil solitaire.

L'homme s'adonne, d'ordinaire, plus facilement que la femme aux joies de l'avarice. Je ne saurais dire si les anciens avaient plus d'avarice que nous. L'habitude du commerce prédispose à jouir de ces plaisirs morbides, et l'on peut dire que les Juifs, qui ont eu si longtemps le monopole du trafic, en ont pris des habitudes réelles d'avarice (1).

(1) Sans être favorable aux Juifs, je ne puis m'empêcher de trouver injuste le reproche d'avarice que Mantegazza leur adresse. Il confond ici l'avidité, l'amour du gain, qu'ils ont tous, avec l'avarice, qu'ils n'ont que rarement. Aucune race n'est plus bienfaisante ni plus généreuse.

Ils aiment la richesse, mais non pas l'or. Dès qu'ils ont eu la liberté de le faire, ils ont employé leur or à des acquisitions foncières et tout le monde sait avec quelle hardiesse ils le risquent en spéculations.

Autrefois, ces commerçants-nés ne pouvaient trafiquer que de choses mobiles, qu'ils pussent dissimuler ou emporter en cas d'alerte. De là, l'accusation d'aimer l'or. Ils aiment infiniment plus la considération que donnent des biens ostensibles.

L'influence de ces plaisirs est malsaine. Les plus nobles sentiments meurent sous le climat polaire où croît l'avarice.

Leur physionomie est calme. Elle s'exprime par un sourire glacial ou un ricanement strident. La mimique de l'avare se concentre dans l'œil, qui se baigne de rayons dorés, et dans la main qui soupèse les disques de métal.

CHAPITRE XII

Des plaisirs qui proviennent de l'affection pour les choses.

L'affection pour les choses est un sentiment de première personne qui s'approche de ceux du *toi*, et forme un passage naturel de l'égoïsme à la bienveillance. Dans ce sentiment, nous seuls sommes actifs et ne faisons que nous complaire à un tableau qui tient la vie de nous-mêmes.

L'amour que nous portons aux objets inanimés dérive toujours de leur valeur morale. Le corps le plus intéressant par ses caractères physiques peut occuper nos sens, mais nous ne pouvons l'aimer tant qu'il ne nous émeut pas. Nous pouvons nous amuser beaucoup à passer en revue les plus riches collections de nos musées, sans que nous aimions pour cela les minéraux ou les tableaux que nous avons regardés avec tant de plaisir. Là, nous pouvons désirer vivement un objet et éprouver une grande joie à le posséder; nous sommes disposés à l'aimer, mais nous ne l'aimons pas encore et notre plaisir ne vient que du sentiment de la propriété.

Les joies qui dérivent de ce sentiment ou de l'affection pour les choses se ressemblent beaucoup, mais ne sont pas identiques, et une légère observation de nous-mêmes le

prouve. Il suffit de comparer le plaisir que l'on éprouve à caresser une monnaie d'or dont on nous a fait présent et à contempler un centime qui a appartenu à un être chéri. Dans le premier cas, l'intensité du plaisir se mesure sur la valeur de la monnaie; dans le second, la valeur de l'objet est toute morale et le pauvre centime est un trésor, parce qu'il reflète à notre cœur l'image de la personne que nous aimons.

L'attachement aux choses n'est jamais un sentiment primitif. Son caractère spécifique ne vient que de la façon dont il se réverbère en nous. Les objets, en ce cas, sont autant de miroirs dans lesquels les images les plus variées viennent se réfléchir. Le plus souvent, en contemplant un objet, nous ne nous arrêtons pas sur ses caractères physiques, mais bien sur l'image morale qu'il nous offre. Quelquefois, cependant, nous arrêtons notre esprit entre l'objet et le sentiment qu'il reflète et, oscillant du monde matériel au monde idéal, nous jouissons d'un sentiment mixte dont j'ai dit un mot en parlant du plaisir de la vue.

Une des causes les plus simples qui nous rendent cher un objet est de l'avoir toujours eu près de nous pendant des années. En ce cas, il nous rappelle notre passé, comme s'il reflétait les plaisirs, les douleurs, qu'il a vus. Ces sensations sont tièdes et lentes. Elles passent inaperçues, si nous n'éprouvons d'abord la douleur de les perdre. Cette chaise, sur laquelle nous travaillons depuis des années, n'est pour nous que du bois, de la peau et du crin. Si nous devons nous en séparer, nous nous trouvons l'aimer, et l'histoire morale du pauvre meuble nous émeut le cœur. Si nous l'avons de nouveau, elle devient vivante, et parce que nous avons été menacés de la perdre, nous comprenons qu'un peu de notre *moi* se réfléchit en elle.

Il semble que tous les objets soient susceptibles de repré-

senter, sur leur surface, tous les sentiments avec une fidélité photographique. En les regardant sous un certain angle, nous pouvons y lire l'histoire de notre cœur. Pour beaucoup, ces images sont indéchiffrables et il ne faut pas les accuser toujours de grossièreté de sentiments. Beaucoup d'hommes généreux et dévoués ne peuvent s'attacher aux objets qui les entourent, et beaucoup d'égoïstes concentrent tous les pâles rayons de leurs cœurs sur les objets qui leur appartiennent.

Un objet ne garde d'ordinaire l'empreinte photographique d'un sentiment que si l'image morale est très vive ou qu'elle s'y fixe souvent. Un noyau mordu par notre adorée nous rappelle l'image chérie. Il faut nous asseoir des milliers de fois à notre table pour que celle-ci nous suggère l'image de nos occupations.

Il faut, en tout cas, l'attention du cœur pour que l'image puisse se former. De tous les meubles de notre maison, le lit est celui sur lequel on devrait lire l'histoire la plus intéressante. On y naît, on y meurt; là, on souffre et l'on est heureux, on pense et l'on aime; on y passe au moins le tiers de sa vie; et cependant c'est l'objet le plus prosaïque sur lequel on lit peu ou rien. Cela s'explique, si l'on pense qu'au lit l'attention est minime et que la plus grande partie du temps qui s'y passe appartient à la mort passagère de notre conscience. D'autre part, le lit change à tout instant dans ses éléments et les parties molles qui le constituent perdent à la lessive les images morales qui s'y peignent. L'image du sentiment, en effet, ne pénètre les objets que d'une ligne. Il suffit de couvrir d'un vernis nouveau les monuments de la vie des hommes ou des nations pour faire disparaître l'histoire que le cœur savait y lire. Le badigeonneur et le vernisseur sont les ennemis cruels de la photographie du cœur. La main qui blanchit les

marbres noircis par le temps, ou oint de pommade une boucle de cheveux, est brutale et sacrilège.

Une seconde façon d'aimer les objets est d'y contempler l'image d'autrui. C'est à cela que se rapportent les *souvenirs*. Les boucles de cheveux, les lettres jaunies, les nœuds de ruban, nous rappellent les palpitations amoureuses; les morceaux de marbre ou de bronze nous disent la vénération des grands hommes; les portraits nous représentent, avec l'image morale, les traits de qui nous fut cher. En un mot, tous les sentiments sociaux peuvent projeter leur image sur les objets, et le sentiment peut nous procurer les joies les plus intenses. L'égoïsme et la trivialité du cœur sont seuls incapables de lire ces images. On peut rire de qui pleure en se séparant d'une chaise, mais on ne saurait sympathiser avec qui ne sait pas lire une syllabe du cœur.

L'esprit peut aussi imprimer des images photographiques sur les objets; mais le rayon de lumière qu'il émet doit toujours être réchauffé en passant par les chaudes régions du cœur. L'érudit adore ses livres, le numismate ses monnaies, le malacologue ses coquilles; mais les livres, les monnaies et les coquilles reflètent, en même temps que le rayon de l'esprit qui se plaît au travail, l'attachement à la science, qui est un vrai sentiment. Une pure sensation ou une idée pure ne peuvent, à elles seules, mettre sur un objet une image visible aux yeux du cœur.

En un mot, l'on peut dire que tous les objets que l'on aime sont des pétrifications d'un sentiment. Les objets chéris sont de vrais signes matériels qui s'adaptent à l'imperfection de notre esprit et de notre cœur. Ce sont des incarnations du sentiment dans la matière, dont nous pouvons mettre en liberté le sentiment et le plaisir.

L'affection pour les choses est d'ordinaire si calme et si

délicate qu'elle est mieux sentie par la femme et le vieillard. La première a une lumière de sentiment plus chaude, qui se fixe aisément sur toute chose, et le second lit sur ces objets une histoire plus longue. Dans les pays froids et chez les peuples incultes, ces sentiments sont plus vifs.

La pathologie de ces joies se borne à leur exagération, et leur physionomie varie suivant la nature des sentiments que les objets réveillent en nous.

CHAPITRE XIII

Des plaisirs qui proviennent de l'amour des bêtes.

Les objets inanimés ne peuvent nous renvoyer que les images de notre esprit et de notre cœur, modifiées et rendues plastiques. Si l'être que nous avons devant nous est vivant, le rayon nous arrive plus tiède, plus sensible, et nous éprouvons le premier sentiment social, dans lequel prédomine encore la première personne.

Les animaux les plus éloignés de nous, tels que les insectes, les mollusques, les reptiles et les poissons, nous intéressent plus que les corps bruts, mais nous inspirent rarement un sentiment particulier. Ils ne peuvent sentir l'émanation de notre cœur qui nous revient encore froide, ou rendue à peine tiède par le contact d'un corps vivant. Dans quelques cas bien rares, l'homme est arrivé à aimer une fourmi, un poisson, une tortue; mais, dans ces cas, le sentiment ne différait guère de ce qu'il eût été pour un objet inanimé.

On ne peut aimer une bête d'un sentiment demi-social que quand elle est liée à nous par quelque lien de parenté, ne fût-ce que la chaleur du sang. Nos yeux peuvent alors se croiser avec ceux de l'animal, et le rayon de notre

cœur nous revient avec un élément nouveau, pris hors de nous.

Même quand un lapin ou un oiseau, que nous caressons, ne comprend pas notre voix, ne nous aime pas, nous satisfaisons le sentiment de sympathie qui nous lie à tous les êtres vivants, et nous éprouvons du plaisir. Si l'animal distingue notre voix, s'il nous regarde, nous nous sentons compris et nous éprouvons un sentiment de seconde personne. Nous sommes encore la partie active, mais la petite part que prend un autre être au sentiment donne au plaisir un caractère nouveau, qui distingue les plaisirs froids du *moi* des tièdes joies du *toi*.

Le plaisir essentiel, je le répète, et qui sert comme de squelette à toutes les joies de l'amour des bêtes, c'est la sympathie qui nous lie aux êtres vivants, c'est l'exercice du sentiment social le plus simple connu, si cependant l'on peut voir une *seconde personne* dans un chat ou un chien. C'est pour cela seul que, à défaut de meilleur interlocuteur, nous parlons aux oiseaux, aux chiens et aux chevaux, de même qu'un soldat, à défaut d'un miroir, se regarde dans un seau d'eau. Nous avons toujours besoin de voir réfléchir notre image morale et intelligente, soit qu'en prison nous parlions à une araignée, soit que, libres et heureux, nous épanchions notre bonheur dans le cœur de la femme qui nous adore.

L'amour des bêtes, en sa pureté, est satisfait de mille façons, positives et négatives. Le même passereau peut nous procurer le plaisir de le caresser sans le connaître, de lui donner nos soins, ou de le délivrer des serres d'un faucon. En ce sentiment, on peut mesurer le degré d'égoïsme qui accompagne, comme leur ombre, les plus généreux élans. L'homme qui aime le plus les oiseaux les enferme dans une cage. La femme, qui sait mieux aimer, démontre

pas partie de leur ménagerie. Entre ces deux classes, il y en a une foule d'autres qui éprouvent des plaisirs mixtes, aimant un animal et haïssant tous les autres. Quelquefois, le cœur est assez riche en affection pour aimer à la fois hommes et bêtes, et souvent la main qui soigne le chien et caresse le chat est prompte à secourir le pauvre qui pâtit.

CHAPITRE XIV

Des plaisirs de la bienveillance.

En commençant par les sentiments pour nous-mêmes, c'est-à-dire par le pur sentiment de première personne, nous sommes passés peu à peu à d'autres affections compliquées d'un facteur moral extérieur. Traversant le champ mystérieux de l'amour-propre, nous sommes ainsi arrivés aux plaisirs qui viennent de l'amour des choses et des bêtes, où la première personne a encore un rôle prédominant. Maintenant, l'ordre naturel nous amène à l'amour des hommes, et nous voyons s'ouvrir l'immense horizon des vrais sentiments, où brillent les passions les plus horribles et les joies les plus sublimes.

L'homme, animal sociable, devait avoir nécessairement un lien moral qui le réunît à ses frères. La nature lui a donné un sentiment primitif qui, avec lui, naît et meurt. Les bourrasques des passions l'obscurcissent, mais dès que l'éclaircie arrive, il brille de nouveau. Ce sentiment lie tous les hommes comme par un fil mystérieux, en fait un seul corps, un seul individu. La plus petite secousse, éprouvée par un membre du corps social, fait tressaillir l'humanité. Les océans et les monts paraissent çà et là briser la chaîne; les haines des peuples ou des rois brisent le fil; mais le courant émané d'un peuple qui souffre ou qui

est heureux, qui s'élève ou qui tombe, s'il ne peut courir avec la vitesse de l'éclair dans les fils brisés, se répand par longues ondulations et arrive à se confondre avec le courant toujours vif qu'engendre la famille humaine, divisée dans ses alvéoles sans nombre.

De toutes façons, un sentiment réunit l'homme à l'homme dans un nœud de sympathie. Vague et confus, ce sentiment est la trame sur laquelle s'entrelacent les passions plus violentes qui groupent quelques individus, et se montre rarement sans que le cœur y ait brodé quelque image plus vive. Deux hommes qui, se trouvant dans une forêt, sont heureux de se rapprocher, satisfont le plus simple des sentiments de seconde personne, le *sentiment humain et social*. Rarement cette joie reste seule ; l'oscillation donnée à ce sentiment entraîne presque toujours en sympathie d'autres sentiments qui le suppriment ou l'avivent. Ainsi, si les deux hommes se font peur, l'amour de soi-même obscurcit à l'instant le plaisir de la rencontre et ils s'éloignent ou se disposent au combat. Si les deux hommes parlent une même langue, ils se font connaître l'un de l'autre et la joie intellectuelle de communiquer sa pensée s'ajoute à celle du sentiment social.

Celui-ci peut être satisfait de diverses façons. Il l'est quand nous partageons une sensation avec un autre homme, soit que nous regardions le même objet qu'un inconnu, soit qu'avec des milliers de personnes nous assistions à un spectacle. C'est ce que l'on désigne par le mot *compagnie*, fort malaisé à définir.

L'homme qui, près de lui, a un de ses semblables, qu'il n'a aucun motif de haïr, le *sent* même sans le regarder. Sans le savoir, il communique moralement avec lui.

Le sentiment social n'a qu'un caractère vague et indistinct quand il reste à l'état de force. Il prend une forme

déterminée dès qu'il devient puissance. Il offre, dans ce passage, le caractère spécial aux sentiments de seconde personne. L'égoïste et l'orgueilleux peuvent agir avec violence et passion pour satisfaire leurs goûts préférés, mais le but de l'action se reflète toujours en eux; l'homme qui aime un de ses frères met la satisfaction de son sentiment en dehors de soi, se délecte des joies d'autrui et éprouve un plaisir bien plus grand quand c'est lui même qui, chez l'autre, amène la joie.

Il y a, entre les joies actives et passives du sentiment social, quelques plaisirs mixtes qui servent d'intermédiaire. La forme la plus nette de ces plaisirs consiste à jouir et à souffrir des joies et des souffrances d'autrui. Il semblerait, à première vue, que jouir de la fortune d'autrui soit un plaisir plus égoïste que la compassion à ses peines. C'est précisément le contraire. En ceci, l'amour-propre entre comme facteur tout-puissant; il intervertit l'ordre des choses et nous fait souvent souffrir des joies d'autrui et nous réjouir de ses douleurs. Ainsi il advient que, pour ressentir une joie qui n'est pas nôtre, il faut que le sentiment social soit assez fort pour chasser l'amour-propre; tandis que, voyant souffrir un de nos semblables, notre sentiment du *moi*, qui est partout, est satisfait, et le sentiment social, si faible soit-il, éprouve une joie qui, tant qu'elle est théorique, ne coûte aucun effort. L'homme qui se réjouit de la joie d'un autre homme doit abandonner son individualité, se mettre au rang, sinon au-dessous, de cet homme. Au contraire, celui qui compatit est toujours, sans le vouloir, au-dessus de celui qui souffre, et c'est de haut qu'il laisse pleuvoir sur lui un sentiment qui émane de son cœur comme une grâce. S'il se courbe pour secourir celui qui souffre, alors le sentiment est actif, et la théorique compassion cède la place à la bienfaisance.

De tous les sentiments de seconde personne, la compassion est le plus commun. Elle se base sur notre nature sociale et ne peut faire défaut si notre cœur n'appartient pas à la plus monstrueuse pathologie morale. Ce sentiment, dans ses formes vulgaires, nous donne des plaisirs exempts de tristesses et embellis par une satisfaction d'amour-propre. S'il émane d'un cœur généreux, il nous procure des joies ineffables, associées à une des douleurs les moins tristes. Un héros de roman ou un personnage de drame réveille en nous ce sentiment absolument pur. L'impossibilité de secourir le malheureux nous exonère du reproche d'égoïsme et, sans être coupables, nous goûtons une joie qui réunit les plaisirs de l'égoïsme à ceux de la générosité.

Les plaisirs de la compassion s'expriment par l'apparence d'une douleur douce, qui quelquefois se mêle avec celle du plaisir. En général, le visage se modèle sur celui de l'homme qui souffre, comme l'étymologie l'indique. Dans sa perfection idéale, la compassion a une physionomie indescriptible qui nous émeut, et qui peut exprimer, avec peu de traits, la générosité d'un homme.

CHAPITRE XV

Des plaisirs qui proviennent du sentiment social mis en pratique. — Le sacrifice.

L'analyse des joies du sacrifice est délicate. Elle fait trembler la main du physiologiste, parce que, pendant qu'il peine sur son ingrat labeur, il entend ricaner l'égoïste, qui lui chuchotte que l'homme n'a nul mérite au sacrifice, qu'il ne fait le bien que pour goûter un plaisir plus grand que son organisation cérébrale lui fait préférer à d'autres joies. Le physiologiste ne se laisse pas tromper par ces rires et ces sophismes : il continue son travail, où il aura la joie de trouver, entre les fibres palpitantes du cœur humain, que la vérité est bonne, elle aussi, et que la philosophie est sœur de la morale.

L'homme qui se sacrifie éprouve certainement un immense plaisir, mais qui n'a pas été le but de son acte. Il a gravi un immense calvaire avant d'arriver à ce plaisir, qui n'est que la récompense d'une difficile victoire. Quand il sentit battre son cœur à la voix de la pitié et qu'il fut pour se jeter dans l'abîme avec une sublime imprudence, l'égoïsme vint lui barrer le chemin. Ce géant, avec une grimace de dédain, lui montra l'immensité du gouffre, et fit briller à ses yeux l'amour de la vie. Il chancela et

pleura; il sentit sa faiblesse et le danger de la lutte, et, le cœur broyé peut-être d'une douleur indicible, il supplia le ciel de renouveler en sa faveur le miracle qui fit David vaincre Goliath. Oui, il terrassa le géant et le décapita! mais la lutte a été dure, âpre et forte. Lorsque, avec le sourire d'un ange, il a tendu sa main à l'homme qui souffrait, il a essuyé d'abord la sueur ruisselant de son front, il a étanché le sang que distillaient ses blessures, afin de ne pas charger son frère du poids de la reconnaissance et de ne pas s'octroyer à lui-même une récompense qui l'eût abaissé. Si, en ce moment, un ange est venu mettre du baume sur ses plaies, s'il a goûté en cet instant la joie la plus sublime permise à l'homme, il n'a pas cherché cette récompense. Il l'a méritée, parce qu'il a su arriver à cet héroïsme de taire les vicissitudes de la longue lutte et qu'il a dit seulement : « C'était mon devoir. »

S'il est vrai que les hommes généreux font le bien pour se procurer du plaisir, que tous les hommes se mettent donc à en chercher de tels! Qu'en attendant, les rares élus continuent leurs luttes; ils ont mission de faire briller quelques perles dans la statue de fange qui est l'humanité. Que les médiocres ne se découragent pas! Il est des sacrifices pour toutes les grandeurs; s'ils ne peuvent sourire dans le martyre, ils peuvent donner une heure de leur sommeil ou forcer leur amour-propre à quelques instants de silence pour secourir un frère.

Les joies du sacrifice sont les plus grands des plaisirs du cœur. Elles subliment les sentiments les plus généreux et, à leur festins, elles convient d'abord le sentiment de la dignité qui s'élève dans une complète apothéose. Toutes les variétés du sentiment social, que nous étudierons plus loin, sont capables de sacrifice, car c'est là l'expression la plus haute d'une grande affection. On pourrait dire que,

dans le domaine du cœur, le sacrifice est la joie suprême qui peut, en certains cas, devenir sainte.

Le sentiment social s'exerce de mille façons, depuis le serrement des mains jusqu'au sacrifice du martyre. Mais, étant toujours noble et grand, il nous élève par ses joies, nous rendant de plus en plus dignes d'aspirer à des désirs plus grands. Dans ses coffres, il a des monnaies de cuivre, d'argent et d'or pour toutes les poches et tous les tiroirs. Dans presque toutes nos actions quotidiennes, nous dépensons la monnaie de ces joies en parlant et travaillant pour d'autres hommes. Nous arrivons quelquefois à gagner une pièce d'argent, en faisant une bonne action. Les joies les plus rares et les plus sublimes du sacrifice ne sont que pour l'élite : ce sont les pièces d'or.

La femme, sans nul doute, jouit beaucoup plus que nous des plaisirs sociaux, parce que la nature lui a donné un cœur plus grand pour compenser son cerveau plus petit; parce qu'en se reposant sur elle des devoirs de la maternité, elle l'a vouée aux joies sublimes du sacrifice.

Rarement l'homme arrive aux plus hauts degrés de l'échelle sans se faire aider par un immense ballon plein d'amour-propre. Il se sacrifie souvent, mais il veut que le bûcher où il meurt jette une flamme brillante et bien visible. La femme, au contraire, sait accomplir dans le silence et l'obscurité les plus sublimes sacrifices, et arrive à supporter sans faiblir les tortures d'une vie de douleurs incessantes, sans se plaindre, sans s'enorgueillir. Souvent, l'obscure existence d'une pauvre ouvrière est un martyre plus beau que celui de l'innocent qui lui, du moins, ne reste qu'un instant sous la hache du bourreau.

A tous les âges de la vie, ce sentiment nous donne quelques joies. L'enfant cesse souvent de pleurer quand il voit près de lui une créature vivante. Le vieillard au lit de

mort se plaît à voir sa chambre pleine d'amis et de parents qui pleurent. La jeunesse est l'âge des sacrifices sublimes.

Le sentiment social doit donner des joies plus vives aux peuples incultes, qui ont plus d'occasions de l'exercer.

La physionomie des joies de la bienveillance vue en action est d'ordinaire calme et sereine. Quelquefois le plaisir déborde, mais nous le cachons avec une hypocrisie héroïque, afin de montrer à l'homme que nous secourons que notre action est très naturelle et n'exige ni lutte ni victoire. Les joies du sacrifice ont quelquefois une physionomie angélique. Quelques grands artistes ont fixé dans le marbre ou sur la toile le céleste regard des martyrs, et nous avons tous vu, dans des musées, des tableaux qui se sont gravés dans notre cœur.

L'habitude de ces joies imprime à notre visage un caractère spécial. En général, un rayon de joie bienfaisante peut briller sur les visages les plus beaux, comme les plus contrefaits, mais certains ne peuvent sourire que cyniquement et expriment toujours, de façon rebutante, la joie inaccoutumée d'une fortuite bonne action.

La bienfaisance des vaniteux, les compliments de l'homme vil et les caresses du traître sont les hypocrisies du sentiment; mais la joie ne vient que de la satisfaction d'un généreux besoin.

CHAPITRE XVI

Des joies de l'amitié.

Le sentiment social que nous éprouvons pour tous les hommes indistinctement nous procure des joies qui varient suivant que l'objet nous inspire plus ou moins de sympathie. Sans pouvoir en donner la raison, nous ressentons un plaisir, vif et particulier, rien qu'à voir un de nos semblables. Nous le trouvons beau, aimable, et nous sommes portés à lui montrer notre sympathie, à nous rapprocher de lui. Le plus souvent, la sympathie naît simultanément chez deux individus. Le plaisir qu'éveille alors dans chacun la vue de l'autre amène chez tous les deux le besoin de se voir souvent, de se parler. Ils deviennent amis.

Le sentiment social, qui est toujours en nous à l'état de jouissance, peut se raviver d'un trait, nous donner une joie et se calmer aussitôt. Ainsi, nous pouvons être plongés dans une méditation intellectuelle ; si notre oreille est frappée des plaintes d'un mendiant, le sentiment social se réveille. Nous donnons une obole au mendiant, et nous nous complaisons à sa joie. Aussitôt après, l'étincelle disparaît, et nous n'avons plus aucun rapport moral avec l'homme secouru. Mais si le jour suivant, en repassant au même endroit, nous retrouvons et nous secourons le mendiant,

l'étincelle devient courant, et, même après quelques instants, nous pensons au pauvre hère. D'un autre côté, s'il n'est pas un simple trafiquant, qui vend ses larmes pour gagner sans peine le pain de sa vie, s'il a un cœur, il pense à vous avec plaisir et, en vous voyant arriver, il vous adresse un sourire que vous devez lire et interpréter. Pour si fugitifs que soient les rapports qui vous lient, s'ils se répètent souvent, vous pouvez peut-être devenir deux amis.

La sympathie et la bienveillance sont les deux sources primitives de l'amitié, qui est, essentiellement, l'échange de deux *sentiments sociaux* très vifs. Quand deux hommes, pour une raison, se renvoient souvent des étincelles de joies sociales, elles forment un courant continu. Alors l'homme qui aime vit, en partie, d'une existence double et, gardant en son cœur l'image de son ami, suit les battements d'un autre cœur à qui il envoie les frémissements du sien.

La manie habituelle de réduire à l'unité ce qui est complexe a fait résoudre la question diversement par les philosophes qui ont voulu assigner une cause unique au sentiment de l'amitié. Celui-ci veut qu'une nature identique soit nécessaire ; celui-là prétend que le contraste favorise l'amitié ; d'autres plus subtils veulent que les deux natures soient *complémentaires* pour former un tout parfait. La plus simple observation suffit à nous démontrer que l'amitié peut naître de sources bien diverses et que, avide d'espace, elle erre dans un champ immense, distribuant ses joies aux hommes les plus semblables et les plus dissemblables.

Tous ne peuvent être amis, si délicats et sensibles soient-ils. Deux hommes, pour inspirer ce sentiment, doivent s'accorder, jusqu'à un certain point, en âge et en

proportions de sentiment et d'intelligence. La première condition est la plus indispensable. L'homme qui court hardiment sur le coursier de l'imagination, foulant les fleurs qu'il trouve sur son sentier, peut envoyer un salut affectueux au vieillard qui, à pied et en boitant, descend la colline, cherchant du bout de son bâton s'il ne trouvera pas un brin d'herbe verte dans les feuilles sèches ; mais le premier n'a pas le temps de s'arrêter pour serrer la main du second, et d'ailleurs ils ne se comprendraient pas.

Entre les individus d'âge trop disparate, l'amitié est impossible. Si l'on donne ce nom à l'affection qui joint le vieillard au jeune homme, l'adulte à l'enfant, on commet une erreur de logique. Un vif sentiment peut exister entre eux, mais c'est de la vénération, de la gratitude ou de l'estime.

Le vieillard et le jeune homme se regardent mutuellement sous un point de vue qui appartient à la perspective. L'ami qui voit l'ami près de lui l'étreint sur sa poitrine. La chaleur de deux existences se confond pour créer une seule température, un seul climat, sous lequel vivent deux hommes. Si l'un d'eux s'éloigne, son image reste à la place qu'il laisse, et l'ami sent la tiède chaleur qui ne provient que des choses qui vivent ou de celles qu'on aime. Voilà le sentiment qui lie deux hommes de la sainte amitié. De même l'âge, la trop grande distance morale ou intellectuelle, peuvent élever un obstacle insurmontable à un rapprochement de deux hommes s'ils deviennent amis. Ici, cependant, la difficulté est moindre. Le regard fascinateur du génie peut rapprocher de lui un homme isolé dans la foule. D'autres fois, la capiteuse émanation qui vient d'un cœur sublime rapproche de lui le cynique qui allait *seul et par les sentiers ignorés*. Voilà une des formes les plus admirables de l'amitié. Un homme, grand de

cœur et inconscient de sa grandeur, voit resplendir, de loin, dans les ténèbres de la vie, une lumière qui l'illumine et l'éblouit. Avide de clarté, il s'approche, admirant sans envie, il jouit de se sentir éclairé. Cette lumière pénètre dans les régions de son esprit et découvre à son regard surpris mille trésors qu'il y tenait enfouis, le rendant ainsi plus fier de lui-même.

Le génie élève dans ses régions un cœur qui, par trop d'humilité, battait dans la poussière. Le sentiment, buvant à longs traits la splendeur de l'esprit, se réjouit de pouvoir la supporter sans être ébloui. L'apothéose de l'amitié, c'est le génie de l'esprit embrassant le génie du cœur. Mais il faut, pour cela, trouver un homme assez grand de cœur pour comprendre le génie sans l'envier, et un homme d'esprit assez vaste pour respecter le cœur sans le railler.

Souvent, l'association de travail, la fraternité d'opinions, la communauté de but, le service sous la même bannière, sont des facteurs capables de faire naître l'amitié et peuvent se grouper dans une seule classe.

D'autres fois, le contraste de deux caractères fait naître l'amitié. Un homme violent, mais généreux, trouve dans un ami pacifique et patient un sujet qui acceptera ses colères. Un homme passionné, amateur de polémiques, mais ennemi de la contradiction, trouve une source de joies dans un ami complaisant. Un homme généreux voit enfin dans un ami égoïste un vide à remplir, une idole à adorer, un autel où brûler son encens.

Celui qui voudrait indiquer toutes les causes qui peuvent inspirer à deux hommes le sentiment d'amitié, devrait étudier longtemps le cœur humain, et il ne pourrait se vanter de n'avoir commis aucune omission.

Pour en finir avec l'origine de l'amitié, je dirai que la

seule condition essentielle, c'est que les deux hommes s'entendent. Il n'est pas nécessaire que leurs manières de voir soient identiques, mais il est indispensable qu'ils se mettent d'accord sur la partie fondamentale des opinions morales. Il faut qu'après les théories les plus subversives, ils se serrent la main, et puissent se dire : « Nous sommes, malgré tout, d'honnêtes gens. » Après s'être disputés, injuriés peut-être, ils doivent pouvoir penser : « Nous nous aimons toujours, et notre affection est au-dessus des intempéries et des tempêtes. »

Les plaisirs que nous donne ce sentiment sont innombrables et, bien qu'empreints d'un caractère spécial, ils sont communs à tous les sentiments bienveillants. La joie générale qui, en guise d'atmosphère, embrasse tous les plaisirs moindres, c'est la satisfaction de ne pas se sentir seuls ici-bas, de vivre doublement des sensations d'un autre homme réfléchies en nous, et de nos actions morales réfléchies en lui. Dès que deux hommes se sont serré la main en amis, ils ne peuvent faire un mouvement que ne reflète le cœur de l'autre. Cette communauté d'idées et de sentiment répand sur les actions les plus indifférentes un attrait particulier, qui rend chère toute occupation que l'autre partage. Je dirais que l'amitié sert de peintre, couvre tout d'un brillant vernis, où les amis contemplent leurs images voisines et souriantes.

Les grandes joies de l'amitié constituent quelques-uns des plus précieux joyaux du cœur. Elles sont la source de tant de volupté, que celui qui eut le bonheur de les ressentir se sent ému à leur seul souvenir. Quel est le cœur qui ne bat pas plus vite à la seule idée d'un ami qui, après avoir attendu de longues années son frère d'élection retenu au loin, le voit tout à coup revenir sain et sauf, gai, plein de tendresse ?

A ce moment, les larmes, jamais oubliées, du dernier adieu, les souvenirs du passé, se jettent vers le présent, se confondent dans le délire de cette joie dont le cœur déborde. Les yeux se cherchent, mais un voile de larmes couvre l'horizon d'un brouillard tiède. Les lèvres voudraient parler, elles n'arrivent qu'à un baiser sublime. Les bras s'étreignent, rapprochant les deux cœurs palpitants. On soupire, on rit, on pleure; on prononce des mots interrompus, vides de sens. Qu'importe?

Que celui qui est incapable d'aimer ainsi et de ressentir de telles joies ne se refuse pas à les admettre! Ce n'est là qu'une esquisse vague d'un sujet grand, sublime.

Une autre des grandes joies de l'amitié, c'est l'encouragement qu'elle donne dans l'infortune et qui, du côté philosophique, n'est qu'un plaisir négatif. Nous nous trouvons au milieu d'une de ces tempêtes qui agitent l'Océan de la vie; longtemps battu et secoué, notre frêle canot se brise à la fin sur un écueil. Nous sommes naufragés. Il importe peu d'où venait le vent qui a brisé nos mâts et déchiré nos voiles. Fut-ce l'envie des hommes ou la rigueur du destin, le manque de foi ou l'abus de la vie? Il importe peu. Nous sommes trahis par l'existence, nous ne pouvons plus endurer la douleur qui nous envahit. Déchirés, torturés, nous voudrions être engloutis par cette mer qui nous balance cruellement à la cime de ses vagues. Qui donc alors, au milieu de nos blasphèmes qui nous feraient écraser par le ciel s'il n'était patient comme tout ce qui est éternel, qui donc alors s'approche de nous, et, nous arrachant à une mort que nous trouvons moins cruelle que la vie, nous rapporte au rivage? Qui donc nous sèche et nous réchauffe? C'est notre ami. Ne pouvant conjurer la tempête ni arrêter les vents, il nous a suivi avec angoisse sur l'esquif d'une affection qui ne sombre jamais; c'est

l'ami qui maintenant s'incline sur nous, épiant les battements de notre cœur et attendant avec anxiété un mouvement, un soupir.

Vous pleurez alors et vos larmes abondantes se confondent avec celles de l'ami qui pleure de joie et délire d'espérance, vous voyant sauvé! Et vous vous écriez : « Comment ai-je pu désirer la mort, moi dont un ange est l'ami! »

Les plaisirs de l'amitié rendent insensibles à beaucoup de joies grossières et, en élevant le goût moral à une exquise finesse, perfectionnent les plus nobles facultés. Elles peuvent suffire à faire aimer la vie et plus d'une fois guérissent du découragement. C'est de cette façon qu'ont été sauvés plusieurs des plus précieux ouvriers de la machine sociale. Tant que l'on a un ami, il ne faut pas désespérer de la vie et l'on peut conserver sa propre estime. Il faut, en effet, qu'une fibre, au moins de notre cœur, soit robuste et vivace pour que nous éprouvions ce noble sentiment.

Les petites joies de l'amitié peuvent égayer la vie de l'enfant, mais ses sublimes plaisirs ne sont donnés qu'au jeune homme, à l'adulte et au vieillard. En général, c'est au printemps de la vie que l'on goûte la plus chaude amitié; mais, puisque l'on peut rester généreux jusqu'à la mort, on peut jouir jusqu'à la décrépitude de ces sublimes joies.

La femme en jouit beaucoup moins. La formidable passion de l'amour qui règne en elle l'empêche le plus souvent d'aimer bien une amie, Le ciel me préserve de dire que l'amitié est impossible entre deux jeunes femmes, mais je dois à la vérité de déclarer qu'elle est bien rare.

La physionomie des joies de l'amitié offre toutes les images que l'on voit au musée des plaisirs sociaux, mais avec des teintes plus vives. Si j'avais à indiquer son caractère spécial, je dirais que c'est le calme dans la pas-

sion. L'amitié est peut-être un des sentiments sociaux qui s'approchent le plus des phénomènes intellectuels; malgré sa force, elle conserve un calme serein et une démarche posée et digne.

Les expressions les plus ordinaires en sont les embrassements, les baisers et les serrements de main. Ce dernier signe est, je crois, le plus naturel. Dans le serrement de main, on peut exprimer toute la force de la passion, sans sortir des limites de la dignité. Le baiser est trop sensuel pour l'amitié et je voudrais qu'on le réservât pour les grandes occasions. Je ne le comprends que chaud, impétueux, irraisonné. En tout autre cas, je ne vois que le choc des nez et les précautions que l'on prend pour l'éviter; je ne sens que le contact humide des lèvres, et il me répugne.

Les joies de l'amitié ne sont pas pathologiques, puisque ce sentiment n'est jamais morbide.

Il est inutile de faire observer que beaucoup qui disent avoir un ami n'ont jamais éprouvé l'amitié. Ils saluent force gens et serrent toutes les mains. Que seulement l'infortune les frappe, et leurs *amis* se changeront en une foule d'indifférents qui enfonceront leur chapeau et cacheront leurs mains.

CHAPITRE XVII

Des joies de l'amour.

La passion la plus violente, la plus chaude qui naisse dans la zone torride du cœur et s'illumine du plus lumineux rayon de l'été de la vie, c'est ce sentiment auquel on a donné par excellence le nom d'*amour*, comme si les autres affections ne méritaient pas ce titre. Qu'il naisse d'une éruption volcanique, qu'il émane du cœur comme un tiède parfum, ce sentiment s'élève à une telle puissance, que la délicate machine s'essouffle, palpite et frémit sous son influence comme si elle était à tout instant près d'éclater.

Simple et primitif comme toutes les forces colossales, l'amour paraît pourtant formé des éléments de toutes les passions humaines. Aussi, présente-t-il à la fois la toute-puissante violence d'un élan primitif et le luxe varié des formes les plus brillantes. La nature s'est montrée partiale. A lui seul, elle a concédé la volupté des sens, la véhémence des passions, les ornements de l'esprit. Les fleurs les plus belles du cœur, les gemmes les plus précieuses de l'intelligence, les parfums les plus enivrants des sens, sont offerts en sacrifice à cette passion. Aucune autre n'embrasse ainsi les trois règnes de la nature humaine. Et cela ne suffit pas ! Les éléments les plus contraires, qui semblaient destinés à se combattre éternellement, se

réunissent dans l'amour en une harmonie unique, et, oubliant leurs haines passées, se donnent la main pour dire l'acte d'adoration au grand dieu. Les voluptés les plus sensuelles s'unissent, dans ce culte, aux aspirations les plus exquises du sentiment. Les exigences de l'égoïsme le plus brutal fraternisent avec les élans les plus généreux du cœur, les vents brûlants des passions avec les froides brises de l'esprit. Et le souverain absolu qui réunit sous son sceptre tant de peuples divers est un despote inexorable qui exige la plus aveugle obéissance et qui commande les plus cruels sacrifices d'un éclair de ses yeux. Pour se sentir vivre, pour brûler de ce feu qui à la fois le fait exister et le dévore, il réduirait l'univers en poussière.

Vouloir parler en quelques pages des joies de l'amour, c'est une bien ridicule entreprise. Mais, je ne veux que donner quelques traits de géographie d'un immense univers qui mériterait une monographie de cent volumes. Je ne fais que vous fixer le point de l'espace où vit ce soleil, je vous trace la ligne qu'il parcourt, je vous montre les satellites qui le suivent, et je m'arrête. C'est avec le télescope que je vous montre ce monde. Je ne puis pas vous transporter dans ces régions du ciel; je ne puis pas vous faire sentir les frémissements de ce sol de feu.

Si vous croyez que toutes ces réticences ne sont qu'un artifice pour déguiser mon incapacité, demandez à une femme qui aime si, dans cent volumes de littérature, dans mille romans, elle a trouvé la vraie histoire de l'amour. C'est en souriant qu'elle vous répondra : « Les livres ont pu, çà et là, dérober une perle du trésor, une étincelle du volcan; mais l'histoire du sentiment qui ronge le cœur et dévore la vie ne sera jamais écrite. » Consumez votre vie à la plus scrupuleuse observation, étudiez les hommes et les livres, et, quand vous voudrez révéler vos découvertes, la

plus humble des femmes, qui peut-être ne sait même pas lire, vous fera rougir de votre orgueilleuse ignorance. En vérité, je crains une telle honte et je me tais. L'ordre du livre n'en souffrira pas. Comme à l'ordinaire, je tracerai des lignes, je ferai des casiers et des maisonnettes... mais je les laisserai vides, n'y mettant que peu de mots écrits sur d'humbles petits papiers.

Pour si nombreuses que soient les formes qu'il revêt, l'amour laisse voir son squelette à l'œil du philosophe. Il est formé par le besoin de rapprochement des deux sexes, qui doivent donner la vie à la matière pour en former un nouvel être. La part que prend le sentiment à ce phénomène est le sentiment de l'amour, qui peut arriver à une telle puissance qu'il fasse oublier le but final. C'est pour cela que certains se refusent à admettre que le but essentiel, nécessaire de l'amour, soit la conjonction des sexes, et croient que la définition que j'en ai donnée tend à l'avilir. C'est un des nombreux préjugés que la passion nous donne. L'union des sexes n'est une action ni brutale ni vile. C'est une loi nécessaire de nature. C'est un des plus beaux phénomènes de la vie. Seul, l'homme peut le défigurer, l'avilir par la prostitution de la morale. On peut aimer de pur amour platonique, sans penser à l'union des sexes, même sans connaître le bien et le mal; mais, dans l'ordre naturel, cette passion se fonde sur l'idée du sexe et de la génération. — Ce qui prouve la raison naturelle de l'amour, c'est qu'on n'aime qu'une personne de l'autre sexe et dans l'âge fécond.

Voici la distribution du musée où se trouvent classées les joies de l'amour. Notez que je ne fais que vous donner la nomenclature des collections. Je renonce absolument à décrire (1).

(1) On retrouve la carte du Tendre. (N. d. T.)

Dans la première pièce, qui sert d'antichambre au musée, sont toutes les espérances tièdes, les divinations du sentiment, les douces incertitudes des premiers jours, quand le cœur commence à battre plus fort et qu'une angoisse infinie le gonfle de soupirs. La chambre est tendue d'une tapisserie verte avec des teintes grises et incertaines. Les continuelles allées et venues, et la chaleur naturelle de l'air ambiant, amènent de rapides changements de température qui font frissonner et étouffer à quelques minutes d'intervalle.

A cette première antichambre succèdent plusieurs autres pièces, où les courants sont moins sensibles à la température plus tiède et plus uniforme. On y voit amassées des variétés infinies de soupirs, de plus en plus profonds et calmes. Puis quelques sourires ambigus, quelques paroles suivies d'un volume de commentaires. Je ne parle pas des fleurs sèches, des boutons de gants et de tous les objets que l'on conserve dans des cassettes *ad hoc*. Dans les dernières salles de cette première section, la température ambiante monte assez pour ne plus pouvoir être appelée tiède. On y trouve, cataloguées, quelques poignées de main, une foule de regards enflammés, de frissons incertains de plaisir. La bibliothèque de cette section contient des centaines de volumes d'aspirations solitaires ou de lettres timides.

La seconde section du musée occupe le centre de l'édifice et porte écrite sur l'entrée la première personne active ou passive d'un verbe qui, dans la grammaire, appartient à la première conjugaison et est régulier; mais qui, dans le monde moral, est bien le verbe le plus irrégulier que je connaisse. A peine le curieux entre-t-il dans cette partie du musée, qu'il s'aperçoit qu'il a changé de climat. Ici, plus de courants froids et chauds qui se combattent, mais une atmosphère vibrante et parfumée, que l'on croirait

liquide tant elle presse et caresse le cœur. Nous sommes à l'équateur et les odeurs les plus troublantes des fleurs et des drogues tropicales nous donnent le vertige, nous font délirer. Ici, l'on marche toujours près d'un autre être; c'est ici que l'ivresse des sens et les tempêtes du cœur font vibrer avec une telle force de volupté tous nos nerfs, que le moindre contact les excite, de même que les sentiments sont exaltés par la moindre secousse. Le bruissement d'une robe de soie résonne à l'oreille plus doucement qu'un concert des anges; le parfum velouté d'un mot d'amour fait délirer le cœur. Les pièces de cette seconde partie sont infinies en nombre et diverses de grandeur, de forme et d'ornement. En outre, quelques-unes sont tapissées de velours; on s'y promène les pieds nus sur des fourrures toujours chaudes. Là, la vapeur de l'encens qui brûle sans cesse rend la lumière vague et incertaine. L'air y est si chaud qu'à peine si l'on respire. On y soupire, on y sanglote, on y frémit; on n'y parle pas!

Dans d'autres salles, l'atmosphère est moins chaude. La gaieté y préside, en distribuant des plaisirs plus tièdes et plus bruyants. Là, on danse, on rit, on chante.

Il y a d'autres salles encore, destinées à l'exercice des armes, où l'homme attaque, où la femme se défend et où le temps se passe aux jeux les plus courtois de l'escrime. Plus d'une fois, la lutte devient si animée que les adversaires se blessent; mais les blessures sont toujours guéries par un baume suave qui, posé sur elles, produit une nouvelle volupté inconnue. Dans toute cette seconde partie du musée on ne peut être seul, mais on ne peut être plus de deux. Les bruits du monde peuvent y arriver, mais ne sauraient distraire les bienheureux qui y passent leur vie.

Il y a, comme annexe, un petit hôpital où l'on se retire en cas de maladie, et où les remèdes sont si doux, les soins

du médecin, qui est aussi infirmier, si amoureux que l'on envie le malade. Un phénomène spécial à cet hôpital est que le médecin, pour guérir son malade, doit prendre la même maladie que lui.

Dans cette dernière partie du musée, nous trouvons les douces joies de l'amitié amoureuse, tous ces plaisirs exquis, réduits à la dose nécessaire pour qu'ils puissent être supportés longtemps par un faible cœur d'homme. Le musée des joies de l'amour a, comme appendice, un cabinet archéologique, où l'on voit les baisers fossiles, les sourires pétrifiés, et une collection de médailles de sentiments plus ou moins intéressantes, qui appartiennent toutes aux temps préhistoriques. La température y est sibérienne. On y trouve des couples souriants, qui passent avec leur lorgnette la revue des collections et, entre deux prises de tabac, se racontent l'histoire de ces reliques.

Si dans l'esquisse que je vous ai donnée de ce musée de l'amour, vous n'avez pas trouvé beaucoup de sentiment, observez que vous n'avez que la topographie de l'édifice, que je ne vous ai lu que quelques lignes du catalogue qui, sans les commentaires, ferait un gros volume.

Voici quelques extraits de cette immense liste :

N° 790. Plaisir d'écrire une lettre amoureuse. On en connaît au moins cent mille espèces principales, sans les variétés.

a. Joie de répondre à une déclaration.

b. Joie calme de rappeler une promesse.

c. Joie tremblante de demander...

d. Joie anxieuse de demander la raison d'un long silence.

e. Joie pure de parler de son amour.

Suivent les autres 99,995 joies principales.

N° 7,547. Joie de se voir bravement préféré, au milieu d'une nombreuse réunion.

N° 17,549. Plaisir d'avoir trouvé, en analysant son propre cœur, qu'on aime la personne désirée plus que soi-même. (Joie très rare. On n'a pu s'en procurer qu'un seul exemplaire. Il provient d'une femme.)

N° 350,000. Joie de défendre la personne aimée au péril de sa réputation. (Les rares échantillons exposés proviennent tous de cœur de femme.)

N° 795,007. Joie de sacrifier son amour au bonheur de celui qu'on aime. (Même observation qu'au n° 17,549.)

N° 753. Joie d'aimer qui nous déteste.

N° 957,300. Joie d'attendre.

N° 758,357,000. Joie de se regarder pour la cent-millième fois et de se sourire sans parler.

N° 7,354,000. Joie d'entendre louer par les autres la personne qu'on aime.

N° 799,454,999,754,327. Plaisir d'aimer dans les filles d'une femme adorée les traits de celle qui n'est plus ou qui n'est plus à nous.

J'ai extrait ces lignes au hasard, en parcourant rapidement le catalogue dont je parle et que je publierais volontiers, si le commerce pouvait me fournir assez de papier et de caractères pour cette entreprise.

Au milieu de cette confusion, apprenez cependant, si vous l'ignorez encore, que l'amour est le plus égoïste des sentiments, mais qu'il peut quelquefois arriver à l'abnégation la plus complète. Qui parvient à cette élévation éprouve un déchirement de joie et de douleur qui n'a de nom dans aucune langue. C'est toujours une femme.

Les joies de l'amour sont si fécondes en délices qu'elles suffisent à embellir une existence, à fixer le but d'une vie.

Pures, elles élèvent les meilleurs sentiments. Mais l'influence de ces joies ne peut pas être fixée d'une façon générale, car elle change avec les variations de ce sentiment si multiforme. D'ordinaire, elles nous rendent égoïstes, car elles nous sont si chères que l'idée d'en être privés nous terrifie. C'est de cette façon que, quelquefois, sans être méchants, on peut transgresser les lois du devoir et, entraînés par une vraie folie, fouler aux pieds les sentiments les plus saints. Là, commence le domaine de la pathologie.

De tous les sentiments, l'amour est celui qui distribue le plus inégalement ses trésors, tantôt se montrant prodigue et tantôt avare. La plus grande différence en ce sens provient du sexe. La femme arrive seule aux plus hauts degrés de ces joies, comme seule elle souffre les plus atroces tortures de l'amour. Cette passion est pour elle la première idole, et presque toujours la dernière, à qui elle sacrifie ses sentiments moindres, comme un tribut nécessaire dû au dieu qu'elle adore. Le monde de ses sensations plus délicates et plus violentes, le mystère inextricable de ses sentiments, tout part de ce centre et y revient. Elle ne se demande jamais quel est le but de la vie, car elle trouve que l'amour remplirait une vie séculaire.

Les craintes de la pudeur, les lois de l'opinion, les habitudes solitaires de la famille, mettent de tous côtés des obstacles pour l'empêcher d'aimer. La prédominance du besoin les renverse tous. D'abord tremblante, puis réservée, enfin confiante, passionnée, elle court sur la pente de la passion, pour se livrer à l'impulsion la plus violente de son cœur. C'est un spectacle qui surprend et qui émeut que de voir cette femme, faible et esclave, devenir souveraine quand elle est enflammée de l'amour.

On n'aime que dans l'âge fécond. Les joies que l'amour

peut donner, avant quatorze et après cinquante ans ne sont dans nos pays que des jeux d'imagination. Les fleurs les plus belles de l'amour se cueillent dans la jeunesse, quand on livre à la première passion un cœur vierge et des trésors de sentiments inviolés. On aime dans tous les pays, dans tous les temps. Je crois, cependant, que le progrès embellit ces joies d'ornements qui ne gâtent en rien le fond du tableau.

Tous les êtres peuvent, dans leur vie, passer un agréable moment auprès d'une personne d'un autre sexe, mais tout le monde ne peut pas aimer. Pour ressentir cette passion dans sa perfection physiologique, il nous faut avoir dans le cœur un feu et une force que tous n'ont pas.

On ne peut éprouver les grandes joies de ce sentiment qu'en le prenant à haute dose. La femme et les généreux amateurs vident d'un trait la coupe de l'amour; aussi ne peuvent-ils s'enivrer qu'une fois dans leur vie, et, s'ils aiment encore, ce n'est qu'en répandant sur quelque créature les dernières gouttes restées au fond du calice. Quelques autres, en revanche, sont par nature si parcimonieux qu'ils boivent par gorgées; aussi, subdivisant à l'infini la dose toujours égale d'amour, finissent-ils par la prendre homéopathiquement, ce qui équivaut à ne pas la prendre du tout. Ces usuriers de l'amour disent qu'ils ont été amoureux une centaine de fois. En vérité, croyez-moi, ils n'ont jamais aimé! La nature ne nous donne, en naissant, qu'une tasse de nectar et, pour s'enivrer, il faut la vider d'un trait. Celui qui paraît y boire continuellement et à larges traits, ou bien en fait le semblant, ou fraude en allongeant avec de l'eau le précieux liquide. Je parle, bien entendu, du commun des hommes.

La physionomie des joies de l'amour présente une infinité de tableaux que je ne puis décrire. Presque toutes les

images du plaisir de l'amitié figurent au musée de l'amour, enluminées de couleurs plus vives. Vous savez comment un artiste, avec quelques jeux de clair et d'obscur, vous représente un ciel des tropiques ou un ciel de Sibérie. Eh bien, faites de même des joies de l'amour et de l'amitié. Dessinez les mêmes figures, mais donnez aux unes un horizon gris, froid, avec des images filiformes; aux autres, un ciel d'or et d'azur où les rayons du soleil, imbibant l'étoffe bleue de l'horizon, la rendent transparente; mettez çà et là des plantes des tropiques et répandez sur tout cela la lumière à flots.

L'amour a, lui aussi, son hôpital et ses malades. Presque toujours l'élément morbide qui l'oblige à s'aliter ne vient pas de lui, mais lui a été communiqué par la contagion de quelque autre sentiment coupable. C'est de cette façon que même la prostituée peut avoir le cœur vierge et le donner généreusement à un seul. Si, dans ce cas, pour prouver son amour, elle fait à son amant des cadeaux payés par la honte, elle éprouvera sûrement une joie coupable, mais ce qui est malade en elle, ce n'est pas l'amour, mais le sentiment de sa dignité.

Les joies de l'amour ne sont jamais morbides par excès. Tant que ce sentiment s'élève, ayant comme inséparables compagnons les sentiments du devoir et de la dignité, il peut atteindre des hauteurs démesurées, ne faisant que croître en beauté. Malheureusement les passions humaines, quand elles s'élancent vers le ciel avec la rapidité de la foudre, ont la durée d'une fusée. Elles montent, elles brûlent en une seconde le combustible destiné à plusieurs années et périssent, en éclatant dans une mer de lumière.

C'est affaire de goût. Certains préfèrent le calme rayon de la lune à la lumière éblouissante du soleil : les premiers brûlent leur vie à feu lent et leur thermomètre marque

toujours *tempéré;* les autres déconcertent les thermomètres; il leur faut des pyromètres, et encore se fondent-ils souvent à la flamme sidérale de leur vie. Je le répète, affaire de choix... Le croyez-vous? La lumière électrique peut-elle devenir la flamme fumeuse de la chandelle? et le satellite, qui n'épand qu'une lumière deux fois réfléchie, peut-il devenir un soleil?

CHAPITRE XVIII

Des joies du sentiment maternel et paternel.

Dès le premier moment où, sentant en elle les mouvements d'une autre vie, elle se réjouit d'être mère, jusqu'à la dernière heure où, mourante, elle se console en voyant son lit entouré d'enfants qui pleurent, la femme-mère récolte, sur le sentier de sa vie, des joies infinies, que lui méritent l'intensité de sa passion, la grandeur de ses sacrifices.

La nature a jugé la femme avant l'humanité lorsque, en lui confiant les difficiles fonctions maternelles, elle lui a donné un sentiment qui, avide de sacrifices, n'en réclame aucun; qui, sublime prodigue de sentiments, n'en exige aucun en retour; qui, brave à l'héroïsme, ne s'éteint ni sous le souffle gelé de l'ingratitude ni sous l'irrespirable effluve de l'indifférence. De tous les sentiments, l'amour maternel est le moins égoïste. Il est celui qui donne le plus et reçoit le moins, et qui ne mesure sa joie que par la grandeur du sacrifice accompli et non par la générosité du retour. Les artistes, les poètes, les philosophes, ont pu se jouer, rire sur l'amour, sur l'amitié; sur l'amour maternel, jamais!

Il y a tant de grandeur de passion, tant de sainteté de fonctions dans ce sentiment, que se permettre un cynique

sourire, ou une risée, serait une sacrilège profanation. L'homme qui, abusant d'une intelligence précoce ou d'une douloureuse expérience, ne sait plus compatir aux infortunes hunaines, peut encore sentir ses yeux se baigner de larmes en pensant à sa mère éloignée ou morte...

Un de nos grands écrivains, qui a perdu dans le choc des événements politiques son renom de loyauté, mais à qui la calomnie n'a pu enlever le laurier immortel qui ombrage son front, a écrit : « Malheur à qui ne peut penser à sa mère ! » et, dans ce peu de mots, il a élevé à sa juste hauteur la tendresse maternelle. Il en a fait deviner la sainteté.

L'homme devient *physiquement* père par la volupté d'un instant. La femme conquiert le droit de se dire mère, non seulement par des spasmes de plaisir, mais par des tortures atroces. Vénérable mystère ! Ici, nous voyons la douleur et la joie saintement unies, liées dans une existence commune. De leur union nous voyons naître une telle perfection, une telle beauté, que nous ne maudissons plus la douleur, parce qu'en jetant son manteau de deuil sur la statue de la joie, elle en accroît la perfection esthétique, elle en fait ressortir les formes idéales. Plus la femme souffre pour devenir mère, plus elle est fière de s'appeler ainsi, plus elle jouit du rôle sublime ! Admirable contraste qui nous console d'appartenir à la race humaine.

A l'assemblée de l'opinion publique, l'homme seul a la parole et se décerne louanges, prix et couronnes. Cependant, la femme souffre, lutte et prie. Que lui importe que l'homme, après avoir respiré son parfum virginal, la rejette, comme une fleur fanée, et lui refuse même le droit de s'asseoir près de lui sur l'échelle des êtres ! Elle a pour elle la joie du sacrifice, elle peut être mère. Après avoir donné la vie à un nouvel être, après l'avoir nourri de son

sang pendant neuf mois, elle le tient entre ses bras, et c'est en l'embrassant qu'elle le nomme son fils! Il y a dans ce mot tant de mystère de volupté! Je ne veux que dessiner les joies du sentiment maternel. Elles peuvent se diviser, *grosso modo*, en trois grandes classes. Que les mères me pardonnent cette profanation.

Les premières joies de la maternité commencent à la conception et finissent au sevrage. A cette époque, le plaisir de l'amour, encore palpitant, s'unit aux joies d'un nouveau sentiment qui, comme un rejeton d'un arbre vigoureux, croît robuste et vivace. La femme, si généreuse, ne pouvait se contenter de la joie égoïste de l'amour et des plaisirs sensuels, et elle voit naître un sentiment digne d'elle. Elle devient mère! L'instant où elle se dit cela est délicieux.

Après avoir fait cette découverte, elle a besoin de la communiquer à celui qui, jusque-là, n'était que l'amant ou l'époux et qui maintenant est père, légitime défenseur de cette nouvelle créature que la nouvelle mère adore sans la connaître. De cet heureux moment, tous les sacrifices faits pour l'hôte attendu deviennent précieux, et délicieux les projets qui se font pour lui. Enfin, après les souffrances voulues par une nature cruelle, il vient à la lumière; tout lui présage une longue vie. Le sourire indicible de bonheur qui vient, malgré les tortures, exprime la joie la plus brûlante. La femme est vraiment mère à présent, légitime et heureuse. Oui! la mère est toujours légitime. Si elle peut rougir de ce titre en ces solennels moments, elle est coupable. Elle peut craindre plus tard pour elle et son enfant, mais qu'en ce moment elle rie et qu'elle pleure, qu'elle crie et qu'elle délire! La femme peut être coupable d'avoir aimé, jamais d'être mère. Qu'elle n'en ait donc jamais honte! La sainte fonction à laquelle elle est appelée lave

toute faute, efface toute honte, et elle a le droit sacro-saint de montrer sa créature à l'univers en disant : « C'est mon fils ! »

Je ne voudrais pas forcer mes belles lectrices à rougir, mais qu'elles avouent que l'allaitement, s'il n'est pas accompagné d'une maladie, est fécond en joies très vives. Le plaisir est en partie sensuel. Dans l'allaitement, on éprouve la sensation d'un baiser délicat, sur lequel l'attention demeure pour boire toute la volupté qui passe d'une lèvre à l'autre.

Je n'en finirais plus si je voulais énumérer toutes les immenses joies de la première période. Chaque soin donné à l'enfant, chaque caresse, chaque attention, chaque sollicitude en apporte une nouvelle.

Combien sont précieuses les découvertes que fait à chaque instant la jeune mère, dans le cours de ses expériences sur la petite créature qui lui doit la vie ! Oui, elle devient observatrice scientifique, analyste subtile, mais peu scrupuleuse. Elle a toujours sur les yeux la lentille du sentiment, qui lui agrandit tout, et, avec une ingénuité sublime, se réjouit infiniment de tout le beau qu'elle découvre dans les éclairs de lumière qui éclairent le crépuscule d'un esprit enfant. Il a souri, il a cessé de pleurer quand elle s'est approchée du berceau, il a balbutié une syllabe qu'elle a commentée avec l'avidité d'un linguiste fanatique. Il est resté attentif aux sons d'une serinette, il a déchiré avec rage les feuillets d'un livre; nul doute qu'il ne devienne un Rossini, ou un grand écrivain. Quelles délicieuses erreurs ! Si les pronostics des mères se réalisaient, l'humanité serait un cénacle de grands hommes.

La seconde phase s'étend du sevrage jusqu'au jour où l'enfant est confié aux maîtres. La nature physique est satisfaite; l'individu est né, il est maintenant assez grand

pour chercher sa nourriture. Il y avait dans la mère l'homme et l'animal; il n'y reste que l'homme moral. Si les joies sont moins impétueuses, elles ne sont pas moins vives. L'enfant est pour la mère un nouveau monde, où elle découvre chaque jour de nouveaux pays, de nouveaux fleuves, de nouvelles montagnes, et où elle bâtit les plus beaux châteaux en Espagne; et ce monde est si vivant, si chaud, si petit, qu'à tout instant la mère l'étreint dans ses bras en le mangeant de baisers. Si, plus tard, l'homme pouvait se rappeler l'ardeur d'un seul baiser maternel, il ne pourrait commettre la plus minime injustice envers celle qui le baisa ainsi.

A la dernière période de ces joies, la mère, ne suffisant plus à l'éducation intellectuelle de son fils, le confie à d'autres. Les plaisirs de la récompense deviennent plus vifs, et souvent la mère arrive au faîte du bonheur en voyant son fils récolter une couronne de lauriers et la déposer à ses pieds. Ces plaisirs varient en intensité d'une façon prodigieuse, parce que la mère peut jouir de l'honnêteté vulgaire comme de la gloire radieuse de son fils. Elle peut sourire de plaisir en voyant que sa fille est vertueuse, comme délirer de joie en entendant les louanges que l'univers décerne à son fils.

Si la mère jouit du bonheur et de la gloire de ses enfants comme d'une chose à elle, elle n'exige presque jamais la gratitude. Toujours généreuse, elle prend comme récompense la réussite de ses fils. Elle a donné à la société de vertueuses mères, des citoyens probes ou de grands hommes : elle est satisfaite.

Le cœur d'une mère est le seul capital de sentiment qui ne faillit jamais, et sur lequel on peut toujours compter. Après avoir été déchiré par l'ingratitude, broyé par la faute, par tout ce qui tue un cœur humain, il renaît de ses cendres, chaud, ardent, généreux. Il n'y a qu'une mère

pour oublier les offenses d'amour-propre, les espérances les plus trompées, et secourir sans reproches, sans amertume, le fils coupable qui l'a accusée. Pourvu qu'il souffre, la mère accourt pour sécher ses larmes ; et, si son cœur lacéré l'empêche de parler, rien ne l'empêche de souffrir et d'aimer. Si vous connaissez une mère heureuse, contemplez ce délicieux spectacle ; si vous connaissez une mère malheureuse, vénérez-la comme une sainte et adorez-la comme un dieu.

Le père, lui aussi, aime sa créature et trouve une source féconde de joies dans le sentiment qui le lie à elle. Mais rarement, jamais peut-on dire, il n'arrive à aimer comme une mère. Il n'y a là rien de surprenant. Les passions, dans l'ordre naturel, sont d'autant plus puissantes que la fonction à laquelle elles se rapportent est plus nécessaire. C'est à la femme que la nature a confié le soin de conserver la vie des êtres-enfants et elle lui a donné le sentiment maternel. L'homme doit aider la femme dans ce saint ministère, et, presque à lui seul, créer l'individualité sociale de l'enfant. Tout cela est secondaire et contingent et ne requiert pas le cœur d'une mère. Vous pouvez trouver dans les joies paternelles de la passion les ornements les plus délicats du sentiment, mais jamais cette lave éternellement brûlante qui mugit dans le volcan du cœur maternel. Ici, c'est la prédominance d'un des besoins de nature les plus inéluctables ; là, le sentiment est déjà un luxe moral du cœur, et les générations n'en ont pas un absolu besoin. L'amour maternel est commun à tous les animaux. L'affection du père ne s'admire que chez très peu comme un phénomène touchant. A l'exception des joies sensuelles exclusives à la mère, toutes les joies morales peuvent se partager entre les deux géniteurs. Transportez les mêmes plaisirs du climat chaud où bat

le cœur de la femme sous la zone tempérée où vit le cœur de l'homme, et vous aurez la différence entre deux sensations identiques dans leur essence.

Presque toujours le père sait mieux aimer sa fille et, à coup sûr, il n'a pas tort.

Ces joies sont toujours si généreuses que non seulement elles embellissent quelques jours de l'existence, mais suffisent à répandre un délicieux parfum sur notre vie entière, à rendre paisible une carrière aventureuse, ou à charmer la monotonie d'habitudes vulgaires. Ce sont des plaisirs qui, gagnés par le sacrifice, rendent l'homme plus content de soi-même. Pour un cœur généreux, la seule idée de faire du bien à ses enfants, d'être responsable de leur bonheur, est une pensée qui anime, qui encourage et qui suffit souvent à guérir des plus noirs soucis.

La civilisation peut élever ces joies à un plus haut degré de délicatesse, mais non pas en changer le fond, qui, comme toute force primitive, traverse sans altération les siècles et les âges. Chez quelques peuples sauvages, les joies de la maternité cessent avec l'allaitement, et l'idée paternelle subsiste à peine. J'ose dire que ces joies, comme celles qui dérivent des affections de famille, sont plus vives et plus délicates dans le nord de l'Europe.

Même ces sentiments généreux peuvent donner des joies morbides. Le père qui jouit de voir germer en son fils une passion coupable en éprouve une de cet ordre. Une mère qui inspire à son fils la haine de tous, pour se réserver son affection, est coupable. Mais, en ce cas, la maladie de la joie provient non pas du sentiment paternel ou maternel, mais d'un autre qui est un état morbide.

Les nobles affections ne se gâtent jamais, si ce n'est en changeant de nature.

CHAPITRE XIX

Des joies qui proviennent des sentiments de fils, de frère et de parent.

Les fils qui concentrent en eux tous les rayons d'affection qui émanent du cœur d'une mère ou de celui d'un père doivent sûrement répondre à un tel excès de tendresse. Pour si généreux que soit le cœur d'un fils, il rend bien rarement autant de lumière qu'il en reçoit; le rayon qui lui est arrivé brûlant s'en retourne tiède et pâle. Je sais bien que quelquefois les enfants rendent cent pour un, mais ce sont de bien rares phénomènes. En général, les parents *adorent* leurs enfants et en sont *aimés;* les géniteurs sont *généreux* toujours, et souvent prodigues; les fils sont *justes*, souvent *économes*, quelquefois *parcimonieux*. Il n'y a pas à s'en épouvanter, ni à crier au pessimisme. C'est une loi de nature qui porte en soi sa propre raison. La vie des générations devait subsister à tout prix, et elle a été confiée à un sentiment tout-puissant comme celui des pères et mères. Quand les individus naissent à la vie physique et sont élevés à la vie morale, aux yeux de la nature leurs parents ont assez vécu et l'humanité subsiste, même sans le sentiment filial. Le sentiment existe pourtant; il peut être fort, violent, capable des plus grands sacrifices, mais il n'en est pas moins un sentiment de luxe,

utile à l'esthétique morale et rien de plus. Criez au blasphème, au cynisme, niez la théorie, mais ne récusez pas le fait. On dit toujours que les enfants ont le devoir d'aimer leurs auteurs, et ce commandement est écrit dans tous les codes du monde. Jamais, au contraire, on n'a ordonné aux parents d'aimer leurs enfants. C'est naturel ; ce serait imposer à l'homme de respirer !

En dépit de tout cela, il ne faut pas se décourager. Nous sommes doués de beaucoup de facultés morales de pur luxe, qui n'en sont pas moins nobles. Parce que la musique n'est pas indispensable à la vie morale des générations, elle ne laisse pas d'être un art divin. Ainsi du sentiment filial. Quoiqu'il ne soit pas indispensable à la vie des générations, c'est un des sentiments les plus exquis, qui élève bien haut la dignité humaine, parce qu'au lieu de se baser sur les lois de la matière, il s'appuie sur le beau, sur le vrai, sur le bien. Si nous ne pouvons nous complaire à rendre à nos auteurs toute l'affection qu'ils nous prodiguent, nous pouvons nous plaire à les aimer comme nous le pouvons et comme nous le devons, ce qui est tout dire. On court toujours vers la perfection, quoiqu'il soit sûr qu'on ne peut l'atteindre ; on doit donc aimer son père et sa mère autant qu'il est possible, même s'il est certain qu'on ne payera jamais toute sa dette.

Quand le père et la mère sont tous deux au même niveau de perfection morale et que l'on a envers tous deux la même somme de devoirs, on peut les aimer avec la même force, non pas de la même manière. Pour la mère, on a une tendresse plus chaude, plus confiante, et j'ose dire plus pleine de cette sensualité du cœur qui se comprend et qui ne se définit pas. On a pour le père un amour plus idéal, plus élevé et dans lequel il entre de la vénération et de la gratitude. On aime sa mère, toujours, avec l'ingénuité

expansive et gaie du cœur enfant, et l'on aime son père avec la prudence du cœur adulte. On pleure et l'on raconte avec sa mère; on sourit et l'on raisonne avec son père (1).

Celui qui n'a pas connu sa mère peut difficilement imaginer les douces joies de celui qui la possède, qui l'adore, qui est assis auprès d'elle sur le tabouret de l'enfant ou la chaise de l'adulte. Quand, en fouillant votre mémoire, vous cherchez les formes vagues qui oscillent à l'horizon le plus lointain, vous vous rappelez quelque scène de famille où passe l'ombre de votre mère; vous vous souvenez de la joie immense goûtée sur ses genoux. Pour si peu que vous ayez ce qui faut d'esprit et de cœur pour ne pas être idiot ou infâme, vous devez vous rappeler quelque chose de semblable, et vous devez mieux voir peu à peu les images de vos souvenirs.

Si votre mémoire est faible, ou votre cœur endurci, allez plus avant, laissez les petites joies et souvenez-vous des grandes. Ne vous revient-il pas quelque douleur d'enfant qui vous faisait sangloter et désespérer, quelque ouragan de chagrin qui cessa d'un mot à l'apparition de cet ange consolateur? Je sens encore les baisers que ma mère mettait sur mes joues, j'entends encore sa voix douce et généreuse, je vois encore le sourire ineffable avec lequel elle me regardait, quand son doigt levé m'ordonnait la joie et me faisait sourire au milieu du torrent de mes larmes. Et ce n'est pas mon seul souvenir... Les silences mystérieux des églises, les peurs nocturnes, les haines de mes petits compagnons, l'histoire entière de mes douleurs

(1) L'idée du sexe entre évidemment dans ces purs sentiments. Nos tendresses pour notre père et notre mère sont, entre elles, comme l'amour et l'amitié. Le rapport subsiste pour les filles, et leur affection pour leur père est avivée par le fait qu'il est d'un sexe différent.

On pourrait dire de même pour expliquer la préférence du père pour la fille, de la mère pour le garçon. C. L.

et de mes joies, tout me rappelle ma mère comme un ange qui, après m'avoir donné la vie, me fit vibrer de nobles sentiments ; qui, après m'avoir appris à parler, à lire, après m'avoir mis en main les outils qui devaient me faire ouvrier de l'usine sociale, me montra le chemin qui mène à la gloire... Laissez-moi arrêter ma plume. Au lieu d'écrire une page de physiologie, je vous donnerais un fragment de mon histoire.

N'oublions pas notre père ! Lui aussi a veillé à notre berceau, a pris part à nos jeux. Il est dans le tableau de nos souvenirs d'enfance. Nous nous rappelons que souvent il nous arrachait à nos jeux ou aux bras maternels pour nous presser contre son visage barbu, et puis, les sévères leçons, les reproches, les châtiments... Pauvre père ! nous devons bien l'aimer. Il a peut-être travaillé toute sa vie pour nous donner une existence aisée ; il a été avare pour lui afin d'être généreux pour nous. N'en serait-il rien, il nous a donné la vie et le nom. Nous devons employer la première à honorer le second, car rien ne fait briller la vieillesse du père comme la gloire de son fils. La mère peut aimer à la folie un fils vulgaire et, en tout cas, se contente de le voir homme de cœur ; mais l'homme n'est complètement heureux d'être père que lorsqu'il en est fier, que lorsque, en marchant appuyé au bras de son fils, il sent ses yeux se mouiller de douces larmes en entendant les louanges qu'il recueille.

Voici quelques-unes des plus précieuses joies filiales : Par une cruelle nécessité, un immense espace nous sépare de nos parents. Nous sommes au cœur de l'hiver. Le calendrier marque un jour de fête de la famille, jour que jusqu'ici nous avions toujours passé en son sein. Personne ne nous attend ; aussi nous avons depuis longtemps médité un grand coup et, tout émus à l'idée de la surprise que

nous allons faire, nous nous sommes mis en route, laissant là études, affaires ou amis. Nous avons calculé notre temps, tout prévu, et au moment où les chers vieux vont se mettre à table, en regardant notre place vide, nous nous précipitons dans la salle, nous étreignons notre père, nous embrassons et réembrassons notre mère...

Un coup de fortune ou de longs efforts et de longues épargnes vous ont fait possesseur d'une jolie somme. Au début de l'automne, vous annoncez à votre mère, qui est folle de voyages, que vous l'emmenez par force visiter avec vous la Toscane, etc.

Toutes les joies de ce sentiment ne se réduisent pas cependant à des coups de théâtre ou à des plaisirs convulsifs. Il en est de calmes et silencieuses, de tremblantes, de tristes; il en est de tout genre; il en est pour tous les cœurs. Vous tous qui me lisez, ou vous êtes fils et vous avez connu ces joies; ou, si le malheur vous en a privés, vous devez en sentir le prix par le vide que leur absence fait en votre cœur.

En général, le fils sait mieux aimer la mère, et la fille le père. Il y a là un mystère que je laisse sans explication, mais digne de la plus patiente analyse.

Les frères, qui doivent la vie aux mêmes auteurs, sont presque toujours liés entre eux par un sentiment qui a ses joies calmes, ses élans généreux, quoiqu'il ne soit ni nécessaire par loi naturelle comme l'amour maternel, ni nécessaire par loi de morale comme le sentiment paternel. L'on peut dire que les frères, d'ordinaire, sont des amis-nés, qui ont des trésors communs de réminiscences, de douleurs et de joies. Leur affection reçoit pourtant un caractère particulier de l'idée de la même origine, de l'*idée du sang*, qui, en les faisant membres d'une même académie de sentiments, les rend solidaires en une foule de cas. Ce

lien du sang, la vérité nous force à le dire, est plus une idée qu'un sentiment; si les frères ne se connaissent pas ou se brouillent, ils peuvent se haïr de tout cœur ou rester inconnus les uns aux autres sans que la voix du sang se fasse jamais entendre (1).

Ce qui avive surtout le sentiment fraternel, c'est une certaine analogie de goûts et de sentiments, qui existe souvent par la conformité d'organisation qui vient d'une origine commune. D'ailleurs, tous les facteurs qui modifient les joies de l'amitié influent dans le même sens sur les plaisirs du sentiment fraternel qui, sorti des limites du devoir, n'est qu'une amitié entre individus nés des mêmes parents.

Le frère peut adorer son frère, la sœur idolâtrer sa sœur; la perfection de ce sentiment s'observe entre frère et sœur (2).

Le sentiment fraternel peut distribuer des joies à tous les âges de la vie, mais ce n'est guère qu'après les orages de la jeunesse qu'il nous fait sentir ses plaisirs les plus exquis. Dans l'âge adulte ou dans la vieillesse, la mort nous a presque toujours privé de nos parents, souvent d'un ami. C'est alors que l'on se réfugie entre les bras de son frère ou de sa sœur et que, s'enlaçant à eux avec avarice, on sent un cœur chaud battre contre le sien.

(1) Mantegazza, comme tous les moralistes perspicaces, refuse l'existence à un sentiment qui n'est qu'un assemblage d'autres sentiments, renforcé par une similitude d'intérêts. Sans parler de frères inconnus l'un à l'autre, si l'on envisage deux frères élevés séparément et prenant une carrière qui les éloigne, nulle affection n'existera. S'ils ont le cœur bien placé, chacun d'eux verra en l'autre un être qu'ont aimé ceux qui ne sont plus, l'aimera comme l'*ami d'un ami*. Ce sera tout.

La solidarité familiale, qui ennoblit tant la race israélite, vient de la dignité étendue de l'individu au nom, mais on ne trouve nulle part trace d'un sentiment spécifique. C. L.

(2) Encore l'idée du sexe! La sœur aime son frère d'une amitié sensuelle. C. L.

L'*idée* du sang, après avoir réuni dans le nid de la famille ses membres nécessaires, joint à eux quelques autres personnes que l'on nomme *parents*, *alliés*, qui, devenant de plus en plus éloignés, finissent par se confondre avec la foule des gens que nous frôlons sans les connaître. Le sentiment qui lie les alliés entre eux, s'il n'est pas avivé par l'estime, la gratitude, l'amitié ou quelque autre sentiment d'*élection*, se réduit presque toujours à un devoir, à un fil ténu que le plus léger choc de sentiment rompt aisément.

Le sentiment qui lie les petits-fils à l'aïeul est des plus vénérables. Le vieillard s'attache à l'enfant d'une tendresse intermédiaire qui sert de nœud, et trois générations se confondent dans une même famille.

L'oncle et le neveu forment aussi un groupe délicieux. L'échange de la gratitude, de la générosité, du respect est charmant à voir.

Plus loin, nous voyons les groupes des cousins, des beaux-frères, des gendres et de toutes les personnes qui appartiennent plus ou moins à la famille. Ici les sentiments sont tièdes, et s'ils procurent des joies, elles dérivent d'un sentiment plus vif. Vous savez que deux cousins peuvent s'aimer d'amitié, ou mieux encore; mais le lien de parenté n'a rien à voir ici.

En tout cas, toutes les émanations, plus ou moins chaudes, qui viennent des divers sentiments de parenté, se confondent et forment le sentiment de la famille. Chaque fois que les parents se trouvent réunis, ils se renvoient mutuellement le parfum de leurs sentiments et jouissent de se sentir en *famille*. Il est inutile de dire combien, en ce cas, est indispensable l'absence de haine ou de rancune. Ces sentiments sont tous fragiles, ils s'éteignent au moindre souffle, se brisent au moindre choc.

Les joies de la famille sont comme le pain et l'eau. Nous ne les apprécions que lorsque leur absence nous a fait souffrir, en nous en montrant la valeur.

A part ces diverses formes du sentiment social primitif que j'ai rapidement esquissées, il en est d'autres moins définies, mais que je dois signaler.

L'homme peut nous intéresser seulement par son âge. Les enfants, par exemple, inspirent de la sympathie à presque tout le monde et l'on éprouve un vrai plaisir à les caresser, à les chatouiller. Le spectacle d'un homme si petit, si faible, si gracieux, nous rappelle de nombreuses idées, de nombreuses sensations, et nous éprouvons un vrai plaisir moral, né de l'exercice simultané de nombreuses facultés. Celui qui a visité la clinique du Dr Porta, à Pavie, se rappelle la souveraine complaisance avec laquelle ce grand homme bourru joue et rit avec les petits malades confiés à son savant et audacieux bistouri.

Sans aucune idée de sexe, le jeune homme nous intéresse par sa beauté et la force qui semble lui sortir des pores. Le sentiment primitif qu'il nous inspire est la sympathie pour ce bel échantillon de l'*homo sapiens* de Linné. L'éclat des yeux, l'élégance des mouvements, le balancement de sa longue chevelure, sont autant d'éléments que l'on admire, mais qui peuvent produire un plaisir, indépendamment de l'idée esthétique. L'idée du beau est intellectuelle et le cœur est seul dans la sympathie que nous inspire un jeune homme.

Le vieillard, s'il n'est déformé ni au physique ni au moral, est toujours vénérable. Sa vue peut nous donner un plaisir sympathique. On respecte en lui l'omnipotence du temps ; on admire en lui une savante formule qui réunit les facteurs cher et terrible, la vie et la mort. Le vieillard est un monument de chair vivante. La lumière qui tremble

dans ses yeux, le reflet argenté de ses cheveux, m'ont toujours tellement attiré, qu'en vérité je suis tenté de saluer tous ceux que je rencontre. Tous les poètes ont senti cette vérité, tous les moralistes l'ont enseignée. Le vieillard honnête est chose sacrée.

Avant de laisser ce sujet, je dois me défendre contre une accusation. On me blâmera d'avoir laissé une lacune, d'avoir oublié les joies du mariage. On m'accusera de malice ou de distraction. On se trompe : en ce moment, je ne suis ni malicieux ni distrait. J'ai toujours cru que, dans les rares cas où le mariage n'est pas une transaction ou un marché, il est l'amour à l'état de paix, et que l'histoire de ses joies est écrite au chapitre où je parle de ce sentiment. Lisez aussi le chapitre de l'amitié. N'oubliez pas celui de l'égoïsme, et vous trouverez, par fragments, la complète description des plaisirs du mariage. Quand j'aurai écrit la *Physiologie de la douleur* (1) et que vous l'aurez lue, vous aurez, entière, l'histoire de ce contrat civil et religieux, de cette maladie légale de l'amour.

(1) Mantegazza a écrit cette physiologie. Elle est devenue célèbre par les attaques que les expériences qu'il y décrit lui ont values de la part de membres du haut clergé anglican.

CHAPITRE XX

Des joies du Patriotisme.

La nature, qui n'a pas également réparti ses richesses sur toute la surface de la terre, a voulu que la famille humaine ne s'accumulât pas sur un seul point, au risque de s'entre-dévorer. Elle a merveilleusement atteint son but en ajoutant aux trésors du cœur humain le sentiment de patrie. Il enchaîne le Lapon à ses glaces et à ses phoques, le nègre d'Afrique à ses déserts enflammés et à ses tigres. Cela n'eût pas suffi : l'amour de la patrie devait avoir un autre but suprême, celui d'isoler pour longtemps entre des limites de feu les diverses nations, de les déchaîner l'une contre l'autre, quand l'ambition d'un seul ou l'intérêt de beaucoup faisaient sortir les hommes de leur pays pour entrer dans un autre. La *vérité vraie* voulait que cela fût dit. L'amour de la patrie entre comme facteur dominant dans les plus grandes questions de l'humanité. Remplissant les deux mondes du bien et du mal, il peut inspirer les actions les plus généreuses et pousser aux crimes les plus atroces. Ne vous offensez pas : au second cas, le sentiment est atteint de maladie.

Si pour l'esprit il y a une *vérité vraie* et une vérité utile, pour le cœur il n'est qu'une vérité sacro-sainte, et ici nous sommes dans le domaine du cœur. Aussi emploie-

rai-je peu de mots, qui doivent représenter tout un monde de joies. Pour qui le connaît, ces mots suffiront; pour qui l'ignore, que pourrait un volume? car, vous le savez trop, pour quelques-uns le sentiment de patrie est lettre morte. Ils auraient voulu naître là où l'on jouit le plus et où l'on souffre le moins, et ils seraient aussi indifféremment Français ou Anglais, Italiens ou Turcs.

Même ceux qui ont au cœur le sentiment de la patrie peuvent passer de longues années sans ressentir une seule joie, et ne s'apercevoir de l'existence de cette passion que par une série de douleurs.

Quelques petits plaisirs du patriotisme viennent de la lecture des faits héroïques, des gloires de son pays, d'entendre louer sa patrie à l'étranger, de serrer la main d'un compatriote ou d'entendre au milieu de syllabes barbares quelques mots de la langue maternelle.

Les grandes joies appartiennent aux sacrifices. Celui qui ne saurait être prodigue de lui-même doit renoncer non seulement à les ressentir, mais même à les comprendre.

CHAPITRE XXI

Des joies qui proviennent de la satisfaction du sentiment religieux.

J'ai hésité longtemps avant de me décider à écrire ce chapitre. D'un côté, j'étais poussé à le faire par le désir d'éviter une si large lacune et, de l'autre, ma plume restait incertaine sur le papier quand je songeais à la délicatesse du sujet. La lutte de ces forces diverses m'a fait prendre la diagonale.

L'homme qui, après avoir admiré d'un regard avide le monde qui l'entourait et arrêté ses yeux avec sympathie sur lui-même, sourit, mais resta anxieux et, regardant au ciel, chercha quelque chose de plus grand, éprouva alors le premier besoin religieux. Si une voix mystérieuse, née en lui ou venue d'en haut, satisfit ses aspirations, il ressentit une joie religieuse très simple, où il n'entrait aucun autre élément physique ou moral. Aujourd'hui une femme découragée par les vicissitudes des joies terrestres, affligée de profondes douleurs, se sent un vrai besoin de courir au temple de Dieu. Là, prosternée devant l'autel, à la vague lumière de cierges rares, à travers le murmure confus de quelques fidèles, elle prie, se confesse et épouse le corps immaculé du fils de Dieu. La pauvre femme sort du temple émue, tremblante, pleine d'une joie qui l'inonde,

et ressent un des plaisirs les plus complexes, auquel concourent une infinité d'éléments intellectuels et moraux. Entre ces deux exemples, il y a toutes les joies plus ou moins complexes ou indéfinies du sentiment religieux.

Pour si divers que soient ces plaisirs, ils ont toujours un élément commun, une couleur semblable qui prouve leur fraternité et qui est constituée par le sentiment religieux. Cette couleur unique, ici très pâle et à peine perceptible, là très vive, indique la proportion variable dans laquelle la religion concourt à la joie, mais elle existe toujours et nécessairement.

Le sentiment religieux est une force primitive congénitale nécessaire à la constitution physiologique du non-civilisé, et qui existe indépendamment du besoin de croire, d'espérer et de jouir.

De tous les sens, le goût est le seul qui n'exerce aucune influence sur les joies de la religion. J'oserai dire que, dans quelques cas, le tact peut, en s'associant au sentiment, former quelques combinaisons. Le froid que l'on ressent en entrant dans les églises souterraines ou en se prosternant sur les dalles, joint les frissons physiques aux frémissements du cœur qui craint et espère ou de l'esprit qui croit. L'odorat entre pour une petite part dans ces joies, mais il est certain que certaines odeurs ne se sentent physiologiquement que sous la voûte d'un temple, au milieu de la foule en prière.

Il y a un intervalle immense entre la part que prennent ces trois sens aux joies religieuses et celle qu'y prennent les deux autres. La vue y concourt puissamment par des sensations qui se résument presque dans les contrastes de lumière et la grandeur des images. Tout le monde sait combien contribue au sentiment religieux la lumière vague et grise du soir qui, interrompue par la faible veilleuse

suspendue à la voûte, projette des ombres tremblantes. Les voûtes hardies, les colonnes gigantesques, les grandes lignes, nous font frissonner d'une joie solennelle. Le rayon de lune qui entre à travers les vitraux colorés, joue entre les volutes d'une colonne et va se poser sur le marbre d'une tombe usé par le temps, peut faire frémir d'une peur troublante l'homme qui, appuyant sa tête sur le marbre d'un socle, scrute les mystères insondables de Dieu.

Mais le sens qui, sans nul doute, orne le plus les joies religieuses est celui de l'ouïe. Il devait en être ainsi, puisque, nous l'avons vu, ce sens communique directement avec le cœur, alors que la vue envoie d'abord ses nouvelles au laboratoire des idées. Les bruits qui exercent le plus d'influence sur les plaisirs religieux sont les bruits vagues et confus, ou ceux qui alternent avec le silence. Je ne rappellerai que le pas lent qui résonne sous les voûtes d'un temple, le murmure alternant et confus du rosaire ou le tintement de l'*Angelus*. Entre les bruits et les vraies harmonies, se trouvent toutes les voluptueuses sensations que renferment les bronzes sacrés, que tant de poètes chantèrent.

L'orgue est, certainement, l'instrument le plus apte à faire entendre son harmonie sous les voûtes d'une église, mais les génies de l'art ont su créer de nouveaux mondes d'harmonie religieuse, et on ne la profane pas même quand elle est exécutée par les mille instruments d'un orchestre, dans la salle brillante d'un théâtre. Tous ceux qui se sont pâmés à entendre les sublimes fragments de musique religieuse épars dans les œuvres de Rossini, de Bellini ou de Verdi, croiront qu'à ces instants on peut adorer Dieu, même dans une loge.

Dans toutes ces joies complexes, le sentiment religieux entre pour une part. Quelquefois, étant faible, il est

dominé par la sensation, et l'on obtient un vrai plaisir sensuel, qui présente à peine un parfum religieux. Dans les joies plus sublimes, le sentiment prédomine ; il ne fait que se vêtir d'un riche manteau, pour mieux s'élever dans les régions du beau. L'œil alors ne contemple pas les ombres des voûtes, l'oreille ne s'arrête pas sur la grandiose vibration d'une note qui se répand dans ce temple ; mais le sentiment oscille entre les harmonies de couleur et de son, et reste suspendu dans l'atmosphère de la conscience (1).

Tous les sentiments peuvent se combiner avec le sens religieux et former mille combinaisons sublimes. Je n'en signalerai que quelques-unes :

(1) Le sentiment religieux est-il, si vraiment que cela, une forme primitive, congénitale ? C'est, je crois, le cas de distinguer.

L'habitude est tellement une seconde nature, que nous la confondons toujours avec la nature elle-même. Le sentiment religieux provient infiniment plus des habitudes contractées dès le berceau qu'il n'est inné en nous. Je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : les cérémonies et les dogmes bouddhistes laissent le chrétien absolument froid, et *vice versa*. Seul, peut-être, le libre-penseur sera également ému par les élans et les pompes de tous les cultes, et ceci nous amènerait à cette conclusion bizarre que le libre-penseur possède un sentiment religieux plus développé que le fidèle.

Il n'y a là qu'une querelle de mots. Si l'auteur a voulu désigner, par ces mots « sentiment religieux », le besoin de l'*au-delà*, je suis entièrement de son avis. Le culte des abstractions, l'amour de ces grandes choses qui sont la vertu, la justice, la beauté morale, cela est dans le cœur de tout homme : mais l'athée ne le nie pas. Le sceptique ne fait que leur rendre hommage en doutant qu'une créature aussi imparfaite que l'homme puisse les recéler en elle.

Lorsqu'un peu plus loin, le professeur Mantegazza attribue au sentiment religieux l'émoi indiscutable que nous apportent les temples catholiques avec toutes leurs beautés, il oublie que certaines scènes de théâtre, certaines merveilles de la nature nous causent une impression semblable où l'idée de Dieu n'a rien à voir. Lorsque le *beau* est disposé de telle manière que son effet sur nous atteigne son apogée, nous vibrons sans avoir besoin de religion, sans que la religion y entre pour rien. Tel roman m'a élevé dans les nuages, pénétré du désir d'imiter le héros, et M. O. Feuillet n'a certes pas tendu à prêcher un dogme.

Un jour viendra — peut être n'est-il pas loin — où morale et religion seront séparées, je ne dis pas : opposées. Dès à présent, personne ne nie

L'amour des hommes, sous toutes ses formes, est le sentiment qui mérite le plus d'accompagner les joies de la religion. En la privant du caractère trop individuel qui pourrait en altérer la grandeur, il la sublime assez pour rendre l'homme content de lui-même. L'harmonie qui résulte de l'accord de la religion et de la morale, mesure exactement la perfection du culte et constitue la physiologie de toutes les religions. Puisse mon lecteur se dire : « Je suis religieux, puisque je suis honnête ; honnête, puisque je suis religieux ! »

L'homme qui, après avoir gémi et désespéré, arrive à prier et à espérer, sent le besoin de dire à Dieu qu'il a compris ; il éprouve la nécessité de *répondre*, car il sent que quelqu'un lui a *parlé*. C'est alors qu'il baise les saintes

que l'un puisse être honnête et vertueux, tout en restant incrédule. Eh bien ! tout esprit honnête est susceptible d'enthousiasme pour le beau et le grand, et il est permis de croire que la phrase de l'auteur serait plus juste s'il avait dit que le culte des abstractions est une force nécessaire à la constitution physiologique de l'homme.

Ce n'est pas le respect des choses dites saintes par les divers cultes qui peut infirmer cette opinion. Il y a là un phénomène d'accoutumance pour tous et, chez quelques-uns, le respect des croyances de leurs ancêtres, des opinions de leurs contemporains. Lorsque, pendant toute la période de formation, un homme a été élevé dans la terreur de certaines choses, il lui est malaisé de s'en délivrer subitement. Aux heures de crise, où sa raison vacille, ce sera l'instinct créé par l'habitude qui dominera. Le vieux proverbe toscan l'exprime : *Passato il pericolo, gabbato il santo.*

La science, le courage, je ne dis pas « la bravoure », le stoïcisme, sont des choses antireligieuses qui excitent en nous la même émotion que les cérémonies liturgiques lorsque celles-ci inspirent de grands actes. La religion chrétienne a, pendant longtemps, été l'asile du « sublime » que la barbarie proscrivait, mais il est temps de lui retirer ce monopole, de même que l'on ne se fie plus aux Bénédictins du soin de garder les archives.

En un mot, je ne serai de l'avis de Mantegazza que s'il reconnaît que l'enterrement civil de V. Hugo nous a émus d'une émotion aussi vive que toute pompe religieuse eût pu le faire ; s'il admet que tel de nos officiers préférant la mort à la reddition vaut bien un saint du paradis ; s'il me concède que tel épisode amoureux peut m'émouvoir au même titre que tel récit de miracle. Cela équivaut à dire que le seul sentiment religieux qui soit inné, c'est le culte de l'idéal, et ce pourrait bien être la prescience de l'avenir. C. L.

images, qu'il orne les autels de fleurs et de pierreries; c'est alors qu'il donne sa bourse au mendiant. Et c'est cette dernière expression de sa gratitude qui répond le mieux à Dieu qui lui a parlé. Si la religion de Christ est sainte entre toutes, c'est qu'elle nous enseigne que la charité c'est la religion. Là est la grandeur de notre culte, le grand pas que l'Évangile nous fit faire vers la perfection.

L'amour de la patrie, lié au sentiment religieux, peut exciter les plus vives joies et nous inspirer le plus sublime enthousiasme. L'histoire de mainte nation nous le prouve. Au temps où nous vivons, de tels faits sont rares. Aux descendants de nous juger!

L'espérance est la compagne inséparable des joies de la religion. C'est l'anneau qui joint le présent à l'avenir; c'est un pont étroit, mais solide, qui franchit l'abîme séparant la foi de la raison. Dès que nous ouvrons les yeux à la vérité, nous voyons que la foi nous fait toucher l'extrême horizon de nos désirs. Plus tard, le temps démolit l'édifice et, entre nous et l'avenir, nous voyons un vide terrible. L'espérance le comble.

L'intelligence prend une très large part aux joies religieuses, en y aidant par la foi. Tous les travaux intellectuels faits dans un but religieux prennent un attrait spécial, qui provient toujours de la satisfaction d'un sentiment. Les joies que l'on a en lisant les livres sacrés, en se livrant à la dialectique religieuse, appartiennent à cette classe que je n'ai fait que signaler.

Ces joies exercent une grande influence sur les facultés morales de l'homme et sur la destinée de sa vie. Je laisse à d'autres ce sujet délicat, que quelques pages ne sauraient traiter; j'évite ainsi par le silence le danger de dire mal trop de choses.

Sans crainte, j'ose avancer que la femme jouit de ces

plaisirs beaucoup plus que l'homme. On les goûte mieux dans la vieillesse et dans l'enfance.

Je laisse en suspens la question de savoir si nos ancêtres jouissaient plus que nous des joies religieuses. De même, je ne puis dire quel est le pays où elles sont le mieux goûtées. A cet égard, je ne puis employer la balance qui, dans les autres cas, m'a servi à peser grossièrement la masse du plaisir.

Leur physionomie offre d'intéressants tableaux. Divers artistes ont su les immortaliser dans leurs chefs-d'œuvre, soit qu'ils fussent de toile ou de marbre, de papier ou d'encre. Un tableau ou une statue sont des monuments comme un livre. Les plus belles images du plaisir religieux sont constituées par l'extase de l'homme qui contemple les cieux et par la sainte émotion de celui qu'exalte la prière. Les soupirs, les frissons, les mots entrecoupés, les regards élevés au ciel et la lenteur des gestes sont les principaux éléments de cette physionomie.

Le sentiment religieux, par nature noble et grand, ne peut jamais, par soi, donner des joies pathologiques. En s'associant à des facteurs plus ou moins hétérogènes, il peut nous faire goûter des plaisirs morbides.

L'homme qui, dans une église, oublie sa prière pour n'admirer que la pompe du culte, est coupable. Le prêtre qui, en expliquant aux fidèles le saint Évangile, prête plus d'attention à l'élégance de son style qu'à la moelle de l'idée, ressent un plaisir morbide. Le dévot qui oublie ses devoirs de père et de citoyen pour décorer l'église d'un luxe non évangélique, par des dons immoraux, est coupable. Celui qui ne pense qu'à la vie éternelle, qui ne prie que pour lui, fait de la religion l'apothéose de l'égoïsme.

CHAPITRE XXII

Des joies de la lutte.

L'étoffe qui constitue le fond moral de l'homme est si entrecroisée de fils et de nœuds que, le plus souvent, il nous est impossible de décider si une de ses broderies est formée d'un seul fil replié sur lui-même, ou si elle résulte de l'entrelacement de divers éléments. La main la plus patiente peine en vain sur l'ingrat travail et, ce qui est pire, se repose souvent contente d'avoir divisé et analysé, quand elle n'a fait que couper et détruire.

Par exemple, le philosophe qui se met à étudier la puissance qui pousse l'homme à la lutte ne sait décider d'abord si elle n'est qu'un reste d'une autre faculté, ou si elle est une force primitive. Comme je ne suis pas contraint de tracer les lignes naturelles qui séparent les diverses régions de l'esprit et du cœur, et que j'ai seulement à décrire les différentes variétés de la joie, je vais considérer l'amour de la lutte comme une force primitive qui a ses propres besoins et, par conséquent, ses propres plaisirs.

L'homme peut lutter contre toutes les forces qui lui résistent, combattant par les muscles contre les muscles, par le sentiment contre le sentiment, par l'idée contre l'idée. Il peut déclarer la guerre à la nature, à l'homme et à lui-même. Dans tous les cas, lorsqu'il triomphe, il peut

éprouver une joie intense. La lutte des sentiments et des idées est un phénomène purement intellectuel, et les joies qui en proviennent regardent les plaisirs de la volonté. Ici, je n'ai à parler que des plaisirs qui dérivent de l'exercice moral des forces musculaires.

Cette expression semble un paradoxe, un jeu de mots, et je dois la justifier. L'exercice musculaire peut, à lui seul, produire quelques plaisirs par le triomphe d'une résistance, mais ils appartiennent au sens tactile. Dans beaucoup d'autres cas, le besoin de combattre naît en nous et les muscles ne servent que d'instrument, ce qui rend la joie exclusivement morale. Souvent les muscles sont las du labeur excessif et nous font souffrir, mais la manie de la lutte nous fait continuer de combattre avec fureur. L'amour de la lutte, le plus souvent, ne se développe que sous l'action d'un autre sentiment qui le rappelle à la vie. Ainsi, l'homme le plus pacifique, assailli à l'improviste par un brigand qui veut lui faire subir quelques violences, se défend d'abord et combat ensuite avec fureur, se trouvant une force morale qu'il n'avait jamais connue. Si, en ce cas, l'amour de la vie et de la possession est assez offensé pour rendre la lutte douloureuse, le petit plaisir s'absorbe dans la grande douleur; mais l'assurance de la victoire et l'ardeur du courage peuvent étouffer la douleur et rendre la lutte extrêmement agréable.

Si ces joies ne vont presque jamais sans être accompagnées de la satisfaction d'autre sentiment, surtout de l'amour-propre, elles n'en ont pas moins une vie spéciale. Qui se refuserait à admettre cela n'a qu'à se rappeler qu'à certains moments il sentit un besoin vague de lutter, de briser une résistance, de se sentir étreint par deux bras robustes et de s'en débarrasser, d'être frappé et de frapper.

J'ai justement sous mes yeux, en écrivant ceci, l'exemple

d'une force qui sert d'instrument à des facultés supérieures. Toujours semblable à elle-même, elle offre des formes diverses suivant la main qui la dirige : c'est la force expansive de la vapeur.

L'amour de la lutte, qui se présente rarement dans toute sa pureté, forme en revanche d'infinies combinaisons secondaires. La chasse, les exercices gymnastiques et la guerre sont les formules où l'amour de la lutte entre comme facteur principal du plaisir. L'acquisivité, l'ambition, l'exercice musculaire, sont des éléments qui forment avec ce sentiment d'autres combinaisons binaires fort nombreuses.

Ces joies, goûtées dans les limites physiologiques, renforcent la volonté et les muscles. J'oserais dire qu'elles tendent à étouffer la bassesse, en élevant le courage et en activant les généreuses pensées du cœur.

La femme, l'enfant et le vieillard les éprouvent moins que l'adulte et le jeune homme, qui cherchent avidement une force qui résiste à celles dont ils sont pleins.

Nos pères ont combattu plus que nous, et plus que nous joui de la lutte.

Ces joies ont une physionomie caractéristique qui est fort séduisante. Même la femme pusillanime, qui tremble de peur à l'idée d'un fantôme, se plaît à admirer l'*Hercule* de Canova ou le célèbre *Gladiateur*. Le courage plaît aussi aux lâches et ils l'admirent dans autrui, même lorsqu'ils semblent le railler pour excuser leur bassesse. Vraiment, la lutte physique est un tableau qui charme. Le développement de la force musculaire, le scintillement des yeux excités, le serrement des lèvres, réveillent l'idée d'une vie exubérante, d'une puissance victorieuse. La lutte a toujours été un des divertissements favoris des peuples guerriers, mais n'est certes pas en désuétude chez nous.

La pathologie de ces joies est immense. Elle nous offre une clinique extrêmement intéressante par le nombre des malades et la grandeur morale de quelques-uns. L'on y trouve les joies des cirques romains et des courses de taureaux, les combats de coqs, et certains plaisirs du chasseur.

Le terrible jeu de la guerre est une source pure de très vives joies que je ne sais où placer entre la physiologie et la pathologie. A cet égard, ma conviction est faite, mais je n'ose l'exposer.

CHAPITRE XXIII

Des joies qui proviennent des sentiments de la justice et du devoir.

Jusqu'ici nous avons parlé des multiples joies produites par la satisfaction d'un sentiment qui s'adressait à nous ou à autrui, mais qui avait toujours comme objet de réflexion un être vivant ou une créature imaginaire. Nous nous trouvons maintenant en face de ces mystérieux sentiments qui s'adressent à une idée, à une inaltérable image morale que nous portons en nous, que cultive la vie civilisée et dont notre conscience nous révèle l'existence.

Jusqu'ici tout était clair. Si quelques objets étaient incolores, ils avaient des limites qui en fixaient l'individualité. Nous avions sous les yeux un sentiment qui s'adressait à nous ou à un autre homme et qui, reflété sur une superficie morale, produisait un plaisir. L'on voyait le point d'où partait le rayon et le lieu où il se repliait sur lui-même pour revenir là d'où il était parti. Maintenant, au contraire, nous trouvons une force, puissante et nécessaire, mais qui, née en nous, s'adresse à une région inconnue, qui échappe à nos regards, que nous *sentons*, mais que nous ne *voyons* pas.

Nous sentons une force qui nous entraîne vers le juste, vers le beau, vers le vrai; mais si nous voulons définir ces

mots, en assigner les limites, en indiquer la raison, nous nous égarons dans la métaphysique, où l'homme explique un fait qui existe par des théories qui n'existent pas. Heureusement, où la raison défaille, le cœur la supplée. Les philosophes ont donné mille définitions du juste et de l'injuste, écrit des centaines de volumes pour fixer les frontières de ces deux mondes; le cœur, sans discuter, a toujours *senti* ce qui était juste et a conservé à travers les siècles sa sensibilité élective qui distingue le bien du mal. Gare s'il n'en était pas ainsi! Si la raison seule avait dû tracer la carte géographique du monde moral, ses limites auraient été détruites et l'intérêt eût renversé ses barrières de sable.

Nous ressentons tous ce qui est juste et ce qui est bon et nous avons tous le besoin d'agir justement et de faire le bien. Chaque fois que nous faisons une bonne œuvre, nous avons un plaisir, que viennent aviver l'amour-propre et la joie de la victoire. Les mêmes sentiments peuvent être satisfaits en assistant à des actions justes et bonnes, ou en en étant informé.

Le sentiment du juste est satisfait dans toute sa simplicité quand nous faisons un acte de justice, sans qu'il nous coûte aucun sacrifice. Il n'y a ni lutte, en ce cas, ni plaisir d'amour-propre. Il n'y a qu'une pure satisfaction d'un sentiment qui a ses besoins, comme tous les autres. Le juge absout l'accusé innocent sans faire le moindre sacrifice, mais il éprouve un vif plaisir. Il est très rare que la joie vienne de ce seul sentiment, car elle s'irradie avec une célérité extraordinaire. Dans notre exemple, il entre, en effet, dans la joie, la satisfaction du sentiment social, autrement dit de l'amour du prochain. Si, sur notre route, nous délivrons un voyageur assailli par des brigands, nous éprouvons une joie complexe, car nous avons satis-

fait au moins quatre sentiments : de la justice, de la lutte, de la société et de l'amour-propre.

Le sentiment du devoir n'est peut-être qu'une modification de celui de la justice. De toutes façons, cette satisfaction est presque toujours suivie d'un plaisir. Elle exige un effort. L'homme qui fait le bien, entraîné comme par une force invincible, cueille de faciles lauriers; mais de tels hommes sont rares. Par tous autres, le bien est placé sur une roche escarpée. Nous regardons le but élevé de notre route, mais les jambes vacillent, lentes et paresseuses.

Quelquefois, il suffit de la voix du devoir pour faire cesser l'hésitation et nous lancer, agiles et rapides, sur la pente du roc. Mais souvent, faibles et déjà portés à descendre, nous sommes attirés en bas par de gentilles mains qui nous flattent, nous y sommes appelés par des voix harmonieuses et douces. C'est alors que le devoir doit se montrer, et mettre en fuite, d'un regard, nos tentateurs; c'est alors que, de sa main loyale, il doit nous soutenir. Arrivés sur la crête, nous sommes souvent si épuisés que le repos est sans charmes; nos pieds, déchirés par les ronces, ne sentent pas la fraîcheur de l'herbe molle qui croît dans ces hauteurs vertueuses. Non, le devoir n'est pas prodigue de joies; mais les siennes sont ineffables, et j'en ai déjà parlé en décrivant celles du sacrifice. J'ai répété la même idée, sans m'en repentir. C'est une idée qui ranime et qui console. Et d'ailleurs, on ne touche jamais en vain la vérité, et sans cesse elle nous offre une nouvelle facette de son brillant polyèdre.

Les joies de la justice et du devoir exercent une influence bienfaisante sur le bonheur de la vie. En nous rendant calmes et satisfaits du présent, elles nous préparent un heureux avenir. Elles ne manquent jamais, même dans la vie la plus chargée de soucis, parce que, toujours et par-

tout, l'homme peut faire un acte de justice et accomplir un devoir. Celui qui possède de plus larges richesses d'argent, d'esprit et de cœur a de plus larges devoirs à exercer; mais tous les hommes, pour peu qu'ils aient une individualité morale, doivent être justes et bons et doivent se rendre dignes de ces joies sublimes.

Étant, d'ordinaire, calmes et dignes, ces joies s'expriment avec peu de traits. A peine éclairent-elles l'œil et la physionomie d'un sourire de complaisance. Aux plus hauts degrés, un profond soupir peut suffire à exprimer la joie la plus intense. Presque toujours l'homme qui se réjouit d'avoir accompli son devoir élève la tête et fait les gestes qui dénotent un effort moral.

Quoique rarement, le sentiment du juste peut être rendu malade par un vice de l'esprit et du cœur et l'homme peut se féliciter d'un acte de justice, alors qu'il commet un acte coupable. Dans ces cas monstrueux, l'homme se pose en héros, s'écrie : « C'est mon devoir ! » et accomplit une action dictée par l'intérêt. Quand la honte ne cache pas ces héros de théâtre et que la pétulante ignorance dicte seule les lois de la scène, nous avons sous les yeux les plus grotesques caricatures morales qui se puissent imaginer.

CHAPITRE XXIV

Des joies de l'espérance.

J'ai déjà parlé de l'espérance à propos des plaisirs de la religion et je m'étonne fort de ne l'avoir pas déjà nommée ailleurs, car cette inséparable compagne de notre vie nous suit comme notre ombre dans la joie et dans la douleur et, brillante comme le soleil ou invisible comme l'air, entre dans tous nos actes, dans toutes nos pensées.

L'espérance n'est ni un sentiment primitif, ni une force originale qui ait un point fixe de départ. Elle n'est qu'une attitude des sentiments, une oscillation des désirs vers le but, un des plus délicats phénomènes du monde moral. Des tièdes régions du cœur ou des plaines gelées de l'esprit, il s'élève une brume vaporeuse qui tend toujours à monter. C'est un désir, c'est un besoin, c'est le parfum d'un sentiment qui cherche un frère, ou c'est la brise d'une force intellectuelle qui cherche une voile qu'elle puisse gonfler.

Le *désir*, léger comme un jeune homme, s'élève d'abord rapide et vivement, sans consulter la boussole, sans flairer le vent, souvent sans connaître le but à atteindre ni la route à suivre. Il veut monter et, en montant, jouit de se mouvoir librement. Mais le but est quelquefois manqué. Souvent la brume légère du désir, après s'être élevée rapidement aux plus hautes régions de l'atmosphère, s'arrête incertaine et oscille dans un éther qui ressemble

au vide. Là, les zéphyrs soufflent lents, tièdes et parfumés et, sur leurs ailes, soutiennent le désir qui, sans monter ni descendre, vibre et oscille. Ce mouvement suave, c'est l'espérance. Cette région immense, c'est l'atmosphère où s'élèvent les passions humaines. Vous tous qui me lisez, vous la connaissez, cette région; tous vous avez des désirs qui voltigent sur l'extrême horizon de vos rêves et qui vibrent de ce sentiment harmonieux qui se nomme *espérance*. C'est une mer sans vagues, mais terrible en ses tempêtes, et les brumes du désir qui y sont suspendues tremblent toujours de peur et d'incertitude. Ils sont si délicats, ces flocons de vapeur, qu'à peine agités par la molle ondulation de l'espérance, ils souffrent de la *crainte*. De temps en temps, un nuage, qui depuis longtemps oscillait sans monter ni descendre, est précipité par un froid glacial qui, en le condensant, lui rend impossible de se soutenir dans ces régions éthérées. Le mouvement de l'espérance cesse alors et la douleur succède à la joie. D'autres fois un bienfaisant rayon de soleil arrête le désir dans sa chute. Il reprend alors sa douce vibration d'espérance et s'élève de nouveau. Aussi il advient que, d'ordinaire, les désirs humains, soumis à un vrai jeu de paume moral, vont de l'espérance à la crainte. Quelques rares fois, le désir, après avoir vibré d'espérance, monte, rapide, et touche le but.

La principale raison qui rend l'espérance séduisante, c'est le mouvement incertain du désir, qui attend sans désespérer, voit à tout moment le but, et est, à tout instant, près de l'atteindre. Aux degrés moindres, la joie est représentée par les images qui sont toujours fermes à la même place et qui vibrent lentement, attendant un vent favorable qui les élève.

Les joies les plus vives se ressentent quand le désir, oscillant d'espérance, s'élance d'un trait vers le but. Il y a

une telle volupté dans cette course que la seule pensée en fait trembler ma plume. Étendus sur un moelleux coussin, nous aspirons à longs traits la vie que l'on boit en ces régions. Tremblants, tantôt nous regardons les plaines que nous avons laissées en bas, tantôt nous plongeons notre regard dans l'horizon qui nous attend et qui se dilate à mesure que nous montons. La course s'accélère; la rapidité du vol nous fait monter le sang aux joues, nous enivre, nous séduit jusqu'à ce qu'au milieu d'un vrai spasme de joie nous touchions le but. Dans l'histoire de tous les plaisirs, c'est au moment où l'espérance devient réalité que la plus grande joie se goûte, lorsque la dernière vibration du désir qui cesse s'unit au premier frémissement de la satisfaction qui commence.

Une autre source de joies est l'alternative de l'ascension et de la chute, de l'espérance et de la crainte. Pour quelques individus, la tempête de ces incertitudes constitue même la plus grande volupté, et ils arrivent, par un innocent artifice, à condenser la nuée du désir qui s'élève, afin de la précipiter pour la laisser remonter peu à peu. Ne pouvant décrire toutes les variétés d'un même fait moral, je ne vous présente qu'une de ses formes extrêmes, mais chacun peut se rappeler la tiède volupté d'un instant de la vie, où l'on passe de l'espérance à la crainte, ou de la douleur à la joie. Une lettre attendue avec impatience nous arrive. Les caractères de la suscription nous sont inconnus, mais le timbre de la poste nous fait croire que cette missive ne peut venir que d'une personne entre toutes adorée. La plus douce espérance nous fait sourire et, tremblants et anxieux, nous n'osons décacheter le pli. Là est peut-être notre sentence. L'impatience nous consume, mais le courage nous manque; nous cherchons à deviner, par la façon dont l'adresse est écrite, même

par le mode dont la lettre est pliée, les dispositions d'esprit de qui nous l'envoie. Enfin, le sceau est rompu; l'œil avide mesure la longueur de l'épître et la commente..... Un refus serait moins long, une bonne réponse moins courte. Tout est torture, et tout nous réconforte, et, ballottés entre l'espérance et la crainte, dans quelques secondes nous éprouvons un spasme sans nom de joie et de douleur.

Entre le désespoir et le bonheur, il y a un immense désert, dans lequel l'espérance a jonché de fleurs un sentier qui, étroit d'abord, s'élargit jusqu'à former un pré toujours fleuri, un véritable éden de délices. Les degrés de l'espérance sont infinis et l'on peut dire qu'elle change de volume à tout instant, tant elle est sensible aux plus petits changements de température qui la dilatent ou la condensent. Tous les hommes espèrent, mais il n'en est pas deux qui soient pourvus d'un même capital d'espérance. L'un est millionnaire et l'autre fort gêné; l'un place son argent à cent pour un et l'autre en tire difficilement un pour cent. Le revenu de l'espérance, c'est la joie; mais, de même que certains capitalistes ne donnent pas d'intérêt, certaines espérances ne donnent pas de plaisirs..

Quand l'homme ne peut acheter un sou d'espérance, ou qu'il ne veut pas s'abaisser à ce vil marché, il devient suicide. Que l'homme vive sans espérance, c'est un paradoxe. On peut vivre sans jouir, au milieu de la douleur, mais, pour supporter la vie, il faut avoir, dans les mains, une lettre de change sur l'avenir, dût-elle être d'un centime, dût-elle être fausse. Cette lettre de change, c'est l'espérance. Elle est le contrepoison des plus atroces douleurs, le baume suave des plaies morales. Quand elle devient puissante, elle suffit à rendre la vie agréable. Beaucoup se croient riches, parce que leur tiroir est plein de lettres de change que la faillite d'un banquier rendrait sans valeur.

Aussi, beaucoup se croient heureux parce qu'ils ont les mains pleines de lettres de change sur l'avenir, signées par l'espérance. Ils meurent heureux et souriants sans que jamais un seul de ces billets ait été converti en monnaie sonnante. C'est à ce point de vue que quelques économistes ont affirmé que l'on doit placer ses capitaux en biens fonciers et non pas sur du papier; je crois que, lorsque l'on ne peut pas avoir d'argent liquide, il vaut mieux avoir un chèque que de n'avoir rien, dût ce chèque rester impayé.

Il y a des négociants qui trafiquent avec un capital de crédit et il y a des hommes qui vivent avec un capital d'espérances. Ce qui est nécessaire pour aller aux premières places, au théâtre de la vie, c'est d'avoir en main de quoi satisfaire ou tromper le portier qui assigne les places à la foule qui s'écrase pour passer. On peut présenter un certificat de génie, un diplôme, un sac d'or et une lettre de change signée d'un grand banquier. L'espérance est le moins solide des banquiers, mais elle se gonfle tant, vêtue par la poésie et l'imagination, qu'elle arrive à passer pour un des gros seigneurs de la haute banque. J'ai vu quelquefois un habile charlatan arriver aux premières loges par un stratagème ingénieux : après avoir longtemps crié d'impatience et mené grand bruit devant la porte, il donnait un grand coup de poing sur les yeux du portier qui, étourdi de la secousse, croyait voir une pluie d'or et disait, courbé jusqu'à terre : « Prenez la peine de passer. » L'or a toujours la première des bonnes places.

Si vous vous refusez à croire à tant de sottise chez le portier, je vous dirai que le fonctionnaire qui préside à la distribution des places, c'est l'opinion publique, et vous me croirez aisément.

Je ne sais guère si les plaisirs de l'espéranee sont plus largement concédés à la femme ou à l'homme. La première,

souffrant plus que le second, y aurait plus de droits, mais les lettres de change du droit, elles aussi, ne sont pas payées toujours et partout. Les seules qui soient soldées sans faute sont celles que la force va encaisser.

On espère à tous les âges, mais davantage quand la foi existe. On espère dans tous les pays du monde, on a espéré et l'on espérera dans tous les temps. L'espérance est nécessaire à l'homme comme le boire et le manger.

La physionomie de ces joies est diverse suivant le but de nos désirs. J'ose dire que l'espérance ne fait que jeter une délicate teinte rose sur les joies des autres sentiments. Ainsi, le jeune homme avide de gloire s'arrête avec un regard souriant devant l'image d'un grand homme et, après s'être sondé, espère cueillir un jour une couronne de lauriers ou mériter une statue. D'autres fois, l'ami, assis au chevet de l'ami malade, interroge avidement l'œil du médecin pour y lire une sentence, et, encouragé par un regard, espère et jouit. Dans ces deux cas, la physionomie doit être bien différente. Dans le premier, c'est l'amour de la gloire qui vibre d'espérance; dans le second, celle-ci anime le sentiment de l'amitié,

Je n'ose admettre que l'espérance puisse jamais devenir malade, même quand elle arrive à un excès de vie. Quelques philosophes l'ont appelée la courtisane de la vie; d'autres ont vu en elle une maladie morale. Je me garde de souscrire à de telles sentences. Pour moi, l'espérance est l'ange consolateur, qui nous console même quand il nous trompe et qui ne pèche que par excès de cœur.

L'homme vil, lui-même, espère trouver dans la boue où il fouille quelque fragment de bijou ou de ruban. Le voleur, l'assassin même, espèrent. Tous les sentiments bons ou mauvais peuvent être animés de ce mouvement moral.

III

DES PLAISIRS DE L'INTELLIGENCE

CHAPITRE I

Physiologie générale des joies de l'intelligence.

Plus nous nous éloignons, dans cette analyse de l'homme moral, de la simple sensation pour arriver aux plus sublimes créations de l'esprit, plus nous trouvons un horizon vague et nébuleux, dans lequel les objets ont des lignes si confuses que le plus souvent la faiblesse de notre vue ne peut discerner d'où ils viennent, où ils vont et que nous en ignorons l'individualité. Dans le règne des sens, nous trouvons de nombreux mystères, mais nous les appelons phénomènes. Nous avons un objet qui nous *touche* ou de son contact, ou de la lumière, ou du son ; un objet, en somme, qui nous envoie quelque chose de tangible. Dans le domaine des sentiments, les mystères s'accroissent. les ombres descendent sur l'horizon de nos recherches, mais nous les comprenons encore. Ce sont des forces qui partent de nous et se dirigent vers un point physique ou

moral, ce sont des émanations chaudes et vaporeuses avec lesquelles le *moi* répond à la nature. Mais si nous passons du sentiment le plus complexe à la plus simple opération intellectuelle, nous nous sentons dans un autre monde, et sous un ciel plus obscur. La conscience nous avertit, il est vrai, des phénomènes de l'esprit, mais ne peut nous guider pour en reconnaître l'origine et la raison. Auparavant, nous nous servions de notre intelligence pour apprécier des choses qui, quoique liées avec elle, restaient en dehors d'elle ; maintenant c'est l'intelligence qui s'étudie elle-même ; c'est le *moi* qui, après avoir contemplé l'édifice où il réside, après s'être complu à étudier ses domaines, se trouve vis-à-vis de lui-même et, se voyant dans le miroir de la conscience, reste surpris et atterré de se voir. Beaucoup d'hommes ne peuvent comprendre ce fait, parce qu'ils n'ont jamais pu s'isoler un instant du monde extérieur, s'arracher des bras des sens ou des sentiments. Dans le miroir de leur conscience, ils n'ont jamais vu leur *moi* isolé, suspendu devant le triple règne de la nature humaine. Ici encore, il faut distinguer. L'homme par la patience et l'attention peut contempler, une à une, les facultés de son polyèdre moral, analyser chacun des traits de son esprit, étudier sa mémoire, sa raison, son imagination. En ce cas, il étudie les instruments, les organes et les parties, mais ne voit pas l'ensemble du mécanisme, il ne distingue pas l'unité humaine. Ce n'est que pendant l'éclair d'une seconde que l'on peut suspendre, dirai-je, le mouvement de la vie morale, et, sans se souvenir ni penser, avoir conscience du *moi* pur et simple, et contempler devant soi ce point mystérieux, formé par le croisement de toutes les forces physiques et morales. Plus avant, on ne peut aller. Ce point est indivisible et il passe devant notre conscience avec la rapidité de l'éclair.

En dépit de toutes ces difficultés, on ferait un pas énorme, si l'on pouvait isoler son propre esprit des deux autres sections de la nature humaine. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Une végétation commune croît sur la limite et nous empêche de voir les frontières. Les philosophes ont tracé des démarcations dans tous les sens pour diviser les divers pays du monde moral ; ils ne font que se tromper eux-mêmes. Ces frontières n'existent pas. Les douanes des rois et les bornes des philosophes ne peuvent créer les pays. La nature s'est réservé le droit de faire la carte géographique du monde et de l'esprit humain.

Quand nous sommes dans un jardin plein des fleurs du sentiment et que nous nous sentons mollement alanguis par l'air chaud que l'on y respire, nous pouvons dire avec assurance que nous nous trouvons dans le sentiment. Mais, si nous cherchons le mur d'enceinte, il n'existe pas; et, quand nous marchons du centre à la périphérie pour trouver, par différence de température, où finit le cœur et commence l'esprit, nous n'y arrivons pas. Il fait très froid ici, nous devons être dans le royaume de l'esprit? mais ces fleurs ne croissent que dans les régions chaudes... Il fait si chaud là que certainement c'est le jardin du cœur ? mais nous y voyons les sapins et les bouleaux...

Il en est toujours de même : les sentiments idéaux, c'est-à-dire ceux qui naissent d'une idée ou vont vers elle, forment l'anneau qui joint les battements du cœur aux aspirations du cerveau. La vérité est une idée; l'histoire de ces plaisirs figure donc aux joies intellectuelles ; et cependant la vérité se sent et l'amour du vrai est un sentiment.

De toutes façons, comme je l'ai dit ailleurs, je n'ai pas à faire la géographie de l'esprit humain. Je dois seulement décrire les plaisirs qui en dérivent. Aussi, je puis suivre

un ordre quelconque, sans y attacher d'importance et qui n'est que le fil conducteur qui m'empêchera de m'égarer dans le labyrinthe.

L'intelligence prend une très grande part à tous les plaisirs. Elle y concourt par des éléments très variables et par la condition toujours nécessaire de l'attention. Rarement elle nous donne des joies simples et par elle seule. Elle est un travailleur austère qui travaille sans sourire et qui, lorsqu'il est gai, doit presque toujours sa gaieté à un sentiment qui l'a grisé. Beaucoup d'hommes dans leur vie n'ont éprouvé d'autres plaisirs intellectuels que ceux du ridicule, qui font classe à part et sont à la portée de tous. Pour qu'une faculté intellectuelle puisse, à elle seule, sans l'aide des sens ou des sentiments, nous donner une joie, il faut qu'elle soit extraordinairement développée. Dans tout autre cas, l'excès de travail ou de force nécessaire pour produire l'éréthisme indispensable à l'existence de tout plaisir, au lieu d'engendrer la joie, fait naître la douleur, ne fût-ce que la fatigue. Beaucoup étudient avec plaisir, mais cela vient presque toujours de la satisfaction d'un sentiment qui peut être noble ou ignoble, élevé ou vulgaire; il peut être l'amour de la gloire ou la vanité, l'intérêt ou la douleur. Bien peu aiment l'étude pour l'étude et sont capables d'éprouver un plaisir purement intellectuel. Ne vous étonnez donc pas si cette troisième partie du monde moral n'occupe que peu de place dans ce livre.

Les joies intellectuelles simples, ou à peine colorées par un atome de sentiment, peuvent cependant acquérir une très grande intensité et rendre heureuse une existence. Elles conservent dans leurs trésors les joies les plus calmes et les plus tumultueuses, les flammes les plus pâles et les éclairs qui illuminent d'un trait l'horizon de la vie. Elles ont pour caractère spécifique d'être exemptes de

douleur et de nous préserver souvent du chagrin. Elles ont le privilège d'être *deux fois nôtres* et de ne jamais être entachées d'égoïsme ; en se conservant prêtes à remplir tous nos ordres dans le sanctuaire de l'esprit, elles nous restent fidèles à tous les âges, et survivent à toutes les révolutions et les faillites du cœur, et souvent aux dévastations du temps.

J'ai dit que les joies de l'intelligence doivent être *tiédies* par le sentiment, car si la température de celui-ci atteignait la *chaleur*, il ne ferait que gâter la pureté du plaisir de l'esprit. Ceux-ci ne se montrent dans toute leur perfection que sur les ruines des sentiments et des sens, et l'homme qui est martyr de la pensée a presque toujours à se faire pardonner, par ses créations, l'assassinat de son cœur. Il tue en lui l'amant, le père, le citoyen, peut-être le fils et l'ami ; mais il découvre la vérité, il en illumine les générations, et il paye à usure le tribut dû à l'humanité. Plus d'une fois, en s'arrachant le cœur, il se prive des joies les plus douces, des affections les plus ardentes, mais il n'en reste pas moins honnête et loyal, et il arrivera peut-être au martyre. Il envisage un but sublime qu'il doit atteindre à tout prix ; il se penche sur un travail si délicat et si périlleux que le plus léger bruit ou la moindre secousse peuvent le distraire ou le tuer. La machine capricieuse du cœur faisait trop de bruit ; il l'a arrachée et jetée dehors. Pourvu que son cerveau fasse couler de sa plume pensées sur pensées, il se jetterait lui-même dans le précieux fourneau qui échauffe son alambic !

Tout ceci n'est vrai que pour le génie. L'homme vulgaire qui supprimerait un seul battement de son cœur serait sacrilège. Qu'il devienne Goethe ou Bacon, et nous lui pardonnerons son égoïsme.

CHAPITRE II

Des plaisirs dérivés de l'attention et du besoin de connaître, d'observer et d'apprendre. — Plaisirs morbides de la curiosité.

L'attention n'est ni une faculté intellectuelle primitive ni une force spéciale. Elle n'est qu'un état où se trouve l'esprit quand il est attentif au travail de quelqu'un des ouvriers qu'il dirige dans l'atelier moral. On pourrait dire qu'elle est le regard de l'esprit, sans lequel la conscience ne reflète pas et la mémoire ne se souvient pas; elle est l'œil du maître, faute duquel le travail languit et s'arrête. A l'état ordinaire, l'esprit *voit*, c'est-à-dire prête une attention médiocre, à peine suffisante pour percevoir les sensations et autres phénomènes moraux. Quelquefois, l'esprit *regarde*, et l'attention croissante ravive le plaisir, s'il existe, ou le fait naître si la sensation, en soi, ne pouvait produire de douleur. En quelques rares cas, l'esprit non seulement voit et regarde, mais plonge un œil aigu et se suspend sur l'objet qu'il contemple. L'on a, alors, la *réflexion*, qui n'est qu'une forme supérieure de l'attention. La nouveauté et la nature des objets, et la prédilection spéciale qui varie avec eux, nous amènent à un degré divers d'attention ou de réflexion.

Figurez-vous un ministre qui passe en revue un mon-

ceau de dépêches qu'il attendait depuis longtemps. Quelques-unes, qu'il reconnaît pour d'ennuyeuses suppliques ou des rapports de pure forme, lui sont indifférentes; à peine les *voit*-il. D'autres sont écrites en caractères inconnus ou portent un nom mystérieux; il les *regarde* et éprouve un plaisir très complexe dans lequel entre, comme premier facteur, l'exercice de l'esprit tendu. Si l'on présente, enfin, une dépêche encore plus mystérieuse, l'attention augmente d'un degré et, devenant réflexion, produit un plaisir plus vif. Vous me direz qu'en ce cas, la satisfaction y laisse voir de la curiosité satisfaite, qui n'est que le désir de connaître. Je l'admets : dans le plaisir intellectuel complexe, il entre aussi l'exercice de l'attention, qui ne peut produire une joie primitive que rarement et peut-être jamais, mais qui entre comme facteur dans tous les plaisirs.

L'esprit étant *attentif* aux documents qui lui arrivent de tous les points du monde externe et interne, avant de les mettre dans ses archives, les *reconnaît* et, d'un signe convenu, les *enregistre*. Cet acte mental, cette reconnaissance, c'est le phénomène du *connaître* ou du *percevoir*. Dans ce travail, le plus simple de tout le mécanisme intellectuel, l'esprit éprouve souvent un grand plaisir et, en enregistrant et timbrant, goûte la joie d'un exercice actif et facile. Mettez-vous bien devant les yeux l'image de l'esprit attentif, dans son petit cabinet, à reconnaître les sensations internes et externes qui lui parviennent continuellement, et vous aurez compris tout de suite les plaisirs de connaître, d'observer et d'apprendre.

Quand le travail de l'enregistrement languit, et que l'esprit qui le dirige est peu actif, le plaisir ne vient que de la nouveauté des documents qui arrivent. Par la nature qui mit en nous la force, par l'expérience qui nous apprit

que l'exercice en était agréable, nous sommes poussés à désirer de connaître, c'est-à-dire à être curieux. En d'autres termes, l'esprit regarde avec impatience vers la porte et, d'une voix impatiente, demande aux sens et aux sentiments de nouveaux documents à reconnaître et à timbrer. Quelquefois, il préfère le nombre et la nouveauté, et c'est alors le plaisir de *connaître* et d'*apprendre* qui prédomine. D'autres fois, il aime à reconnaître et à enregistrer avec calme, et il jouit alors du plaisir d'*observer*. Dans la joie de connaître il n'y a que le regard ordinaire de l'esprit qui marque rapidement le document du numéro d'ordre et le remet aussitôt dans d'autres mains. Dans le plaisir d'observer, l'esprit pose sa plume et s'arrête à contempler et à manier le document qu'il doit reconnaître. Enfin, dans le plaisir d'apprendre, l'*enregistreur* ne se borne pas à regarder et à marquer, mais il veut conserver la teneur du document qui lui est parvenu, et, le prenant des deux mains, il le confie à la mémoire, qui sert d'archiviste. Il y a ici un fait intellectuel très délicat, mais qui, une fois surpris, peut très bien se comprendre. Dans la joie d'apprendre, l'exercice n'est pas absolument nécessaire; mais la satisfaction du besoin de connaître ne suffit pas. Le plaisir naît précisément au moment où l'*enregistreur* remet la dépêche à l'archiviste. Même quand la mémoire trahit son mandat et, au lieu de conserver la pièce, la vend comme vieux papier, l'on a déjà joui du plaisir d'avoir appris.

L'esprit n'a pas toujours un égal désir d'observer et d'apprendre. Quelquefois, il accomplit son travail comme un triste devoir, en sommeillant. Tandis que, chez certaines personnes, il est dévoré d'une vraie manie de connaître et les huissiers les plus actifs n'arrivent pas à lui apporter assez de travail pour satisfaire son activité

enragée. De toutes façons, le salaire de cette tâche c'est le plaisir, et il est en proportion exacte de la grandeur et de la perfection du travail. L'âge de l'enregistreur influe beaucoup sur la nature de son plaisir. Plus d'un employé qui dans sa jeunesse fatiguait les portiers les plus robustes et écrivait chaque jour des volumes d'enregistrements, devient à l'âge mûr un calme observateur et préfère reconnaître peu d'objets, mais les enregistrer à la perfection.

Les plaisirs d'observer et d'acquérir des connaissances constituent la partie fondamentale des joies de l'étude, qui est toujours un travail intellectuel complexe et qui, dans une étude analytique, ne peut être envisagée qu'en masse. Elle est, dans le plus large sens, *l'application de l'esprit à la recherche du vrai, du beau et du bien.* Aussi embrasse-t-elle trois mondes qui ont leur propre ciel, leurs propres planètes et dont on ne peut faire l'histoire en quelques pages.

Les plaisirs d'apprendre varient à l'infini selon la nature des connaissances. Le mathématicien peut bâiller sur un livre d'histoire. Le linguiste peut rester indifférent à la plus intéressante leçon de chimie. Enfin, d'autres conditions, en dehors et en dedans de nous, peuvent modifier les plaisirs que l'on trouve à acquérir des connaissances. L'élément tout-puissant qui mesure exactement le plaisir, c'est la foi à la science humaine. Celui qui met une foule d'articles à son acte de foi peut se pâmer de joie en apprenant qu'un insecte de la Nouvelle-Guinée a la bouche placée à sept lignes du prétérit, et celui qui a réduit son symbole à peu d'articles peut bâiller en lisant la découverte d'un Nouveau Monde; les incrédules étudient, cependant, souvent et laborieusement, mais ils s'arrêtent à tout instant pour dire : « Et après? »

Dans l'observation, tout l'esprit est tendu vers un objet, attendant pour élaborer les découvertes qu'il fait à tout instant. On peut dire que, dans cet état, aucun ouvrier de l'intelligence n'est encore au travail et que tous se préparent à s'y mettre. De toute façon, le plaisir d'observer peut très bien se comparer à la satisfaction de l'ouvrier qui étale ses outils et regarde le travail qu'il va commencer.

En général, on emploie ce mot pour indiquer l'attention que l'esprit accorde aux impressions que lui transmet la vue, mais, dans un sens plus large, on peut aussi observer un phénomène moral.

Les plaisirs que l'on trouve à acquérir des connaissances ou à observer exercent une influence salutaire sur les facultés intellectuelles. L'amour de savoir est, en soi, une faculté neutre; mais, comme il est satisfait par la science, il en résulte que celui qui goûte ces joies devient toujours plus avide de les ressentir et acquiert la vraie passion de l'étude.

Les joies de l'observation *aiguisent* le *regard* de l'esprit. Bien qu'elles ne puissent à elles seules enseigner à penser, elles exercent l'esprit et, en préparant des matériaux, elles facilitent le travail. L'observation est le meilleur frein de l'imagination. Elle est le sévère précepteur qui corrige les caprices de l'esprit. Elle est le meilleur compagnon de la poésie dans sa marche vers la vérité.

L'homme cultive mieux que la femme toutes ces joies. La civilisation les donne à un plus grand nombre d'individus, mais leur mesure exacte vient de l'organisation cérébrale que reçoit chacun en naissant. Tout le monde éprouve le plaisir d'apprendre, mais tout le monde n'est pas capable d'observation. Il est des *cognitions* si faciles qu'elles n'exigent pas la moindre fatigue et entrent dans

notre esprit par la voie des sens; aussi elles exercent agréablement les cerveaux les plus faibles. Mais l'observation exige toujours une tension particulière qui fatigue et ne divertit pas les petits esprits. Tous peuvent regarder et observer, mais ne peuvent fixer leur pupille qu'en tendant si fort les pauvres muscles de leurs yeux, que ceux-ci en pleurent et restent stupides et épuisés.

Dans le plaisir de connaître, la physionomie peut être fort variée, tantôt impassible et calme, tantôt illuminée d'un sourire satisfait. Dans la joie d'observer, l'œil exprime à lui seul les délices que ressent l'esprit à se tendre vers le travail préféré. Son expression est indicible; il sourit et parle, reste presque toujours fixe, mais change d'éclat et de vie à tout instant. Souvent on y lit une joie calme et froide.

Je ne puis donner qu'une légère esquisse de la physionomie de ces plaisirs, qui varient prodigieusement suivant les sentiments qui les compliquent. Un homme qui jouit de connaître un nouveau limaçon doit avoir une autre physionomie que celui qui se plaît à étudier Leibnitz. Dans l'analyse des plaisirs intellectuels, on ne peut tracer que des confins vagues et des figures grossières, parce qu'en voulant faire une analyse plus sérieuse on empiéterait sur le terrain des joies des sens ou du cœur.

La pathologie des plaisirs de l'esprit est presque toujours donnée par le sentiment qui dirige le travail intellectuel vers un but coupable. Dans le domaine de la morale, l'esprit est l'esclave du cœur. Le mérite du travail intellectuel est toujours mesuré par le sentiment qui l'inspire et, en soi, ne mérite ni blâme ni éloge.

Nous avons sous les yeux un exemple qui va fixer cette idée. On peut se plaire à acquérir une connaissance funeste à la morale, comme éprouver du plaisir en commettant

une action coupable. Dans les deux cas, la maladie du plaisir vient du sentiment. D'autre part, on peut être dévoré du désir de connaître des choses sans importance; on peut être, en un mot, curieux, et alors le plaisir n'est pas coupable, mais il est morbide, et la maladie, toute innocente vis-à-vis de la morale, est une monstruosité intellectuelle.

CHAPITRE III

Des plaisirs qui proviennent de l'exercice de la pensée (1).

Les ouvriers de l'atelier intellectuel sont si laborieux qu'à peine ont-ils reçu dans leur manufacture une sensation quelconque visée à l'enregistrement, ils la jettent dans la machine mystérieuse qui la tourne et la retourne et en fait sortir une idée.

Cette opération préliminaire est indispensable à tout travail ultérieur. Tout ce qui arrive au grand atelier par le moyen des sens, ces courriers de l'extérieur, ou par la conscience, ce ministre de l'intérieur, doit être transformé en idée. Une sensation, cependant, qu'elle vienne de l'extérieur ou de l'intérieur, doit, pour devenir idée, être renfermée dans un étui solide qui la préserve de l'évaporation et la rende visible aux yeux d'ouvriers toujours myopes et de vue faible. L'étui, c'est la parole, vase de verre plus ou moins transparent qui laisse voir ou deviner la couleur de la substance, la nature de l'idée-mère qu'elle contient. Les idées pures sont si liquides, si volatiles, si incolores,

(1) Puisque je me suis fait le *cicerone* de ce musée, que l'on me permette d'attirer l'attention sur ce tableau, sur ce chapitre. C'est l'ingéniosité des images, la clarté qu'il apporte dans ces abstraites questions, qui ont le plus excité mon admiration quand je lus pour la première fois ce livre, et c'est un peu parce que j'ai compté sur une semblable opinion, dans le lecteur, que je me suis décidé à le traduire. C. L.

que les ouvriers, en les maniant, les verraient s'échapper de leurs mains et ne pourraient les retrouver. Il faut, en un mot, des paroles pour les idées comme des vases pour les liquides. C'est une loi de nature, une inexorable nécessité. Un objet ne peut exister sans un espace qui le contienne, et personne n'a trouvé une idée sans une parole. La perfection de l'art du penseur rend subtil et transparent le cristal du vase, si bien qu'on peut à peine le distinguer du liquide qu'il contient, mais le vase existe toujours. la parole ne fait jamais défaut. On peut sentir sublimement, sans penser un mot, sans tracer le moindre signe sténographique qui représente le sentiment qui nous anime ou le plaisir sensuel qui nous enivre; mais, quand il s'agit de concevoir l'idée la plus ordinaire, il faut recourir aux vaisseaux de verre de la parole. Plût aux dieux que la matière qui renferme l'idée fût aussi dure que le verre! La fragilité ferait perdre une portion du liquide, mais les substances resteraient pures. Tandis que cette mystérieuse matière transparente est poreuse, élastique et molle, si bien que les idées se mélangent et que les vases, allant de mains en mains, se déforment. Il arrive quelquefois que les parois laissent filtrer une idée dans une autre. J'ai, en vérité, pitié de ces pauvres ouvriers intellectuels, étourdis de la masse de matériaux qui leur arrive, obligés de manier des fluides volatils et de les enfermer dans des vases faits d'une matière qui ferait perdre patience à un stoïcien; si bien que souvent ils ne peuvent plus reconnaître quels liquides et quels vases ils ont dans les mains et, grisés par une atmosphère pleine des émanations de toutes les idées qui ont fui par les pores des mots, ils vacillent sur l'ingrat travail.

Quand les sensations sont distillées en idées et renfermées dans les vases des paroles, elles sont transmises à

l'atelier supérieur, où elles sont mises en ordres divers, de façon à en extraire les *jugements* et les *raisonnements*. Si vous avez étudié la logique, vous savez que ce travail a des lois invariables, dont on ne peut s'éloigner sans tomber dans l'erreur. Malheureusement, ces pauvres ouvriers se trompent souvent et au lieu de placer les idées suivant l'ordre dicté par la vérité — symétrie de l'esprit — ils entremêlent tout dans des dessins monstrueux. Je n'ai à parler ici que des plaisirs que les ouvriers de cet atelier reçoivent en salaire de leur travail, auquel ils se livrent avec une énergie qui mériterait une meilleure fortune.

Dans chacune de ces phases du travail intellectuel que je vous ai nommées à la file, l'on peut éprouver divers plaisirs, qui croissent en proportion de la difficulté de l'ouvrage. La fabrique des idées et des jugements est si purement manuelle qu'elle donne très peu de plaisirs. Le plaisir plus vif commence quand les jugements s'entrelacent entre eux, dans la machine du raisonnement, pour former de nouvelles idées et de nouveaux jugements. C'est là que débute la vraie fabrication. Et, si l'on ne crée pas, la transformation des matières premières en magnifiques produits d'art est si merveilleuse qu'à peine distingue-t-on les uns des autres. Ne me taxez pas de matérialisme, car le mot de « manufacture » n'est pour moi qu'une image qui me facilite l'expression d'idées abstraites. Des nouvelles idées de second ordre, qui sont de vraies *idées d'idées*, l'on tire de nouveaux jugements. Ceux-ci, se croisant avec de nouveaux raisonnements, forment les idées très élevées, qui sont la quintessence de l'esprit.

Le mouvement complexe qui anime l'atelier de l'esprit s'appelle la *pensée*, et le plaisir qui l'accompagne est constitué par les petites joies spéciales de faire des *idées*

et des *concepts*, des jugements et des raisonnements. Tous les hommes pensent, mais tous ne jouissent pas du travail. Tantôt il leur coûte trop de fatigue, tantôt la marche de leur usine est si désordonnée qu'ils n'en peuvent tirer aucune satisfaction. D'autres, quoique à la tête d'un atelier laborieux, sont trop agités pour s'arrêter à contempler avec plaisir l'incessant mouvement du mystérieux mécanisme et ne jouissent que du but qu'ils atteignent au moyen de ce travail. Ceux-là ne profitent de leur intelligence que parce qu'elle les mène à la gloire ou à la richesse, mais ne goûtent pas les joies de la pensée.

Il y a pourtant une telle volupté dans le travail de l'esprit qu'elle peut embellir toute une vie et consoler toutes les misères grandes ou petites qui nous blessent sur notre route. Je laisse ce sujet à peine esquissé, parce que j'espère y revenir un jour avec plus de capacités, mais je veux proclamer que le plaisir de penser, en dehors de tout but, de toute récompense, est un des plus grands de la vie. Les sensations nous arrivent de toute part. A peine parvenues, elles sont transformées en idées. Le mouvement commence, actif et régulier, et un frémissement nous avertit à tout instant qu'un mécanisme nouveau se met en marche. Ici, une idée, ouvrant avec une dent de son engrenage les archives de la mémoire, suscite par analogie une idée historique. Là, une combinaison de jugements fait jaillir une étincelle. La lumière qui éclaire l'atelier est toute colorée des couleurs de l'iris qui se reflètent sur tous les ouvriers. C'est l'imagination qui a agité son kaléidoscope et a créé une nouvelle combinaison de couleurs.

Tous ces mille incidents d'un atelier affairé se réfléchissent sur le miroir de la conscience où le *moi* regarde et sourit. Ne croyez pas que j'exagère. Si tous ceux qui pensent

avec volupté n'expriment pas ainsi le plaisir qu'ils éprouvent, tous sentent que c'est une joie indéfinissable, qui ne s'épuise jamais, froide peut-être, mais qui se fait aimer comme une joie du cœur. Le sexe masculin, l'âge adulte et la civilisation favorisent la jouissance de ces joies; c'est la sensibilité individuelle et la force de volonté qui les graduent, plus encore que le degré de l'intelligence.

De tous les fabricants de produits intellectuels, ceux qui, en général, jouissent le plus du plaisir de penser sont les philosophes et les littérateurs; ceux qui pensent le moins sont les érudits. A la vérité, ces derniers sont plutôt des revendeurs que des fabricants.

L'influence de ces joies est éminemment salutaire. Elles nous rendent heureux, en nous mettant à même d'aspirer au bonheur et, en nous élevant au-dessus des autres hommes, nous rendent presque toujours dignes de désirer les plaisirs ardents de la gloire.

Lorsque l'on éprouve le plaisir pur et simple de penser, on peut l'exprimer par les yeux brillants et le visage éclairé; mais on peut aussi l'absorber peu à peu, sans en laisser échapper une goutte.

On goûte quelquefois un plaisir morbide, en se félicitant de penser et de raisonner, alors que l'on déraisonne et que l'on divague. Quand les sentiments du vrai et du beau sont sains, ou ne se complaît jamais à une pensée vulgaire, et la joie ne commence que lorsque le travail de l'atelier est rapide et que ses produits sont dignes d'être approuvés par ces juges sévères.

CHAPITRE IV

Des plaisirs qui proviennent de l'exercice de la parole.

Nous avons vu que toute idée, à peine formée, est renfermée dans l'étui du mot, sans lequel elle ne pourrait être maniée par les ouvriers de l'esprit. La parole peut être conservée dans les archives de la mémoire sous la forme d'un signe mystérieux, ou être exprimée à un autre homme par le langage, l'écriture et tous les autres moyens dont nous usons pour nous communiquer nos idées. Tous ces divers phénomènes relèvent d'une même fonction intellectuelle dont l'exercice peut nous donner divers plaisirs.

La fonction du langage contribue, en petite partie, à former le plaisir complexe de la pensée, mais elle passe alors presque inaperçue, parce qu'elle est absorbée par le plaisir plus grand de la formation des idées. Quand on pense, la parole est toujours nécessaire; mais les signes les plus imparfaits suffisent à la représenter. Notre esprit déchiffre les écritures les plus infernales, quand elles viennent de notre bureau. Mais, quand nous avons à faire entendre nos idées à autrui, nous devons les représenter par les mots nécessaires, mis en ordre et prononcés; si bien que le travail de la forme acquiert une grande importance, qui égale ou dépasse celle de l'idée. Pourtant, si l'exercice de la parole est facile et actif, nous pouvons en retirer un plaisir.

Ce plaisir est très complexe. Il consiste presque toujours en un élément venu du cœur, c'est-à-dire du sentiment social, qui est satisfait par la communication de nos idées. L'amour-propre y fait aussi sentir son influence. La part de joie qui appartient à l'intellect est formée par la conscience de ce mystérieux passage de l'idée conçue à la parole prononcée, joie qui souvent est très vive. Il semble que nous nous placions entre le monde extérieur et le mystérieux laboratoire de notre esprit et que, pendant que nous regardons en arrière pour observer si le flux des idées ne s'amoindrit pas, nous soyons étonnés de voir le majestueux cortège de paroles qui, harmonieux et en bon ordre, sort de nos lèvres.

Bien que la parole ne soit qu'une forme de la pensée adaptée à notre imperfection, elle exerce sur les idées une telle influence que celles-ci lui obéissent souvent. Il arrive que dans le feu du discours mille pensées se réveillent qui auraient dormi éternellement, si la fonction mécanique de l'élocution ne les avait réveillées. Il y a quelques personnes qui, sans être médiocres, ne peuvent absolument pas suivre leur pensée, si elles n'ont pas recours à la parole écrite ou parlée. On dit en riant que beaucoup parlent sans penser, ce qui est impossible; mais l'on pourrait dire que beaucoup ne savent pas penser sans parler.

Dans beaucoup de cas, dans le plaisir de parler, il entre pour une petite part une sensation tactile, produite par l'exercice musculaire nécessaire à l'articulation des paroles. Tout le monde sait que l'on éprouve un certain plaisir à prononcer certaines combinaisons de lettres et que certaines langues nous plaisent par une plasticité d'accent qui caresse, dirai-je, le sens. Quelques-uns, doués spécialement pour l'étude des idiomes, savent très bien distin-

guer les différents plaisirs que l'on ressent à parler le français, l'allemand, l'italien ou l'anglais.

L'exercice de la parole ne peut, à lui seul, nous fournir que de rares plaisirs. En se combinant à d'autres opérations intellectuelles plus élevées, il constitue quelques-unes des plus sublimes joies de l'esprit, produites par l'éloquence et l'instruction.

Ces plaisirs sont mesurés par le degré de perfection de la faculté de parler. Quelques-uns sont si empêchés de trouver les mots et de les arranger, que leur travail d'élocution est à chaque instant interrompu et qu'ils n'éprouvent jamais le plaisir de parler. D'autres savent mieux parler que penser, et ils se donnent cette joie à tout instant, discutant, racontant et bavardant sans fin. Leurs joies ne sont morbides que quand ils ennuient leurs auditeurs.

Il semblerait que, chez la femme, le fil qui unit la fabrique des idées au télégraphe de la parole soit beaucoup plus court que chez l'homme et que la route, moins longue, soit plus vite parcourue par les bavardages. Beaucoup de femmes prononcent d'ordinaire les mots avec une certaine secousse qui les fait ressembler à des étincelles qui courent les unes après les autres. D'autres ne savent concevoir la moindre idée sans l'offrir à un complaisant auditeur sous forme d'une parole. Malgré cela, je n'ose dire qu'elles jouissent plus que l'homme des plaisirs de la parole, parce qu'elles font peu d'attention à ce qu'elles disent et qu'en ravalant la parole à tout instant, elles lui dérobent un peu de sa dignité.

Le vieillard sait presque toujours goûter ces plaisirs aussi bien que le jeune homme.

CHAPITRE V

Des plaisirs de la mémoire.

La mémoire est une des facultés les mieux définies de l'esprit humain. Elle a conservé son nom vulgaire à travers les siècles. Bien que cette faculté soit celle dont les limites soient le mieux tracées, elle n'en est pas moins mystérieuse dans son essence. Comme je ne dois parler que des plaisirs qu'elle nous donne, je la représenterai par une plaque photographique placée derrière le miroir de notre conscience.

Toutes les sensations et les idées mêmes du monde extérieur ou des diverses régions de notre cerveau, en se reflétant sur ce miroir, laissent sur cette plaque une image d'autant plus vive que la lumière morale qui l'éclaire est plus intense. Cette plaque se divise en mille compartiments, suivant la nature des images qui doivent s'y imprimer, de façon à ce que les sensations visuelles se superposent aux sensations visuelles, les sentiments aux sentiments, les idées aux idées. Cela ne suffit pas, la chose merveilleuse est que ces images qui s'accumulent ne se confondent pas et arrivent à former de vrais volumes dont chaque page porte un dessin.

Les plaisirs qui en proviennent varient suivant que nous nous rappelons les produits de l'intelligence, du sens ou du sentiment.

Dans le travail photographique des idées, le cœur n'entre presque jamais ou entre seulement d'une façon tout à fait secondaire. On n'éprouve que le plaisir d'une gymnastique énergique de l'esprit. Une joie de ce genre est celle d'apprendre de mémoire les langues, l'histoire et toutes les connaissances scientifiques.

L'amour-propre avive ces plaisirs en y mêlant au moins la satisfaction de faire un effort et de réussir. Quand l'exercice de la mémoire est si facile qu'il n'exige pas la moindre peine, on ne peut avoir un plaisir; tandis qu'il peut arriver à un certain degré quand on a une mémoire prodigieuse. Dans tous les cas, le plaisir de l'esprit est très froid et n'est avivé que par l'amour-propre. Quelquefois, on ressent une sorte d'oscillation agréable, quand on se penche sur le grand livre de la mémoire pour y chercher une idée qui semblait perdue. Ici l'on sent toujours le saut. L'idée qui nous revient bondit à pieds joints; nous la voyons tout d'un coup, sans l'avoir *entrevue*.

Les nouvelles qui nous parviennent par les sens s'impriment sur la plaque de la mémoire d'une mystérieuse façon, et cela donne au plaisir de se les rappeler un attrait spécial. Les idées, d'abord s'imprimaient au moyen de signes vulgaires et toujours semblables; tandis que, dans ce cas, les sensations se peignent sur la mémoire avec des teintes incertaines et nébuleuses. En soi, les souvenirs des sens sont neutres, mais ils acquièrent une immense valeur, en servant de point d'appui à l'histoire du cœur, qui, à lui seul, ne saurait tracer la plus pauvre esquisse.

Tous les sentiments payent leur tribut aux souvenirs, mais il y a là un élément de plaisir qui vient exclusivement du travail de l'esprit, recherchant dans le passé les ombres de notre vie.

Placés entre un avenir qui nous effraye et un passé qui

ronge sans cesse le futur, nous sommes enfermés dans l'étroit espace du présent, où nous pouvons à peine reprendre haleine. Avides d'espace et de temps, nous ne pouvons étendre d'une ligne notre horizon restreint, arrêter une seconde le temps inexorable qui nous entraîne sans trêve. L'avenir n'est pas encore à nous, le présent ne nous suffit pas, et la nature nous donne le passé, pour reposer nos regards. C'est en le contemplant que nous avons l'illusion d'un instant de calme. C'est alors que de l'extrême et brumeux horizon de nos souvenirs sortent des ombres mystérieuses qui s'avancent, nous saluent, passent et s'évanouissent. C'est la maison où nous sommes nés qui se dessine grise ou vaporeuse; c'est un pays dont le seul nom fait battre plus fort notre cœur. Nos livres, nos yeux, nos parents, les amis morts ou vivants, viennent nous saluer et disparaissent. Celui qui ignore les trésors des souvenirs est privé d'une des plus douces joies qui fassent se pâmer l'homme moral. Les faits les plus vulgaires, les personnes les plus indifférentes, les plaisirs les plus petits, s'élèvent et se subliment en entrant dans le monde de la mémoire, où l'imagination semble tout embellir.

J'ai entendu mon éminent maître, le professeur Pignacca, dire qu'en sondant sa mémoire, il y trouvait les douleurs éprouvées plus vives que les plaisirs goûtés. C'est un fait bien rare. Tout ce qui passe à travers le temps s'épure et s'embellit; les morts deviennent meilleurs que les vivants, les amis éloignés plus chers que les proches. Tout ce qui appartient à l'histoire est plus poétique que ce qui nous est contemporain, et cela devait être. La mémoire ne nous donne qu'une silhouette de nos plaisirs et de nos douleurs, et l'imagination, qui vient remplir le vide, y met ses ornements les plus beaux. D'autre part, tout ce qui oscille,

que l'on devine plutôt qu'on ne le voit, a toujours un attrait qui séduit. Le plaisir n'est peut-être qu'une oscillation...

Les joies de la mémoire intellectuelle servent à perfectionner cette faculté. L'abus stérilise la fabrique des idées et, en amassant trop de matériaux dans les magasins intellectuels, ne laisse pas un centimètre d'espace à l'atelier de la pensée. Beaucoup d'érudits n'ont jamais eu une idée qu'ils n'aient trouvée toute écrite. Ces plaisirs sont dosés par la mémoire et plus vifs chez l'homme jeune ou adulte.

Les plaisirs de la mémoire avivent l'imagination, font naître un culte pour le passé qui dénote presque toujours des goûts délicats. Pourtant ils peuvent aller de conserve avec l'égoïsme le plus rebutant et ils se mesurent mieux par la perfection de l'esprit que par la richesse du cœur.

Celui qui se rappelle les idées, ou n'exprime aucunement sa joie, ou la manifeste seulement par l'éclat de ses yeux et des gestes énergiques et intermittents.

Celui qui éveille ses souvenirs exprime son plaisir selon le sentiment qui anime ses images. En général, ce plaisir est dénoté par une calme attention, ou un mélancolique recueillement.

CHAPITRE VI

Des joies de l'imagination.

Qui me donnera la voix et la parole pour décrire les joies infinies que l'imagination procure aux rares bienheureux qui l'ont pour compagne inséparable? Comment pourrai-je définir cette reine de l'esprit, dont l'empire s'étend aux sens et au sentiment, qui s'allie aux éléments les plus divers? Je renonce à la définir, car dans le langage vulgaire tout le monde est d'accord sur le sens de ce mot « imagination », sans décider si elle est une faculté unique ou primitive, un état ou une forme de la pensée. Les joies qu'elle nous donne ont, en tout cas, un caractère si spécial qu'elle mérite de faire classe à part.

Si la mémoire peut se comparer à l'archiviste qui conserve, la conscience au miroir qui reflète, l'imagination ressemble à l'artiste. Elle a toujours en main une palette garnie des couleurs les plus vives, qu'elle étend, de son rapide pinceau, sur les objets qui l'entourent. Passionnée pour les teintes éclatantes, elle ne peut supporter la couleur grise de la réalité et sent le besoin de la cacher sous un vernis flamboyant. Elle touche de son pinceau magique l'humble caillou et le colosse alpin, le vulgaire moineau et le roi des forêts, et elle embellit tout ce qui reçoit ce miraculeux attouchement. Chez quelques personnes, l'imagination a la manie de tout peindre; à peine la conscience

a-t-elle réfléchi une idée ou une sensation, le pinceau la touche et l'objet physique ou moral se présente à elles vêtu d'habits de fête. Rien n'est indifférent à ceux-là, et le monde entier passe devant leurs yeux comme à travers une lanterne magique.

Dans le même temps où l'imagination joue le rôle d'artiste, de l'autre main elle frappe l'objet d'une baguette enchantée et fait jaillir des gerbes d'étincelles ou des torrents d'harmonie. Chaque objet, si vulgaire soit-il, ressent toujours une double influence sous le coup de l'imagination et vibre de façon à produire lumière et harmonie. D'une feuille de rose fanée, la fée de l'esprit sait extraire un torrent de délices pour le cœur. D'un clou rouillé, elle fait naître une histoire qui nous fait frissonner. Rien n'est stérile pour elle.

Elle est donnée aux hommes en proportions bien diverses. Chez quelques-uns, elle est si faible qu'ils n'en sentent pas la présence et arrivent au sacrilège de se vanter de n'en avoir point. Aux bas degrés, cette faculté crée ces petites joies que nous procurent les objets rosés par son pinceau.

Beaucoup de plaisirs de l'imagination peuvent se comparer à ceux que nous donne le kaléidoscope. Elle sait composer, avec les fragments de nos souvenirs et les images actuelles, de vrais tableaux de perspective morale, où tous les éléments qui concourent à produire le beau artistique se trouvent combinés de diverses façons. Tantôt, on y admire la simplicité harmonique obtenue avec quelques traits et peu de couleurs. Tantôt, on est surpris de la hardiesse d'une image colossale. Tous ces tableaux se succèdent et se combinent par un seul coup que l'imagination donne à son kaléidoscope, où elle tire parti du monde entier.

Ses joies les plus élevées se goûtent lorsqu'en se combi-

nant aux artifices de l'art, elle nous offre de vraies créations dans lesquelles les jeux les plus bizarres du panorama, du diorama, de la fantasmagorie se combinent avec les contrastes de lumière les plus artistiques. Il est vrai que l'homme ne peut dépasser d'une ligne l'étroit horizon qui l'enserre et ne peut créer un seul élément qui ne lui soit enseigné par les sens; mais il peut arriver à des combinaisons si hardies et si imprévues, qu'elles rivalisent avec des créations. Ce n'est que cette fièvre de l'esprit que l'on nomme génie ou délire qui atteint ces hauteurs dans le vol de l'imagination. C'est alors que, nous soulevant de terre, nous croyons repousser du pied l'atome misérable auquel nous sommes enchaînés. C'est alors que nous croyons embrasser les mondes ou, d'autres fois, jouir des harmonies des soleils qui vibrent dans leur course.

On accuse l'imagination de nous tromper, mais l'on peut répéter à son sujet ce que j'ai dit pour l'espérance. Si l'on veut prendre pour vrai et réel ce qu'elle nous représente, ce n'est pas la faute de cette sublime artiste, qui ne vend pas ses tableaux pour des réalités. L'erreur est dans l'esprit qui juge à rebours. L'imagination nous amuse avec ses splendides images, mais ne nous dit pas de les substituer aux objets réels. Elle est bizarre par excellence et oscille souvent sur les limites du délire; aussi ne peut-elle raisonner, ni se substituer au critérium logique. Elle est toujours conséquente avec elle-même, toujours légère, capricieuse, séduisante; en somme, une folle sublime. Quand chez quelques hommes, bien rares, elle s'unit à une volonté de fer et à un esprit analytique, ils s'amusent à se jeter à corps perdu au milieu des fantasmagories de cette hallucinée; mais, un moment après, ils l'enchaînent et contemplent la nature dans sa *vérité vraie*. Ils sont les maîtres de leur imagination et ils s'en font esclaves un moment.

De même on se laisse battre par l'enfant avec qui l'on joue.

Les plaisirs de l'imagination nous rendent presque toujours épris de la solitude, parce que celle-ci favorise le développement de ses images, tandis que le bruit du monde nous distrait de la contemplation de ses magnifiques tableaux. Ils ont l'inconvénient de rendre moins intéressants pour nous les spectacles du monde réel, qui sont presque toujours au-dessous des images qu'elle crée. Dans mes voyages, je me défends de l'imagination en ne lisant jamais la description des lieux que je dois visiter avant de les avoir vus. En agissant autrement, je trouve toujours la réalité inférieure à l'idée que je m'en étais faite. Les dessins des monuments, vus avant ceux-ci, me sont surtout odieux parce qu'ils me gâtent le plus séduisant plaisir : celui d'une sensation vierge. Quant aux spectacles de la nature, je crains les livres plus que les tableaux qui n'arrivent jamais à en faire deviner la grandeur. Jusqu'ici, j'ai trouvé dans la nature deux choses plus belles que l'idée que m'en avaient donnée les poètes et mon imagination : les Alpes et la mer. De tous les monuments, le palais ducal de Venise et celui de Sydenham ont seuls surpassé mon attente.

L'imagination, disposant de tout le monde moral, peut faire entrer dans son kaléidoscope les images données par le sentiment qui, aussi vives que les autres, peuvent arriver au point de nous illusionner sur la réalité d'un sentiment qui n'existe qu'en effigie. C'est ainsi que quelques hommes, à l'imagination vive, croient posséder un cœur généreux, parce qu'ils peuvent décrire des sentiments exquis. Il peut se faire qu'ils sentent réellement pendant qu'ils pensent; mais la flamme allumée par leur imagination s'éteint sous le souffle de la volonté, alors que le souffle de l'esprit ne peut éteindre le feu du sentiment. On

peut joindre une immense imagination au cœur le plus dur. C'est une faculté purement mentale et pour tant qu'elle prenne l'apparence du sentiment, elle en diffère toujours.

Les joies de l'imagination sont plus vives dans le sexe masculin et dans la jeunesse. Quant à apprécier l'influence du climat à cet égard, ce serait entrer dans une trop longue analyse des facultés mentales. Je dirai seulement que l'imagination offre deux variétés distinctes : celle du Midi et celle du Nord. La première est dans toute sa pompe chez les peuples orientaux tandis que l'on observe la seconde dans toute sa pureté éthérée dans la Germanie. J'ose dire qu'en Italie, les plaisirs de l'imagination sont plus parfaits qu'ailleurs, parce qu'ils joignent le luxe des couleurs orientales à la vague harmonie du Nord.

L'homme qui ressent ces plaisirs a, d'ordinaire, le visage allumé et l'œil brillant. Quelquefois, il ferme les paupières comme pour se préserver des images extérieures.

Les jeux de l'imagination sont toujours innocents. Ce n'est que quand le plaisir vient de la création d'images monstrueuses qu'il peut s'appeler pathologique. L'excès de ces joies peut aussi devenir morbide. J'entends lorsque la raison est impuissante à refréner la fantaisie et que celle-ci nous transporte sans cesse d'un monde à l'autre. L'abus mène à la folie. Le meilleur remède, ce sont les recherches positives et les études arides de l'érudition. J'ai calmé pendant de longues années la folle du logis en lui donnant chaque jour de fortes doses de chimie. J'avais alors à étudier le monde réel et elle m'aurait distrait. Je l'ai déchaînée à présent; mais, pour tutrice, je lui ai donné la philosophie.

Byron étudiait l'arménien pour dompter son imagination volcanique.

CHAPITRE VII

Des plaisirs de la volonté.

Tout le monde sait ce qu'est la volonté. Aussi, je n'en donnerai pas une définition, dont la discussion demanderait plusieurs pages.

Dans l'exercice de la volonté, on n'éprouve pas toujours du plaisir. Elle ne constitue, le plus souvent, qu'un acte nécessaire à un travail intellectuel complexe, et le plaisir qui peut l'accompagner est si faible qu'il passe inaperçu, ou se confond avec la joie unique qui dérive de l'exercice intellectuel. Ainsi, quand nous nous décidons à nous promener ou à étudier, à faire le bien ou à céder à la passion, nous exerçons toujours la volonté, mais sans nous en apercevoir, et le sentiment ou le travail intellectuel qui domine absorbe en lui l'exercice du vouloir.

Ce n'est que lorsque la volonté doit déployer une certaine force pour vaincre une grande résistance que l'homme peut se complaire à vouloir et, en fixant son attention sur le fugace moment de cet acte mental, en éprouver une joie qui ne vient que de lui.

Mais comme, dans tous les cas, un acte de volonté est placé entre une force et une résistance, entre un désir et un but, il est très rare que la joie de la volonté soit absolument pure. Presque toujours elle met en action le sentiment qui la précède et celui qui la suit; quelquefois les deux. Ainsi,

par exemple, nous sommes éveillés le matin par la cloche qui nous appelle au travail que nous nous sommes fixé le soir. Ce son strident rompt, d'un trait, notre sommeil et, en nous faisant sentir la douceur du repos, nous invite à refermer les paupières. L'amour du travail cependant nous appelle à notre table; le devoir veut nous tenir éveillés. Placés entre deux forces contraires, nous restons indécis un instant jusqu'à ce que, nous levant victorieusement, nous nous écrions : « Je le veux ! » Il peut se faire que le plus grand plaisir vienne de la volonté, mais il est presque impossible qu'il ne s'y joigne pas une satisfaction de l'amour-propre ou une joie donnée par l'amour de la science.

En tout acte énergique, il y a toujours une lutte et une victoire. Il ne peut donc jamais y manquer le plaisir qui accompagne le choc de deux forces et la satisfaction de la récompense. Dans les actes du vouloir exercés sur nous-mêmes, c'est l'amour-propre qui nous couronne; quand, au contraire, nous dirigeons notre volonté sur autrui, notre récompense, c'est l'ambition. Le plaisir de se commander à soi-même consiste dans l'exercice de la volonté et dans l'approbation que nous nous décernons, tandis que les joies du commandement se réduisent presque toutes à l'exercice de la volonté et de l'ambition.

Mais, dans tous les cas, le plaisir le plus pur de la volonté est une joie d'*acier* qui nous étreint le cœur. Tournée vers le bien, elle nous rend capables des plus grandes choses, parce qu'elle s'augmente par l'usage et devient toujours avide d'efforts plus grands. Si, aujourd'hui, nous avons donné un tour à l'écrou qui étreint nos passions, nous en donnerons deux demain, puis trois, puis quatre. On arrive à une vraie rage de vouloir tout ce qui est difficile, de se sentir maître de toutes ses facultés.

Il est très malaisé de ne pas abuser de sa volonté, quand, de nature, elle est robuste et prédominante. On peut commencer par la plus innocente obstination ou par les jeux les plus bizarres du vouloir, et finir par la tyrannie sur les autres ou sur nous-mêmes.

Et, puisque nous avons commencé à parler de la pathologie des plaisirs de la volonté, terminons-en. Une des formes morbides les plus communes de cette faculté, c'est l'obstination. Dans cette maladie, l'homme fait un grand effort de volonté pour une action qui n'en vaut pas la peine, et continue à vouloir même quand la raison devrait l'amener à changer d'avis. Dans les plaisirs qu'il éprouve, il entre toujours une satisfaction coupable d'amour-propre ou le plaisir d'une lutte.

Dans certaines formes des caprices, si chers aux enfants et aux femmes, on discerne comme facteur principal un abus de la volonté, et la physionomie de ces joies, à la différence de celles de cette famille, présente un caractère mesquin qui s'exprime par une sorte d'escarmouche ridicule, où entrent une taquinerie et un plaisir.

Les joies du vouloir s'expriment par peu de traits qui montrent l'exercice d'une force et l'énergie d'un commandement. Quelquefois, le serrement des lèvres et des dents suffit à exprimer un des plus violents plaisirs, qui nous fait pâlir. D'autres fois, l'on frappe la terre du pied en croisant les bras. L'œil accompagne toujours le mouvement musculaire d'un éclat froid et scintillant.

CHAPITRE VIII

Des plaisirs qui proviennent de la recherche du vrai.

L'analyse physiologique de l'idée du vrai est chose si scabreuse, que l'étude obstinée de tant de siècles n'a pu encore nous en donner une définition incontestable. Je ne veux pas tenter l'épreuve et je me contente de parler des plaisirs que nous donne sa recherche.

La vérité est une idée; mais il est hors de doute que nous la *sentons* et que, dans notre organisation morale, elle s'étend dans les deux champs de l'esprit et du sentiment. Nous nous apercevons de cette nature mixte quand, blessés d'un mensonge, nous éprouvons un vrai plaisir de découvrir la vérité. D'autres éléments moraux entrent dans cette joie ; mais le fond, c'est la satisfaction d'un sentiment qui avait été offensé.

Les plaisirs purs dont nous fait jouir la vérité sont presque toujours négatifs. Dans tous les autres cas, la satisfaction du sentiment du vrai s'associe à beaucoup d'autres plaisirs qui, en s'entre-croisant, forment une joie unique, dans laquelle il est malaisé de découvrir la part précise qu'y prend la vérité. Dans tous les travaux intellectuels, depuis la lecture jusqu'à la création, la recherche du vrai entre toujours comme facteur du plaisir, mais ne

se distingue pas au milieu de l'exercice du plaisir, qui occupe la première place à côté de l'amour de la gloire. De même quand, interrogés sur nos actes, nous avouons une vérité pénible, nous éprouvons quelquefois un plaisir, où entrent la satisfaction de l'amour-propre, celle de l'amour de la lutte et celle de notre vanité.

Pour connaître l'histoire de la vérité, il faut en étudier à part les deux parties principales, c'est-à-dire le vrai *moral* et le vrai *intellectuel*. On répète tous les jours que la vérité est *une* et l'on commet ainsi une des plus grossières erreurs. Un jour, peut-être, j'essayerai de le démontrer.

Le mensonge est une maladie coupable de la vérité, comme l'erreur en est une indisposition innocente. Celui qui ment éprouve presque toujours une honte plus ou moins grave, parce qu'il lèse le sentiment du vrai, et, dans les rares cas où il jouit du mensonge, le plaisir vient de la satisfaction de tromper ou de se sauver. Dans d'autres cas non moins exceptionnels, l'homme ment par instinct sans besoin. C'est alors qu'en lui le sentiment du vrai est atteint d'une affection congénitale.

Une des formes les plus originales des plaisirs morbides de la vérité est la joie de *conter des blagues* (1). Pour quelques-uns, ce plaisir devient un vrai besoin et ils s'y livrent à tout instant, au risque de leur dignité. Un des facteurs de ces joies est l'exercice de la pensée qui imagine la « blague » et, chez quelques personnes, c'est l'unique joie.

(1) Je m'excuse de cette locution, mais aucune ne rend mieux le sens de la phrase italienne : *Piantar carote;* littéralement : « Planter des carottes. »

CHAPITRE IX

Des plaisirs de la lecture, de la compilation, de la création et des autres travaux intellectuels.

En parlant des plaisirs qui accompagnent l'exercice des facultés mentales, j'ai donné une rapide esquisse de leur origine et de leur nature, mais je ne me suis pas arrêté sur les formes complexes qu'ils présentent en se réunissant entre eux de diverses façons. Les travaux intellectuels exercent presque toujours plusieurs facultés en même temps qui, en variant en nombre et en nature, donnent naissance à divers plaisirs. L'étude exacte de ces joies complexes de l'esprit est fort intéressante, mais elle exige l'histoire approfondie de l'esprit humain, et je ne pourrai en donner qu'une simple description.

Le plaisir de connaître et d'apprendre est la base de la joie de la lecture, qui se combine ensuite avec tous les sentiments et toutes les facultés. L'analyse physiologique complète de la lecture suffirait à donner l'histoire de presque tous les plaisirs, car le champ de la lecture est si vaste que dans une bibliothèque l'on trouve des plaisirs pour tous les sentiments et toutes les forces intellectuelles. Les joies des sens elles-mêmes peuvent se refléter dans notre conscience sous forme d'images morales et, en lisant, nous pouvons souvent voir, entendre et toucher sans yeux,

ni oreilles, ni mains. Pour beaucoup, la lecture ne donne que le plaisir négatif de dissiper l'ennui de l'oisiveté, alors que pour d'autres elle est une des plus chères occupations de la vie. Les plus ardents liseurs sont presque toujours doués d'une mémoire fidèle. Les jeunes gens aiment d'ordinaire la lecture plus que les vieillards et, s'ils conservent leurs manies dans l'âge adulte, ils sont presque toujours des érudits au cerveau étroit.

Aux plaisirs de la lecture, on peut assimiler ceux d'écouter les leçons des maîtres, de visiter les musées, les galeries, etc.

A prendre des notes, à faire des extraits, on ressent souvent un plaisir tiède et recueilli qui joint l'exercice calme de l'esprit et celui de l'amour de la possession sous forme d'instinct collectionneur. Quelques-uns aiment à recopier des fragments du livre qu'ils lisent. Ce plaisir est plus naturel chez les vieillards; s'il apparaît chez les jeunes gens, il indique souvent une *prudence précoce* ou la faiblesse de mémoire. La *création* est le travail intellectuel qui nous donne les plus vives joies. Soit que, d'un trait, notre esprit soit traversé d'une vérité inattendue, soit que le patient regard de l'intelligence arrive à découvrir une étincelle au milieu d'une profonde obscurité, l'instant de la découverte est un des plus délicieux. Parler de ces joies à mon âge serait une profanation.

Le plaisir de manipuler la matière et d'en changer la forme est un des plus primitifs et s'éprouve dans les beaux-arts et dans les travaux mécaniques. L'esprit semble passer dans la main qui met en rapport la matière avec l'esprit qui la modifie. Toutes ces joies forment un groupe que j'appellerai celui des plaisirs *plastiques*, et qui viennent toujours de l'action d'une force intellectuelle à laquelle s'associe le sens du tact.

Les plaisirs mathématiques forment une autre classe très naturelle dans le monde des joies mentales. Ils sont calmes et froids, mais peuvent monter à un degré de force extraordinaire. Presque toujours, le mathématicien profond a la conscience délicieuse d'un ordre invariable et d'un mécanisme des rapports dont il connaît les lois à fond et dont il règle les mouvements. Il a le droit de s'appeler le plus sûr des ouvriers du grand atelier intellectuel.

Les plaisirs de la lecture, de la compilation et de la création se réunissent entre eux pour former les joies des travaux littéraires ou philosophiques, auxquels manquent presque toujours les facteurs plastiques et mathématiques.

Les plaisirs de l'observation, associés à une petite proportion de joies plastiques, forment l'attrait des travaux d'anatomie, de physique, de chimie et de médecine.

Les plaisirs plastiques, combinés avec les plaisirs mathématiques, font les délices des ingénieurs, des architectes et des mécaniciens.

Si j'avais à séparer en deux grandes classes les travaux intellectuels, je les diviserais en philosophiques et plastiques. Aux premiers, appartiennent les travaux qui se font avec des livres et des idées; dans les seconds, se rangent ceux qui nécessitent des nombres, de la matière et de la forme. Les plaisirs qui appartiennent à ces deux grandes classes sont bien différents et s'excluent presque toujours. Le lettré peut être philosophe et celui-ci poète et historien, mais il est bien rare que le mathématicien et le mécanicien sachent écrire en vers ou être éloquents en prose. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'*Homo sapiens* réunit tous les pouvoirs de l'esprit, et même alors une faculté prédomine. Goethe voulut être naturaliste, mais les botanistes le connaissent à peine; Haller fut poète,

mais ses vers sont oubliés; Galilée fut écrivain, mais les érudits sont seuls à connaître ses *Facéties*. Leibnitz, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Voltaire et quelques autres embrassèrent une grande partie du savoir humain, mais ne furent pas également grands dans toutes les sciences ni dans tous les arts.

CHAPITRE X

Des plaisirs du ridicule.

Si l'on définissait le ridicule « une difformité sans douleur », on ne comprendrait dans sa définition qu'une faible partie des objets auxquels l'on peut appliquer ce mot. Il y a beaucoup de choses qui sont difformes sans douleur et qui ne sont pas ridicules. Quand le philosophe veut simplifier et réduire à un concept de peu de mots un objet moral, il est presque sûr de le dépecer, de le déformer et de ne pas le définir.

J'ose assimiler le ridicule à un chatouillement de l'intelligence et du sentiment, qui excite à l'improviste plusieurs facultés de façon à faire naître un certain prurit qui amène le rire. Dans les trois mondes qui composent l'homme, l'on observe une forme de chatouillement. Dans le domaine des sens, il est produit par l'excitation des nerfs par le tact, tandis que, dans le domaine du sentiment ou de l'esprit, il est amené par le ridicule. De la même façon que le chatouillement tactile vient en général de l'attouchement rapide et subdivisé des nerfs sensoriaux, le ridicule, vrai chatouillement moral, vient d'un contraste rapide de deux sentiments ou de deux idées, ou du choc d'un sentiment et d'une pensée. De la même façon que le chatouillement tactile peut quelquefois être causé par une cause minime ou peut

ne pas venir, en dépit de l'excitation la plus forte, le ridicule ou éclate, comme une bombe, de l'objet le plus indifférent, ou ne naît pas aux images les plus burlesques.

Une certaine espèce de ridicule vient du contraste de deux sentiments. Ainsi, toutes les vanités mesquines peuvent nous faire rire de tout cœur, parce qu'elles nous offrent une image morale qui contraste avec le sentiment du beau et du bien qui est en nous. Un choc plus violent produirait une douleur, tandis que cette lutte constitue un vrai chatouillement moral qui excite sans offenser.

La source la plus féconde du ridicule vient des idées qui suivent les sensations visuelles et qui égratignent le sentiment du beau sans l'offenser. Les caricatures artistiques et naturelles, les bizarres combinaisons des formes, composent un arsenal de variétés du ridicule. L'ouïe peut nous donner beaucoup de plaisirs de cette nature et, quelquefois, les autres sens, mais d'autant moins qu'ils se rapprochent du tact. Le ridicule est un être moral qui naît d'un exercice spécial de l'esprit et du sentiment et qui est plus facilement développé par le sens le plus idéal, celui de la vue; plus malaisément par le sens le plus matériel, celui du tact.

Les plaisirs du ridicule ne suffisent évidemment pas à rendre heureuse une existence, mais peuvent distraire des soucis ou de l'ennui. Quelquefois, en subdivisant en minimes intervalles l'étoffe de la vie, ils font comme s'ils la rendaient brillante d'étincelles. Quelques personnes recherchent le ridicule avec une vraie passion, parce que cette recherche leur fait passer le temps. L'abus de ces joies tend à rendre l'homme frivole et léger. En général, celui qui peut aspirer aux joies supérieures ne recherche pas ces plaisirs et ne s'en égaye que quand il les rencontre par hasard.

L'âge mûr et le sexe fort les goûtent moins. La mobilité sensitive de la femme et de l'enfant les rend très aptes à sentir l'influence du moindre chatouillement moral. De tous les peuples de la terre, sans aucun doute, les Français sont ceux qui ont la plus grande aptitude au ridicule. Chez eux, on en fait un large commerce. On l'y fabrique sous toutes ses formes, à tous les prix, et on l'exporte dans les pays où l'on ne *sait rire* qu'à grands frais, comme en Angleterre et en Allemagne, ou dans ceux où l'on ne *peut* pas rire.

La physionomie particulière de ces plaisirs, le mot l'indique, est constituée par le rire qui se présente de mille façons, comme nous le verrons en parlant des linéaments du plaisir.

CHAPITRE XI

Des plaisirs négatifs de l'esprit.

Les plaisirs négatifs de l'esprit sont à peine connus parce que, par elle-même, l'intelligence nous donne peu de douleurs, lesquelles n'arrivent presque jamais à nous procurer un plaisir par leur cessation.

Les déchirements que l'on peut éprouver dans les travaux d'esprit proviennent presque tous des incertitudes et des doutes, c'est-à-dire par la maladie de la foi, où le cœur souffre la plus grande peine. Si la certitude vient, d'un trait, remettre le calme dans un esprit abattu par le doute, il en peut résulter un plaisir immense, qui ne vient que du cœur. L'homme privé de sentiments croit ou nie sans joie ni douleur. Même lorsqu'il arrive à l'absolu scepticisme, il peut, des lèvres, jalouser ceux qui croient, en se targuant d'une poétique infortune qui le rend intéressant, mais dans son cœur, il ne trouve pas la moindre torture morale.

L'amour de la vérité est un sentiment, qui peut être très fort chez un homme médiocre qui n'aura jamais le bonheur d'en découvrir une seule, et se trouver à l'état embryonnaire chez le grand homme qui en fait jaillir à torrents dans les fouilles qu'il entreprend dans le seul but d'occuper sa robuste intelligence.

D'autres fois, l'esprit nous cause indirectement de la

douleur quand, dans notre labeur, nous parvenons difficilement au but ou que nous ne pouvons l'atteindre. Alors la blessure de notre amour-propre se joint au dégoût des facultés mentales non satisfaites. Dans ces cas, si tout d'un coup la difficulté est vaincue, on peut ressentir un grand plaisir purement négatif.

Si depuis longtemps on est privé de livres, on peut se jeter avec transport sur le premier volume qui nous tombe entre les mains, fût-ce le *Chiaravalle* ou le *Bertoldino*. De même, le peintre manie avec volupté le pinceau dont il était éloigné depuis longtemps, et le chirurgien, au retour d'un long voyage, reprend le scalpel avec joie. Tous ces amants passionnés des lettres, des arts et des sciences éprouvent un plaisir dont ils n'auraient pas joui sans la douleur qui le précède. C'est une loi constante que le plaisir est d'autant plus intense que le saut de la sensibilité est plus grand. On ne peut passer de la plus grande douleur au plus petit degré de plaisir sans un vrai spasme, tandis qu'à l'état de calme, le même fait qui nous fit délirer dans le premier cas, nous est à peine agréable ou même indifférent. Cette loi cependant, ne se vérifie que lorsque le plaisir et la douleur qui influent l'un sur l'autre appartiennent au même ordre de sensations. Dans tous les autres cas, la douleur nous rend insensibles au plaisir.

En effet, le plaisir et la douleur, qui sont des phénomènes positifs, incontestables, auxquels tout le monde croit, ne sont que des idées relatives. Si l'homme se trouvait toujours dans l'état d'ivresse voluptueuse qui accompagne l'union des sexes, il appellerait douleur l'état de calme; tandis que, si son état naturel était le spasme tétanique, il trouverait délicieuses la névralgie et la migraine.

DEUXIÈME PARTIE

SYNTHÈSE

CHAPITRE I

Histoire naturelle du plaisir.

Dans la première partie de ce livre, j'ai étudié le plaisir en suivant l'ordre scientifique ou, pour parler avec moins de superbe, j'ai fabriqué une division qui n'existe pas, j'ai taillé et coupé ce qui ne forme qu'un tout. Si dans mon analyse je n'ai ni lacéré ni détruit les éléments que j'ai soumis au scalpel de la science, je dois pouvoir à présent tout recomposer, décrire les régions du monde moral que j'ai explorées et en donner la vraie histoire synthétique. Dans cette seconde partie de mon travail, nous pourrons jouir du magnifique spectacle de la nature animée et, planant au-dessus de l'immense champ de l'homme moral, nous devrons voir, éparses sur ces plaines fertiles et sur ces collines riantes, les fleurs que nous avons récoltées dans notre excursion pour les examiner avec le microscope et le couteau.

Après avoir étudié les plaisirs cueillis dans le jardin de la vie et enfermés dans l'herbier, nous devrons visiter

ensemble les climats sous lesquels ils ont grandi, les terrains qui les ont nourris, les vicissitudes qui les ont assaillis dès leur sortie du germe. Bien que je sois *avide d'horizon et d'espace*, je me déclare tout à fait incapable de vous donner la vraie histoire naturelle du plaisir. Les quelques études que je vous offre dans ces pages finales ne sont que des fragments très imparfaits; ce ne sont que des lignes tracées pour marquer la place d'un édifice que je ne puis construire.

Les divers plaisirs que j'ai examinés un à un n'existent jamais seuls. Ils se combinent entre eux de différentes façons et constituent des formules plus ou moins complexes. Quelques-unes sont si bien définies qu'elles portent des noms spéciaux et mériteraient une physiologie spéciale, parce qu'il y entre tant d'éléments du monde physique ou moral qu'elles sont un fragment de vie en action; tandis qu'un plaisir unique, si intense soit-il, ne nous donne dans son histoire qu'une seule fibre de l'esprit ou du cœur humain. En faisant l'histoire de ces groupes de joies, on donnerait la vie du plaisir, mais l'on ferait toujours un travail de synthèse analytique, si j'ose dire, et dans lequel le scalpel se ferait nécessairement sentir.

Il ne faut pourtant pas espérer atteindre, dans les travaux intellectuels, cette perfection que l'imagination peut concevoir. Il n'y a pas d'analyse absolue, non plus que de synthèse qui soit absolument telle. Le plaisir, même étudié sous l'aspect le plus vaste, ne constitue toujours qu'une analyse parce qu'il n'existe pas seul et que l'homme qui, pour l'étudier, le sépare de la douleur, sa sœur légitime, et des mille facteurs physiques ou moraux qui s'entrelacent à lui, exécute toujours une opération analytique.

Pour donner, en quelque façon, l'histoire naturelle du plaisir, on pourrait établir les groupes dont j'ai parlé. On

pourrait le suivre dans la vie humaine en lui faisant parcourir les divers climats de l'âge. Ce serait faire l'histoire naturelle du berceau à la tombe. On pourrait même embrasser un champ plus vaste et l'étudier dans le temps et dans l'espace ou en parler dans ses rapports avec les professions.

Tout cela ne serait que changer de route pour parcourir le même pays et arriver au même but. Comme les routes, si larges soient-elles, n'occupent qu'une très mince partie du pays qu'elles traversent, il faudrait les suivre toutes pour bien connaître la contrée. Ne pouvant en suivre qu'une, j'ai choisi celle de l'analyse, qui me permettait de rester plus longtemps dans les régions intéressantes. Il me reste, avant de prendre congé, à vous faire admirer la grande route de la synthèse qui, droite et majestueuse, fait accomplir le grand voyage dans le moins de temps possible.

CHAPITRE II

Terminologie du plaisir.

Le plaisir a une riche terminologie qui indique les variations de degré et de nature d'un même phénomène. Je laisse aux linguistes les trésors d'observations qu'ils trouveront à étudier les mots employés dans tous les temps et tous les pays pour exprimer le plaisir. Je ne veux que donner une esquisse des richesses de notre langue (1).

Le mot *plaisir* énonce de la façon la plus générale la sensation qui a le caractère spécifique que nous pouvons exprimer par une formule, mais non définir. Il n'indique aucun caractère spécial. Il peut être usité dans tous les cas, spécialisé par d'autres mots. Comme l'homme a senti le besoin d'autres vocables pour rendre les degrés intenses de cette sensation, le mot *plaisir* s'emploie surtout pour exprimer les degrés minimes ou médiocres, ou les variétés moins nobles. Par exemple, les plaisirs des sens, de la chair, etc.

Le *goût* est un plaisir médiocre, vivace, en partie sensuel, qui exprime les plaisirs moins intellectuels du sens et les joies du sentiment qui ont un élément vulgaire.

(1) Que le lecteur pardonne la faiblesse de la traduction. La langue française est moins riche, d'abord, et les divers noms du plaisir correspondent fort mal à ceux employés en italien. J'ai difficilement résisté à la tentation d'omettre ce chapitre. C. L.

L'idée contenue dans ce mot a toujours en elle quelque chose de plastique. Elle sert encore à exprimer quelques satisfactions coupables et atteint la vérité de son essence quand, devant un imposteur démasqué, nous nous écrions : *Ci ho proprio un gusto matto.* (Intraduisible.)

La *jouissance* est un mot très général qui peut s'adapter à toutes les sensations agréables. Il signifie un plaisir calme et prolongé, tant soit peu sensuel. Parole incertaine et neutre.

La *letizia* est un plaisir d'une vivacité calme et prolongée, lequel sert plutôt à rendre un état général du cœur que le caractère d'une sensation.

La *complaisance* est une magnifique parole, analytique en soi, qui dépeint l'idée qu'elle représente. Elle exprime, dans son sens le plus large, un plaisir intime, composé d'une sensation primitive et d'une réflexion de la conscience qui s'en réjouit.

La *satisfaction* indique mieux que tout autre mot le plaisir qui accompagne l'arrivée au but et la cessation d'un désir. Ce mot est naturellement employé pour exprimer les plaisirs négatifs de l'amour-propre offensé.

Le *confort* est un plaisir qui s'éprouve au milieu de la douleur et l'adoucit sans la détruire.

La *consolation* est un *confort* à dose majeure, qui enlève la douleur ou la rend tolérable. C'est un ange qui appartient au monde des sentiments ou des idées et que nous représentons essuyant les larmes du malheureux. On ne peut *consoler* une douleur purement physique.

Le *contentement* est un mot qui exprime un état général du cœur, où nous éprouvons un plaisir vif et prolongé.

L'*allégresse* ou *gaieté* est un contentement qui se traduit par des façons bruyantes, sans être souvent plus fécond en plaisir. C'est un état général où le cœur étincelle. C'est

le contentement vêtu de riches habits. Elle ne dure que peu de temps.

La *bonne humeur* est le passage du contentement à l'allégresse et ressemble à une flamme douce que traverse de temps en temps une étincelle brillante.

La *joie* est le plaisir en habits de printemps qui danse dans un pré fleuri. On pourrait dire qu'elle est le contentement exprimé dans une forme idéale et couvert d'un manteau plus somptueux.

La *jubilation* est une joie encore plus bruyante et qui s'étend aux masses. L'allégresse en habit de bacchante.

Le *délice* est un plaisir complexe qui réunit les éléments sensuels de la volupté et les formes éthérées des joies du sentiment. J'oserai dire qu'il est la forme la plus idéale des plaisirs sensuels et l'image la plus matérielle des joies du sentiment.

La *volupté* est un plaisir sensuel qui fait vibrer la fibre sensible aux plus hauts degrés de la sensation. Le mot exprime, au sens figuré, les pures joies de l'esprit et du cœur dans leur plus grande intensité.

Le *bonheur* est un mot qui fait battre le cœur de tous les hommes qui, depuis des siècles, tâchent de le définir. Physiologiquement parlant, il marque l'extrême degré du contentement, la délicate harmonie que produit le plaisir en rayonnant dans l'organisme.

L'homme qui, le plus souvent, n'arrive même pas au plus petit degré de satisfaction, théoriquement a voulu dépasser le bonheur et a créé le mot de *béatitude*. *Béatitude* ne s'emploie dans notre bas monde que par hyperbole ou par dérision.

Le chatouillement, le frémissement, le transport, l'ivresse et le délire sont autant de mots qui expriment quelques états particuliers du plaisir.

CHAPITRE III

Des linéaments du plaisir.

Nous avons vu, au cours de ce livre, les expressions infinies avec lesquelles le plaisir se produit dans ses variétés. Il nous reste à étudier complexivement la physionomie du phénomène et les éléments qui le constituent.

Le plaisir est un phénomène dans lequel se produit une force qui, en se répandant à travers les fibres sensibles, met en action les systèmes auxquels elle se distribue. C'est de cette façon que nous avons conscience des plaisirs, que nous jouissons et que nous pouvons lire sur le visage de nos frères ou des animaux, nos parents éloignés, le plaisir qu'ils éprouvent. Les signes sensibles par lesquels s'exprime le plaisir forment ses linéaments ou le squelette de sa physionomie, tandis que la part que prennent les facultés morales dans l'expression du phénomène constituent la physionomie vivante, qui se peint sur le fond invariable des linéaments anatomiques. Cette distinction est toute artificielle, mais peut me servir pour étudier la symptomatologie du plaisir.

Les éléments anatomiques de toute expression du plaisir sont les nerfs et les muscles, qui sont mus de façon diverse suivant la nature des courants qui leur viennent des nerfs périphériques ou des centres nerveux. Il n'y a cependant

pas de mouvement caractéristique des sensations agréables. Le plaisir peut s'exprimer par le rire ou la plainte, par l'élévation des angles buccaux ou la parfaite immobilité des lèvres, par le mouvement le plus frénétique ou le calme absolu. Mais, d'un regard, nous distinguons les gradations d'un sourire et nous surprenons à première vue le rayon de lumière qui brille sous un voile de larmes. Ici, comme dans beaucoup d'autres phénomènes moraux, notre conscience reflète une image à peine tracée que l'œil de l'esprit ne peut définir.

La série infinie des plaisirs peut tout entière être exprimée par un simple mouvement de l'œil. Les joies vives et intellectuelles, en général, le rendent lumineux, plus ouvert et plus mobile; tandis que les voluptés les plus intenses du sens le font languissant, vague ou même fixe, jusqu'à ce que, aux plus hauts degrés, elles le cachent entièrement sous le voile des paupières. Les sentiments les plus délicats s'expriment tous par des gradations de mouvement, en haut et en bas, à gauche et à droite. Et, ici, il est vraiment merveilleux d'observer comment, dans quelques traits, il peut contenir une galerie immense de tableaux où toutes les passions humaines sont représentées.

L'œil, dans l'éclair d'une seconde, dépeint une image que l'artiste met de longues heures à représenter et que le philosophe doit étudier pendant de longues journées pour pouvoir l'analyser complètement.

L'œil concourt aussi à l'expression du plaisir par les larmes qui ne manquent jamais dans les grandes joies du sentiment. La larme qui glisse sur la joue d'une mère qui s'émeut de voir son fils relever d'une maladie dangereuse a la même composition chimique que celle qui coule de l'œil du cuisinier qui coupe son oignon; elle est sécrétée par la même glande, a la même forme, la même couleur;

mais la première brille d'une mystérieuse lumière morale, qui, réfléchie dans notre conscience, nous inspire une douce et pure joie.

Tous les muscles de la face aident à rendre le plaisir avec des mouvements infinis qui tous tendent à l'élargir, exprimant ainsi l'expansion que nous ressentons jusque dans les entrailles. Le nez, dans son impassibilité stoïque, reste immobile, tandis que la bouche se remue, élevant ses angles, ce qui constitue le sourire, un des plus simples tableaux du plaisir.

Après ceux du visage, ce sont les muscles du cou et du tronc qui se ressentent le plus du plaisir. Puis viennent ceux des bras et des mains. Les derniers sont ceux des extrémités inférieures. Je ne parle que de la règle générale, dans une matière où les exceptions sont nombreuses. Une des physionomies musculaires les plus élémentaires, c'est le frottement des mains. Les mouvements plus compliqués sont le saut, la course, la danse et d'autres exercices plus rares. Tout le monde sait que lorsque Davy découvrit le potassium, il se mit à danser au milieu de son laboratoire.

Une des physionomies les plus caractéristiques, c'est le rire. Il est constitué par une expiration prolongée, interrompue et bruyante, dans laquelle le diaphragme est pris d'une vraie convulsion. A ce fait fondamental, s'associent l'éclat des yeux, le mouvement des muscles de la face et l'agitation de tout le corps. Le rire modéré est formé par un sourire plus vif, c'est-à-dire par l'élévation plus grande des coins de la bouche, par l'ouverture des lèvres, l'exhibition des dents et une seule expiration bruyante. Si celle-ci se répète et que les angles de la bouche s'abaissent et s'élèvent convulsivement, le rire croît d'intensité, jusqu'à ce que la joyeuse convulsion soit si forte que la respiration est interrompue, l'expiration devient difficile et les pauvres

viscères intestinaux, agités par les secousses que leur envoie le diaphragme, font entendre leurs plaintes, et la main vient les protéger contre cet excès de mouvement. Quelquefois nous sommes poussés jusqu'à appuyer notre abdomen contre un mur.

Le rire exagéré peut devenir dangereux. Le moindre mal qu'il produise, c'est de nous baigner de notre urine ou de donner une colique passagère. Il peut causer la mort par apoplexie cérébrale, la rupture d'un anévrisme ou d'un viscère.

Le rire, réduit à une formule élémentaire, est une vraie décharge nerveuse qui met en convulsion le diaphragme et d'autres muscles secondaires; c'est une soupape de sûreté qui laisse échapper l'excès de force qui compromet la machine humaine. Quand le plaisir dure longtemps et croît peu à peu, il peut arriver à la plus grande intensité sans produire le rire, tandis qu'un plaisir médiocre peut nous faire bruyamment éclater. La nature du plaisir exerce d'ailleurs, à cet égard, une influence beaucoup plus grande que son intensité; le rire est l'expression la plus naturelle d'un groupe de plaisirs intellectuels qui, nous l'avons déjà vu, appartiennent au monde bizarre du ridicule. Le spasme sexuel le plus voluptueux nous fait à peine sourire, et la vue d'une caricature nous fait éclater. Quand on trouve le rire dans un plaisir purement sensuel, on peut toujours observer que le courant ascendant du plaisir est interrompu tout à coup par une étincelle plus lumineuse, qui agit comme une décharge imprévue et produit le rire plus aisément, parce que notre sensibilité était déjà dans un état agréable.

Les variétés les plus communes du rire sont constituées par les différences de degré qui existent entre le sourire le plus silencieux et l'éclat interminable; mais il en est

d'autres plus rares qui diffèrent par leur nature. Les enfants et les femmes rient d'un rire métallique, tandis que les catarrheux et les obèses ont un rire gros et pâteux. Les gens d'esprit ont d'ordinaire un rire scintillant et aigu, tandis que les femmes voluptueuses ont un rire velouté qui fait frémir. En général, les ingénus et les gens de cœur s'abandonnent au rire avec plus de transport que les égoïstes, qui rient toujours faux. Il y a, de plus, des rires caverneux et tympaniques, vibrants et muets, économes et généreux. Le rire sardonique est toujours morbide, et nous glace au lieu de nous égayer (1).

Le soupir peut être un symptôme de plaisir. En général, il exprime une volupté extraordinaire ou la surabondance d'un doux sentiment. Il rétablit peu à peu l'équilibre en déchargeant l'excès de tension, alors que le rire produit cet effet d'un trait.

La physionomie d'un même plaisir varie avec la constitution individuelle, l'âge, le sexe et les autres conditions congénitales ou accidentelles qui peuvent modifier notre manière de sentir.

Les individus nerveux et irritables sentent fortement et expriment leur plaisir avec plus d'activité que les individus de sens obtus. Leurs nerfs vibrent aux moindres ondulations, et ils se délectent au microcosme des plaisirs. Leur mimique, étant très exagérée, exprime souvent plus qu'ils ne sentent.

La femme est plus facilement saturée par une petite quantité de force nerveuse. Aussi est-elle plus prompte à s'en décharger en faisant réagir le système musculaire.

(1) Les femmes Manganjas de l'Afrique australe, étudiées par Livingstone, rient très gracieusement. Ce n'est ni un sourire prétentieux ni un large rire stupide, mais un rire frais et vibrant qu'on entend avec grand plaisir. Quand une d'elles se met à rire, les autres l'imitent, et puis elles battent des mains toutes ensemble.

C'est pour cela que la physionomie des plaisirs est plus vive chez elle. L'extrême sensibilité de ses nerfs la rend facile aux pleurs et au rire, et le crépuscule d'une douleur qui disparaît se confond souvent chez elle avec les premières lueurs d'un plaisir qui naît.

L'enfance nous prédispose au rire franc et expansif. Dans la jeunesse, notre visage exprime mieux les joies tempétueuses. A l'âge mûr, le calme dénote nos satisfactions et rien n'indique mieux que le sourire du vieillard les joies paisibles de l'intelligence ou la tiède douceur des souvenirs.

Les peuples méridionaux sont plus expansifs que ceux du Nord. Ils sont plus bruyants en exprimant un même plaisir, semblables en cela aux enfants et aux femmes. L'Italien joyeux chante, danse et crie, tandis que l'Anglais boit en souriant sa chope de bière. Le premier a déjà établi l'équilibre de son système nerveux par une bonne risée, quand le second commence à peine à se décharger de sa joie.

Ce n'est que chez les individus cultivés que le beau artistique de la physionomie du plaisir peut s'observer. Une certaine modération dans l'expression des joies peut plaire en flattant notre vanité, si nous n'en sommes que simples spectateurs.

CHAPITRE IV

Physionomie et pathognomonie morale du plaisir. Philosophie des fêtes.

Entre les linéaments physiques et les expressions morales du plaisir, il y a quelques formules mixtes qui servent de passage entre les uns et les autres et qui complètent ainsi la physionomie de la joie. Les principales expressions mixtes sont les exclamations et le chant.

Dans les hauts degrés, les exclamations ne manquent presque jamais. Elles expriment le trouble de l'esprit qui semble étonné de l'intensité de la sensation. Réduites à leur essence, elles ne sont que des signes sténographiques au moyen desquels nous cherchons à représenter, plutôt qu'à définir, l'état où nous nous trouvons. L'intelligence ne peut avoir le calme qu'il faut pour analyser le plaisir qui nous inonde et, ne pouvant non plus rester inactive, exprime d'un cri ce qu'elle voit ou ce qu'elle sent.

Les plaisirs que nous avons comparés à la flamme se déchargent d'ordinaire par le chant, qui n'est qu'une expression ordonnée et uniforme des exclamations. Il forme le passage naturel de la parole confuse aux expressions parfaites de la poésie. L'esprit n'est pas surpris comme dans l'exclamation, mais n'arrive pas encore à formuler dans une pensée l'état de la conscience, ce qui le

fait recourir au langage indéterminé de la musique dont l'harmonie exprime parfaitement l'état agréable dans lequel il se trouve. Le chant dissonant ou bizarre représente encore la confusion des facultés mentales ou la prédominance de la sensation, et il est parfois si effréné qu'il paraît un délire et indique à merveille la bourrasque du cœur.

Les profanes qui veulent exprimer leur joie par la musique recourent aux archives de la mémoire, tandis que les artistes s'adressent à leur génie et créent de nouvelles formes d'harmonie. Plus d'une fois, enivrés de leur joie, ils courent au clavecin ou à l'instrument qu'ils préfèrent; tandis que d'autres fois, taillant leur plume, ils mettent en musique de sublimes conceptions, qui enchanteront le monde entier.

En partant de l'exclamation, nous sommes arrivés aux créations musicales et nous sommes donc dans le champ de l'expression morale du plaisir et précisément dans la part qu'y prend l'esprit. La part la plus simple qu'il puisse y prendre, c'est l'expression de la pensée par la parole. Le plus souvent, en ressentant un plaisir, nous parlons même seuls, parce que la réflexion de l'idée par la conscience ne nous suffit pas, que nous sentons un besoin d'une seconde réflexion par l'oreille. Dans tous les cas, la sensation agréable, pour être exprimée, doit être dominée par l'esprit jusqu'à ce que le plaisir devienne comme un objet extérieur à nous que l'intelligence contemple avec calme. La parole, presque toujours, ne nous suffit plus et nous recourons à la plume, afin de rendre moins fugitive l'expression de notre joie. Presque toujours, cependant, ce besoin n'est ni primitif ni simple, mais il résulte de l'association de divers éléments. Souvent nous nous sentons inondés de joie et, mesurant en même temps la capa-

cité de notre esprit, nous nous flattons que la formule de notre plaisir sera pleine de passion, sévèrement analytique, et nous voulons qu'elle subsiste. D'autres fois, par une sage économie, nous voulons conserver un tableau des joies présentes pour le contempler aux jours amers.

Il n'est pas rare que nous soyons entraînés à décrire notre plaisir par la prédominance de la surexcitation qui nous inspire, sans que nous nous arrêtions un instant à rechercher la force qui nous pousse. Notre plume alors court rapide et écrit en *poésie*, exprimant avec la forme la plus parfaite et dans toute sa vérité la joie qui nous trouble. Par la hauteur de la conception, elle représente le côté analytique de l'esprit qui s'étudie lui-même, tandis que par la pompe de la forme elle exprime la magnifique bourrasque où ondoie notre sensibilité.

L'esprit peut formuler le plaisir de mille autres manières, en le fixant sur la toile et le marbre. Nous pouvons ainsi jouir avec un artiste couché depuis longtemps dans le silence de la tombe.

L'invention de nouveaux divertissements peut être une formule avec laquelle nous transmettons nos joies à nos descendants. A ce point de vue, on pourrait dire que le plaisir a son histoire *géologique* et sa paléontologie, et l'on pourrait, en jouant sur les mots, ajouter que dans nos musées nous goûtons des *plaisirs fossiles* avec les poésies du Berni et avec les conceptions du Corrège et de Callot.

Le plaisir étant une sensation, il met plus aisément en sympathie d'action le sentiment qui ressemble tant à ce dernier phénomène vital.

La joie, tendant à se décharger par toutes les voies physiques et morales qu'elle trouve ouvertes, rencontre dans le sentiment social un des débouchés les plus larges par

lequel elle peut verser toute la plénitude qui est en elle à l'état latent. En communiquant notre plaisir aux autres, nous nous déchargeons de l'excès de sensation que nous ne pouvons supporter et, en contemplant la joie qui se développe chez autrui, nous la recevons de nouveau par réflexion.

L'origine des fêtes est un heureux événement qui, donnant du plaisir à un individu, lui fit sentir le besoin de répandre sa joie sur un champ plus large en y faisant participer les autres. Peut-être que le premier homme, devenant père pour la première fois, fit dans les forêts vierges de l'Asie la première fête, se réjouissant avec sa femme du bonheur que le ciel leur envoyait. Cette fête devait être simple. Elle contenait les éléments de toutes les fêtes à venir. Là étaient deux êtres qui se partageaient une unique joie et en jouissaient ensemble. Il devait y avoir une table plus splendide que de coutume, parce qu'ils sentaient le besoin d'entourer leur joie d'une couronne de plaisirs moindres, comme on entoure de fleurs l'objet que l'on adore. La fête dut se répéter à la naissance d'un second fils, et celle-là fut plus splendide par suite de l'expérience acquise et parce qu'un être de plus y prenait part.

Dès qu'il y eut deux familles d'hommes, la fête grandit d'un degré. Des invités s'assirent autour de la même table avec ceux que le droit des sentiments y appelait. Là naquit l'hospitalité. Puis le retour du printemps, la cessation d'une longue pluie, une chasse plus heureuse que d'habitude et une foule d'autres événements heureux accrurent le nombre des fêtes sociales qui se combinèrent, dès les premiers vagissements de l'humanité, avec les solennités religieuses. Ces fêtes primitives existent encore dans toutes les familles et ne sont compliquées que par les progrès de la civilisation ou de la corruption. Elles se renferment dans

un cercle étroit, mais peuvent être délicieuses quand elles sont inspirées par le sentiment, et non pas par l'habitude, et que la crainte ne vient pas étouffer les joies des sentiments élevés.

Les particuliers ne peuvent élargir leurs fêtes que dans les limites de leur parenté et de leur amitié, mais les grands hommes qui gouvernent les nations peuvent faire participer à leurs plaisirs tout un peuple et décréter la joie. L'essence est la même, l'équation identique, mais l'on a donné une plus grande valeur aux termes du rapport. Plus d'une fois, c'est la nation qui invite ses chefs et ceux-ci s'associent alors à l'ivresse des sujets.

CHAPITRE V

Des plaisirs dans la vie de l'homme.

J'ai tâché de faire remarquer, dans le cours de ce livre, les différences que présente chaque plaisir suivant l'âge, le sexe et les autres conditions individuelles.

Je dois, à présent, jeter un rapide coup d'œil sur toutes les vicissitudes que subit le plaisir dans la vie humaine, afin de tâcher de réduire à une seule formule physiologique les changements de ce phénomène.

Notre lot de joies est déjà esquissé dès notre naissance par le seul hasard qui nous fait homme ou femme. De toutes façons, dans la fonction sexuelle, nous ne goûtons que certains plaisirs. La force de volonté ou de génie la plus immense ne pourrait à cet égard nous faire dépasser d'une ligne les limites dans lesquelles la nature nous a renfermés. Dans le monde moral et intellectuel, bien que la différence des sexes soit très grande, elle se réduit pourtant à des variations de degré et toutes les facultés de l'esprit dont l'homme se targue existent chez la femme. De même, tous les sentiments qui font palpiter le cœur du sexe faible peuvent émouvoir celui de l'homme. La seule exception est dans les sentiments de père ou de mère qui, naturellement, ne peuvent être communs aux deux sexes.

Toutes choses égales, la masse de plaisirs est moindre chez la femme. Celle-ci est douée d'une plus grande sensibilité et de sentiments plus exquis, et ce sont là des matériaux bien aptes à engendrer le plaisir; mais elle est très généreuse et peu prudente. Aussi doit-elle racheter par beaucoup de douleurs une grande partie de ses joies. Si la fortune la seconde, elle peut beaucoup jouir. Si le malheur la menace, elle ne sait ni lutter ni se défendre et, souvent, elle boit le calice jusqu'à la lie, s'y résignant comme à une destinée propre aux âmes d'élite. D'autre part, elle place d'ordinaire ses capitaux sur les biens les plus mobiles qui se puissent imaginer, c'est-à-dire sur le cœur d'autrui. Aussi les douloureuses faillites auxquelles l'expose l'égoïsme humain lui font perdre peu à peu ses richesses, dont elle percevait l'intérêt sous forme de la joie, qui est nécessaire à sa vie comme l'air qu'elle respire.

L'homme, par conséquent, par le fait de son sexe, a plus de chance d'être heureux.

Dans le monde des sens, l'homme jouit certainement plus que la femme de la vue et du goût; mais, à elle, la nature a donné une plus large coupe au festin de l'amour, ce qui rétablit l'équilibre.

La différence constante et capitale dans la distribution des plaisirs chez les deux sexes vient des sentiments et des facultés intellectuelles. L'homme jouit beaucoup plus des joies des sentiments de première personne et des plaisirs intellectuels pris en masse, alors qu'à la femme sont réservées les plus douces voluptés des vrais sentiments. Dans les joies de l'homme, les plus fulgurantes sont celles de la lutte et de l'ambition. Les moindres sont les plaisirs de l'amour et de l'amitié, les travaux intellectuels et les jouissances sensuelles du goût. Les astres qui éclipsent les autres, dans le ciel de la femme, ce sont les sentiments de

la tendresse et de l'amour maternels, tandis que les petites planètes sont les plaisirs du tact.

Après le sexe, ce qui influe plus que tout sur la mesure des joies de notre vie, c'est l'organisation physique et morale que nous recevons avec la vie. La sensibilité générale, diverse chez les individus, les rend aptes à atteindre à un degré plus ou moins grand de plaisir dans une même sensation ; de même la prédominance de quelques facultés sur les autres détermine une prédominance de certains besoins, donc de certains plaisirs qui y correspondent.

Beaucoup d'hommes sont, à cet égard, monomanes ou à peu près. L'exercice d'une faculté donnée et des plaisirs y relatifs tend à les parquer de plus en plus dans leur spécialité. Quelquefois, la monomanie arrive à ce point de leur faire haïr quelques plaisirs, qui cependant sont bien innocents, mais ont le tort de ne pas être ceux qu'ils préfèrent.

La plus grande partie des hommes, cependant, est dotée de toutes les facultés à dose médiocre.

Beaucoup d'individus ne se donnent pas la peine de chercher une formule de plaisir qui s'adapte à leurs besoins, mais entrent chez le premier pharmacien venu et achètent une dose de plaisir, préparée sur une ordonnance quelconque. Quelques-uns arrivent à ce ridicule de vouloir jouir suivant un auteur renommé et déterrent une formule célèbre qui, pour tant qu'elle pût être acceptée par un estomac exceptionnel, ne peut s'employer de nos jours.

Malgré l'influence qu'ont le sexe et l'organisation individuelle sur la mesure de nos plaisirs, celle-ci se modifie beaucoup au cours de la vie, en décrivant cette fameuse parabole qui est la trajectoire de toutes les choses humaines... et peut-être aussi extra-humaines.

Dans les tout premiers temps de la vie, on commence à jouir des plaisirs des sens; mais, l'attention étant faible, ils ne nous donnent que de pâles joies. Peu à peu, l'homme-enfant s'avance dans le sentier de la vie et jouit de plus en plus, quoique n'ayant pas l'*idée du plaisir*. Il est alors au même niveau que les brutes, qui peuvent se pâmer de joie sans *concevoir* une sensation agréable.

Le jeune homme est celui qui jouit plus que tout autre. Sur sa chaude poitrine, il étreint les joies vives du premier âge jusqu'aux sévères plaisirs de l'âge mûr. Je laisse toujours de côté les exceptions. Le jeune homme devient parfois suicide, maudit souvent la vie, traite l'espérance de prostituée; mais c'est un riche qui meurt étouffé de richesses, un prodigue qui, après avoir abusé de tout, crie la misère. Il prouve la réalité de cette triste sentence que « l'homme n'est pas digne d'être heureux ». Quand tout lui sourit, qu'il est maître du monde des plaisirs, quand la nature entière semble veiller sur lui, quand les sympathies de tous l'élèvent au ciel, il ose sourire de mépris. Au milieu de son bonheur, il ose se *résigner à la vie!!*

La nature a assigné des limites à la prodigalité de l'homme. Quand le sang bat moins fort à ses tempes et que la fatigue ralentit sa course, il a le temps d'essuyer son front et de regarder autour de lui. L'homme devient adulte. Les années et la vigueur du corps peuvent assigner les divisions de l'âge physique, mais non celles de l'âge moral. Elles se correspondent souvent, mais pas toujours.

De toutes façons, que l'homme devienne adulte à vingt ans ou à quarante, ses joies changent de nature ou tout au moins de forme. Tandis que, d'abord, les capitaux de ses plaisirs étaient en biens meubles, ils se changent en biens fonciers. Dans la jeunesse, l'on préfère les soubre-

sauts de la Bourse, et, pourvu que l'on ait un fort revenu, on rit de la peur et de la ruine. Aujourd'hui millionnaire, demain sans un sou.

L'adulte, au contraire, se contente du quatre ou du trois pour cent, mais il le veut solide et sur hypothèque. Ces biens fonciers, ce sont les sentiments de la famille, les aspirations de la gloire, l'étude et autres plaisirs pareils.

Quand l'adulte se fait vieillard, il se trouve pauvre de joies. En dépit de sa parcimonie, le temps l'en a spolié. Il devient avare. Il retire ses fonds de la banque, et devient son propre caissier. Il se méfie de tous, veut être seul à mesurer et à compter. Les prodigalités de sa jeunesse l'ont appauvri et, quoique l'économie de son âge mûr ait mis de l'ordre dans ses finances, le temps, contre lequel aucune compagnie n'assure, a ruiné ses maisons et dévasté ses champs. Il ne lui reste plus que des souvenirs. S'il est sain de corps et d'esprit, il n'est pas malheureux et, quoiqu'il sourie rarement, il aime la vie avec transport.

Si je devais réduire à une simple formule les vicissitudes du plaisir aux divers âges, je dirais que l'enfant jouit de la virginité des sensations, le jeune homme des joies les plus tumultueuses de la vie qu'il ne sait pas apprécier; à l'adulte, les joies du calme et du repos; au vieillard, les derniers plaisirs d'un coup d'œil d'affection à ce que l'on va quitter.

CHAPITRE VI

Topographie morale du plaisir.

Une des questions les plus importantes qui se rattachent à la synthèse du plaisir, c'est sa distribution dans les diverses classes de la société. Je ne ferai qu'indiquer la profondeur du sujet.

Bien que les joies éternelles promises à tous les hommes vertueux puissent consoler les pauvres qui souffrent de leur misère, ce serait un péril bien grave pour la société si l'argent mesurait seul les joies dans les conditions sociales. L'homme le plus riche serait le plus heureux. Celui qui naîtrait sans fortune, et n'en pourrait acquérir, devrait maudire la vie et désespérer de la Providence. Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi. Il y a beaucoup de joies que les millions des Rothschild n'achèteraient pas. Tous les plaisirs les plus exquis et les plus vifs du sentiment sont à la portée de tous. Le hasard les distribue avec une partialité capricieuse, mais ne les mesure jamais au poids de la bourse. Les joies intellectuelles mêmes ne sont pas refusées au pauvre et, bien qu'il doive les acquérir avec plus de fatigue, il peut en jouir même dans leurs plus hauts degrés. Le génie ne connaît ni les castes ni l'hérédité. Enfin, restent les joies de la nature, qui appartiennent à tous.

Avec tout cela, je ne veux pas dire qu'il n'existe pas une certaine disproportion dans la répartition du plaisir entre les diverses classes sociales. Les riches ont assurément en mains les moyens de goûter un plus grand nombre de plaisirs; mais souvent, en sautant à pieds joints au milieu du bonheur, ils jouissent tout d'un coup des plaisirs les plus vifs et deviennent incapables de ressentir les joies moindres qu'ils ont laissées en arrière.

L'homme qui, plus que tout autre, peut être rendu heureux par sa position sociale, est celui qui naît dans l'aisance. Il est assez rapproché de la misère pour qu'une lunette d'approche puisse lui montrer l'aridité de ce sol et lui rendre précieuse la fertilité de la plaine où il est né; d'autre part, il n'est pas assez loin de l'opulence pour désespérer d'y arriver.

Dans toutes les conditions sociales, on peut être heureux. Le pauvre l'est rarement, parce que les douleurs dont il souffre, dans l'horrible pays qu'il habite, le rendent incapable de jouir des plaisirs qui veulent du calme et du repos. Pour pouvoir être heureux, le pauvre a besoin d'une morale sublime, qui n'est pas donnée à tous. Le riche a dans ses mains tout ce qu'il faut pour aspirer au bonheur, mais, plus que tout autre, peut en abuser. Il doit, pour être heureux, avoir le génie rare de l'économie politique. Au contraire, l'homme qui naît dans la zone tempérée de la *médiocrité dorée* est celui qui, sans gêne et sans honte morale, peut être heureux avec moins de frais.

Chaque profession a ses plaisirs ou, pour mieux dire, sa propre formule dans laquelle entre une joie spéciale caractéristique avec beaucoup d'autres de moindre importance. L'histoire des plaisirs de chaque nation serait intéressante, mais il y manquerait ce qui fait défaut à chaque page de ce livre, l'histoire de la douleur.

On peut donner diverses classifications plus ou moins naturelles des professions humaines ; je les diviserai suivant la nature des plaisirs qui y prédominent.

Les plaisirs du sens *tactile*, pur et simple, sont plus nombreux dans les professions manuelles ou artistiques. Le sculpteur est peut-être le plus favorisé.

Les faciles joies du goût sont, en général, plus vives dans les professions de cuisinier, de soldat et de médecin.

Les différences très grandes entre les diverses sensibilités olfactives font qu'aucune profession ne peut exercer d'influence sur les plaisirs de l'odorat.

Les professeurs de musique et les artistes goûtent plus que d'autres les plaisirs de l'ouïe.

Les plaisirs de la vue sont mieux ressentis par les voyageurs, les micrographes et les peintres.

Les plaisirs de l'honneur appartiennent à toutes les professions, mais surtout à celle de soldat.

Les joies de la gloire sont accordées à tous les ouvriers de la manufacture sociale, mais il faut, pour y aspirer, être au moins chef de section.

L'ambition donne de plus grands plaisirs aux rois, ministres, chambellans, etc.

Les plaisirs de la possession sont plus vifs dans les professions de banquier, de négociant et de propriétaire. Je mets ce dernier état entre les professions, parce que les passeports le qualifient tel, mais j'avoue n'avoir jamais compris ce contresens.

Les plaisirs de la bienveillance pratique devraient être plus larges chez les médecins, les maîtres et les prêtres. J'emploie le conditionnel, non pour exprimer un doute, mais pour respecter la modestie de ceux qui exercent ces nobles professions.

L'amour de la patrie donne ses plus vives joies aux militaires.

Les joies religieuses me paraissent être plus exquises chez le prêtre.

Le soldat, le chasseur, l'avocat et le gladiateur doivent être privilégiés pour les joies de la lutte.

Celles de la justice sont les trésors des juges et des rois.

Les joies de l'espérance sont le partage des professions où l'on gagne peu en travaillant beaucoup.

CHAPITRE VII

Géographie physique. — Ethnographie du plaisir.

Une poignée d'hommes sortis du même moule et épars sur la surface de la terre, dans divers climats et sous divers cieux, présenteraient, au bout de quelques siècles, plusieurs nations, diverses de caractère et de nature.

Si le chaud et le froid, si les plaines et les monts peuvent modifier la façon de sentir et de penser des peuples, le plaisir doit aussi en ressentir une influence bien marquée, puisque ce phénomène résulte de l'union de tant d'éléments divers. En étudiant ainsi les variétés du plaisir, on en viendrait à en faire une vraie *géographie physique*.

Dans les pays septentrionaux, le froid rapproche les individus. L'inclémence du ciel les oblige à se renfermer longuement dans leurs maisons et cela leur rend plus sensibles les joies calmes de la famille et de la méditation. Là seulement, vous trouverez toute une classe d'hommes voués aux pâles plaisirs de l'étude, tandis que, dans les pays favorisés du soleil, le génie seul arrive à la patience qui demande chez eux un effort que ne comprennent encore pas les peuples du Nord.

On peut dire, en général, que dans les pays froids l'extension des plaisirs domine leur intensité, alors que,

dans les pays chauds, le rapport inverse s'observe. Dans ceux-là, la joie est une flamme tranquille qui dure longtemps; dans ceux-ci, elle est une étincelle ou une fusée.

L'humidité du sol, l'élévation au-dessus de la mer, la nature plane ou montagneuse du pays, doivent aussi y modifier de quelque façon le plaisir.

La recherche la plus féconde pour l'étude philosophique de l'homme, c'est la distribution des plaisirs dans les diverses familles qui forment la foule humaine. Donner l'histoire des plaisirs dans chaque race, ce serait donner la physiologie de celle-ci, puisqu'il se modèle sur l'organisation comme la chair sur les os.

C'est là un travail qui m'attire et m'exalte, mais qui exige des forces bien supérieures aux miennes. Je ne veux à présent offrir qu'une grossière distribution des plaisirs dans les peuples que mes longs voyages m'ont donné l'occasion d'étudier de près.

Les plaisirs diffèrent suivant les races, non seulement dans le degré auquel elles en jouissent, mais aussi par la façon dont elles l'expriment.

Les races américaines manifestent leurs joies avec peu de signes. Il est très malaisé à l'Européen de lire sur ces visages impassibles les linéaments du plaisir et de la douleur.

A l'extrémité opposée, les nègres ont une très grande mobilité de physionomie et se servent, pour exprimer les plaisirs physiques et les joies du cœur, de leurs extrémités comme de télégraphe. Leur rire est un véritable fracas qui arrive au cri sauvage. La *conscience d'être* atteint dans cette race sa plus grande intensité et leurs grimaces rappellent les singes, qui sont les animaux les plus gais de tous.

Les races d'un grand développement intellectuel dé-

montrent leurs plaisirs par une physionomie très riche, mais moins vivace, moins expansive. Les muscles ont peu de part à la physionomie, mais l'intellect compense, et au delà, leur silence.

J'ai vu l'ivrognerie dans beaucoup de nations d'Europe, chez les Indiens Payaguas de l'Amérique du Sud et dans plusieurs tribus nègres d'Afrique, et j'ai toujours observé un fait constant : l'expression du plaisir est d'autant plus bruyante que l'intelligence est moins développée.

Le plaisir a son histoire et doit avoir sa chronologie.

La vie, transmise d'une génération à l'autre, comme si elle était une monnaie élastique et subtile, est modifiée par qui en jouit ou en abuse. De telle façon que, sans le savoir, nous payons cher les erreurs de nos pères et nous jouissons du caractère et de la vertu de nos ancêtres les plus reculés. Si la vie entière est modifiée par le cours des siècles, le plaisir, qui en est un moment ou une forme, doit différer suivant les temps.

Je n'admets pas de *statistique* dans le plaisir. Il n'y a pas deux joies égales ni semblables. Les consciences des hommes ne peuvent se totaliser ou se diviser. La mémoire, qui est le seul anneau qui joigne le *moi* d'hier à celui de demain, n'a pas su encore faire la photographie intellectuelle de nous-mêmes et ne nous permet donc pas de confronter exactement deux instants de notre vie.

CHAPITRE VIII

Du bonheur et de ses formes. — Quel est le plaisir le plus grand et l'homme le plus heureux.

Tous les artifices ingénieux que l'homme emploie pour produire de nouveaux plaisirs ne suffisent pas à le rendre heureux. Une seule joie, au contraire, peut arriver à remplacer toutes les autres et à le rendre digne du bonheur. Les lois générales que l'on peut déduire de l'étude du plaisir constituent une vraie science, qui n'a ni un nom ni un corps de doctrine, mais qui illumine beaucoup d'arts et de sciences en leur donnant le bonheur pour but ultime.

Tous les hommes s'efforcent d'atteindre ce but par diverses voies; mais, presque toujours découragés au premier pas, ils s'écrient que la félicité est une utopie et se résignent à revêtir ce tissu de minces joies et de fortes douleurs qui est l'étoffe de la vie.

Beaucoup n'ont pas tort de se résigner, car, bien qu'ils aient la bonne intention de devenir heureux, ils n'en viennent jamais à bout. Mille inévitables douleurs les tourmentent sans trêve, en détruisant en germe les plaisirs qu'ils avaient semés.

Souvent, le bonheur ne dure qu'un instant et provient d'un seul plaisir qui, parvenu à son apogée, nous rend

heureux. A ce moment béni, nous oublions inquiétudes et soucis; nous nous concentrons dans le délire fugace d'une sensation délicieuse et nous crions : « Je suis heureux! »

Presque tous les hommes ont eu dans leur vie quelques-unes de ces étincelles. Cette félicité *météorique* peut venir de tous les plaisirs des trois règnes, mais d'ordinaire elle sort du cratère fumant des violentes passions. L'amour physique et moral, l'amitié, les éclairs de gloire, les voluptés de la musique, peuvent nous donner des instants de bonheur convulsif et scintillant.

La seconde espèce de félicité est celle qui se répand comme une douce harmonie sur la vie entière, en nous faisant bénir la Providence et la fortune. Pour acquérir ces seconds trésors, il ne faut ni de nombreux plaisirs, ni le concours de quelques-unes des joies les plus vives. Ici, la plus grande influence vient de la sensibilité prudente de l'individu, c'est-à-dire de la très difficile réunion de deux des éléments les plus opposés du monde moral : l'exquisité du *sentir* et la tempérance des désirs, la véhémence de l'imagination et l'économie de la prudence. Le bonheur est une créature peu exigeante, mais il a pour mandataire le désir qui, lui, est l'être le plus insolent, le plus intolérant, le plus rapace qui se puisse voir. Le bonheur se contente d'une cabane et d'un jardin, d'une tendresse et d'une fleur, d'une poignée de mains et d'un sourire, mais le majordome qui va aux provisions mange l'argent et, pour se refaire, se jette dans le tourbillon des jeux de bourse les plus dangereux, si bien qu'il rentre sans un sou pour rendre ses comptes au bonheur; de cent il a fait dix, et de dix, zéro.

Cela ne suffit même pas : après des victoires sur le désir, on a quelques sous de côté, mais nous avons à supporter les mille maux auxquels le bonheur est sujet, lui

qui est bien le plus fragile des capitaux. Et par tout cela, vous pouvez comprendre que, théoriquement, il peut sembler facile d'être heureux et qu'en pratique l'on n'y parvienne jamais. En tout cas, pour aspirer au moins à une petite place dans le sanctuaire du bonheur terrestre, il faut prendre pour régisseur de ses biens un désir vieux et prudent. Toutes les peines que vous vous donnerez pour le choisir vous seront largement payées. C'est un choix délicat et malaisé. Les désirs meurent souvent dans la fleur de la jeunesse par abus de la vie, et le peu d'entre eux qui vivent vieux restent souvent imprudents. Si vous ne pouvez en trouver un qui soit naturellement calme, affaiblissez-le par le jeûne et le cilice, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus marcher qu'en boitant lorsqu'il va faire vos emplettes.

Toutes choses égales, l'homme le plus heureux est celui qui a la plus grande sensibilité, le plus d'imagination, la volonté la plus robuste et le moins de préjugés. C'est l'homme rare qui *sait* assez vouloir pour arrêter les oscillations de la douleur et ne laisser vibrer que les cordes du plaisir.

CHAPITRE IX

Premières lignes d'édonologie ou science du plaisir. Aphorismes.

L'édonologie est la science du plaisir. Masquée par la pudeur ou par l'hypocrisie des hommes, profondément cachée dans les plis de la conscience individuelle, ou dans les institutions policées des peuples, elle se trouve éparse en fragments partout où a passé un homme ou une nation.

Si ce n'est pas une faute de chercher le plaisir moral et de l'étudier dans un cercle plus grand, ce n'est pas un péché d'Épicurien que d'essayer d'exprimer le désir de cette science par une parole formée de deux mots grecs : ἡδονή, plaisir, et λόγος, discours.

Rechercher avidement le plaisir par-dessus tout, préférer le plus facile et le plus vif, ce sont des preuves sûres d'égoïsme raffiné et de corruption très grande, mais ce n'est pas la science du plaisir, c'en est la débauche. Étudier les sources de cette sensation, en indiquer l'origine ethnologique et le but ultérieur, en faire l'anatomie, c'est une question de philosophie. Les principes d'édonologie s'appuient sur le mécanisme intellectuel, sur la topographie de l'homme dans l'univers et sur l'histoire du cœur humain. Si les insectes ont une entomologie, si les coquilles ont une malacologie, le plaisir, étoile polaire de l'humanité, peut et doit avoir une édonologie.

En attendant que cette science se développe, en voici les premières lignes sous forme d'

APHORISMES.

I

Le plaisir est le *mode* d'une sensation, jamais la sensation même.

II

Comme les couleurs, les odeurs et les saveurs n'existent pas en soi, le plaisir s'appuie toujours sur un moment de la sensibilité.

III

Le plaisir est donc le produit d'une analyse intellectuelle. Le plaisir de flairer une rose est une sensation de l'odorat empreinte d'un caractère que la conscience perçoit nettement et auquel l'esprit donne le nom d'*agréable*. De même, la noirceur de l'encre est une propriété physique du gallate de fer.

IV

Le caractère essentiel qui distingue le plaisir est perçu par la conscience qui en est juge en dernier ressort.

V

Des mille éléments qui peuvent modifier le moment fugitif du plaisir, le plus puissant est le centre cérébral. La même sensation peut être voluptueuse ou déchirante suivant l'état du *moi*.

VI

Ce n'est donc pas un paradoxe, mais une vérité physiologique incontestable que de dire qu'il n'existe pas de plaisir qui soit essentiellement et nécessairement tel. La plus grande douleur peut, en un cas donné, être un plaisir et la joie la plus vive peut devenir une peine déchirante.

VII

Le plaisir est très souvent constitué par le degré de la sensation. Un degré en dessous, c'est l'indifférence; un degré en dessus, la douleur.

VIII

En allant de l'indifférence au plaisir, les hommes trouvent celui-ci à diverses hauteurs. L'échelle édonométrique de la sensibilité mesure l'affinité spéciale au plaisir.

IX

Plus l'homme est sensible, intelligent et versé dans les lois de l'édonologie, plus facilement il trouve le plaisir à une moindre hauteur.

X

La femme délicate et mondaine s'égaye avec quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger; le marin ne rit qu'après avoir englouti un litre d'alcool, empoisonné de grains de poivre.

XI

Chaque individu a son échelle de susceptibilité *édonique;* chaque plaisir a son échelle.

XII

Chacun peut, par l'expérience, mesurer l'intensité de beaucoup de plaisirs, cherchant quel est le plus grand. Voici quelques échelles de types intellectuels.

PLAISIRS DES SENS.

TYPE VULGAIRE.	Parfum des fleurs.	*Minimum.*
	Travail manuel.	*Crescendo.*
	Musique.	
	Boire et manger.	
	Ivresse alcoolique.	
	Union des sexes.	*Maximum.*

TYPE MOYEN.	Travail manuel.	*Minimum.*
	Parfum des fleurs. Boire et manger. Musique. Plaisirs de la vue.	*Crescendo.*
	Union des sexes.	*Maximum.*
TYPE ÉLEVÉ.	Boire et manger.	*Minimum.*
	Travail manuel. Parfum des fleurs. Plaisirs de la vue. Ivresse caféique. Musique. Union des sexes.	*Crescendo.*
	Ivresse narcotique.	*Maximum.*

PLAISIRS DU SENTIMENT.

TYPE VULGAIRE.	Honneur.	*Minimum.*
	Bienveillance. Amour des animaux. Amour. Plaisirs de la possession. Sentiments paternels ou maternels. Amour-propre.	*Crescendo.*
	Égoïsme.	*Maximum.*

TYPE MÉDIOCRE.	Dignité.	*Minimum.*
	Pudeur.	
	Amitié.	
	Sentiments paternels ou maternels.	
	Patriotisme.	*Crescendo.*
	Religion.	
	Propriété.	
	Égoïsme.	
	Amour.	
	Amour-propre.	*Maximum.*
TYPE ÉLEVÉ.	Égoïsme.	*Minimum.*
	Amour des animaux.	
	Amour-propre.	
	Propriété.	
	Amour de la lutte.	
	Pudeur.	
	Religion.	*Crescendo.*
	Amour paternel ou maternel.	
	Amour.	
	Amitié.	
	Patriotisme.	
	Dignité.	*Maximum.*

PLAISIRS INTELLECTUELS.

TYPE VULGAIRE.	Étude.	*Minimum.*
	Imagination.	
	Volonté.	*Crescendo.*
	Curiosité.	
	Ridicule.	*Maximum.*

TYPE MÉDIOCRE.	Création.	*Minimum.*
	Étude.	*Crescendo.*
	Curiosité.	
	Volonté.	
	Ridicule.	
	Imagination.	*Maximum.*
TYPE ÉLEVÉ.	Ridicule.	*Minimum.*
	Mémoire.	*Crescendo.*
	Curiosité.	
	Étude.	
	Volonté.	*Maximum.*

XIII

Le plaisir est figuré par une parabole.

XIV

Il n'y a pas deux plaisirs égaux.

XV

Il n'y a pas deux moments successifs égaux dans un même plaisir.

XVI

Plus le plaisir est intense, plus vite il descend du maximum à son minimum.

XVII

Les plaisirs calmes descendent lentement du sommet de la parabole aux plaines de l'indifférence.

XVIII

Les éléments qui concourent à accroître le plaisir sont la sensibilité exquise, la nouveauté de la sensation, la force du besoin, la longueur du désir, la culture intellectuelle et l'attention.

XIX

L'aphorisme précédent est vrai pour les plaisirs en général. Chacun d'eux a ses stimulants et ses calmants spéciaux.

XX

Les éléments qui diminuent le plaisir sont la lourdeur de la sensibilité, le peu ou point de désir, la stupidité de l'esprit et le défaut d'attention.

XXI

L'habitude est un des plus puissants facteurs du plaisir. En général, elle augmente les plaisirs faibles et affaiblit les grands. A elle seule, elle peut rendre agréable une sensation indifférente.

XXII

Il y a une sensibilité pour le plaisir différente de la sensibilité générale et qui n'est pas toujours mesurée par la capacité de sentir la douleur. Je l'appelle *sensibilité élective pour le plaisir.*

XXIII

Cette faculté est celle qui aide le plus à centupler le plaisir et à rendre heureuse la vie d'un homme.

XXIV

C'est la nation française qui en est douée au plus haut degré.

XXV

Les plaisirs peuvent s'élider, se superposer, se modifier et s'entre-croiser.

XXVI

Il existe des plaisirs nouveaux absolument ignorés de l'homme, qui les rencontrera sur le splendide chemin de la civilisation.

XXVII

Les premières sources de tout plaisir sont au nombre de deux : 1° la réalisation d'une fin inéluctable entièrement liée à l'ordre cosmique; 2° l'accident ou le résultat secondaire des facultés préexistantes fondamentales.

XXVIII

Les plaisirs qui dérivent de la première source sont ceux qui naissent de la satisfaction d'un besoin essentiel à la vie physique et sociale de l'homme : ceux de manger et boire, d'aimer et de haïr, de l'ambition, etc.

XXIX

Les plaisirs qui viennent de la seconde sont ceux du chatouillement, du ridicule, de la musique, etc.

XXX

Que l'exemple suivant serve à distinguer nettement les plaisirs de sources *primaire* et *secondaire :* un mécanicien construit une petite machine; voyant que sa marche correspond au but pour lequel elle a été faite, il en jouit. Un moment après, il s'aperçoit que le bruit fait par le travail des rouages produit un son agréable, et il en est content. La machine n'avait pas été faite pour faire du bruit, ni pour que ce bruit fût agréable. Le premier plaisir est primaire, l'autre secondaire.

XXXI

Le plaisir se multiplie presque toujours en s'habillant avec les mots et en se reflétant dans le miroir de nombreuses consciences.

XXXII

Tout être qui peut sentir peut jouir.

XXXIII

L'animal trouve le plaisir, l'homme le cherche.

XXXIV

Les plaisirs faciles et à la portée de tous s'épuisent par l'abus et amollissent l'âme et le corps.

XXXV

Les plaisirs difficiles et rares exaltent et éduquent les facultés de qui les recherche.

XXXVI

La morale est l'art du plaisir appliqué au bien-être de tous.

XXXVII

L'immoralité est l'abus de cet art au bénéfice d'un individu et au préjudice de la société.

XXXVIII

La religion est la sanctification de l'art du plaisir. Souffrir pendant le jour que dure la vie pour jouir dans l'éternité, c'est payer une prime au présent pour assurer l'avenir.

XXXIX

La morale et la religion consacrent donc l'art et la science du plaisir.

XL

Plus nobles sont les plaisirs que nous recherchons, et plus nous devenons aptes à en goûter de plus grands.

XLI

Les plaisirs de la vertu sont des lettres de change sur l'éternité.

XLII

Les plaisirs ignobles sont des plaisirs suicides.

XLIII

La faute est mesurée par le repentir qui succède au plaisir.

XLIV

S'occuper exclusivement du plaisir, c'est du cynisme ou de la débauche raffinée. Le chercher dans les hautes régions de la morale ou de l'intelligence, c'est trouver le plus court et le plus sûr chemin vers le bonheur.

XLV

Traité d'édonologie et livre de morale devraient être synonymes.

XLVI

Jouir sans offenser autrui n'est pas toujours moral, parce que nous appartenons à la famille humaine et que nous ne pouvons diminuer le capital social en gaspillant la valeur de notre individu.

XLVII

Les formes de la civilisation sont plus nombreuses que les costumes d'une actrice, mais le squelette de toutes les civilisations peut se réduire à cette formule : « Jouir et faire jouir. »

XLVIII

Les spéculateurs sur l'imbécillité humaine renversent sur notre chemin des monceaux de paroles, et c'est souvent pour nous arrêter dans notre course vers le bonheur.

XLIX

Avec Christ et la conscience, il faut renverser les barrières de l'ignorance et de l'imposture et balayer la voie,

pour que l'humanité puisse courir vers le *plaisir moral*, premier et dernier but de l'homme.

L

Le type idéal de la perfection humaine consiste à effacer la douleur des sensations et à donner à tous les hommes le plus grand nombre de plaisirs. Tout le reste n'est que songe et fumée.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

DÉDICACE V
NOTICE SUR P. MANTEGAZZA IX
INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

ANALYSE

I. — Des Plaisirs des sens.

I. Plaisirs du tact en général. — Physiologie comparée. — Tact spécifique 8
II. Plaisirs de la sensibilité générale. — Plaisirs pathologiques du tact 19
III. De quelques exercices et jeux basés sur les plaisirs du tact spécifique et général 33
IV. Plaisirs sexuels. — Physiologie comparée, analyse. 41
V. Différence entre les plaisirs sexuels suivant l'âge, la constitution, etc. 50
VI. Plaisirs sexuels pathologiques 59
VII. Des plaisirs du goût en général 60
VIII. Esquisse analytique des plaisirs du goût 71
IX. De quelques divertissements fondés sur les plaisirs du goût. — Physiologie gastronomique 80
X. Des plaisirs de l'odorat 86
XI. De l'usage du tabac 90
XII. Des plaisirs de l'ouïe en général. — Physiologie comparée. — Différences. — Physionomie. — Influence 95
XIII. Analyse des plaisirs de l'ouïe. — Plaisirs qui dérivent des bruits et des sons harmoniques 103

Pages

XIV. Des plaisirs de la vue en général. — Physiologie comparée. — Différence. — Influence. — Physionomie. — Plaisirs pathologiques. 111
XV. Des plaisirs de la vue qui proviennent des conditions physiques du corps. 117
XVI. Des plaisirs visuels d'ordre moral 123
XVII. Des jeux et des divertissements basés sur les plaisirs visuels. 132
XVIII. Des plaisirs de l'ivresse et de leur influence sur la santé des individus et les progrès de la civilisation 136

II. — Des plaisirs du sentiment.

I. Physiologie générale des plaisirs du sentiment 147
II. Des plaisirs physiologiques qui dérivent de l'amour de nous-mêmes 157
III. Des plaisirs de l'égoïsme. 160
IV. Des plaisirs qui viennent des sentiments mixtes de première et de seconde personne et spécialement des joies de la pudeur. 167
V. Des plaisirs qui nous viennent du sentiment de notre propre dignité et de l'honneur 173
VI. Des plaisirs physiologiques de l'amour-propre. 179
VII. Des plaisirs semi-pathologiques de la gloire et de l'ambition 185
VIII. Pathologie de l'amour-propre. — Plaisirs de l'orgueil. . . . 191
IX. Pathologie de l'approbativité. — Plaisirs de la vanité . . . 195
X. Des plaisirs pathologiques qui proviennent de la première personne du verbe *Avoir* 203
XI. Des plaisirs complexes et pathologiques du sentiment de la propriété 210
XII. Des plaisirs qui proviennent de l'affection pour les choses. 217
XIII. Des plaisirs qui proviennent de l'amour des bêtes. 222
XIV. Des plaisirs de la bienveillance. 227
XV. Des plaisirs du sentiment social mis en pratique. — Le sacrifice. 230
XVI. Des joies de l'amitié 235
XVII. Des joies de l'amour 248
XVIII. Des joies du sentiment paternel et maternel. 254
XIX. Des joies des sentiments de fils, de frère et de parent 260
XX. Des joies du patriotisme 270
XXI. Des joies qui proviennent de la satisfaction du sentiment religieux 272
XXII. Des joies de la lutte. 279
XXIII. Des joies qui proviennent des sentiments de la justice et du devoir 283
XXIV. Des joies de l'espérance. 287

Pages

III. — Des plaisirs de l'intelligence.

I. Physiologie générale des joies de l'intelligence 293
II. Des plaisirs dérivés de l'attention et du besoin de connaître, d'observer et d'apprendre. — Plaisirs morbides de la curiosité 298
III. Des plaisirs qui proviennent de l'exercice de la pensée . . . 305
IV. Des plaisirs qui proviennent de l'exercice de la parole . . . 310
V. Des plaisirs de la mémoire 313
VI. Des joies de l'imagination 317
VII. Des plaisirs de la volonté. 322
VIII. Des plaisirs de la recherche du vrai. 325
IX. Plaisirs de la lecture, de la compilation, de la création et des autres travaux intellectuels 327
X. Des plaisirs du ridicule. 331
XI. Des plaisirs négatifs de l'esprit. 334

DEUXIÈME PARTIE

SYNTHÈSE

I. Histoire naturelle du plaisir 338
II. Terminologie du plaisir 340
III. Des linéaments du plaisir. 343
IV. Physionomie et pathognomonie du plaisir. — Philosophie des fêtes 349
V. Des plaisirs dans la vie de l'homme. 354
VI. Topographie morale du plaisir 359
VII. Géographie physique. — Ethnographie du plaisir 363
VIII. Du bonheur et de ses formes. — Quel est le plaisir le plus grand et l'homme le plus heureux. 366
IX. Premières lignes d'édonologie, ou science du plaisir. — Aphorismes. 369

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet

En vente à la librairie C. REINWALD

Rue des Saints-Pères, 15, à Paris.

UNE JOURNÉE A MADÈRE

Par M. P. MANTEGAZZA

Traduit de l'italien par Madame C. THIRY

Un volume in-12. — Prix, broché, 2 fr.

PHYSIOLOGIE DES PASSIONS

Par Ch. LETOURNEAU

2e édition

Un vol. in-12. — Prix, broché, 3 fr. 50, relié toile, 4 fr. 50

ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Par Yvan SETCHÉNOFF

Traduites du russe par Victor DERÉLY

Avec une introduction de G. WYROUBOFF

Un vol. in-8. — Prix, 5 fr.

PHYSIOLOGIE DE L'ESPRIT

Par Henry MAUDSLEY

Traduit de l'anglais par A. HERZEN

Un volume in-8. — Prix, cartonné à l'anglaise, 10 francs.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet.